REVUE

DES

DEUX MONDES

LXXXVIIe ANNÉE. — SIXIÈME PÉRIODE

REVUE

DES

DEUX MONDES

LXXXVII[e] ANNÉE. — SIXIÈME PÉRIODE

TOME TRENTE-SEPTIÈME

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE DE L'UNIVERSITÉ, 15

1917

LAZARINE[1]

DEUXIÈME PARTIE (2)

LE DRAME

I

La parole imprudente et révélatrice de Lazarine Émery, ce « vous ne m'aimez donc pas? », arraché à son étonnement et à sa douleur, avait bouleversé Robert Graffeteau à une profondeur extraordinaire. Il avait éprouvé, en écoutant ces mots, un vertige de terreur qui l'avait fait se lever, s'en aller, courir, par un mouvement irrésistible, presque aussi inconscient qu'un réflexe. Il était sorti du parc du *Mont des Oiseaux* et il avait marché, marché droit devant lui, au hasard, sous l'action prolongée de cette épouvante qui, peu à peu, se changeait en un ravissement. Lazarine l'aimait! Jusqu'à cette minute, il avait bien deviné, comme il l'écrivait au général Brissonnet, qu'il l'intéressait. La lettre du colonel Émery avait confirmé encore cette intuition, mais sans rien préciser sur l'intensité de cet intérêt. Ce sentiment qu'il inspirait était resté pour lui à l'état de rêve, et, s'il avait, dans sa réponse au général, pris, de bonne foi, cet engagement de rupture et de départ, c'est qu'en ce moment-là, il ne renonçait qu'à un rêve. Maintenant, le rêve devenait une réalité. La madone devant laquelle il parlait de s'agenouiller

(2) Voyez la *Revue* du 15 décembre 1916.

sans même oser un *Ave Maria,* s'était transformée en une vierge vivante et passionnée. Il marchait, et dans les sentes désertes des bois de pins d'Alep, parmi les cistes, les romarins et les arbousiers qu'il ne voyait même pas, il entendait ce souffle entrecoupé, la palpitation de ce cœur de jeune fille dans l'involontaire aveu. Il évoquait ces yeux d'un brun si pur, — telle l'eau de ces rivières du Midi foncées et transparentes, — ces yeux pris dans des paupières lisses et blanches, et dans leurs prunelles dormait toujours un peu de soleil. Il revoyait ces mains nerveuses et qui tremblaient d'émotion, cette gorge soulevée par un soupir, cette grâce de femme soudain apparue dans la jeune fille... Et cette femme pouvait être la sienne devant la loi, puisqu'il était libre! Voici que l'accusation, portée contre lui dans la lettre du général, revenait à sa mémoire et suscitait en lui une tentation. Il pensait : « Brissonnet conçoit cela comme possible qu'elle soit à moi, malgré son père, malgré l'Église. Pourquoi pas? C'eût été coupable de tendre à ce but, hypocritement et par calcul. Mais puisqu'elle m'aime sans que je lui aie fait la cour, avec cette spontanéité, cet élan? Si mon père vivait et que j'aille lui dire : je veux me remarier, qu'objecterait-il, puisqu'il m'a permis le divorce, qu'il me l'a commandé? Qu'objecterait Brissonnet lui-même, qui a trouvé naturel également le divorce d'avec Thérèse? Oui, qu'objecteraient-ils l'un et l'autre? Rien en principe... Mais le colonel Émery refusera son consentement? Tous les jours, des filles et des fils se marient en opposant leur volonté à celle de leur père. S'ils sont heureux, les plus sévères leur donnent raison... Mais Mlle Émery est pieuse? Le divorce pour elle n'existe pas? Et si elle m'aime assez pour passer outre? C'est à moi de lui montrer tant de passion, que je l'emporte même sur cet obstacle. De quel droit alors un Brissonnet me blâmerait-il de l'avoir déterminée à me sacrifier un scrupule, qui, pour lui, n'est qu'un préjugé, puisqu'il ne pratique pas?... » Et Robert se voyait avouant, entre des mots d'amour, la vérité sur le motif qui l'avait si longtemps empêché de se déclarer. Pour se prouver que Lazarine accepterait ce mariage hors de l'Église, il se la figurait l'écoutant, et frémissante, éperdue, comme elle était sur ce banc où elle lui avait dit, la première, qu'elle l'aimait. La première! Où trouverait-elle la force de lui répondre : « non, » quand elle avait au cœur un sentiment assez brûlant, assez

exalté pour l'avoir entraînée à cette démarche, elle si pure, si réservée, si pudique?... D'autres images pourtant se multipliaient dans le souvenir du jeune homme qui démentaient cette espérance. Il la voyait agenouillée, et la ferveur de sa prière, dans la chapelle du *Mont des Oiseaux* où quelquefois elle entendait la messe, le dimanche. Mais n'y venait-elle pas à cause de lui? Il la voyait, et son front éclairé d'une flamme, ses yeux comme levés vers une apparition d'en haut, un jour qu'elle lui avait raconté une communion de soldats au pèlerinage de *Consolation*. Il l'entendait : « C'est si beau un homme qui va se battre pour son pays avec Dieu dans sa poitrine! De quoi aurait-il peur? » Elle l'avait regardé alors, et à son enthousiasme s'était soudain mêlée une inquiétude, celle de savoir ce qu'il pensait lui-même. Il s'était tu, et elle était devenue triste. Aurait-elle cet arrêt subit de sa physionomie, cette bouche soudain ouverte dans une pénible attente, cette brisure de son beau regard, quand il lui demanderait d'être infidèle à sa foi? Car c'était cela qu'il lui demanderait!

« Je trouverai les mots, » se disait-il, et il se répétait : « Je les trouverai. Je les trouverai. »

Tout son esprit se tendait à combiner les argumens qui devaient vaincre la résistance de la tendre enfant : son droit, à lui, de refaire sa vie; — sa cruauté, à elle, l'aimant et pouvant l'aider à ce renouveau, si elle lui refusait son appui; — l'inhumanité, l'injustice d'un dogme au nom duquel leurs deux cœurs seraient brisés, et pour rien, alors qu'ils ne devaient, en se mariant, faire aucun tort à qui que ce fût. A mesure que ces raisonnemens se construisaient dans sa pensée, une révolte grandissait en lui, qu'il n'avait jamais connue et qui l'étonnait. Jusqu'ici, son attitude à l'égard de l'Église avait toujours été cette vénération indifférente, si l'on peut dire, très fréquente dans les familles de la bourgeoisie parisienne où le geste héréditaire survit à la croyance. Une telle soumission aux rites extérieurs est bien voisine du détachement complet. Témoin la facilité à profiter de la loi du divorce. Mais c'était un véritable accès de haine qu'il éprouvait maintenant. Il allait, prenant des chemins après des chemins, revenant sur ses pas et ne le remarquant point. Des projets de phrases s'échafaudaient et s'écroulaient en lui. Ces mots, cherchés passionnément et qui devaient convaincre la jeune fille, surgissaient, s'effaçaient, montaient,

s'abîmaient. Une mortelle fièvre intérieure le précipitait en avant, toujours en avant, sans qu'il s'aperçût du soleil qui baissait, du soir qui tombait, comme étranger à lui-même, aux endroits, au temps. Il ne se réveilla de cette véritable hypnose qu'en débouchant, sans le savoir, dans le village de Carqueiranne, éclatant de lumière électrique. Ce sursaut de clarté le saisit, au sortir de l'ombre des bois. Il se rendit compte tout d'un coup que la nuit était déjà venue. L'heure du dîner au *Sanatorium* était passée. Il réfléchit qu'après la cérémonie de la journée, ce repas, pris en commun, avait dû se transformer en une petite fête de camaraderie. Son absence certainement provoquait des remarques. C'était un procédé peu gracieux, un manquement à cette fraternité militaire dont il gardait le culte, depuis qu'il en avait goûté la mâle douceur dans la tranchée. Que lui importait maintenant? Une seule idée occupait son esprit, tandis qu'il reprenait la route du retour : demain, peut-être, à la même heure, il aurait quitté le *Mont des Oiseaux*, et sinon demain, après-demain. Partirait-il fiancé ou non à Lazarine? C'était l'instant même où Thérèse Alidière, venue à Toulon pour y dîner avec Faverolles, trouvait le moyen d'aller jusqu'à la gare sous le prétexte d'acheter des journaux, et, tirant de son manchon sa lettre à son ancien mari, elle la glissait dans la boîte d'un geste furtif, afin qu'elle arrivât plus vite.

Il semble que certaines destinées, à de certaines heures, traversent des périodes catastrophiques et qui donnent l'impression d'une fatalité. Bien faussement, car nos fortunes, heureuses ou malheureuses, sont presque toujours notre œuvre, la somme soudain réalisée de nos qualités et de nos défauts. Notre sort n'est le plus souvent que le raccourci de notre personne. Les complications tragiques, à travers lesquelles Graffeteau allait se débattre, avaient été préparées par lui, par sa faiblesse d'autrefois, par son silence d'aujourd'hui. Il ne les prévoyait pas, et, quand il se réveilla le lendemain matin qui était le dimanche des Rameaux, d'un sommeil fiévreux et tardivement pris, ce n'était pas l'attente de cette lettre-là qui lui faisait appréhender l'arrivée du courrier. Il redoutait une réponse de Brissonnet, foudroyante, et où celui-ci annonçât l'immédiate exécution de sa menace. Que le général eût appris la vérité au père de Lazarine, dans le premier mouvement de sa colère,

c'était la *Maison Verte* fermée, toute entrevue avec la jeune fille rendue impossible. L'amoureux saurait bientôt à quoi s'en tenir. Encore quarante minutes, et, vers dix heures, sur la route qui tournait là-bas parmi les mimosas, les cactus et les myrtes, le facteur d'Hyères apparaîtrait, comme d'habitude, son bâton à la main, sa boîte au dos. Pour tromper sa frénésie d'impatience, Graffeteau, — c'était le moment de la messe, — se dirigea vers la chapelle dans l'espérance, insensée après la scène de la veille, que Mlle Émery s'y trouverait peut-être.

« Quelle sottise ! » se disait-il, en se retirant, la porte à peine ouverte. Un coup d'œil lui avait suffi pour constater l'absence de celle qu'il cherchait. « Après la façon dont je me suis conduit, comment et pourquoi viendrait-elle ici? » Et, se répétant à voix basse pour la centième fois les mots qu'elle avait pourtant prononcés, — il ne rêvait point — : « Ne m'aimez-vous donc pas ? » il continuait : « Ah ! pourquoi ne lui ai-je pas répondu : Mais si, je vous aime, éperdument, passionnément, uniquement? Pourquoi ne nous sommes-nous pas fiancés là, par un de ces engagemens qu'un regard, un soupir, un serrement de main scellent à jamais? Aujourd'hui j'aurais le droit, même après l'accusation de Brissonnet, de lui parler, de m'expliquer, de la convaincre. Au lieu de cela... » — il pensait au rendez-vous pris pour ce matin avec le docteur pour son *exeat* définitif : — « il va falloir que tout à l'heure j'aille demander moi-même l'ordre de la quitter, de retourner là-bas... » Dans un éclair, la vision de la tranchée s'évoqua dans son souvenir, celle de l'assaut, de la mitraille, des cadavres autour de lui, de sa mort possible. « Et si je dois y rester?... » Une obscure vague de repentir passa sur son âme. Ce qu'il méditait d'oser, — ces fiançailles dans le divorce, cette attaque dans un cœur d'enfant au respect filial, à l'obéissance religieuse, — lui apparut subitement comme une action énorme, puisque, incertain du lendemain et à ce degré, il ne pouvait pas dire : « Quoi qu'il arrive, vous serez heureuse par la force de mon amour. » Il secoua la tête. Pour chasser ce rappel de scrupule, il évoqua de nouveau les beaux traits émus, le fixe regard, la silhouette de la jeune fille assise sur le banc, dans le parfum des mimosas et sous leurs fleurs d'or. Une fois de plus le funeste sortilège, qui a égaré tant de consciences, s'accomplit : — « Elle m'aime. Je l'aime. Il n'y a que cela de vrai au monde ! »

« Sachons du moins combien il me reste de temps pour agir. Voici dix heures. Le docteur Mauriel doit être arrivé... »

Il prononça ces mots à haute voix, pour donner plus de réalité affirmée à sa résolution, et il se dirigea d'un pas hâtif vers une porte grise, à l'extrémité du couloir, sur laquelle se lisait en hautes lettres noires : *Cabinet de consultation*. Là, il hésita, la poitrine serrée, comme un accusé devant l'entrée du tribunal où le juge va lui signifier son arrêt. Au coup énervé qu'il frappa enfin, une voix connue répondit : « Entrez! » et il passa le seuil de la pièce avec cette défaillance intérieure qu'inflige la présence de l'irréparable. Et déjà le médecin lui prenait les deux mains, en lui disant :

— Quelle belle journée pour vous, hier, capitaine Graffeteau! J'ai tant regretté de n'être pas là! Mais vous savez, il y a des malades, beaucoup de malades dans le pays, et presque pas de docteurs. Mes après-midi ne sont plus à moi. A peine si je suffis à la besogne. Heureusement, je ne fais ici qu'un intérim.

Les deux majors, officiellement attachés à l'hôpital étaient en effet souffrans depuis une quinzaine, et le docteur Mauriel les suppléait. Cet ancien chirurgien de marine, établi à Hyères, sa ville natale, après sa retraite, était un homme de soixante-cinq ans, petit, maigre, avec une agilité conservée de ses mouvemens, qui donnait l'impression d'une jeunesse cabalistique. Il croyait devoir à la dignité professionnelle de ne jamais quitter la redingote; mais, circulant, par hygiène, à bicyclette, il était habituellement coiffé tantôt d'un feutre mou, tantôt d'un panama. Le contraste de ce chapeau, comme aussi des pinces qui serraient le bas de son pantalon, avec ce vêtement de cérémonie, aurait été comique s'il n'eût émané de tout le personnage cette dignité que les Méridionaux de l'espèce fine savent garder. Il y a du grec de bonne race chez eux, un singulier mélange de bonhomie et de politesse, de surveillance de soi et de vivacité. Mauriel était, depuis des années, le médecin de la famille Émery. On se rappelle : Lazarine avait écrit son nom dans la lettre où elle racontait à sa sœur son espérance, son audace et le coup de foudre de sa déception. Si l'excellent homme, qui la tutoyait et qui lui portait une affection quasi paternelle, avait connu cette scène de la veille, il n'aurait pas montré à Robert ce visage de sympathie qui gênait étrangement celui-ci

à cette minute. Il y discernait une divination. Le sagace praticien soupçonnait évidemment le roman ébauché entre les deux jeunes gens. Il avait, pour ce qu'il croyait n'être qu'une timide et enfantine idylle, une indulgence dont le témoignage cordial offensait le jeune homme. Certaines illusions bienveillantes des autres sur les dessous cachés de notre vie nous donnent par trop, à nos propres yeux, figure d'imposteurs. Nous préférerions la défiance et l'hostilité.

— Hé bien! disait le docteur, nous venons pour notre *exeat?* Nous voulons donner le baptême du feu à ce bout de ruban rouge. Ça, c'est bien. C'est très bien... Mais... mais... mais..., — et il faisait sa lippe, — il s'agit de savoir si nous sommes vraiment en état. Défaites-vous, que je vous ausculte.

Et tandis que le jeune homme ouvrait sa tunique : — La poitrine, c'est pour la forme. Je vous l'ai dit, et je suis sûr de mon diagnostic, le poumon est guéri. Ça vous a un air terrible, une balle entrée derrière l'épaule et sortie près du mamelon. Dans l'espèce, la plaie a cicatrisé merveilleusement. C'est le cœur qu'il faut surveiller. La balle a passé trop près. Je vous l'ai dit encore, ça ne crée pas un danger, ça oblige à des précautions. Vous ne devez retourner au front que le jour où ce monsieur-là sera très sage. — Il avait posé sa vieille main, toute ponctuée de taches brunâtres, sur la poitrine blanche du jeune homme où un petit rond rouge, de la largeur d'une pièce de vingt sous, marquait le point de sortie du projectile. — Le cœur était encore un peu nerveux, l'autre jour. Est-il plus raisonnable aujourd'hui? — Il avait penché sa tête grise et il collait son oreille contre les côtes, tantôt à une place, tantôt à une autre. — Je suis obligé de vous garder encore, dit-il en se redressant. Oh! pas pour bien longtemps, une huitaine peut-être, mais en conscience vous avez encore besoin de repos. Ne prenez pas peur surtout. Vous n'avez rien, absolument rien, pas de frottement, pas de souffle, pas de dédoublement, toujours un peu d'arythmie. — Il avait replacé son oreille sur le sein de l'officier. — Tenez : un, deux, trois, quatre... — un faux pas. Un, deux, trois, quatre, cinq, six — un faux pas... Vous pouvez vous rhabiller. Je ne vous donne pas de remède. Vous n'en avez pas besoin. Mais du repos, je vous répète, du repos, il vous faut encore du repos... Vous n'avez pas fumé ces temps-ci? Non. Pas commis d'excès de

régime? Non... Voyons. Un médecin est un peu un confesseur, pas eu d'émotions trop fortes?

— Moi! quelle idée! fit Graffeteau en boutonnant sa tunique. Au moment où le docteur avait parlé d'une huitaine, le souvenir de la promesse faite à Brissonnet avait traversé son esprit. Une phrase lui était montée aux lèvres, qu'il n'articula pas : « Docteur, si je dois me reposer encore, soit. Il y a d'autres hôpitaux sur la côte que le *Mont des Oiseaux*. Je désire ne pas rester ici. J'ai mes raisons. Envoyez-moi ailleurs... » Mais le médecin avait eu pour le questionner sur ses « émotions » un de ces sourires de demi-complicité, insupportable à une sensibilité passionnée. Le jeune homme s'était tourné vers la glace, en apparence pour se rajuster, en réalité pour ne pas subir ce sourire et ce regard. Il s'entendit lui-même, comme en songe, consommer le manquement à la parole donnée, et répéter : — Non. Aucune.

— Tant mieux, dit Mauriel, et insistant, avec cette froissante sympathie : ou tant pis!... A votre place, moi!... Il s'arrêta court, par une discrétion que Graffeteau sentit plus froissante encore, et sur un ton de plaisanterie :

— *Donnez-moi vos trente ans si vous n'en faites rien...*

Puis, professionnel et bonhomme :

— Vous voyez que je ne vous considère pas comme un cardiaque, puisque je vous conseille assez clairement d'être amoureux... pour le bon motif, entendons-nous. Vous me direz que, penser à se marier, quand on va retourner au front!.. Moi, vous savez, je suis un vieil optimiste. Je suis pour avoir toujours foi dans la vie. On parle beaucoup de la crise de la natalité chez nous. Si les Français ne font pas plus d'enfans, c'est qu'ils ne l'ont pas, cette foi dans la vie. Ils ont peur de ce qui peut arriver. Il arrivera ce qu'il voudra. Commençons par espérer. Nous autres, Provençaux, nous avons une chanson de notre Mistral, celle de *la Coupe*, vous ne la connaissez pas, qui dit si bien cela :

Vuejo-nous lis esperanço
E li raive dou jouvent,
Dou passat la remembranço
E la fe dins l'an que ven...

Il avait chanté ces vers des banquets Félibréens avec une voix chaude, aussi jeune que ses mouvemens. — Vous n'avez pas

compris, naturellement : *Verse-nous les espérances, — Et les rêves de la jeunesse, — Du passé les remembrances, — Et la foi dans l'an qui vient...* Puis grave, et sur ce ton de mélancolie résignée, qui révèle, chez les gens âgés, le mystère de souvenirs ineffaçables : — Croyez-en la vieille expérience d'un homme qui, lui, ne s'est pas marié. Il ne faut pas laisser passer l'occasion. Elle ne revient pas toujours. Et, comme il reconduisait Graffeteau :

— Décidément, s'écria-t-il, en ouvrant la porte, tous les décorés d'hier se donnent rendez-vous dans mon cabinet, ce matin...

C'était, cette fois, un officier amputé d'une jambe qui s'avançait sur ses béquilles. Une jeune femme le suivait, dont le visage, amaigri et radieux, racontait de longues semaines d'une horrible anxiété, détendue soudain. Elle conduisait deux petits garçons à la physionomie excitée. C'est le cas des enfans qui participent à une grande joie de famille qu'ils sentent, qu'ils respirent, qu'ils vivent, sans trop la comprendre.

— Vous venez me dire adieu, madame Dupuis, et vous aussi, lieutenant, fit le docteur, comme vous êtes aimable de m'amener mes gentils amis! Et, s'effaçant pour laisser entrer ces nouveaux visiteurs, il prit congé de l'autre sur cette phrase, prononcée à mi-voix : — Vous avez vu comme ils regardent leur papa, comme ils en sont fiers? Ça ne vous fait pas envie, hein?

II

Quel contraste entre la tragédie intime que représentaient les rapports de Graffeteau avec Lazarine Émery et la simplicité, un peu terre à terre, mais si franche, si saine, du docteur l'invitant à la demander. Le sous-entendu des dernières phrases était trop clair. A peine si l'amoureux sentit la pointe aiguë de cette ironie. L'impatience de l'attente du courrier emportait tout. Il s'était tout à l'heure cabré contre le manque de doigté du médecin, il ne retenait plus maintenant de cette trop directe allusion qu'une évidence : le sentiment de la jeune fille pour lui était si fort qu'il éclatait aux yeux de tous. Cette preuve, dont il n'avait certes plus besoin, l'exaltait encore. Huit jours! Il avait maintenant huit jours devant lui pour la déterminer à ces fiançailles secrètes, — si Brissonnet n'avait pas

écrit. Tout d'un coup, il éprouva une constriction à la poitrine. Son cœur se prit à battre avec un nervosisme qui l'eût sans doute inquiété, en dépit des assurances du médecin, sans l'anesthésie de l'idée fixe. Le vaguemestre de l'hôpital surgissait de l'escalier, portant d'une main le paquet des lettres, attaché par une ficelle. De l'autre, il soutenait Duchatel, l'aveugle, qui, la tête en arrière, deux cicatrices sanglantes à la place des yeux, suivait son guide, en tâtant les marches avec sa canne.

— Il y a une lettre pour vous, capitaine Graffeteau, dit le vaguemestre.

Le temps de défaire le paquet, il tendit à l'officier une enveloppe, longue, mince et bleutée, dont le seul aspect prouvait à celui-ci qu'elle n'émanait pas du général. Il la prit et reconnut avec stupeur l'écriture de Thérèse Alidière. Au même moment, Duchatel l'interrogeait :

— J'ai su que vous étiez chez le docteur. Je suis venu au-devant de vous, savoir quand il vous renvoie?

— Pas avant huit jours, répondit Graffeteau.

— Que je suis content! s'écria l'aveugle. Il continua : — Il fait si beau, ce matin! Voulez-vous que nous nous promenions un peu sur la terrasse? Vous me prêterez votre bras pour descendre, comme cela. — Et son geste suivait sa parole. — Ce bon Julien, lui, continuera sa distribution. Je l'ai retardé en me faisant conduire par lui. Je n'ai pas encore bien appris à être aveugle. Un aveugle, ça doit patienter, attendre... Oh! j'apprendrai... Mais j'avais trop de hâte de savoir combien de temps nous vous garderions. J'espérais vingt-quatre heures. C'est huit jours. Oui, je suis content, très content, répétait-il, et comme ils s'engageaient dans l'escalier : — Au fond, je peux descendre seul avec mon bâton, en tenant la rampe. Lisez donc votre lettre, tranquillement.

— Je vous remercie, dit Graffeteau, et ils commencèrent d'aller, l'aveugle assurant ses pas comme il avait dit, et l'amoureux de Lazarine parcourant d'un regard hâtif ces phrases où son ancienne femme essayait son ancien pouvoir. La dangereuse créature s'était appliquée à les faire enveloppantes, caressantes, nuancées. Elle était si certaine qu'il l'aimait toujours! Quel étonnement si elle l'avait vu hocher la tête à cette lecture avec un tel dédain! Il n'avait pas menti en affirmant à Brissonnet qu'elle n'existait plus pour lui. A peine s'il prenait

garde aux mensongères protestations de repentir que cette épître lui apportait. Thérèse ne lui parlait d'aucune connaissance commune dans les environs. Elle lui racontait avoir appris sa présence par le journal. C'était une garantie contre le danger d'un propos rapporté, pour l'instant du moins. Il glissa la lettre dans sa poche, en poussant un soupir de soulagement. L'ouïe suraiguisée de Duchatel lui fit deviner, au bruit du papier replié, que la lecture était finie. Il reprit :

— Voilà encore un point, Robert, où mon éducation d'aveugle pèche. Croiriez-vous que de penser à une lettre, écrite, envoyée et reçue, me fait affreusement mal ? Il y a des procédés d'écriture et de lecture pour nous, je sais. Je les apprendrai. Mes amis les apprendront, comme a fait Mlle Émery. Tout de même ce ne sera pas l'écriture que j'ai connue. C'est si vivant, une écriture ! C'est un geste, une personne. Ça vous regarde, une lettre, avec des yeux, et moi je n'ai plus les miens pour recevoir et pour rendre ce regard.

Ils franchissaient la porte de la terrasse, comme l'infirme proférait cette plainte humble et navrante. C'était la première fois que Graffeteau se retrouvait dans le jardin depuis l'aveu troublant de Lazarine, de cette Lazarine que Duchatel venait de lui nommer. Avec tout autre compagnon il eût, d'instinct, évité l'allée où il avait vu apparaître et s'avancer la jeune fille. C'eût été profaner ce coin du monde, désormais unique pour lui, que de ne pas y revenir seul. Mais le fait que l'aspect des choses n'arrivât pas à l'aveugle donnait à l'amoureux l'illusion de cette solitude. Malgré lui, comme hypnotisé par une attirance irrésistible, il dirigeait leurs pas à tous deux vers cette allée, et, quand ils furent auprès du banc, il dit à son camarade : — Asseyons-nous. Les souvenirs de la veille se faisaient présens jusqu'à l'hallucination. En dépit de toutes les menaces, une impression de jeunesse, d'épanouissement, de béatitude l'envahissait à respirer cet air de printemps embaumé d'essences, à regarder le paysage, les fleurs, les arbres, la Méditerranée là-bas et à penser qu'il était aimé, et, sentant tout haut :

— Ah ! comme je vous plains, Duchatel, de ne pas voir cette matinée !...

— Oui, répondit Duchatel. C'est une dure épreuve que d'être dans la nuit pour toujours. Je ne l'aurais pas supportée si je ne *croyais* pas. Je sais ce que vous pensez, Robert.

Je n'ai pas oublié notre longue discussion dans notre *cagna*, la veille de l'attaque de Champagne. Nous nous rendions compte que nous pouvions y rester. Vrai, nous n'avions pas tort. — Il eut ce demi-sourire, qui donnait une expression si pathétique à sa physionomie jeune et mutilée. — Vos objections me sont souvent revenues depuis. Elles n'ont jamais troublé en moi cette évidence que donne la plénitude de la vie intérieure. Maintenant surtout que je n'ai plus qu'elle, je sens si bien ce qui la tarit, ce qui l'enrichit, ce qui la limite, ce qui l'exalte! Vous n'étiez pas à la messe tout à l'heure. Je le regrette. Vous auriez entendu la lecture de l'évangile de la Passion et nous aurions pu en parler. Je vous aurais mieux dit ce qu'il a été pour moi, ce matin encore. Voyez-vous, Robert, tout nous prouve que nous sommes ici dans un monde déchu : notre intelligence qui cherche et ne trouve pas, notre cœur avide d'infini et sans cesse souillé de sensualité, notre chair qui souffre, qui vieillit, qui doit mourir, qui sans cesse aussi trouble et tente l'esprit. Entre cette vie de larves, avec sa gangue de boue, ses ténèbres, et l'autre, celle de lumière, la vie éternelle, il n'y a pas un passage de plain-pied. Il faut que quelque chose soit brisé en nous et offert en sacrifice. Alors la douleur prend un sens. Elle nous apparaît comme l'initiatrice. Elle nous unit à la grande Victime, à Celui que cet évangile nous montre offrant son corps, offrant son sang *pour un grand nombre*, pour moi, pour vous... Et ses disciples ont dormi pendant qu'il suait la sueur d'agonie. Comment nous plaindre de notre solitude? Et le meilleur d'entre eux l'a renié. Un autre l'a trahi. « Mon ami, pourquoi es-tu venu? » dit-il à Judas. Mon ami! Quelle parole! Comment aurions-nous ensuite des mots de haine contre ceux qui nous déçoivent? Et il a connu, comme nous, le silence effrayant de l'univers devant notre agonie. « Mon Dieu! Pourquoi m'avez-vous abandonné? » Comme lui, nous devons être crucifiés pour ressusciter. Quand on a cette clef de la vie humaine, il n'est rien que l'on n'accepte, que l'on n'explique. J'ai perdu mes yeux. En écoutant cet Évangile, je comprenais que cette misère est une grâce de plus!

Graffeteau avait écouté l'aveugle sans l'interrompre. Une joie exaltait le visage de l'infortuné, qu'il devinait aussi profonde, aussi ardente que la sienne. De le constater lui donnait ce choc que la prunelle éprouve en regardant soudain une couleur plus

forte après une autre, du vermillon après du rose. Déjà, dans leur conversation de la *cagna*, dont il se souvenait si bien, lui aussi, Duchatel lui avait révélé quelle intensité l'émotion religieuse peut prendre dans un cœur de croyant. A ce moment-là, n'éprouvant pas le besoin de soutenir son courage par l'appel à la foi, l'état d'âme de son compagnon n'avait provoqué en lui qu'un étonnement et une curiosité. Après ses méditations de la veille et de cette nuit, ayant résolu de proposer à Lazarine des fiançailles qui excluaient la possibilité d'un mariage religieux, cet état d'âme devait l'intéresser bien autrement, et d'une façon toute personnelle. C'était cet obstacle-là qu'il allait rencontrer chez la jeune fille. La veille et cette nuit, quand il imaginait leur entretien, il ne concevait qu'une discussion d'idées. Duchatel lui rappelait par ses paroles, son accent, son expression, que, pour les consciences réellement croyantes et pieuses, la religion n'est pas seulement une vérité. C'est une vie, vie de certitude et de tendresse, de consolation, et d'espérance. Quelques jours auparavant, une tempête formidable avait passé sur la côte de Provence, et le mistral avait renversé un haut sapin qui gisait encore, à cinquante mètres environ de ce banc où causaient les deux officiers. Tandis que Duchatel parlait, Graffeteau regardait cet arbre tombé, dont les mille racines ténues, mises à découvert, dressaient maintenant leurs fibrilles dénudées et déchirées. Une imagination irrésistible l'associa subitement à l'obscure douleur meurtrière, à l'arrachement qu'avait dû sentir le pauvre être végétal, quand la violente secousse avait rompu les attaches qui le reliaient à la bonne terre nourricière. Déraciner la foi d'un esprit, n'était-ce pas attaquer de même, lacérer, briser mille fibres vivantes et douloureuses? Et, poussant cette pensée presque malgré lui, Graffeteau posa cette question :

— Alors, vous m'en voudriez si mes objections vous avaient convaincu?

— Elles ne pouvaient pas me convaincre, répondit Duchatel. On ne doute pas plus de Dieu, quand on le sent présent, que du soleil, en se réchauffant à sa lumière. — Et il se caressait le visage aux rayons qu'il ne voyait plus et qui descendaient sur lui à travers le fin feuillage du mimosa.

— Il existe pourtant, dit Graffeteau, des gens moins fermes et qui perdent leur foi sans la regretter.

— Sans la regretter? fit Duchatel. Alors c'est qu'ils n'ont pas *cru* vraiment, c'est que leur vie religieuse n'a été qu'un rite, une mode, une routine. Je vous répète, quand on a senti Dieu présent dans l'Église, dans l'Évangile, dans l'Eucharistie, dans sa propre âme, ne l'avoir plus, cette présence, quelle diminution et quelle nostalgie!

— Mais il n'y a pas que la vie religieuse dans le monde, reprit Graffeteau, plus vivement.

Chacun des mots de Duchatel entrait en lui comme un reproche à son audacieux projet. Puis, sur un ton de révolte, et comme se défendant lui-même : — Il y a la vie, tout simplement, avec ses joies humaines, — il hésita une seconde, — et la plus profonde de toutes, la plus puissante, l'amour.

— Pour que ces joies soient complètes, répondit Duchatel, doucement et gravement, la religion doit s'y mêler, les achever en les purifiant. Vous parlez de l'amour? Mais pour que l'amour soit heureux, dans le sens total de ce mot, il faut le mariage.

— Il peut y avoir de l'amour hors du mariage, interrompit Graffeteau.

— Sans doute, mais qui n'est pas entièrement heureux, puisqu'il est coupable.

— Soit. Mais le mariage peut être uniquement civil et la religion en être absente. — Et il épiait sur le visage de son interlocuteur l'effet de ces paroles qui, pour lui, revêtaient une signification si sérieuse : — Par exemple, une jeune fille rencontre un homme divorcé. Il l'aime. Elle l'aime. Il l'épouse, hors de l'Église, contre l'Église. Ne peut-elle pas goûter avec lui un amour et un bonheur complets?

— Voyons, Robert, fit Duchatel, de quoi discutons-nous? De la possibilité de remplacer les bonheurs de la foi par ceux de l'amour. Hé bien! je vous réponds, moi, que si la femme que vous supposez est une catholique fervente, elle ne peut pas être heureuse dans ce mariage, en admettant qu'elle aime assez cet homme pour l'épouser. Je ne la vois même pas écoutant une pareille offre sans indignation. Mais elle passe outre. Comment voulez-vous qu'elle s'en estime, alors qu'elle se sait dans la faute, dans le péché? Toutes ses joies en seront empoisonnées, et d'abord par cette évidence constante qu'elle n'est pas mariée. Car pour nous, pour moi, pour elle, pas de

mariage valable sans le sacrement. Elle sera dévorée de remords.

— Et si ces remords sont étouffés par l'amour? interrompit Graffeteau.

— Ils renaîtraient au premier enfant. Elle se dirait : il n'est pas légitime. Elle penserait à la grande loi de réversibilité. Elle se dirait : il paiera pour moi. Cet enfant n'aurait qu'à être malade, elle se dirait : c'est à cause de moi; à mourir, elle se dirait : je l'ai tué. Dans chaque épreuve qui les atteindrait, elle ou son mari, elle verrait un châtiment.

— Alors, interrogea Graffeteau, à un ami qui, divorcé, vous demanderait conseil pour un second mariage?

— Je lui dirais : Vous n'êtes pas libre.

— Et s'il vous répondait : Je me considère comme libre:

— Alors, épousez une femme qui pense comme vous, mais n'essayez pas d'entraîner une croyante dans une pareille union. Vous seriez trop malheureux tous deux.

Il parut gêné, puis, avec la gentillesse d'une amitié un peu intimidée : — Votre voix a changé, Robert. Vous savez, depuis ma misère, je suis devenu tellement sensible aux moindres nuances des intonations! Auriez-vous à vous reprocher cela, d'avoir conseillé à quelqu'un le mariage dans le divorce?

— Jamais, fit Graffeteau dans un saisissement. Je parlais idées. Tous ces problèmes m'intéressent...

La même sensitivité qui avait averti Duchatel du trouble extrême de son camarade l'empêcha de continuer ce débat malgré cette assurance dont l'accent l'étonna. Quand les officiers, une demi-heure plus tard, rentrèrent à l'appel de la cloche du déjeuner, ils causaient du sujet le plus ressassé pour eux, — sur ce terrain ils étaient assurés de ne pas se heurter l'un l'autre : — la guerre. Ils se rappelaient les souvenirs de la tranchée, les compagnons disparus, les généraux sous les ordres desquels ils s'étaient battus. Le nom de Brissonnet fut prononcé. De nouveau, Duchatel le remarqua, une contrariété altérait la voix de son interlocuteur.

« Qu'a donc Graffeteau? se demandait-il, une fois séparés. Est-ce de quitter Mlle Émery qui le rend si nerveux? Mais pourquoi est-il irritable à ce degré sur les choses religieuses? Lui aurait-elle reproché son incroyance?... Et Brissonnet? De quoi peut-il lui en vouloir? D'avoir insisté sans doute pour

qu'il reparte plus vite. Retourner au front, c'est s'en aller d'ici, ne plus voir cette jeune fille. Qu'elle doit être belle, si elle ressemble à sa voix! Ils s'aiment. Il suffit de les écouter quand ils se parlent pour le comprendre. Ils s'aiment, et ils ne se fiancent pas. Pourquoi? Peut-être ne veut-elle pas lier sa vie à quelqu'un qui ne pratique point. Tout s'explique ainsi. Mon Dieu! si j'osais aborder ce sujet avec lui : je l'aiderais à être heureux, lui qui a droit de l'être, au lieu que moi!... »

Mélancolique retour sur sa propre infortune, mais qui ne s'accompagnait d'aucune pensée d'envie dans ce généreux cœur! Sa préoccupation après l'entretien de cette matinée restait si vive qu'il ne parvenait pas à s'en délivrer, et, avant de sortir pour se rendre aux vêpres, comme il faisait chaque dimanche, à *Notre-Dame de Consolation*, il se mit à la recherche de Graffeteau. Quoique leur première rencontre ne remontât qu'à dix-sept mois, il l'aimait d'une de ces amitiés comme en noue la guerre. Nos aïeux avaient créé pour elle cette expression si juste de « frères d'armes. » Ces amitiés-là n'ont besoin ni du temps, ni de cette connaissance des caractères fondée sur une observation longtemps continuée. Elles sont faites de la communion du danger et de la réciproque évidence du courage, qui montre en effet le meilleur de l'être, mais non pas tout l'être. Ce que Duchatel avait vu de Graffeteau, c'était cet homme renouvelé, régénéré par le devoir militaire, dont l'ancien mari de Thérèse parlait dans sa lettre à Brissonnet. Il ne s'était pas inquiété d'un passé dont l'autre ne l'avait jamais entretenu et qu'aucun de leurs camarades de régiment ne connaissait non plus. Le mariage de Robert s'était jadis célébré dans la plus stricte intimité, à cause de la mort récente de sa mère. Son père, grand employé d'une grande Banque et qui s'était fait lui-même à coups de travail, n'avait qu'un cercle restreint de relations. De parti pris et pour éviter une publicité scandaleuse, il avait étouffé le divorce de son fils. Duchatel eût habité Paris au lieu de Lyon, qu'un hasard improbable l'eût seul renseigné sur cet épisode. Ce matin encore, on l'a vu, pas une minute l'hypothèse n'avait traversé son esprit que le divorcé imaginaire, autour duquel ils discutaient, pût être Graffeteau. Cette ignorance totale de ses antécédens chez un ami très récent, mais déjà si tendre, avait jusqu'alors été douce à Graffeteau. Les

grands émotifs, comme lui, sont ainsi. Leur personnalité trop instable, qui varie sans cesse au gré des circonstances, fait d'eux des êtres complexes et contradictoires. Quand un certain type d'eux, vrai par quelques endroits, incomplet par d'autres, s'est construit dans la pensée de quelqu'un qu'ils aiment, il leur est odieux que cette image soit touchée. Ils la maintiennent par leur silence. Sincèrement, — c'est le trait de cette sorte de nature le plus inintelligible aux âmes simples, — ils essaient de ressembler à cette image, dans leurs rapports avec celui qui les voit ainsi. Le principe de l'influence exercée par Duchatel sur Robert Graffeteau gisait là, dans un intense désir de ne pas déchoir dans l'estime de cet ami. La subite hostilité, devinée par l'aveugle à un petit changement d'accent, procédait d'un instinctif sursaut de révolte contre cette suggestion. Mais déjà, rien qu'à écouter Duchatel, un scrupule avait grandi chez l'amoureux de Lazarine, qui peu à peu envahissait tout le champ de sa conscience, ébranlant, renversant, ruinant sa résolution, si ferme encore, hier et ce matin. Il voyait distinctement la douloureuse stupeur du visage de son ami, quand il viendrait lui dire : « Vous savez : le divorcé dont je vous parlais l'autre dimanche, sur le banc du parc, c'était moi, et la femme, c'était Mlle Émery. » Comme il le mépriserait! Il la voyait, elle, écoutant cette proposition de fiançailles hors de l'Église. Au lieu de se la figurer palpitante et indulgente, il l'apercevait maintenant telle que Duchatel avait évoqué la catholique fervente de leur discussion, indignée, révoltée, le méprisant, elle aussi, et pas seulement de cette proposition, mais encore, mais surtout du mensonge de son silence. Ces deux mépris, il ne les supporterait pas, et, pas davantage, cette tragédie des remords religieux dont son ami lui avait, par avance, dénoncé les affres. Ce reniement de la foi, ce serait, pour une Lazarine, non pas un jeu abstrait et froid de l'esprit, mais une amputation en pleine chair vive, un arrachement sanglant, bien plus cruel que celui de l'arbre dont la silhouette terrassée l'émouvait ce matin comme un symbole de l'œuvre qu'il méditait. La méditait-il encore? Il en était là de cette crise subite de mortelle hésitation, marchant dans sa chambre et s'enfiévrant au bruit saccadé de son pas, quand il s'entendit interpeller, à travers la porte, par Duchatel qui lui disait :

— Vous ne sortez pas un peu, Robert? Si oui, nous pour-

rions faire un bout de route ensemble. Je monte jusqu'à *Notre-Dame de Consolation*, pour les vêpres.

— J'irai avec vous, répondit Graffeteau impulsivement. N'emmenez personne. Je vous conduirai et vous reconduirai.

Une possibilité de rencontre venait de surgir devant sa pensée. Il savait que Mlle Émery, le dimanche, avait, elle aussi, l'habitude d'assister aux vêpres dans cette chapelle, et il y allait, attiré par cet appétit de la présence, qui finit toujours par avoir raison de toutes les hésitations dans un cœur qui aime. Qu'espérait-il? Qu'attendait-il? Lui parlerait-il? Elle, que ferait-elle? Il l'ignorait, mais il la verrait, et, comme en proie à un accès de somnambulisme, il guidait Duchatel le long des pentes qui du *Mont des Oiseaux* mènent à Costebelle. A un tournant, il aperçut la route qui descend vers la *Maison Verte*. Il crut défaillir. Mais rien ne trahit son trouble. Il avait soin de se taire maintenant, par crainte de la pénétration de l'aveugle. Celui-ci ne se trompait pas sur la signification de ce mutisme. Car il se taisait de son côté, avec la délicatesse des vrais amis. Trop s'approcher d'une sensibilité blessée, même pour la plaindre, c'est lui faire mal. Et les deux officiers cheminaient ainsi, entre les lentisques et les bruyères blanches, sous la verdure éternelle des pins et sous le tendre feuillage nouveau des chênes. Arrivés au bas des marches qui montent à la chapelle, Duchatel rompit enfin ce long silence, pour énoncer une idée toute personnelle, comme s'il n'eût, durant tout ce trajet, pensé qu'à son propre sort :

— C'est une étrange impression pour moi, Robert, que de venir prier dans un édifice dont je ne connais rien, ni son aspect, ni le paysage qui l'entoure. Je sais que cette construction-ci est romane et qu'elle domine un immense horizon de montagnes au loin et plus près de golfes et d'îles. C'est bien peu pour moi, qui étais architecte ! Le rêve de ma jeunesse, imaginez-vous, c'était de construire dans ma ville, à Lyon, une belle église. Elle ne se dressera jamais que là... Et avec un sourire, héroïque dans son enfantine ironie, il montrait son front. Et montrant son cœur : — Et là... Puis, profondément : — Ce que vous m'auriez ôté, tout de même, si vos objections m'avaient convaincu !...

Quel commentaire à ce rapide et discret rappel de leur entretien, que l'apparition de Lazarine Émery ! Graffeteau la

reconnut, dès leur entrée dans la chapelle, aux coques blanches de son chapeau. Elle était assise à sa place habituelle, dans l'angle du pilier. En face trônait la statue de la Vierge, toute vêtue de dentelles, toute parée de bijoux, comme une madone espagnole, qui depuis des siècles fait de ce sanctuaire un lieu favori de pèlerinage, pour les Provençaux de cette côte et de la chaîne des Maures. Les deux officiers avaient-ils marché trop lentement? L'office avait-il commencé plus tôt? On en était sur la fin, et la petite église était remplie de vieillards, d'enfans, de femmes surtout, la plupart en grand deuil. La centaine de cierges allumés devant « Consolation, » comme les gens du pays appellent familièrement la Bonne-Mère, éclairaient d'une lumière presque fantastique les innombrables *ex-voto* qui tapissaient les murs. Graffeteau installa Duchatel dans un recoin d'ombre, d'où lui-même, en se penchant, pouvait suivre les moindres mouvemens de la jeune fille. Elle se tenait immobile, les mains posées sur ses genoux, un doigt entre les feuillets de son livre, le visage en avant, vers l'autel, avec une expression fixe et absorbée. Ce blanc profil, d'un dessin si jeune et si précis dans le demi-jour de l'église, portait l'empreinte d'une nervosité douloureuse. C'était comme l'image visible de l'âme presque enfantine, de l'âme ardente et limpide, qu'il avait, en silence, attirée vers les abîmes troubles de la vie. Il comprit qu'elle n'était pas encore remise du sursaut moral de la veille. Cependant, les premières notes du *Magnificat* résonnaient sous la voûte, et tout le monde se levait. Lazarine s'était dressée, avec sa vivacité coutumière, sans attendre l'exemple de l'assistance. Ses lèvres remuèrent. Leur mouvement ne fut accompagné d'aucun son. Elle avait essayé d'entonner le cantique. Elle n'en avait pas la force. Une fois encore, elle s'efforça de proférer, comme chaque dimanche, les paroles saintes et familières. Ces paroles ne pouvaient plus naître sur sa bouche. Alors elle rejeta sa petite tête en arrière et ferma les yeux, pour prier tout bas. Graffeteau percevait à distance la tension et les battemens de tout son être. Le cantique qu'elle ne chantait pas, tant sa gorge et sa poitrine étaient serrées, la faisait vibrer comme un violon, et elle demandait à la Madone l'énergie d'oublier, de l'oublier.

« Elle essaie d'arracher le fer de la plaie, et c'est moi, moi qui l'ai blessée! Comme elle est brave! Comme elle est

croyante! A quoi bon essayer? Je n'obtiendrai rien. C'est une âme de fidélité. Brissonnet a raison : je suis trop coupable d'être entré dans sa vie!... »

Le retournement de volonté, commencé par les discours passionnés de Duchatel, s'était accompli, sous l'action, hélas! non pas d'une idée de devoir ou d'honneur, mais de nouveau d'une émotion. Du moins celle-ci était-elle d'un ordre supérieur et dont Robert aurait pu s'estimer. Mais les hommes de ce type mental n'ont pour eux-mêmes ni estime ni mépris. Ils ne se jugent pas. Ils sentent. Quand celui-ci se retrouva seul dans sa chambre, deux heures après, il ne lui vint pas à l'esprit de s'approuver de son courage. Il lui en avait certes fallu, pour sortir de la chapelle de *Consolation*, avant Lazarine, et pour revenir ensuite au *Mont des Oiseaux* par le chemin d'en haut, où il était sûr de ne pas la rencontrer. A Duchatel qui lui demandait sur le seuil de l'église : — Les Émery ne sont pas là? il avait répondu : — Je ne les ai pas vus, d'un ton tellement naturel cette fois que l'aveugle n'avait pas soupçonné sa souffrance. Elle était affreuse pourtant, et, couché sur son lit, dans le crépuscule, laissant, par une fenêtre ouverte, entrer l'agonie du jour qui se mêlait à la sienne propre, ce soldat qui avait marché à l'assaut des lignes allemandes, sous la mitraille, une canne à la main, le sourire aux lèvres, sanglotait comme un enfant.

« C'est fini! gémissait-il, et il répétait : « Fini! fini!... » Puis, sauvagement : —« Du moins je serai un honnête homme. Je ne la verrai plus. » Et douloureusement : « Demain, aujourd'hui peut-être, Brissonnet les aura prévenus. Elle me condamnera... Du front, plus tard, je lui écrirai, je lui expliquerai. Maintenant non. Je n'aurais pas la force. Je ne trouverais pas les mots. » Et, secouant sa tête avec la frénésie des résolutions trop cruelles : « Dire que j'en ai pour une semaine à supporter cela : être si près d'elle et si loin! Je ne sortirai plus de ma chambre et de l'hôpital. Que je souffrirai! Mais ce sera le châtiment. »

Le malheureux homme s'absolvait déjà d'avoir cédé à des impressions enivrantes et coupables, en s'abîmant dans une impression de désespoir. A travers ce tumulte intérieur, son irrésolution cessait. Il retrouvait un peu de calme. La nuit baignait maintenant toute la chambre. Il tourna le bouton de

l'électricité. Comme la veille, à Carqueiranne, il regarda sa montre. Qu'elles avaient passé vite, ces vingt-quatre heures, mais combien chargées d'agitations! Et cependant la vie continuait, avec ses humbles et inévitables exigences.

« Si je manque au dîner ce soir encore, se dit-il, Duchatel s'inquiétera. Il me questionnera. On croirait à de certains momens qu'il vous voit penser, lui qui ne peut plus même lire!... »

Il réparait le désordre de sa toilette en se prononçant cette phrase. Comme il glissait la main dans sa poche, pour y prendre un mouchoir, ses doigts rencontrèrent une feuille toute froissée, qui était la lettre de Thérèse Alidière. Il l'avait oubliée. Machinalement, il la relut. L'antithèse était si forte entre les souvenirs qu'elle évoquait et ses sentimens pour Lazarine qu'il éprouva contre ce papier, contre le parfum qui en émanait, contre ces caractères, contre cette femme, un véritable accès de haine, et, s'asseyant à sa table, il écrivit lui-même, en réponse à cette insinuante missive, ces quelques lignes, jetées en hâte, d'un mouvement brutal comme la passion qui l'animait :

Dimanche.

« J'ignore dans quel dessein vous m'avez écrit. Ne recommencez pas. Toute démarche pour vous rapprocher de moi serait inutile. Si la guerre, dont vous me parlez, existait pour vous, vraiment, vous ne vivriez pas maritalement avec un embusqué, dont la pauvreté morale vous ferait horreur. Si vous sentiez, comme vous osez le prétendre, le malheur qui est partout autour de nous, vous ne seriez pas dans un luxueux hôtel de saison, à fumer de l'opium avec ce triste amant. Vous voyez que je suis bien renseigné. Je n'ai pas eu besoin de faire une enquête. La rumeur publique a suffi. Ne continuez donc plus à jouer auprès de moi une répugnante comédie. Vous avez trouvé le moyen de me rendre plus pénible encore votre souvenir. Ce n'était pourtant pas facile.

« J'ai l'honneur de vous saluer. »

Et il signa, griffant cruellement le papier de son paraphe. Quelques minutes plus tard, il descendait pour jeter cette lettre à la boîte, avant de se rendre à la salle à manger. Il eut une satisfaction de rancœur assouvie, à voir l'enveloppe disparaître

par l'étroite et longue ouverture. Il ne se doutait pas qu'il venait, par ce mouvement d'indignation irréfléchie, de changer en un drame de sang et de mort la douloureuse mais innocente idylle de son nouvel amour!

III

Tandis que l'impulsif et passionné Graffeteau soulageait, par ce geste implacable et dur contre une femme dégradée qu'il avait pourtant chérie, son désespoir de perdre la jeune fille dont il s'était purement, mais criminellement épris, quelles pensées celle-ci nourrissait-elle vis-à-vis de lui et d'elle-même? Avait-il bien interprété son attitude dans la chapelle, cette tension de tout son être, si angoissé que les paroles du grand hymne d'allégresse s'étaient comme figées sur ses lèvres contractées? Il avait deviné qu'elle luttait contre la souffrance, qu'elle essayait d'arracher le fer de la plaie. Cette comparaison n'était que trop juste. Elle ne disait pas toute l'étendue et toute la profondeur de la blessure. Il y a, dans la sensibilité des jeunes filles, un élément indéterminé qui rend souvent tragiques les premières déceptions de leur cœur. Pour employer une locution, vulgaire mais expressive, elles n'ont pas encore *fait leur vie*. Aussi ne se connaissent-elles pas entièrement. Elles se forment de leur propre personne une image intérieure, que la surprise d'un soudain contact avec la réalité dérange parfois si brusquement! Elles en demeurent déconcertées jusqu'au désarroi, jusqu'à la stupeur.

« Est-ce bien moi qui ai osé cela? » Cette question n'avait pas cessé d'aller et de venir dans l'esprit de la malheureuse enfant, depuis la seconde où elle avait prononcé la phrase irréparable qui déclarait son amour. Dans la lettre à sa sœur qui annonçait son dangereux dessein, elle avait tracé un portrait d'elle-même où elle se voyait courageuse et stoïque, comme il convient à une fille dont le père et le fiancé sont des officiers. Elle pouvait bien être cette fille-là, mais à la condition d'appuyer sa force sur la confiance et sur la tendresse. L'élan de sa nature véritable était de s'épanouir dans cette atmosphère d'affection transparente, qu'elle avait toujours connue. Dans ce heurt qu'elle venait de subir contre l'inconnu, elle éprouvait à la fois l'angoisse du mystère et le douloureux étonnement de découvrir

en elle un trouble si différent de l'héroïque sacrifice auquel son rêve s'était préparé! Son esprit cherchait anxieusement le mot de l'énigme que lui posait le silence de Graffeteau, et elle se cherchait elle-même plus éperdument encore, étonnée de ne plus se tenir en main, de ne plus posséder cette certitude intérieure d'un être en complète harmonie avec son milieu, avec ses idées, avec sa foi. Elle ne se faisait pas de scrupule morbide. Elle ne se demandait pas : « En parlant, n'ai-je pas commis un péché contre ma modestie? » Elle avait l'habitude de dire : « Je n'admets pas que l'on ait peur de Dieu. » Et son âme virginale et pieuse n'en avait pas peur. Si elle n'avait point communié ce matin-ci, comme d'ordinaire le dimanche, ce n'est pas qu'elle portât un poids sur sa conscience, mais elle avait perdu sa paix intime. Elle était trop remuée. En même temps, par une contradiction qui était une logique, si la chrétienne en elle se sentait irréprochable, la femme souffrait dans sa pudeur à se rappeler son aveu. La seule perspective de rencontrer celui à qui elle l'avait adressé, l'accablait de honte. C'était aussi un des motifs qui la faisait, durant ces vêpres, se garder si recueillie, si enveloppée dans sa prière. Un pressentiment, qu'elle ne voulait pas admettre, l'avertissait que Graffeteau viendrait à la chapelle la voir une dernière fois avant de partir. Car elle croyait toujours qu'il partait le soir. Qu'il dût s'en aller pour jamais, à la mort peut-être, sans que leurs regards se fussent de nouveau croisés, lui glaçait à la fois et lui soulageait le cœur!

Cette appréhension de cette présence malgré tout possible n'avait fait que grandir à mesure que l'office avançait. Lorsqu'il fut achevé, et que le bruit des chaises déplacées annonça la sortie des fidèles, un instant elle eut la pensée de rester là, immobile, agenouillée. Si Graffeteau était venu et ne l'avait pas vue, il croirait, en ne l'apercevant point parmi cette foule, qu'elle n'était pas montée à *Consolation*. S'il l'avait vue, en constatant qu'elle ne sortait pas, il comprendrait qu'elle désirait l'éviter.

« Je tremble! se dit-elle tout d'un coup. Et de quoi? »

Elle ne se fut pas plutôt prononcée mentalement ces mots qu'elle était debout. Par instinct et par éducation, la lâcheté lui répugnait comme le plus vil des défauts. C'était son charme que ce mélange d'une délicatesse si fragile et d'une énergie si

ferme. Sa démarche, pour traverser l'église sans rien regarder ni personne, avait eu je ne sais quoi de frémissant et de décidé qui lui donnait une grâce un peu farouche. Personne n'y prit garde que le colonel Émery, dont l'apparition inattendue sur le seuil fut une surprise pour la jeune fille. — Agréable ou pénible, elle n'aurait pas su le dire, ni si elle n'était pas déçue qu'il fût seul. A l'étonnement qu'exprimait son visage, le père répondit :

— Je suis remonté d'Hyères avec Mauriel, imagine-toi. Il filait sur San-Salvadour en automobile pour arriver plus vite. On l'appelle d'urgence là-bas : deux cas de tétanos ! Il m'a cueilli en route, et moi, je me suis dit : Je vais cueillir ma petite Lazarine.

Il la contemplait en lui parlant, avec un orgueil tendre qui mettait une douceur dans ses yeux sombres restés si vifs, sous des sourcils broussailleux, noirs comme sa moustache, tandis que ses cheveux, coupés ras, étaient gris d'acier. Son masque maigre et osseux, qu'ennoblissait sa longue cicatrice, s'apparentait, malgré ses soixante-cinq ans, par la finesse de la construction et celle des traits, à celui de l'enfant de vingt-deux ans, dont la beauté le rendait si fier. Tous deux avaient cette minceur nerveuse qui décèle chez certains visages provençaux une lointaine hérédité sarrasine. Le colonel aimait à le raconter : le nom des Émery figure depuis des siècles dans les archives de la vieille ville de Colobrières, située dans ce massif des Maures qui perpétue la légende des incursions barbaresques, sur cette côte, alors à peine française. Sa façon de cambrer sa taille et de porter sa tête appelait le burnous du chef arabe, et il émanait de lui une autorité impérieuse qui eût été déplaisante, sans la bonhomie, à la fois chaude et rude, de ses manières. Avec cela, comme beaucoup d'hommes de guerre, qui ont mené une vie très dure et très active, il était extrêmement timide dans les choses de sentiment. Lazarine connaissait ce trait de son caractère. Être ému, pour lui, c'était toujours être embarrassé. Aussi devint-elle inquiète de constater une gêne dans son attitude, tandis qu'ils prenaient, côte à côte, le sentier entre les pins, qui devait les conduire sur la route de la *Maison Verte*. Visiblement, il hésitait à toucher un sujet qui lui tenait à cœur.

— Sais-tu ce que Mauriel vient de m'apprendre ? finit-il

par dire. Le capitaine Graffeteau ne quitte le *Mont des Oiseaux* que dans huit jours. Oui. Mauriel trouve qu'il a encore besoin de repos. Ça n'est rien, paraît-il, que de la neurasthénie et un peu de nervosisme du cœur. Je l'ai trouvé, en effet, pâli et maigri, à cette cérémonie d'hier. S'il est malade, je comprends pourquoi nous ne l'avons pas vu tous ces jours derniers. Ça ne t'a pas un peu étonnée?

Lazarine eut un tremblement intérieur. Elle appréhenda une inquisition à laquelle il lui serait odieux de répondre et impossible de se dérober. Incapable de mentir, elle répondit simplement :

— En effet, je ne me suis pas bien expliqué son absence.

Le colonel n'insista pas. Les façons d'être de sa fille lui paraissaient plus étranges de jour en jour. La voyant si triste, depuis ces vingt-quatre heures, il avait voulu, à maintes reprises, la questionner. Chaque fois, il avait reculé, comme maintenant, devant un interrogatoire où il toucherait à des points si intimes. Les parens et les enfans qui se ressemblent trop, — c'était le cas, — n'abordent entre eux qu'avec une extrême difficulté les sujets qui leur tiennent vraiment au cœur. Ils craignent de trop se sentir sentir. Il manquait d'ailleurs au père, pour asseoir sa propre détermination sur un mariage possible entre Graffeteau et Lazarine, si celle-ci aimait vraiment le jeune homme, un élément essentiel : le témoignage de Brissonnet, attendu de courrier en courrier. Il reprit donc, au lieu de pousser son enquête plus avant :

— Je n'ai pas vu non plus Duchatel sortir des vêpres. Tu ne l'as pas aperçu?

— Non, fit Lazarine. — Elle comprit le but de cette nouvelle demande : enlever toute signification personnelle à l'autre. Elle se dit : « Il soupçonne quelque chose, » puis, avec cette hardiesse, mouvement spontané des natures loyales devant une équivoque : « Si je lui parlais la première?... » Elle recula, elle aussi, obéissant au même sentiment qui paralysait Émery. Si elle lui parlait, il faudrait tout lui dire, non, seulement son amour, mais le reste : l'aveu, l'attitude de Graffeteau. Par avance, elle sentit la douleur qu'éprouverait ce père, si fier d'elle, devant son humiliation, et prenant prétexte du nom prononcé : — J'ai presque achevé la copie des *Pèlerinages franciscains*, en écriture Braille, que je lui ai pro-

mise... Décidément ce travail à la main, avec le poinçon et la tablette, est bien long. Le capitaine Graffeteau, justement, m'avait parlé d'une petite imprimerie pour aveugles qui n'exige aucun apprentissage. On peut la manœuvrer dans un coin de salon. J'ai commandé la brochure. Et elle se jeta dans le détail, avec sa précision coutumière, sans que cette apparente liberté d'esprit fît illusion à celui qui l'écoutait, sans qu'elle dominât elle-même l'état de malaise où la plongeait cette nouvelle secousse. Il était tel qu'à peine rentrée à la *Maison Verte*, elle remonta dans sa chambre. Du moins, elle y souffrirait seule.

Cette petite pièce, son asile habituel, se trouvait au second étage de la maison, en retrait sur le jardin. On y accédait par un étroit escalier intérieur, dont les marches étaient dallées, à la mode du pays. Les malons rouges, soigneusement passés à l'huile de lin, s'encadraient d'une mince baguette de bois bien ciré. Dans toute la villa, d'ailleurs, régnait une propreté méticuleuse. De vieux meubles provençaux la garnissaient. Leur noyer sombre et lustré, les carreaux du sol, les nattes jetées de-ci, de-là, les rideaux de mousseline blanche, les murs clairs donnaient à ce *home* de l'officier au repos un aspect à la fois sévère et intime. Des armes et des bibelots rapportés d'Extrême-Orient rappelaient ses exils de colonial, tandis que des aquarelles légères, lavées d'après des paysages de la côte, disaient le talent de demi-artiste de Mme Émery. Empêchée par sa santé de suivre son mari en Afrique et au Tonkin, elle avait trompé ainsi les longues heures de la séparation. La *Maison Verte* avait été, jadis, la classique bastide de Provence, où venir de la ville, pendant les mois torrides, respirer l'air de mer et faire la sieste. Le père du colonel, capitaine de vaisseau retiré là, puis le colonel lui-même, avaient agrandi la rustique demeure au fur et à mesure de leurs besoins, sans aucune prétention de style. Elle avait comme poussé de guingois, avec le charme original que la parfaite adaptation à l'usage donne aux choses. Les fenêtres rares n'étaient pas très larges, par crainte du mistral et du soleil. Une longue terrasse, aménagée en vue du golfe de Giens, invitait aux paresses des longs soirs d'été. Un toit la couvrait, étayé de piliers en briques, autour desquels montaient des roses Banks, des Bougainvilliers, des jasmins blancs et jaunes. Ces plantes prenaient racine dans

d'énormes jarres en terre vernissée, destinées jadis à la récolte de l'huile, avec ces formes ovoïdes qui n'ont pas varié, depuis des siècles, sur le bord du grand lac méditerranéen, — témoin deux urnes toutes pareilles, à côté, rongées par l'eau salée, incrustées de coquillages et de madrépores. Elles avaient été pêchées à quelques lieues, en mer, à l'endroit où fut jadis le port romain d'*Olbia Pomponiana*, et placées là par les soins de Lazarine, qui, depuis la mort de sa mère et le mariage de sa sœur, gouvernait ce petit royaume. Elle en entretenait les moindres aspects avec ce soin minutieux qui se remarque dans les couvens. Il semble un esclavage de la matière. Il en est la libération, par la monotonie de l'habitude et l'économie du temps. La jeune fille avait un autre motif qu'une règle de discipline pour pratiquer cette surveillance active, et détaillée, de toutes choses. Sa tendre piété de demi-orpheline s'appliquait à maintenir la maison et le domaine entier dans l'état où les avait laissés sa mère. Elle faisait ainsi, chaque année, semer la même avoine sous les oliviers géans, débris d'une plantation séculaire, qui se groupaient vers l'entrée du parc, et l'ondoiement vert des épis se mariait au gris d'argent des feuillages ponctués de fruits sombres. La roseraie demeurait pareille, pareils les bosquets d'orangers, de mandariniers et de citronniers, pareils les carrés d'anémones et de violettes, pareil le morceau de vigne où les pêchers et les cerisiers dressaient, entre les ceps, leurs ramures, étoilées, au printemps, de fleurs roses et blanches. Mais dans sa chambre à elle surtout, ce respect du passé se faisait visible, animé par la grâce vive de la jeunesse. Ç'avait été l'appartement d'une tante qui ne s'était pas mariée et dont Lazarine tenait son médiéval prénom. Chaque relique de la vieille demoiselle demeurait à sa place : éventails anciens, flacons à parfums, photographies pâlies dans leurs cadres désuets, toute une collection de coffrets du XVIIIe siècle, avec des personnages en couleur découpés et pris sous le vernis. Des fleurs dans des vases de Chine, toujours renouvelées, mettaient dans cette pièce comme un prolongement du jardin, d'autant plus qu'une bande de gazon, déployée sous la fenêtre, reflétait sa verte fraîcheur dans l'ovale et profond miroir de la table à toilette. L'avancement d'un balcon au-dessus de cette fenêtre atténuait un peu l'éclatante lumière. Vers les quatre heures, quand Lazarine rentrait des vêpres, les jours de fête,

le soleil déjà moins haut glissait dans la chambre des rayons obliques où dansaient des atomes. Il semblait s'attarder doucement parmi ce musée de souvenirs. D'ordinaire, elle goûtait là un moment de détente heureuse, à se sentir en complet accord avec la paix du dimanche, avec cette clarté caressante, avec les objets autour d'elle et les êtres qu'ils lui représentaient, avec sa vie d'hier, d'avant-hier, de toujours et celle d'aujourd'hui. On s'en souvient : elle appelait cette heure, dans ses lettres à sa sœur, l'instant d'enchantement. A son retour dans son cher refuge, cette fois, elle vit qu'Élisa, la vieille servante, celle qu'elle appelait « la fidèle, » s'y tenait, debout sur un escabeau. Elle s'occupait à raccrocher le crucifix d'ivoire au-dessus de l'étroit petit lit à colonnes torses. C'était une paysanne de l'Ouest, âgée de cinquante ans maintenant, que M[me] Émery avait prise à son service toute jeune, quand son mari était en garnison à Angers. Depuis, elle n'avait plus quitté la famille. Ses yeux, d'un bleu clair, et ses cheveux qui grisonnaient avec des reflets châtains, révélaient assez qu'elle n'était pas de Provence, comme aussi sa physionomie serrée, surveillée, toujours en défiance. Elle vivait en réaction constante contre les « gens du pays, » comme elle disait. Elle-même, elle gardait du sien toutes les locutions et tous les proverbes. Elle le prouva de nouveau en accueillant Lazarine par ces mots :

— Enfin, voilà notre *Demoselle !* J'étais en train de mettre là les palmes bénites de ce matin. Si j'avais su, j'aurais changé les fleurs. Notre *Demoselle* n'a pas remarqué. *Alle* a laissé celles d'hier. *Alles* sont quasiment toutes fanées. Pour un jour de fête !

— Est-ce qu'il y a des jours de fête maintenant? dit la jeune fille.

— Ah! c'est vrai de vrai, notre *Demoselle*. Dié! que la misère a de monde et que le monde a de misère! On dit *cheux* nous qu'il faut manger sept boisseaux de cendre pour aller en paradis. Nous n'y sommes pas, en paradis, et nous sommes *ben* au huitième boisseau...

Et de sa bouche, précocement édentée, à laquelle un pli trop fermé donnait une expression plus malicieuse encore, elle laissa tomber, en s'en allant, ce dicton qui résume toutes les résignations populaires : — Quand on se cognerait la tête contre

les murs, n'en reviendrait que des [illegible]. Puis, regardant vers le fond du lit : — Les rameaux sont bien là. Ils vous protégeront, notre *Demoselle*, si jamais ces Brise-fer de Boches ont l'idée de venir avec leurs zeppelins...

Dans ces propos naïfs de la bavarde servante, il y avait cette présence de la guerre qui entre partout, aux époques de grandes crises nationales, qui se mêle à tout, sans cesse, à toutes les pensées, à tous les actes, à toutes les paroles, comme dans les lugubres matinées d'hiver, l'âcre et jaune brouillard pénètre tous les recoins, mouille tous les murs, entoure tous les objets, baigne chaque pli des vêtemens de son humidité glacée. Et sans cesse aussi le rappel constant du malheur public nous force à lui comparer nos malheurs privés. Que la souffrance d'amour de Lazarine était petite, en regard de la formidable aventure française dont elle venait encore d'entendre un écho! Hélas! ces comparaisons-là ne nous empêchent point de sentir nos humbles chagrins. Elles nous laissent plus accablés seulement, et comme honteux de les sentir. Quand Élisa fut sortie, la détresse de la jeune fille devint plus poignante. Elle regarda autour d'elle ces objets qui, d'habitude, vivaient, lui parlaient. Ils lui apparurent soudain immobiles, étrangers, morts. Ces fleurs à demi fanées, — quelle ironie! — elle les avait cueillies et disposées en bouquets, la veille au matin, dans l'ivresse de son audacieuse espérance. Ses yeux s'en détournèrent, pour tomber sur un portrait d'elle-même, esquissé par sa mère quelques années auparavant. Ce crayon la représentait plus jeune, plus frêle, en robe de batiste claire, assise de côté sur un banc de marbre auquel s'appuyaient ses mains, et tournant de face son visage un peu brun, dont les traits déjà dessinés étaient comme éclairés par le regard spontané des prunelles grand ouvertes. Cette image de l'adolescente qu'elle avait été, si confiante dans la vie, si enveloppée, si préservée, fit mal à Lazarine, mal le jardin aperçu par la fenêtre. Elle avait si souvent, à son réveil, poussé les volets avec un fracas joyeux, dans la lumière! Elle voulut, par un sens inné de discipline, afin de tromper sa tristesse croissante, reprendre son travail, cette copie en écriture Braille qu'elle préparait pour Duchatel. Ses doigts se promenèrent sur le papier, tout hérissé de coups de poinçon. Elle en reçut comme l'impression d'une suite de petites blessures. La mélancolie de la destinée

humaine lui sembla soudain symbolisée tout entière dans cette impuissance à réparer vraiment l'irréparable, dans la cruauté du hasard qui fait d'un être jeune une victime à jamais mutilée, et cinq minutes plus tôt, cinq minutes plus tard, il passait à la même place, sans être frappé! Le souvenir de Duchatel évoqua derechef dans son esprit le souvenir de l'autre, de celui qui avait amené l'officier aveugle à la *Maison Verte* et, revivant douloureusement la scène de la veille, elle pleura.

Depuis combien de temps était-elle ainsi, abîmée sur une chaise basse, les coudes sur les genoux, la tête dans ses mains? Le bruit de la porte vivement ouverte la fit se relever, sans qu'elle eût eu le loisir d'essuyer ses larmes. C'était le colonel qui entrait, une dépêche à la main. Il s'arrêta court.

— Tu pleures? dit-il. Qu'est-ce que tu as?

— Moi, papa, mais rien, répondit-elle en se maîtrisant, — et saisie soudain d'une autre inquiétude, elle montra la dépêche : — Ce n'est pas une mauvaise nouvelle de Jacques ou de Pierre?

— Non, dit le colonel. C'est de Madeleine, mais lis toi-même.

Il lui tendit le télégramme où Lazarine épela en effet les mots suivans : « Arriverai demain matin, lundi, Costebelle, par train après-midi. Prévenez Mauriel que désire consulter. Tendresses. Madeleine. »

— Pourquoi ta sœur vient-elle? demanda le père.

— Mais elle vous le dit, papa.

— Elle me donne un prétexte. Il y a d'excellens médecins à Avignon. Elle quitte ses beaux-parens, au moment où ceux-ci sont inquiets de leur fils. Ce n'est pas naturel. Lazarine, c'est à cause de toi qu'elle vient.

Lazarine resta une minute sans répondre. Puis, regardant son père bien en face :

— Oui, dit-elle. Je crois que c'est à cause de moi aussi qu'elle vient.

Et, avec son courage habituel, allant au-devant d'une inquisition pourtant bien cruelle :

— J'aimerais mieux que vous en restiez là, mon père. Mais si vous croyez devoir m'interroger, je vous répondrai.

Le colonel fit quelques pas à travers la chambre, et, revenant à sa fille :

— Tu aimerais mieux... Tu aimerais mieux... Moi aussi, j'aimerais mieux ne pas te tourmenter, mon enfant, et parler à ta sœur demain. Je ne veux pas lui faire dire sur toi ce que tu ne m'auras pas dit toi-même... J'ai la plus absolue confiance en toi, Lazarine. Mais une jeune fille n'est pas toujours très raisonnable ni très avertie, quand il s'agit..., — il cherchait ses mots, et brusquement : — Pour que ta sœur vienne, il faut que tu lui aies écrit quelque chose de grave, de très grave et qui l'inquiète. Réponds-moi seulement par oui ou par non. Le capitaine Graffeteau y est-il mêlé?

— Oui, mon père, dit Lazarine, il y est mêlé.

— C'est parce qu'il s'en va que tu es si triste, et parce qu'il n'est plus venu à la *Maison Verte* ces derniers jours?

Ses paupières battirent. Elle devint très pâle, puis très rouge, et, avec la vaillance dans sa voix d'une enfant très pure, qui prend dans ses mains son cœur pour le montrer tout entier :

— Pas seulement à cause de cela, mon père.

— Qu'y a-t-il d'autre, alors? dit le colonel, impérieusement. Que s'est-il passé entre lui et toi ? Il n'est cependant pas possible que tu te sois laissé dire des mots que tu ne devais pas entendre?

— Jamais, mon père, protesta-t-elle, en secouant sa tête, — les mèches folles de ses cheveux éclairés par le soleil, en ce moment au rez de la fenêtre, lui mettaient comme une auréole, — jamais le capitaine Graffeteau ne m'a parlé en tête à tête autrement qu'en votre présence. Ce qui est vrai, c'est que je l'aime, et que... — Le souffle lui manqua.

— Et que? insista le père.

— Et que je le lui ai dit.

— Tu le lui as dit? interrogea le colonel, plus impérieusement encore. Vous êtes fiancés ?

— Non, mon père.

— Alors, lui? Mais va. Mais va.

— Lui? dit Lazarine. J'ai cru qu'il m'aimait. Je le crois encore. J'ai cru qu'il ne me demandait pas, à cause de la guerre et parce qu'il va repartir. C'est le motif qui m'a fait lui parler. Il ne m'a rien répondu, et il s'en est allé.

Épuisée par cet effort, la pauvre enfant retomba sur sa chaise basse, les mains pendantes, la tête penchée. Son attitude prostrée achevait de donner à sa confession un caractère si lamentable que le cœur du père en fut navré. A cette pitié se mêlait un tumulte d'autres sentimens : le remords de n'avoir pas deviné plus tôt le danger que courait le cœur de sa fille, une terreur devant la force de passion soudain révélée chez elle, une indignation contre le rôle joué dans sa maison par l'énigmatique personnage qu'il découvrait dans Graffeteau, et pensant à haute voix :

— Mais qu'est-ce que c'est que cet homme-là, finit-il par dire, pour qu'il t'ait attirée dans ce piège? Et comme Lazarine protestait d'un geste : — Mais oui. Il t'a fait croire qu'il t'aimait. Tu viens de le dire, que tu le croyais, et il ne veut pas t'épouser! Ou bien c'est qu'il ne t'aime pas, et alors il a joué avec toi un jeu abominable. Ou bien, c'est qu'il ne peut pas t'épouser, pour une raison que nous ne connaissons pas, une tache dans sa famille, un secret dans sa vie. Le fait de retourner au front n'a jamais été un obstacle à un mariage pour des filles comme toi, — tu viens de le prouver, — ni pour un père qui est un ancien officier. Et ce garçon est venu ici! Je l'ai reçu avec tout mon cœur, et il a brisé le tien! Et moi qui lui serrais la main hier avec tant d'estime, tant d'émotion! Si j'avais su, je lui aurais arraché sa croix. C'est un lâche. Il la déshonore.

— Ne dites pas cela, mon père, interrompit Lazarine en prenant le bras du colonel, — et, suppliante, mais avec l'énergie d'une femme qui défend son sentiment. — Si je ne vous ai pas parlé, c'est que je voulais qu'il me demandât à vous, et que je savais d'avance votre réponse. Voyez. Je ne pense même pas à vous dire : pardon, mon père. Je ne me sens pas coupable. Il n'y a personne de coupable. Vous êtes juste, mon père. Vous l'êtes pour moi. Car vous ne m'avez pas fait un reproche. Vous m'avez plainte. Soyez juste pour lui, qui est aussi malheureux que moi, j'en suis sûre. Promettez-moi, puisqu'il doit rester ici un peu de temps encore...

— Je ne promets rien, fit le colonel, et il sortit de la chambre.

IV

Lazarine connaissait son père. Ses grandes colères étaient silencieuses. Précisément parce que le défaut dominant de cet homme emporté était la violence, il avait peur de ses propres éclats de parole et de geste. La brusque terminaison de leur entretien l'avait laissée bien effrayée. Elle le fut plus encore du mutisme que le colonel observa durant le dîner et la soirée, lisant ses journaux, écrivant des lettres, tandis qu'elle occupait ses doigts au travail en écriture Braille, enfin repris. Elle osa pourtant lui demander, quand ils se séparèrent pour la nuit :

— Vous ne m'en voulez pas, Père?

— A toi, ma pauvre petite? répondit-il, et, l'embrassant au front, avec une tendresse qui enhardit la jeune fille. C'est à moi que j'en veux, de ne pas t'avoir mieux protégée.

— Il ne faut en vouloir à personne. Je le répète : personne n'est coupable.

— Si. Moi, dit le père. Et quelqu'un d'autre.

Cette fois, Lazarine ne répondit pas. Quand nous aimons profondément un être qui a de grands torts envers nous, plaider sa cause nous est un instinct. Un autre instinct nous fait nous taire, pour ne pas entendre prononcer à son endroit les mots que nous ne voulons pas nous dire à nous-mêmes. Elle ne trouva pas davantage la force de rouvrir cette conversation, le lendemain matin, qu'elle passa tout entier à préparer la chambre de Madeleine, et, par la fenêtre, elle entendait le colonel rudoyer le seul jardinier que la mobilisation lui eût laissé, un vieil Italien ivrogne et fainéant, qui, d'habitude, trouvait le moyen de désarmer son maître par quelque lazzi devant les traces d'une paresse trop flagrante : mauvaise herbe poussée dans les allées, bande de terre piochée trop légèrement, potager mal bâché, caniveau disjoint et non réparé, branche de pin non échenillée, rosier épuisé par ses « gourmands. » De temps à autre l'ancien officier passait la revue de son domaine, comme jadis celle de ses soldats, de ses yeux vifs et perçans qui fouillaient partout. Ces derniers mois, sa pensée avait été trop absorbée par la guerre. Il avait négligé ces visites. Qu'il en fît une, en ce moment, c'était le signe qu'en attendant sa fille aînée il ne pouvait plus tenir en place, et son

courroux contre son homme témoignait de son irritation intérieure :

— J'ai liquidé Pietro, dit-il à Lazarine en se mettant à table. « *Ci penso io... Ci penso io...*, » il n'a que ces trois mots à la bouche, et il ne pense qu'à fricoter. Nos artichauts font peine à voir, et il a le front de me les montrer en portant beau : *Sono belle piante...* « Je n'aime pas beaucoup qu'on se paie ma vieille tête, lui ai-je dit alors. Je te donne tes huit jours. Tu m'as entendu? » Il faut croire que je n'avais pas l'air commode. Il n'a pas pipé. Heureusement ta sœur arrive aujourd'hui. Je lui demanderai de nous envoyer un gars de chez eux. Il ne sera toujours pas pire que cet animal.

Ce petit coup d'État domestique semblait l'avoir détendu. Lazarine put constater que ce n'était là qu'une apparence et que sa préoccupation demeurait la même, car, au moment de partir pour la gare, et comme il lui demandait : — Viens-tu avec moi? il eut une évidente satisfaction à l'entendre répondre : — Il fait beaucoup de soleil, papa, et je suis un peu fatiguée. J'aime mieux rester. Elle pensa : « Il est content de causer en tête à tête avec ma sœur. » Et, comme elle le reconduisait jusqu'à la porte :

— Tu sais qui tu ne dois pas recevoir ? dit-il.

— Je le sais, papa, répondit-elle.

Puis, quand le landau de louage, qui emportait le colonel, eut tourné le coin de la route : « Que vont-ils se dire? » songea-t-elle. « Ah! si Madeleine était seule à savoir, sa venue me serait bien douce! Mais maintenant qu'il sait aussi, qu'il sera pénible d'être entre eux deux! »

Elle en était à prendre et à reprendre cette réflexion, quand la vieille Élisa vint l'avertir qu'une dame demandait le colonel.

— Je lui ai dit qu'il était sorti. *Alle s'ostine. Alle* veut pas s'en aller. *Alle* dit qu'*alle* attendra.

— Quelle dame? interrogea Lazarine.

— Je ne l'ai jamais tant vue, répondit la servante. *Alle* est bien belle, mais drôle avec des yeux tout *égrandis* dans sa figure et des affutiaux! *Alle* en a pour des mille et des cent. Et un automobile, faut *vouère!* Si c'est pas une pitié, *mademoselle*, de dépenser tant d'argent pour soi toute seule, quand c'est la guerre! Ça donne raison à ceux qui disent que les

pauvres qui reviendront des tranchées, *y* se laisseront plus faire la barbe sans savon. Enfin, qu'est-ce qu'il faut que je lui dise?

— Je vais lui parler, fit Lazarine, et elle descendit jusqu'au jardin. L'inconnue marchait à pas lents dans une allée, et elle considérait toutes les choses autour d'elle, avec une attention qui frappa aussitôt la jeune fille. Les propos malveillans de la servante angevine étaient justifiés par la toilette de cette femme, grande et svelte, qui offrait, en effet, un exemplaire accompli de la mode du jour. Dans un autre moment, Lazarine aurait à peine remarqué cet excès d'élégance. Mais elle aimait, et le sens des séductions féminines commençait de s'éveiller en elle avec l'amour. Elle demeura une minute, intéressée et intimidée, à détailler la dame aux « affutiaux, » — comme avait dit Élisa, — sa jupe ample et courte, d'un gris de fumée, ses bottines jaunes lacées très haut, sur le côté, avec des cordons à glands, le linon de sa chemisette, le rang de perles de son cou, les boutons de corne qui fermaient sa veste demi-longue et croisée très haut, les énormes épingles à cabochons qui piquaient son souple feutre couleur de chamois, la masse opulente de sa chevelure savamment lavée, comme l'attestaient les reflets dorés des masses brunes, le petit sac de moire que pétrissait nerveusement une de ses mains moulée dans un gant de daim à crispin. De l'autre, elle s'abritait contre le soleil, avec une ombrelle assortie à sa robe et dont le manche, revêtu de cuir, rappelait la canne classique des officiers anglais. Elle portait, à ses poignets, quantité de bracelets à pendeloques. Le tout faisait une harmonie en gris et en fauve, dont Lazarine, toute rustique et simple qu'elle fût, sentit la réussite. Quel contraste avec son modeste costume de serge blanche, fait à la maison et qui lui seyait pourtant si bien! Sa taille s'y dessinait, souple et mince, ses épaules encore graciles, son buste virginal, la grâce exquise de sa jeunesse intacte, et quelle finesse dans ses chevilles! Que de race avaient ses petits pieds, si joliment cambrés dans leurs souliers blancs! Mais, s'ignorant elle-même, comment aurait-elle su que la distinction, l'élégance vraie, le charme et la poésie, c'était elle, elle et son profil délicat de médaille grecque, elle et le regard droit de ses yeux bruns, elle et sa bouche enfantine et fière, qui n'avait jamais menti! Quel autre contraste, avec le masque si beau,

mais, déjà épuisé, consumé, que montra en se retournant la visiteuse insistante qui n'était autre, — on l'a deviné, — que Thérèse Alidière. L'innocence de Lazarine n'empêcha pas qu'elle n'eût aussitôt le sentiment confus, inavoué mais étrangement troublant, qu'elle approchait une créature redoutable et dont la seule présence ici, dans cet honnête et familial décor de vie bourgeoise, était une anomalie et une menace. La flétrissure intérieure donnait à ce visage, aux traits encore très jeunes, un air morne et hagard à la fois. Il y avait, sur ce front et autour de cette bouche, de l'audace et de la lassitude, de l'ardeur et de l'amertume, quelque chose d'effréné, à la fois, et d'inassouvi. Les yeux surtout, d'un bleu violet, détaché en sombre sur la profonde pâleur du teint, éclataient, inquiétaient par la fatigue et l'éclat, tout ensemble, de leurs prunelles larges, qu'accentuait la trace noire du kohl sur la paupière. Les lèvres, maussades et sensuelles, étaient passées au bâton de rouge. Thérèse avait dû se regarder dans une glace à main, durant son trajet en automobile, et corriger ainsi leur lividité. Qu'elle n'eût pas « fait » le reste de son visage, c'était l'indice qu'elle avait quitté Tamaris en procédant à une toilette brusquée, sans prendre le temps de mettre, à ses joues, le rose habituel. Il était deux heures et demie, quand elle avait sonné à la *Maison Verte* et, à une heure, elle était encore sur le divan de la vérandah, à l'*Eden-Hotel*, ayant auprès d'elle le plateau de laque incrusté de nacre des fumeurs d'opium, avec la pipe, les aiguilles, la lampe, l'étui de *chandoo*. Tout d'un coup, elle s'était levée. Elle avait écarté ces instrumens de la « vivante euthanasie, » sonné sa femme de chambre, qui avait dû remonter de son déjeuner pour habiller dare dare son impatiente maîtresse. Elle avait commandé son chauffeur, à qui elle avait donné comme ordre :

— Vous prendrez le même chemin qu'avant-hier pour aller au *Mont des Oiseaux*. Quand vous serez sur la route de Costebelle, vous demanderez la villa de M. le colonel Émery.

C'était le billet insultant de Graffeteau, reçu le matin, qui la précipitait ainsi vers la demeure du père de Lazarine. Poussée par quels sentimens? Conduite par quelle indication? Il est nécessaire de l'expliquer, au risque de ralentir le récit. Ce rappel rétrospectif donnera seul sa pleine signification à cet entretien qui allait être de la part de cette femme une comédie à la fois

rusée et sincère, comme les intoxiqués de l'opium en jouent si souvent, — rusée, car elle devait y mentir effrontément, — sincère, car dans certains états d'instabilité mentale, le déséquilibré en arrive à ne plus distinguer sa propre personnalité. Pour un instant, il devient tel qu'il se raconte. Il sait qu'il trompe, et, au cours de sa fourberie, il finit par se tromper soi-même. Et puis le mouvement de passion qui animait Thérèse en ce moment, si mêlé qu'il fût de calcul, était très vrai. Quand Guy de Faverolles lui avait appris la présence de Robert Graffeteau au *Mont des Oiseaux*, elle avait eu l'idée de se rendre à la cérémonie de la remise des croix, par désœuvrement, par curiosité, par ennui, car elle s'ennuyait, dans ce coin du Midi où elle s'était refugiée, loin de la guerre. Elle avait beau s'être organisé une vie libre, en dehors des préjugés du milieu bourgeois où elle avait passé sa jeunesse, une torpeur intime l'accablait sans cesse et une nausée d'elle-même, des autres, de tout, que ne soulageaient ni les fantaisies d'esprit de son amant, ni les « fêtes » de Tamaris et de Toulon. L'opium commençait son œuvre d'aveulissement. Faverolles et elle n'en prenaient que depuis leur installation dans cette dernière ville. Elle était donc venue au *Sanatorium*. Perdue dans la foule qui se pressait sur la terrasse pendant que le colonel Hubault-Malmaison décorait les nouveaux légionnaires, elle avait vu son ancien mari arriver avec ses camarades. Sa première impression avait été un étonnement : « Comme il a changé ! » s'était-elle dit, et, tout de suite : « S'il me voyait, que ferait-il ? » Cette question avait aussitôt éveillé cette autre : « Ai-je gardé mon pouvoir sur lui ? » Et de nouveau étudiant à travers une mince lorgnette, emportée à tout hasard dans son mouchoir, ce visage d'homme, virilisé par le danger : « Comme il est devenu beau ! » Par un instinctif besoin de comparaison, elle avait aussitôt cherché de sa jumelle Guy de Faverolles qui, debout sur le marchepied de son automobile militaire, l'avait reconnue, et il lui faisait un ironique salut, en montrant Graffeteau du doigt, par un geste, avec une moue perceptible à elle seule. Il ne se doutait pas que sa gouaillerie froissait sa maîtresse et qu'elle songeait en se retournant vers son ancien mari : « Tout de même, Robert est un type autrement chic. » Par une inconsciente suggestion, elle employait mentalement et dans un sens d'admiration un terme familier aux tranchées, qui provo-

quait sans cesse les sarcasmes cyniques de l'embusqué. C'était réagir contre lui. Elle continuait d'étudier Graffeteau, et la chercheuse de sensations entrevoyait obscurément la possibilité d'un frisson nouveau : « Si j'avais une histoire avec lui maintenant? » pensait-elle, et, par réaction contre elle-même cette fois, pour se dérober aussi au trouble dont elle se sentait soudain envahie : « Ce serait farce! » Cette autre formule, à la Faverolles, n'empêcha pas ce trouble de grandir. Elle subissait ce coup de foudre du « caprice, » si fréquent chez les courtisanes et les femmes galantes. A la minute où Hubault-Malmaison s'approcha de l'officier et quand celui-ci, dressant son sabre contre son casque, en regarda la lame avec cette ardeur fervente et triste dont la pauvre Lazarine s'émouvait aussi, Thérèse ne put s'empêcher de soupirer : « Ah! s'il avait été ainsi autrefois! » Une vision surgit, où elle se vit ayant, à Tamaris, dans la paix fleurie de sa verandah, devant la mer si bleue, cet homme-ci, au lieu de l'autre. Ses yeux se fermèrent, puis, secouant sa tête, elle dit à mi-voix : « C'est insensé. » Et, voyant que les rangs se rompaient, elle marcha vers Guy de Faverolles qui, de son côté, s'approchait d'elle, accompagné d'un officier qu'elle ne connaissait pas, un assez joli garçon aux traits efféminés et à l'œil dur :

— Ma chère amie, dit-il, permettez-moi de vous présenter un de mes bons camarades de Paris, M. Henri Calvignac, avec qui j'ai fait mon service militaire. Comme on se retrouve! Il est lieutenant. Il vient de recevoir la croix de guerre, au lieu que moi...

— Toi, s'esclaffa Calvignac, tu as toujours été un tire-au-flanc. Ce qu'il a inventé de blagues, madame, à la caserne, pour couper à la corvée!...

— Est-ce qu'un neurasthénique comme moi peut faire un soldat, voyons? avait répondu Faverolles.

— En tout cas, reprit l'autre, tu nous a bien amusés quelquefois! Que je regrette, madame, de partir après-demain et de n'avoir pas su que Guy et vous étiez à Toulon et à Tamaris! On aurait ri ensemble un peu. Cette guerre est si morne! On s'y conduit proprement, mais ceux qui vous racontent que nous sommes gais, quels fumistes!... Ah! nous l'étions, gais, il n'y a pas deux ans, avant le coup de chien, te rappelles-tu, Faverolles?

Et il avait commencé une histoire de vie Parisienne, que Thérèse écoutait d'une oreille distraite. La mésestime indulgente où Calvignac tenait visiblement l'embusqué l'aurait, en toute autre circonstance, laissée bien calme. Elle en était irritée. Elle venait d'éprouver trop vivement elle-même une impression identique de dégoût sans colère. Mais un nouvel incident distrayait son attention. Elle ne cessait pas de surveiller des yeux Graffeteau, à la dérobée. Elle l'avait vu, dans la distance, s'engager seul entre les arbres d'une allée. Il s'était assis sur un banc où une jeune fille était venue prendre place auprès de lui. La scène entre eux deux avait été bien courte. Elle avait suffi pour que Thérèse pensât, en constatant comme Robert paraissait troublé : « Tiens, il aurait un flirt avec cette petite? » et comme, dix minutes plus tard, la malheureuse Lazarine, retournée auprès de son père, passait à quelques pas et que Calvignac la saluait :

— Quelle est donc cette très jolie personne? interrogea-t-elle.

— Une demoiselle Émery, répondit Calvignac. C'est la fille de ce vieux monsieur, un colonel retraité qui a une maison dans la colline.

— *La Baderne et l'Oie Blanche* — fable, dit Faverolles.

— Il y a de ça, fit Calvignac. Ils reçoivent quand même très gentiment. Mais on te cherche, Faverolles.

C'était Hubault-Malmaison qui appelait son chauffeur, juste à l'instant où Thérèse allait peut-être apprendre quelques détails sur le roman qu'elle pressentait déjà entre son ancien mari et la délicieuse créature dont la fine silhouette avait soudain éveillé sa susceptibilité de femme. Il lui avait suffi d'observer, même de très loin, l'attitude des jeunes gens dans leur conversation de l'allée, et déjà un rien d'âcreté se mêlait à la subite et malsaine « envie » qui tout à l'heure avait mordu ses sens. De quel autre nom appeler cette dépravation imaginative qui lui donnait, après quatre ans de séparation, un appétit physique et moral de cet homme qu'elle avait jadis bafoué, outragé et méconnu? Peut-être, tant il entrait d'illogisme et d'incohérence dans un pareil désir, n'aurait-ce été qu'un passage sans cette seconde impression, celle d'une autre influence de femme dans la vie de celui qu'elle avait connu si servilement possédé par sa beauté? Quand elle avait écrit à Graffeteau

à peine rentrée, l'image de la séduisante et frémissante enfant n'avait pas été étrangère à la tentative de rapprochement dont cette lettre était le premier geste. Le soir, quand, sa lettre jetée à la boîte, elle avait dîné avec Faverolles, le cynique personnage avait, sans s'en douter, exaspéré encore cette petite crise de curiosité, de sensualité morbide et de demi-jalousie, en lui disant :

— « Hé bien ! tu as voulu voir ton ex-conjoint ? Es-tu assez rosse ! Car enfin, s'il t'avait aperçue ?... Tu y comptais un peu, avoue-le ?... Je ne t'en veux pas. C'est si femme, ces blagues-là !... Mais ce que ça l'aurait embêté ! Imagine-toi qu'il va se marier ! Mais oui. Du moins, on m'a conté ça, là-bas. Et devine avec qui ?... Avec cette petite Émery, que tu as remarquée, l'oie blanche ! Il faut croire que les femmes reniflent ces sortes de choses... Enfin, il paraît qu'il en est amoureux fou et qu'il ne sort pas de la maison. C'est le ragot de tout le *Mont des Oiseaux*. Et veux-tu savoir quelque chose de plus farce encore ? Personne, tu m'entends, personne ne soupçonne qu'il a été marié une première fois et qu'il est divorcé ! Tu penses que ce n'est pas moi qui le leur ai appris. Les paysans de Faverolles prétendent qu'un homme qui se promène avec une peau de crapaud dans sa poche peut tout faire sans que l'on croie que c'est lui. Le crapaud de feu Graffeteau, — c'était une de ses plaisanteries, — est-il de taille, dans ce cas, hein ? Mais j'arrive au farce des farces. J'ai tiré les vers du nez à un de ces messieurs, un aveugle à qui j'ai dû servir de guide. Hubault-Malmaison m'appelait pour ça. Comme je le tâtais sur le colonel Émery, celui-là m'a appris quelque chose qui me fait penser que le mariage pourrait bien n'avoir jamais lieu. Ces Émery sont des dévots fieffés, des piliers de sacristie. Il est vrai que Graffeteau, depuis la mort de son papa, doit avoir un gros sac... Maintenant, où est la vérité ? J'ai tout de même pensé que ce potin t'amuserait... Avoue que c'est cocasse, l'existence... Mais tu n'as pas faim, que tu ne finis pas tes huîtres ? Elles sont si fraîches ici, et on peut y aller, avec le vaccin antityphique...

Comprend-on maintenant quelle réaction la réponse reçue le matin du *Mont des Oiseaux* avait provoquée chez Thérèse ? Le caprice d'émotivité libertine s'était changé du coup en un accès de rageuse colère. Un désir de vengeance avait suivi, et le besoin, irrésistible pour une volonté impulsive, que cette

vengeance fût immédiate. La rencontre avec Graffeteau, l'avant-veille, l'avait rendu de nouveau vivant et réel à cette femme avilie et orgueilleuse, avide de cœur et assoiffée de sensations. Ses anciennes rancunes, elles aussi, redevenaient vivantes sous l'outrage. A l' « envie » voluptueuse et dépravée, une autre « envie » se substituait, haineuse, méchante, un appétit de nuire et de faire souffrir. Tout de suite un plan s'était dessiné dans son esprit. Où et comment joindre Graffeteau ? Il allait quitter sans doute l'hôpital au premier jour, comme Calvignac. Parti, elle était désarmée contre lui. Présent, que pouvait-elle ? Mais le frapper dans cette jeune fille auprès de qui elle l'avait vu si troublé, mais rompre ce projet de mariage que lui avait rapporté Faverolles. Le rompre ? Était-ce autre chose qu'un racontar d'oisifs dans un petit cercle ? Non. Elle se rappela le tête-à-tête des deux jeunes gens dans l'allée écartée du parc, leur émotion à tous deux, et aussi ce que ce même Faverolles lui avait dit de la dévotion des Émery et de l'ignorance absolue où tout ce monde était du passé conjugal de Graffeteau. *Donc il n'en avait pas parlé...* Elle jeta un cri. Une intuition divinatrice lui révélait, sinon toute la tragédie cachée où elle allait jouer un rôle décisif, assez du moins pour qu'elle aperçût une chance d'atteindre celui dont elle avait porté le nom. Les femmes qui ont été passionnément et animalement aimées par un homme connaissent les faiblesses et les forces de son caractère d'une connaissance de confesseur et de médecin. De là l'extraordinaire génie que déploient les filles à manœuvrer certains amans. Thérèse s'était dit : « Robert n'a pas changé. Il n'a pas parlé, parce qu'il aime cette petite et qu'il ne veut pas la perdre. Il la perdra. Je parlerai, moi... A qui ? Mais au père. Et sous quel prétexte ?... Je trouverai. La grande affaire, c'est que ces gens sachent... Et s'ils savent déjà ? Et s'il n'y a pas de projet de mariage ? Hé bien ! qu'est-ce que je risque ?... » Et elle était partie pour sa vilaine expédition sans plus de données, mais si sûre de sa souplesse et de son tact, prête à se modeler sur les personnes et les circonstances. Arrivée à la *Maison Verte*, l'absence du colonel l'avait contrariée vivement. Elle devait retrouver Faverolles à Toulon, sur les cinq heures, dans la pâtisserie à la mode. Elle tenait d'autant moins à y manquer qu'il devait lui remettre une grosse somme d'argent dont elle avait besoin. Les débris de sa fortune, — elle avait tant mangé

déjà! — consistaient surtout en titres autrichiens, dont elle ne touchait plus les revenus. Il lui fallait donc ménager cet amant généreux. Elle l'avait deviné un peu jaloux, à la complaisance avec laquelle il lui avait raconté le mariage possible de Graffeteau. Pour être plus certaine que son excursion demeurerait secrète, elle tenait à être exacte au rendez-vous. Elle avait insisté, à cause de cela, sans penser encore à demander si Mlle Émery était à la maison, et voici que, s'étant retournée, elle se trouvait devant Lazarine. Un instant, la surprise l'immobilisa, puis sans réfléchir, sans calculer, mais aussi sans hésiter, impulsivement toujours, et en même temps avec ce génie féminin d'adaptation qui, à chaque mot, mesure l'effet produit, elle commença, et de quelle voix! à causer avec sa victime. Le mot n'est que juste, tant elle éprouvait une mauvaise joie d'antipathie assouvie, elle, la dédaignée, à supplicier la préférée, elle, la déshonorée, à torturer son cœur pur, elle, la déclassée, à prendre sur cette enfant irréprochable la revanche de tant d'humiliations subies et méritées.

PAUL BOURGET.

(La troisième partie au prochain numéro.)

FRANÇOIS-JOSEPH

L'histoire date ses justices. Elle aurait pu, s'il était mort dix ans plus tôt, réserver quelque indulgence à François-Joseph ; elle lui aurait sans doute tenu compte de ses malheurs, comme s'il n'en avait pas été, pour une large part, responsable, et du décor honorable de son règne, comme s'il n'avait pas voilé les pires souffrances. L'histoire aurait eu tort : l'événement l'a prouvé. En vérité, pour certains hommes, la longévité prend les apparences d'un châtiment de Dieu, comme s'il fallait que les grands responsables assistassent aux inévitables conséquences de leurs erreurs. Il en a été ainsi pour François-Joseph de Habsbourg-Lorraine, empereur d'Autriche, roi apostolique de Hongrie. Cette guerre, dont il est l'un des principaux coupables, suffit, quelle qu'en puisse être l'issue, à le juger et à le condamner. Et en repassant toute cette destinée, ces longues années qui lui furent dévolues, pendant lesquelles tant de bien s'offrait à l'activité libre de cette volonté souveraine, et qui s'achèvent, dans le sang et les larmes, parmi les malédictions des peuples, on est tenté d'emprunter sa parole au plus grand des orateurs sacrés pour s'écrier avec lui : « Instruisez-vous, arbitres du monde ! » Notre dessein, ici, sera plus modeste : il faut aux grands sujets les grandes voix. Il ne saurait même être question encore d'établir un jugement historique sur un si long règne si rempli d'événemens considérables ; il est trop tôt pour prononcer un verdict définitif. Il ne s'agit que d'une esquisse du caractère de l'homme et de son « moi » historique. Une école philosophique prétendait réduire à néant l'influence

des individus sur les destinées des peuples : la vie d'un souverain comme François-Joseph réfute ces théories aussi bien par ses actes que par ses abstentions. Qui pourrait affirmer, s'il était mort plus tôt, que d'irréparables calamités n'auraient pas été épargnées aux enfans des hommes? Celui qui a régné en autocrate, — ou peu s'en faut, — sur l'un des grands empires de l'Europe depuis cette mémorable époque de 1848, d'où est sorti tout l'arsenal d'idées dont vit la politique contemporaine, jusqu'à la plus grande des guerres de tous les temps, d'où un monde nouveau s'apprête à sortir, a tracé profondément à travers l'histoire son sillon sanglant. Quel homme était-il et comment a-t-il compris et exercé son métier de roi?

I

François-Joseph n'a jamais été un homme de pensée. Il n'a eu qu'un petit nombre d'idées simples et courtes, héritées ou acquises dès sa jeunesse, absorbées inconsciemment dans l'atmosphère de la Cour et, durant sa longue carrière, tandis que, de 1848 à 1916, tout se transformait autour de lui, il s'y est tenu. L'expérience et les circonstances ont pu modifier ses procédés de gouvernement sans toucher à la trame de ses conceptions fondamentales. A peine est-il permis de donner le nom d'idées ou de conceptions à des habitudes de penser, à des manières de sentir innées ou incorporées à la substance même de sa personnalité et de sa fonction royale, immuables et rigides dans la mesure même où elles n'étaient pas sorties d'un effort de réflexion individuelle. Sa mentalité n'est donc pas compliquée et ne se dérobe pas à l'analyse.

L'empereur Ferdinand n'ayant pas d'enfans, l'ordre légitime appelait au trône son frère l'archiduc François-Charles, et, après lui, son fils aîné François-Joseph. Celui-ci fut donc, dès sa naissance, destiné au trône et nourri dans le sérail : c'est un porphyrogénète. Il y aurait une curieuse étude de psychologie historique à écrire sur le caractère des princes nés pour le trône comparé à ceux qu'une série d'accidens imprévus y a portés. Entourés dès le berceau de flatteries et de génuflexions, habitués à se considérer comme des maîtres à qui tout est dû et qui ne doivent rien à personne, portés à confondre toutes choses, et d'abord l'État, dans leur propre personna-

lité, les princes nés dans la pourpre, s'ils ont souvent un sentiment élevé de la fonction et de la dignité royale, pèchent presque toujours par un égoïsme foncier et un autoritarisme sans bornes. François-Joseph n'a pas échappé à cette règle. Dès que la conscience s'est éveillée dans son cerveau d'enfant, il s'est regardé comme un être supérieur aux autres humains, né pour commander comme les autres pour obéir. Quand il s'agit d'un homme de cette catégorie, qui n'a jamais cessé d'être en représentation et de parader dans un uniforme, il devient très difficile de retrouver le fond naturel du caractère dont la contrainte et l'étiquette ont refoulé les instincts et paralysé le développement.

François-Joseph avait une intelligence moyenne, non sans finesse, mais sans élévation, sans envergure, sans pénétration; la tournure de son esprit était essentiellement pratique. Sa culture était médiocre; il ne possédait bien que l'allemand et le français. Bien plutôt que vers les lettres ou les arts, son tempérament l'entraînait aux exercices de plein air, aux sports; il fut dès sa jeunesse un écuyer consommé, un chasseur robuste et adroit. Au fond de sa nature vraie, il y a un tempérament violent, brutal même, autoritaire et sensuel, adouci par quelque bonhomie. Ce sont là les goûts d'un hobereau allemand; ce sont aussi ceux d'un bourgeois de Vienne qui chaque dimanche émigre vers les sites pittoresques et les chasses giboyeuses de la banlieue. Redouté partout, François-Joseph ne fut vraiment aimé que des Viennois, dont il partageait les goûts et les vices, et des Tyroliens dont les montagnes et les forêts l'attiraient chaque été. Quand il passait, en ces dernières années, par le Ring et la Mariahilferstrasse, s'en allant à Schönbrünn au grand trot de ses chevaux, il était accueilli comme un vieil ami qu'on est heureux de revoir, salué d'un geste familier, d'un signe de tête, d'un chapeau gaiement agité. D'ailleurs, n'était-ce pas un bourgeois de Vienne, ce chasseur passionné qui aimait à s'en aller seul, le fusil à la main, la pipe à la bouche, à la poursuite des chamois et des coqs de bruyère? N'était-ce pas aussi un bourgeois de Vienne, ce vieux « colonel » qui, presque chaque jour, depuis tant d'années, s'en venait chez Catherine Schratt, l'ancienne actrice du Burgtheater, la vieille amie qui avait su fixer le volage époux de la noble Élisabeth? Il retrouvait là quelques amis

discrets ; on causait de tout, excepté de politique, on faisait la partie de « tarok (1), » on se régalait de bons plats viennois que le « tour de main » d'une vieille cuisinière savait réussir à souhait, et M. Schratt, — ainsi disaient les mauvaises langues, — échappait à l'étiquette que l'Empereur imposait à son entourage, se délassait de ses soucis, oubliait ses chagrins et la sottise vaniteuse des gens de Cour.

Mais la bonhomie, chez François-Joseph, n'apparaît que rarement et à fleur de peau ; le fond de la nature reste hautain et dur. On rapporte qu'au moment d'accepter la couronne, le prince de dix-huit ans s'écria : « Adieu, ma belle jeunesse ! » Avec sa jeunesse il relégua dans l'ombre et sacrifia à la raison d'État tout ce qui, dans son caractère, avait survécu de primesautier à l'éducation artificielle et tout extérieure qu'il avait reçue. La nature vraie ne reparut plus que de loin en loin ; elle eut une belle flambée de passion sincère quand le jeune Empereur, venu en Bavière pour un mariage de convenances avec l'aînée des filles de Maximilien, duc de Bavière, rencontra les seize ans, les beaux yeux clairs et la flottante chevelure de la cadette Élisabeth dont il fit sa femme : passion d'un jour qui devait sombrer dans de tragiques malentendus et qui fit d'Élisabeth la victime errante de l'étiquette et des jalousies de Cour autant que des infidélités conjugales. Entre les deux époux se dressa, acariâtre et dominatrice, l'archiduchesse Sophie, mère de François-Joseph, sorte d'Agrippine féroce, dépravée, corruptrice, qui avait écarté du trône son faible époux pour y pousser son fils, dans l'espoir d'y régner en son nom, et qui, au nom de la raison d'État et du cérémonial, fit expier cruellement à sa belle-fille les déconvenues de son ambition.

La malheureuse Élisabeth paya de son bonheur l'illusion d'avoir cru qu'il peut y avoir, même au foyer d'un empereur d'Autriche, une place pour l'amour et pour l'intimité de la vie de famille. L'infortuné Rodolphe, fruit de cette union tragique, fut lui aussi la triste victime d'une éducation protocolaire, loin du cœur et des yeux d'une mère. De toutes les forces de sa nature ardente, il lutta pour échapper à l'atmosphère étouffante de la Cour, de l'étiquette et du mariage imposé par la politique ; il chercha des distractions tantôt dans l'étude

(1) Sorte de whist.

et la société des savans et des artistes, tantôt dans les exercices violens, tantôt dans une crapuleuse débauche; il trouva, à cette dernière étape, la mort ignominieuse de Mayerling. Avertie la première du drame, l'Impératrice eut la force d'âme de dompter sa douleur pour aller elle-même apporter au père la funèbre nouvelle, conséquence ultime d'une éducation qu'elle avait déplorée sans pouvoir la modifier. Ce jour-là Élisabeth fut grande et l'histoire voudra croire que, parmi les larmes de François-Joseph, quelques-unes furent données au remords. Une telle catastrophe rapprocha le couple impérial; en apprenant le crime stupide de Genève, le vieil empereur, à qui les malheurs n'avaient pas été épargnés, put dire avec sincérité : « C'est le jour le plus douloureux de ma vie. »

Ainsi apparaît la personnalité humaine de François-Joseph; elle n'est ni grande ni sympathique : dureté, égoïsme, orgueil et, au fond, faiblesse. Mais à peine peut-on dire que l'on saisisse la vérité profonde de sa nature, même à ces momens tragiques où le cœur se montre à nu, tant le personnage s'est substitué à l'homme. A quoi bon chercher, d'ailleurs; François-Joseph est bien moins un individu que le représentant d'une lignée, l'héritier d'une dynastie, le chef d'une Maison. Il est un anneau dans une chaîne, le continuateur d'une tradition, le gardien d'un dépôt dont il n'est comptable qu'à Dieu, à ses ancêtres et à ses héritiers.

Dès qu'on se place à ce point de vue, tout s'éclaire dans son caractère, beaucoup de choses s'expliquent dans sa politique. La monarchie des Habsbourg (1), c'est d'abord une dynastie, une Maison; il faut remonter, pour pénétrer le plein sens de ces mots, jusqu'aux conceptions féodales. Le chef de la monarchie des Habsbourg (le terme d'Autriche-Hongrie est récent et d'ailleurs impropre et discuté) règne par droit d'héritage sur des royaumes et des fiefs divers; la liste protocolaire de ses titres et souverainetés tient une demi-page du « Gotha. » Les peuples sont faits pour obéir au souverain, non le souverain pour faire le bonheur des peuples. Envers ses peuples, le souverain n'a pas

(1) Tel est le titre du très remarquable ouvrage de M. Henry Wickham Steed, traduction de M. Firmin Roz (A. Colin, 1914). Il existe aussi, d'un Français, un livre de premier ordre sur l'Autriche-Hongrie : *Le compromis austro-hongrois de 1867*, par M. Louis Eisenmann. (Société de Librairie et d'édition, 1904, un volume in-8, malheureusement introuvable.)

de devoirs tandis qu'ils en ont envers lui; une constitution n'est valable que dans la mesure et dans le temps où elle ne gêne pas l'exercice de la volonté souveraine du monarque; un serment ne peut l'engager à l'encontre des intérêts permanens de la Maison. L'âme de l'Autriche, remarque M. Steed, si tant est qu'elle existe, est dynastique. « La dynastie n'est point seulement le pivot et le centre, mais la force vive du corps politique. » La dynastie est la raison d'être de l'Empire. Les peuples n'ont pas d'autre lien entre eux que le serment au même souverain; et ce lien suffit à créer une cohésion que les idées modernes ne font que commencer à désagréger. Le patriotisme, tel que nous le comprenons, n'existe pas dans la monarchie des Habsbourg ou, s'il existe, il est local : il y a un patriotisme tchèque, un patriotisme magyar, polonais, etc. Vis-à-vis du souverain commun, on ne trouve trace que d'un sentiment : le loyalisme attesté et confirmé par le serment. Le hasard d'une rencontre en chemin de fer me fit un jour lier conversation avec un officier autrichien : « Il m'est impossible, me dit-il, de comprendre comment un pays comme la France, qui n'a pas de souverain et dont les soldats ne sont pas liés par le serment à un chef, peut avoir une armée. » Pareille mentalité est aux antipodes de la nôtre. Un essayiste autrichien distingué, Ferdinand Kürnberger, la qualifiait d'asiatique; il écrivait en 1871 : « L'Autriche n'est pas réellement inintelligible, il faut la comprendre comme une espèce d'Asie. « Europe » et « Asie » sont des idées très précises : Europe signifie loi; Asie veut dire arbitraire. Europe signifie respect des faits; Asie veut dire caprice pur. L'Europe, c'est l'homme. L'Asie, c'est à la fois l'enfant et le vieillard. Avec cette clef vous pouvez résoudre toutes les énigmes autrichiennes (1). »

En ce sens, François-Joseph est un souverain asiatique, le maître de son troupeau d'hommes. Il se tient pour assuré de la fidélité sans bornes des peuples que Dieu et ses ancêtres lui ont confiés; l'idée qu'un peuple ou une fraction de peuple pourrait trahir la dynastie et l'abandonner en croyant obéir à un devoir plus élevé envers elle-même, n'entre pas dans son cerveau, elle lui paraît monstrueuse, diabolique. Lorsque, au cours de cette guerre, des unités slaves se rendirent tout entières aux

(1) Cité par M. Steed, p. 4.

Russes, François-Joseph eut un accès de colère et de stupeur ; mais il ne comprit pas. De fait, il existe encore, dans toutes les parties de la monarchie, — cette guerre l'a prouvé, — de profondes réserves de dévouement à la Couronne : tant les peuples sont longs à devenir adultes, surtout quand leurs maîtres travaillent à les maintenir dans l'enfance. Même en dehors des Allemands et des Magyars, beaucoup de sujets des Habsbourg se reconnaissent en première ligne un devoir envers la Couronne; en seconde ligne seulement un devoir envers leur nationalité. Les peuples ont le sentiment confus que, pendant de longs siècles, les intérêts de la dynastie ont coïncidé avec les leurs. La Couronne a maintenu l'équilibre social, et c'est de cela qu'encore aujourd'hui elle tire un prestige et une autorité considérables.

Nul souverain Habsbourg ne s'est plus complètement que François-Joseph identifié à sa Maison. Il est un pontife qui entretient un culte, un gardien qui veille sur un dépôt sacré. C'est lui qui vraiment aurait pu dire : l'État c'est moi, à la condition d'entendre que « moi, » ici, ne s'applique pas à un individu mais à une lignée, à une suite traditionnelle, à une Maison. C'est ainsi qu'il a compris la mission dont chaque Habsbourg croit que la Providence l'a investi; Joseph II, par exemple, ou Marie-Thérèse, eurent une autre conception, plus réformiste, plus active, de leur rôle. M. Steed a un mot profond et juste : la fonction des Habsbourg, c'est « de conjurer la déviation et de restaurer la continuité. » C'est bien ainsi que François-Joseph interpréta son devoir. Que sa conception fût assez ample et adéquate à des temps troublés où il aurait fallu refondre la vieille monarchie et lui imprimer une nouvelle direction et un nouvel élan, c'est une autre question à laquelle nous essayerons de répondre et à laquelle, mieux que nous, répondra un prochain avenir.

La Maison de Habsbourg, c'est une personnalité historique, une tradition vivante. Or, cette tradition est allemande et antislave : c'est là un fait capital. Le chef de la Maison ne croit pas avoir reçu d'En-Haut pour tâche de faire impartialement le bonheur de ses sujets sans distinction de race, mais bien d'assurer la domination de la race et de la culture allemandes. Quand Rodolphe de Habsbourg, petit seigneur des bords de l'Aar, reçut, au XIIIe siècle, le titre des empereurs qui se disaient les successeurs des Césars romains, il recueillit aussi leurs traditions et leurs

prétentions; la lutte contre les Slaves de l'Est, la germanisation des « Barbares », c'était la tradition même de Charlemagne et des Otto. L'empereur Rodolphe, dans les plaines du Marchfeld, près de Vienne, vainquit en l'an 1278 le puissant roi des Tchèques Otokar, et conquit sur lui Vienne. C'est un souvenir toujours d'actualité que les Allemands commémorent volontiers. La fondation de la Marche de l'Est, l'Oestreich, l'Autriche, s'est faite aux dépens des Slaves; elle s'est enfoncée comme un coin entre les Tchèques du Nord et les Slaves du Sud. Le souverain Habsbourg, par les mérites qu'il acquiert dans la lutte contre les Slaves, se crée des titres à la suprématie sur tous les Allemands; c'est la fonction même de l'Empereur : chef des Allemands, dominateur des Slaves et des Magyars. Lorsque le chef de la Maison de Habsbourg devint, par mariage, roi de Bohême, roi de Hongrie, roi de Croatie, sa royauté ne fit que consacrer sa victoire sur les populations non allemandes aux dépens desquelles s'agrandissait la Marche de l'Est. Il pensait ainsi les germaniser plus aisément; et l'on put croire, à diverses reprises, qu'il y était parvenu. Après la bataille de la Montagne Blanche (1620) et les massacres qui suivirent, il ne fut plus question, pendant deux siècles, des Tchèques ni de l'indépendance bohême. Ainsi : tradition impériale, *Austriæ est imperare orbi universo*, le fameux A.E.I.O.U; — tradition de la croisade contre les Slaves; — tradition allemande : « Vous oubliez que je suis un prince allemand, » dira François-Joseph à Napoléon III lui parlant d'extension française sur la rive gauche du Rhin. Cette tradition triple et une de la Maison de Habsbourg n'a jamais été plus vivante que dans le cœur du Kaiser Franz.

Le chef de la Maison a pour premier devoir de maintenir et d'accroître ce que l'ancienne philosophie politique appelait son État. C'est une honte pour un souverain de transmettre amoindri à son successeur l'héritage qu'il a reçu de son prédécesseur. Chaque souverain doit s'efforcer d'enrichir et d'agrandir, par tous les moyens, la fortune de la Maison. Le mariage est l'un de ces moyens : la plupart des pays disparates qui composent l'héritage des Habsbourg ont été réunis par mariage; cela suffit, selon les anciens juristes impériaux, pour créer un droit au souverain et un devoir d'obéissance aux sujets. C'est dans les vieux juristes du moyen âge, imbus du droit impérial romain qu'il

faudrait aller chercher les maximes directrices de la politique de François-Joseph; à tous les points de vue il a été, lui et son État, un anachronisme, une survivance d'un passé partout ailleurs aboli ou en voie de disparaître. De là ses affinités particulières avec les Hongrois, le plus « ancien régime » de tous les peuples. — Maintenir et accroître sa Maison, c'est, pour François-Joseph, l'impératif catégorique, qu'il ne discute pas, le devoir qui lui est supérieur à lui-même et que Dieu lui a imposé avec les multiples couronnes qui chargent son front. En Autriche-Hongrie, le ministre des Affaires étrangères est, d'abord, ministre de la Maison impériale : il faut voir là un profond symbole et non un vain titre de cour. Ce sont vraiment les intérêts de la Maison impériale, de la dynastie, qui inspirent la politique de la Ballplatz. A un ministre qui lui recommandait un homme comme patriote, François-Joseph fit cette remarque : « Vous me dites qu'il est patriote à l'égard de l'Autriche; mais l'est-il aussi à mon égard? » M. Steed définit très exactement la politique des Habsbourg « un opportunisme exalté à la poursuite d'une idée dynastique immuable. »

Pour conserver et accroître sa Maison, pour acquérir plus de terres, le grand moyen d'action, c'est l'armée. Le chef de la Maison de Habsbourg est un soldat; François-Joseph est toujours en uniforme; tout dans sa vie révèle la discipline militaire; même dans l'exercice de son autorité comme chef de sa Maison, il se comporte comme un chef d'armée et ses décisions sont des arrêts de conseil de guerre. François-Joseph n'a jamais cessé de s'occuper avec sollicitude de l'armée qui est vraiment « son » armée, dont il est le chef et qui prête serment à lui seul. Sûr de son armée, l'Empereur a rempli l'essentiel de son devoir : il sait qu'il pourra, s'il en est besoin, dans l'intérêt de la dynastie, sauvegarder ou agrandir son État.

La Maison de Habsbourg, en tant que famille et dynastie, a ses règles et ses lois spéciales; elle est un État au-dessus de l'État, ou plutôt, représentée par son chef, elle est l'État. Il existe un statut de la famille des Habsbourg-Lorraine qui date de 1839. L'Empereur, chef de la Maison, est maître absolu dans sa famille; son autorité domestique est sans limites et il en use dans l'intérêt de la dynastie. Nul archiduc ne peut contracter mariage sans son exprès consentement; son ordre dispose du cœur et de la main des archiduchesses. L'héritier du trône ne

peut être né que d'un mariage dans lequel les deux époux ont entre eux égalité de naissance *Ebenbürtigkeit*; petit est le nombre des familles qui peuvent donner une impératrice à l'Autriche et une mère à un empereur. On n'a pas oublié dans quelles conditions l'archiduc François-Ferdinand, assassiné à Sarajevo, avait épousé la comtesse Chotek; s'il était devenu empereur, sa femme légitime n'aurait pas reçu le titre d'Impératrice, et ses enfans n'auraient pas été héritiers du trône. C'est seulement à cette condition, formellement stipulée dans un acte écrit, que François-Joseph avait donné son consentement à une union que le statut de la famille jugeait indigne d'un Habsbourg. Le chef de la Maison ne pardonna jamais à son neveu cette mésalliance. L'héritier de la couronne ne put obtenir pour sa femme le rang d'archiduchesse; le scandale des funérailles des deux époux, unis dans la mort par le même attentat, mais séparés par le protocole, fit éclater tout ce qu'a de vétuste, et tout ce que peut avoir d'odieusement antichrétien, la sacro-sainte loi de la Maison de Habsbourg. L'attentat de Sarajevo accueilli de toute la Cour avec une joie sans grimaces, et de l'Empereur sans chagrin, apparut comme une amende honorable au statut familial des Habsbourg et comme une solution aux difficultés inextricables que recélait pour l'avenir une situation paradoxale. Le revolver de Prinzip fit tout rentrer dans l'ordre dynastique et familial et fournit au vieil empereur et à son complice l'occasion cherchée d'une de ces belles guerres dans lesquelles les dynasties de proie ont coutume de chercher l'accroissement de leurs domaines. Qu'importe si les peuples pâtissent, pourvu que la Maison grandisse !

L'étiquette est la règle intérieure de la Maison souveraine. La rigidité oppressive, la minutie vexatoire de l'étiquette de la Cour des Habsbourg-Lorraine, héritée des Habsbourg d'Espagne, est légendaire. Elle est l'armature étroite et inflexible qui maintient les hommes et les choses dans un même ordre archaïque et désuet, chasse la lumière et l'air, arrête au seuil du Palais impérial tous ceux qui ne possèdent pas, par droit de naissance, la *Hoffähigkeit*, la capacité de figurer à la Cour. C'est l'étiquette qui crée autour de l'Empereur et des princes une muraille qui les isole dans une atmosphère artificielle où s'étiolent les intelligences et se faussent les caractrèes. Pour échapper au solennel ennui de la Cour, à ce vide mortel qui

étouffa à vingt et ans le fils de Napoléon Ier, princes et princesses s'ingénient à découvrir des issues : Maximilien va poursuivre au Mexique un trône illusoire et trouve le peloton d'exécution ; l'archiduc Jean de Toscane abandonne ses grades et dignités pour devenir capitaine au long cours, sous le nom de Jean Orth, et s'en aller périr dans un naufrage sur les côtes de la Patagonie; Rodolphe se plonge dans la débauche et s'y noie; François-Ferdinand épouse la dame d'honneur de l'archiduchesse Frédéric dont l'Empereur l'avait envoyé demander la fille en mariage; d'autres finissent dans les liqueurs; un frère de l'Empereur est exilé, pour ses vices, dans une bourgade du Tyrol; deux jeunes archiduchesses, petites-filles de l'Empereur, font, en ces dernières années, des mariages d'amour avec de beaux lieutenans qui ne sont pas de sang royal. Chacun s'échappe comme il peut, sauf ceux à qui les cabales et les intrigues byzantines rendent supportables la captivité dorée de la Cour et la servitude de l'étiquette. L'Impératrice s'enfuit, affolée, et va courir le monde ; l'Empereur se réfugie sur les cimes alpestres ou dans le boudoir bourgeois de Catherine Schratt.

Tel est le milieu d'idées et de mœurs où s'est formée et par où s'expliquent la mentalité d'un François-Joseph et par suite sa politique. Ces manières d'être, de vivre et de penser, qu'il avait trouvées dans l'atmosphère même de sa jeunesse, se sont ancrées dans sa mémoire et dans son intelligence par le milieu et les circonstances historiques où se développa sa jeunesse vouée au trône. Il fut enfant et adolescent de 1830 à 1848. C'était le temps où Metternich vieillissant appesantissait sur les peuples d'Autriche, au nom du droit des Couronnes, sa tyrannie policière et mesquine. L'essai révolutionnaire de 1830 avait été partout réprimé, sauf en France ; aussi Louis-Philippe passait-il, en Autriche, pour traître à la cause solidaire des rois. Les monarques et leurs ministres avaient seuls la direction absolue et sans contrôle de la vie et de la politique des nations; ils s'entendaient, dans les Congrès de la Sainte-Alliance, pour bâillonner toute manifestation écrite ou parlée d'une pensée libre. Aucun droit n'était reconnu aux peuples, sauf celui de payer et de se taire; les souverains avaient le droit de les dépecer, de les partager selon leurs propres convenances ou leurs conventions. C'est la *Kabinetspolitik.* Les rois et

leurs ministres n'ont aucun compte à tenir des droits inexistans ou des vaines aspirations des peuples; ils disposent d'eux souverainement, sans les consulter, dans leurs tractations entre monarques. La politique ne regarde que les souverains et leurs conseillers; le reste des hommes constitue la pâte avec laquelle on brasse la politique, dans laquelle on taille et on tranche sans scrupules. François-Joseph est un disciple politique de Metternich, un produit du « système. » Si l'on fait quelquefois appel à la bonne volonté des peuples, comme la coalition le fit de 1813 à 1815 contre Napoléon, comme nos ennemis le font aujourd'hui contre nous, ils n'y gagnent rien qu'un régime plus autoritaire et plus oppressif. Lorsque François-Joseph accordera à ses sujets des extensions du droit de suffrage, il le fera dans son intérêt, pour l'avantage de la Couronne et de la dynastie; il n'y verra pas une concession à un droit quelconque de ses peuples. Jamais François-Joseph ne s'est élevé au-dessus des conceptions de la Sainte-Alliance et de la *Politique des Cabinets* qu'il avait apprise et pratiquée dans sa jeunesse.

Autour de François-Joseph enfant, vieillissent, à la cour de son grand-père et de son oncle, les anciens soldats des grandes guerres napoléoniennes, et grandissent leurs enfans; ceux-ci sont nés au milieu du bruit des armes; leur sang bouillonne au récit des grandes luttes. Schönbrünn est encore rempli du souvenir, moins abhorré peut-être qu'envié, de Napoléon. Toute sa vie, François-Joseph a gardé près de lui, dans son cabinet de travail, une miniature qui le représente, tout petit, sur les genoux de l'Aiglon; il tenait beaucoup à ce souvenir, comme s'il se sentait rattaché par l'humble image à la grande épopée. Cette génération des épigones frémissait d'impatience et attendait le réveil du canon. A quatre ans, François-Joseph s'amusait à faire manœuvrer des grenadiers; toute sa vie il a gardé le goût de son enfance pour les grandes parades militaires; la guerre lui apparaissait comme un phénomène naturel de l'activité des rois, comme la solution normale des difficultés politiques.

A ces impressions d'enfance il faut joindre les circonstances de son avènement au trône. François-Joseph n'oublia jamais à quel moment et dans quelles conditions il reçut la charge de la couronne. La révolution triomphait à Vienne; la Hongrie était

en pleine révolte; c'est par un peuple en armes révolté contre son souverain que le jeune François-Joseph et son père avaient été un jour acclamés dans Vienne. Devenu empereur, il ne pardonna jamais, à ceux qui l'avaient déchaînée, la révolution dont il avait été le premier bénéficiaire. Il se fit, selon les maximes de Metternich, des « entrailles d'État, » qui surent, selon les besoins de la politique, tout oublier ou ne rien oublier. Il sanctionna allégrement les pendaisons de Hongrie, les exécutions, les exils, les emprisonnemens qui suivirent la défaite de la révolution. S'il pardonna plus tard aux Hongrois qui l'avaient fait trembler, il garda toujours rancune aux Croates et aux Roumains de Transylvanie qui l'avaient secouru dans sa détresse, au Tsar et à l'armée russe qui l'avaient sauvé en abattant la révolution magyare. « Sire, avait dit Paskiévitch, la Hongrie est aux pieds de Votre Majesté. » Prêter assistance aux rois, c'est les humilier, et ils ne le pardonnent guère; mais l'ingratitude autrichienne a dépassé toutes les bornes, jusqu'à « étonner le monde. »

De ces souvenirs de jeunesse, François-Joseph a gardé l'horreur de toute revendication démocratique ou nationale; il s'est habitué à recourir, pour s'en délivrer, à la force armée. Ce sont là des traits qu'il est bon de noter; ils corroborent ceux que nous avons vus dominant dans l'atmosphère héréditaire et familiale de François-Joseph; ils achèvent de caractériser sa physionomie intellectuelle et morale faite de peu d'idées très simples.

II

François-Joseph, à l'intérieur de son empire, a toutes les réalités du pouvoir, mais il gouverne le moins possible par lui-même. Un Napoléon est obligé d'innover, de donner constamment de sa personne, au risque de compromettre la source même de son autorité; un Napoléon ne peut être qu'un homme de génie. Au contraire, un François-Joseph n'intervient que lorsqu'il estime en danger le principe ou l'assiette de son pouvoir; il peut être un médiocre sans que ses sujets s'en aperçoivent, si ce n'est après une longue expérience. François-Joseph a trouvé en plein fonctionnement le système de gouvernement organisé par Marie-Thérèse, renouvelé par Joseph II,

perfectionné et stylisé par Metternich et devenu une lourde, mais solide machine qui tourne, qui nivelle et qui broie. On se trompe quand on ne veut voir dans la monarchie des Habsbourg que la diversité de nationalités, ayant chacune son histoire, son idéal et ses aspirations : c'est d'abord un puissant organisme gouvernemental et centralisateur dont le principe moteur est la dynastie, la maison de Habsbourg, et dont les deux rouages essentiels sont l'armée et la bureaucratie. Chacun de ces grands organes est marqué du sceau spécial que l'autoritarisme des Habsbourg a imprimé à tout le système et qui est devenu comme la marque distinctive de la vie sociale et gouvernementale en Autriche-Hongrie.

Si la dynastie est la clef de voûte, l'armée est la voûte : elle soutient tout l'édifice. Elle est l'armée de l'Empereur. Quelques concessions que les circonstances puissent l'amener à faire à l'un ou à l'autre des peuples ou des partis de son empire, il n'admet aucune transaction, dès qu'il s'agit de l'armée. Quand Beust et Andrassy négocièrent le « compromis » de 1867, l'Empereur eut soin d'exiger l'insertion, dans le statut autrichien, de l'article 5 : « Il appartient exclusivement à l'Empereur d'ordonner toutes affaires concernant la conduite, la direction et l'organisation intérieure de l'armée *dans son ensemble.* »

Administrativement, il y a bien trois armées : l'armée commune, la landwehr autrichienne et la honvéd; militairement, il n'y en a qu'une, dont l'Empereur est le seul maître. Quand en 1906, la « coalition » arrive au pouvoir à Budapest avec le Cabinet Weckerlé, le Roi la laisse s'agiter et discourir; mais dès qu'elle met en cause la constitution et l'unité de l'armée, il la brise net. L'armée est le puissant instrument de règne et d'unification aux mains de la dynastie; l'Empereur veille de près sur elle, l'inspecte, la fait inspecter et commander par les archiducs; il se montre, parmi les officiers, — lui naturellement hautain et dur, — familier et bienveillant; et cependant le corps d'officiers n'est pas, comme en Prusse, recruté dans une caste; il est plus bourgeois qu'aristocratique. L'Empereur protège l'armée et ses chefs, même contre la toute puissante bureaucratie paperassière. M. Steed raconte à ce propos une charmante anecdote bien caractéristique. Pendant l'occupation de la Bosnie-Herzégovine, en 1878, qui fut très dure, un vétéran légendaire, idole de l'armée, le général Galgotzy,

fit construire très rapidement et à peu de frais, grâce au dévouement de ses soldats, une route indispensable; puis il adressa son rapport : « Route construite. Vingt mille florins reçus; vingt mille florins dépensés; ne reste rien. Galgotzy. » Stupeur des bureaux qui demandent un mémoire détaillé avec pièces justificatives. Silence de Galgotzy. Réclamation plus péremptoire des bureaux. Réponse de Galgotzy. « Vingt mille florins reçus, vingt mille florins dépensés. Si quelqu'un en doute, c'est un âne. » Colère du directeur de la comptabilité qui attire sérieusement l'attention de l'Empereur sur une pareille irrévérence et insinue l'idée d'une réprimande. Alors François-Joseph doucement : « Vous doutez donc? » — C'est dans les questions militaires que se fait sentir le plus souvent et le plus directement l'action personnelle de l'Empereur : son armée est un glaive qu'il ne faut pas laisser rouiller et qui doit jouer aisément dans sa gaine.

La bureaucratie autrichienne n'est pas une institution, c'est un état d'esprit qui envahit toutes les institutions et leur donne à toutes, clergé compris, la même physionomie routinière, paperassière et policière, au service d'une même idée de centralisation dynastique, d'uniformité et de germanisation. La bureaucratie autrichienne est une chose à part, *sui generis*, qui n'a son équivalent dans aucun autre pays (1). Chaque grand service, quel qu'en soit le chef apparent, ministre ou directeur, est en réalité le domaine d'un ou plusieurs bureaucrates, qui font le travail tout en l'arrêtant, qui empêchent l'organisme de se dissocier tout en le paralysant : tyrannie anonyme et universelle, qui résiste parfois même à l'Empereur, opprime les ministres, annihile les parlemens et terrorise le public. L'Empereur laisse faire; la bureaucratie anesthésie le peuple, elle le rend incapable de réagir et de se révolter; le mécontentement n'arrive pas jusqu'à l'Empereur, il se dilue et se perd en route. On se console avec le : « si l'Empereur savait. » La popularité du fameux docteur Lueger, qui fut, jusqu'à sa mort, le maître de Vienne, lui vint surtout de ce qu'il osa lutter contre la bureaucratie et protéger les faibles contre son omnipotence. Son antisémitisme est, au fond. un antibureaucratisme, car les Juifs, en Autriche comme en Hongrie, peuplent la bureau-

(1) Il y a d'amusantes pages sur la bureaucratie dans le roman politique de Conte Scapinelli, *die Pheaken (les Phéaciens)*.

cratie, y prospèrent, y pullulent, s'en font un État dans l'État. Cette prédominance de l'élément juif explique en partie l'action germanisatrice de la bureaucratie, car, dans l'empire des Habsbourg, le Juif est partout un agent de germanisation.

La police est une branche de la bureaucratie; elle en est la branche la plus caractéristique, la plus dangereuse et la plus méprisable; elle envahit les compartimens voisins, justice, administration; elle s'introduit à la Ballplatz et donne à la politique extérieure de la monarchie une allure à la fois bouffonne et sinistre. On doit à son influence les inventions, aussi grotesques qu'infâmes, qui se sont appelées l'affaire Prochaska, le procès d'Agram, le procès Friedjung, le procès de Banjaluka, et tant d'autres affaires du même acabit où se révèlent cyniquement l'activité malfaisante de la police et ses accointances étroites avec la diplomatie des Achrenthal et des Forgasch. La honte en rejaillit jusque sur l'Empereur qui, sans doute, n'a pas connu le détail des moyens mis en œuvre, mais qui a certainement approuvé le dessein et l'objet. Le rôle de la police lors de l'attentat de Sarajevo ne sera sans doute jamais tiré au clair; il est pour le moins suspect. En n'accusant la police politique que d'une prodigieuse négligence, on fait preuve de modération. La joie indécente de toute la bureaucratie devant les deux cadavres établit tout au moins une complicité morale. — La police, en Autriche, n'est pas seulement un organe de répression; c'est un organe de gouvernement, l'intermédiaire par lequel s'exerce l'absolutisme réel de la Couronne. La police autrichienne est, en général, sans brutalité, mais on retrouve partout son action ténébreuse; elle contrôle toute la vie publique et la vie sociale et fait peser, partout et sur tous, un espionnage déprimant, un arbitraire démoralisant. Elle n'a pas changé depuis Metternich; elle est encore non pas la servante mais l'inspiratrice, la maîtresse de l'organisation judiciaire à laquelle elle dicte ses sentences; elle sait toujours, comme au temps où elle sévissait en Lombardie, trouver des griefs contre les innocens qui lui déplaisent et organiser des procès « amalgames » comme ceux qui sont actuellement intentés aux plus notoires des Tchèques et des Slaves du Sud. L'Autriche s'est fait une spécialité de ces procès politiques dans lesquels l'absence de tout fondement à l'accusation n'empêche pas l'odieuse rigueur des condamnations. Par

la police se fait la conjonction de toutes les branches de l'administration; par elle s'établit, entre les innombrables fonctionnaires qui endorment l'Autriche sous un déluge de paperasserie, une solidarité instinctive qui les arme tous — sans excepter le clergé — contre l'audacieux qui attaque leurs privilèges et sape les bases de leur influence lucrative.

L'Église, dans la monarchie des Habsbourg, est avant tout un département de l'État. Ainsi l'avait souhaité, au XVIIIe siècle, l'Allemand Justus Febronius; ainsi l'avait réalisé, au nom de la philosophie des lumières, Joseph II, l'empereur ami des encyclopédistes. De fait, sous le régime joséphiste, le clergé, soustrait à la direction vivifiante du Saint-Siège, se trouvait sans défense en face de l'omnipotence de l'État; il s'en remettait à la Couronne de la conservation de ses privilèges et de ses richesses, et la Couronne en échange exigeait qu'il mît à son service son autorité morale et l'attrait pompeux de ses cérémonies. Mais, derrière cette façade trompeuse, grandissaient dans la bourgeoisie des aspirations libérales et s'exaltaient les passions révolutionnaires du peuple; les unes et les autres firent éruption en 1848. François-Joseph, sous l'inspiration de son ancien précepteur le cardinal Rauscher, sentit la nécessité, dans l'intérêt de la Couronne et de la paix publique, d'infuser un sang nouveau à l'Église en lui rendant une ombre d'indépendance et en renouant ses liens avec Rome; ce fut l'objet du Concordat de 1855; il rendait à l'Église juridiction sur l'éducation, le mariage, sur les actes de la vie sociale qui intéressent directement la vie morale. Les dispositions du Concordat se heurtèrent aux habitudes joséphistes du clergé et aux traditions policières de la bureaucratie. Une partie du clergé séculier et régulier craignit, s'il cherchait un appui du côté du Saint-Siège contre les empiétemens de l'État, de subir le contrôle que ses mœurs, corrompues par la richesse, rendaient particulièrement nécessaire. L'État, lui, redoutait qu'un clergé trop zélé pour le bien des âmes ne cessât bientôt d'être un instrument docile de la Couronne et de la bureaucratie. L'esprit joséphiste continua donc de régner dans l'Église officielle austro-hongroise. Le grand Léon XIII sentait bouillonner de saintes colères dans son âme véhémente quand il pensait à ces évêques trop riches, à ces couvens trop luxueux; son ardeur évangélique eût souhaité d'introduire plus de vie chrétienne et plus

de renoncement parmi ces prêtres fonctionnaires envahis par la corruption du siècle; il se heurta à l'opposition de la Couronne et de la bureaucratie. Du moins, quand le pharisaïsme dynastique et gouvernemental lui demanda de condamner le mouvement, catholique dans ses sources et démocratique dans ses méthodes, qui, sous l'action du Père jésuite Abel et sous l'ardente parole du docteur Lueger, allait rénover et transformer dans Vienne la vie religieuse et la vie sociale, le Pape, sur le rapport du nonce Agliardi, refusa. Peu d'années après, quand, en 1900, éclata le mouvement « Los von Rom » qui était surtout un mouvement pangermaniste contre les Habsbourg, ce fut dans la *Christliche Demokratie* de Vienne que la Couronne, menacée en même temps que la foi, trouva son plus solide appui.

On voit, d'après ce que nous venons de dire, quelles pouvaient être les conceptions chrétiennes de Francois-Joseph. Il n'est pas, comme Joseph II, un roi philosophe; il est assidu aux grandes cérémonies du culte; Vienne l'a vu, chaque année, suivre tête nue, avec toute la Cour, la procession de la Fête-Dieu entre deux haies d'une foule dévote et silencieuse dont il était difficile de dire si elle adorait la Majesté de Dieu ou la Majesté de l'Empereur. Au Congrès eucharistique de Vienne, en 1912, participèrent l'Empereur et les membres de la famille impériale et tous les grands corps de l'État. François-Joseph se regarde comme le protecteur de la religion, de l'orthodoxie et des droits du clergé; c'est d'ailleurs à charge de réciprocité. L'accomplissement de ce devoir tutélaire confère à la Couronne des Habsbourg un droit d'ingérence dans l'acte le plus solennel du gouvernement de l'Église, l'élection du Pape. Au conclave de 1903, les éminens électeurs entendirent avec stupeur l'un d'entre eux, le cardinal Puzyna, prince-évêque de Cracovie, prononcer contre le cardinal Rampolla « l'exclusive » de François-Joseph. C'était la vengeance de l'Autriche et de l'Allemagne contre Léon XIII. Il n'est pas sûr que François-Joseph, — même après la noble et magnifique protestation du cardinal Rampolla au nom de la liberté du conclave, même après la constitution de Pie X interdisant, sous peine d'excommunication, à un cardinal de se faire, à l'avenir, le porte-parole d'une intervention laïque, — ait compris pourquoi son acte avait soulevé l'universelle réprobation de la conscience catholique : et cela suffit à caractériser

ses conceptions religieuses. Quant au cardinal Puzyna, c'était un zélé fonctionnaire de l'État autrichien, qui, de l'administration préfectorale, où il avait d'abord servi, était passé dans l'administration épiscopale, où la faveur de la Couronne lui avait valu un brillant avancement; sa mentalité était restée, sous la pourpre romaine, ce qu'elle était sous l'habit de Cour du haut fonctionnaire; il est mort sans avoir compris pourquoi son intervention avait froissé le Sacré-Collège et scandalisé l'Église universelle : et cela suffit à caractériser l'état moral du clergé austro-hongrois. On se demande, en présence d'un règne comme celui de François-Joseph, si, pour le bien des âmes, l'Église catholique a plus à gagner ou plus à perdre en conservant, dans les conditions onéreuses où elle l'obtient en Autriche, l'illusoire et étouffante protection des princes, qui risque d'éloigner d'elle l'adhésion spontanée des peuples.

Dans cette brève analyse des ressorts essentiels qui font mouvoir la lourde machine du gouvernement des Habsbourg, nous n'avons fait aucune place aux Parlemens; leur importance est, en effet, plus apparente que réelle. En l'absence d'un parlement central, deux parlemens, celui d'Autriche et celui de Hongrie, dix-sept diètes, dont plusieurs figurent la représentation de nationalités qui prétendent à l'autonomie, constituent un organisme trop compliqué et trop disparate pour qu'en lui réside la réalité du pouvoir législatif. Parlemens et diètes sont des organes de gouvernement local; ce sont surtout des soupapes de sûreté par où s'épanchent en discours les aspirations des peuples et les revendications des classes. Autoritaire par instinct et par volonté réfléchie, François-Joseph s'est cependant accommodé volontiers du régime constitutionnel ; il y a rencontré parfois des oppositions, jamais d'obstacle sérieux, souvent un appui utile aux intérêts dynastiques. Les parlemens lui ont servi à opposer les uns aux autres les intérêts des diverses nationalités de l'Empire, à émietter en partis les représentations nationales, à diviser pour mieux régner. Il a même concédé à ses peuples cisleithans le suffrage universel ; les nationalités ont cru trouver dans cette concession une satisfaction; en réalité, le Reichsrath issu du suffrage universel, — d'un suffrage universel savamment aménagé pour assurer la majorité aux Allemands et aux Polonais, — ne s'est montré ni plus ni moins maniable que ceux qui l'avaient précédé et qui étaient issus du

système des curies. D'ailleurs, si le Reichsrath de Vienne devient récalcitrant, si l'obstruction organisée par les partis slaves arrête les travaux parlementaires, l'Empereur proroge *sine die* le parlement et gouverne sans lui. Devant une situation qui paraît sans issue, il garde toujours la ressource de l'article 14 de la Constitution autrichienne de 1867, qui donne au gouvernement, « en cas d'urgente nécessité, le droit de prendre, par ordonnance impériale, des mesures qui ont provisoirement force de loi. » Ce provisoire peut durer longtemps, et l'Empereur est juge de « l'urgente nécessité. » Avec de pareils textes, une bonne armée et une bonne police, un souverain aimé ou redouté de ses peuples peut donner licence à une Chambre de discourir et de faire de l'opposition.

En Hongrie, le Roi a eu affaire, notamment lors de l'arrivée au pouvoir de la « coalition, » à une opposition victorieuse et qui paraissait formidable; lorsqu'il se résigna à appeler ses chefs au pouvoir, il choisit pour président du Conseil M. Weckerlé, dont il connaissait le loyalisme, et lui imposa ses conditions; il n'accorda que des concessions de pure forme, et quand le Cabinet et la majorité voulurent aborder la discussion de réformes militaires qui auraient compromis la forte unité de l'armée, les ministres furent mandés à Vienne *ad audiendum verbum regium*. L'Empereur leur signifia sa volonté et les congédia, penauds et domptés. Ainsi s'effondra dans le ridicule et l'impuissance la « coalition » Kossuth, Apponyi, Andrassy. En Hongrie, où il n'y a pas la ressource de l'article 14, le Roi recourt à un procédé dictatorial. Il choisit un homme qui a sa confiance, — *homo regius*, — et le charge de constituer un ministère qui gouverne sans tenir compte du Parlement. Tel fut le rôle, en 1905, du général Fejervary; en 1910, du comte Khün-Hedervary. En Hongrie, comme en Autriche, tout ce que veut le souverain est légal.

François-Joseph, d'ailleurs, n'use que rarement de ces procédés absolutistes, il répugne à ces solutions tranchantes; en général, il préfère temporiser et manœuvrer, persuadé qu'il est toujours temps, quand on est sûr d'avoir la force à ses ordres, d'y recourir, confiant dans la fidélité de tous ses sujets à la dynastie. C'est dans ce maniement des partis, des nationalités et des hommes qu'apparaît l'« équation personnelle » du monarque. A défaut d'une haute intelligence, il possède un cer-

tain sens des réalités; son expérience des hommes et des affaires lui a appris que la logique ne mène pas les affaires humaines. En ces dernières années, quand un de ses ministres lui exposait la mesure ou la réforme qui lui paraissait nécessaire, le vieil Empereur répondait volontiers : « En théorie, vous avez raison ; mais il faut avoir été empereur soixante ans ; » et il trouvait une autre issue, toujours provisoire, mais qui, dans son empire, avait chance de durer jusqu'à ce que, les circonstances ayant changé, il devînt possible de découvrir une nouvelle solution également provisoire. Quant aux hommes, François-Joseph s'est servi d'eux, les a élevés et brisés avec tout le détachement d'un maître qui n'est tenu, vis-à-vis des serviteurs dont il daigne utiliser le zèle, à aucune gratitude ; ils sont, dans son jeu politique, de simples pions, dont la personnalité ne compte pas, et qui doivent tenir à honneur de se sacrifier aux intérêts de la dynastie. Ainsi advint-il au malheureux Benedek.

La tactique prudente et dilatoire de l'empereur François-Joseph aurait pu suffire à un règne court, en des temps tranquilles. Ajourner les difficultés, lorsqu'elles sont graves, c'est souvent les envenimer, c'est fermer les yeux sur les transformations profondes qui s'opèrent dans les masses populaires. Pour maintenir, le moyen efficace est souvent de transformer. L'adage *quieta non movere* n'a jamais réussi à prévenir les révolutions ; à plus forte raison se révèle-t-il insuffisant pour faire obstacle à de puissans mouvemens nationaux qui mettent en jeu les plus nobles passions de l'âme humaine. C'est à cette conception du gouvernement que l'esprit de François-Joseph n'a jamais su s'élever. Le caractère des transformations radicales qui s'opéraient dans la masse de ses peuples lui a échappé ; là où il a cru voir des luttes de partis qu'une tactique adroite sait endormir, c'était en réalité la sève capiteuse des résurrections nationales qui troublait ses États. Il avait cru dompter par la prison et les supplices le mouvement de 1848, mais le branle était donné, le levain était dans la pâte et travaillait ; les unes après les autres, les nationalités prenaient conscience d'elles-mêmes et, pour retrouver leur âme historique, ressuscitaient d'abord leur langue.

L'Italie, la plus mûre, la plus éloignée du centre de l'Empire, s'est affranchie grâce au Piémont et à ses alliés ; François-Joseph n'a jamais vu dans cette séparation, qui n'a eu pour l'Autriche

que des avantages, que la révolte d'une partie de ses sujets contre leur légitime souverain; il a cédé à la force, il a admis plus tard le fait accompli en s'alliant avec le roi d'Italie, mais le regret de ses provinces perdues l'a toujours hanté, et c'est pour en compenser la perte qu'il s'est jeté dans la politique balkanique. La pensée n'a probablement jamais traversé son cerveau que ce fût un bienfait, pour les populations de l'Italie du Nord, de vivre libres et unies selon leur vœu unanime; pour lui il n'existait pas de droit contre le droit des rois.

Comment, sous son règne, la Bohême dont la langue n'était plus guère, au commencement du XIXe siècle, qu'un dialecte rural, dont la vie politique et les mœurs sociales s'étaient en grande partie germanisées, a réappris, à la voix de Palacky, à parler et à écrire sa belle langue tchèque, a repris pleine conscience de son existence nationale, s'est émancipée économiquement en s'enrichissant, a revendiqué son « droit d'État » et affirmé son idéal d'union en une grande nation tchéco-slovaque, c'est là un phénomène dont la genèse et le développement ont échappé à François-Joseph et dont, cependant, il a été, bien involontairement, la cause indirecte. Ce sont ses injustices et ses duretés à l'égard des Slaves de son empire qui ont obligé Slaves du Nord et Slaves du Sud à s'organiser, à se comprendre, à s'unir. Le Reichsrath, surtout après l'institution du suffrage universel, en réunissant leurs députés dans une même assemblée, leur a donné le sentiment d'une parenté de sang et d'une communauté d'intérêts, et cette notion, en s'élargissant, s'est étendue même aux Slaves de l'extérieur. Les Polonais seuls ont fait leur politique à part; pour des raisons qu'il serait trop long d'analyser ici, la Couronne a trouvé son intérêt à leur accorder un traitement de faveur. Ils étaient défendus auprès d'elle par leur noblesse, qui avait gardé une grande influence sociale parce qu'elle était restée profondément nationale.

Chez les Tchèques, au contraire, le mouvement national est un mouvement populaire et intellectuel; à peu d'exceptions près (1), la noblesse tchèque a été détruite après la Montagne Blanche et ce qui en est resté s'est germanisé. Pas ou peu de noblesse chez les Croates et les Serbes, non plus qu'en Bosnie

(1) Parmi les exceptions il convient de citer le comte Lützow, patriote tchèque, auteur d'un excellent abrégé d'histoire tchèque : *Bohemia* (Londres, J. M. De et Sons, 2e édition, 1909), et d'une histoire de Jean Huss.

et en Herzégovine où les grands propriétaires se firent turcs pour garder leurs terres. On raconte qu'un jour François-Joseph, après les élections de 1891 où les Jeunes-Tchèques triomphèrent, reçut en audience les principaux chefs du parti; ces roturiers une fois congédiés, le monarque dit avec dédain : « Voilà une singulière compagnie (1). » Le mot fut répété, et les Tchèques s'en sont fait, comme autrefois les gueux de Belgique, un titre d'honneur.

Rien n'est plus caractéristique à étudier que les relations de François-Joseph avec la Bohême : les procédés de son gouvernement s'y montrent à nu. Quand, en 1848, en même temps que Vienne, Prague dressait des barricades et revendiquait des libertés, elle tendait déjà à obtenir une constitution pour le futur État tchèque autonome, mais cette idée s'alliait à un sincère loyalisme vis-à-vis de la Maison de Habsbourg. C'est le temps où Palacky disait : « Si l'Autriche n'existait pas, il faudrait l'inventer; » mais, en même temps, le grand historien se mettait à la tête du mouvement national pour demander à l'Empereur de se faire couronner roi de Bohême et de reconnaître ainsi à la Bohême son droit historique d'être un État et non pas une simple province. Une première fois, le 15 avril 1861, une députation tchèque porte à l'Empereur l'expression de ces vœux; François-Joseph répond : « Je veux me faire couronner à Prague comme roi de Bohême, et je suis convaincu qu'ainsi un nouveau lien de fidélité et de confiance sera établi entre mon trône et le royaume de Bohême. » Nouvelle démarche solennelle en 1865 : la diète de Prague vote une adresse qui est remise à l'Empereur le 29 décembre. Il y répond : « Je me prépare avec joie pour le moment où le succès de notre grande œuvre m'amènera dans l'ancienne et célèbre ville de Prague pour effectuer, suivant le droit et la tradition sacrée, l'acte du couronnement au milieu de mes fidèles Tchèques. Assurez la diète de ma parfaite faveur et grâce impériale. » Survient la guerre de 1866; les généraux prussiens déclarent que la Prusse victorieuse restaurera l'indépendance de la Bohême, mais la Bohême ne se laisse pas tenter. François-Joseph l'en récompense en concluant avec les Magyars le « compromis » de 1867, qui organise le dualisme, c'est-à-dire qui

(1) *Das ist eine sonderbare Gesellschaft.*

ne reconnaît dans la monarchie des Habsbourg que deux organismes historiques et politiques autonomes, l'Autriche et la Hongrie, et qui livre les Tchèques aux Allemands et les Slovaques aux Hongrois, avec les Croates et les Roumains. Cependant, le 26 septembre 1870, pour la troisième fois, François-Joseph confirme « de nouveau, par écrit et inviolablement, au royaume de Bohême l'indivisibilité et l'inaliénabilité de son territoire, » ainsi que son intention de se faire couronner à Prague. Il s'agissait, cette fois, d'obtenir des Tchèques qu'ils consentissent à se faire représenter au Parlement de Vienne. Les Tchèques eurent l'imprudence de croire à la parole impériale ; ils cédèrent, et les promesses furent oubliées.

Par le rescrit impérial du 12 septembre 1871, inspiré par le comte Hohenwart, nouvel et solennel engagement : « Ayant dans Notre mémoire la situation constitutionnelle indépendante de la couronne tchèque et ayant conscience de la gloire et de la puissance que cette couronne a apportées à Nous et à Nos ancêtres, Nous rappelant en outre la fidélité inébranlable avec laquelle la population des pays tchèques a appuyé à chaque moment Notre trône, Nous reconnaissons volontiers les droits de ce royaume et Nous sommes prêt à renouveler cette reconnaissance par Notre serment de couronnement. » Mais des influences magyares agirent sur l'Empereur ; Bismarck fit craindre à Beust le mécontentement de l'Allemagne et des Allemands d'Autriche. Sous cette double poussée, le compromis tchèque fut abandonné, et Hohenwart succomba comme succombera Badeni en 1897 pour avoir promulgué les fameuses « ordonnances bilingues. » Chaque fois qu'il s'agit de faire aux Slaves dans l'empire la part et la place auxquelles ils ont droit, la même coalition germano-magyare intervient : l'Empereur capitule.

François-Joseph ne fut jamais couronné roi de Bohême dans la cathédrale du Hradschin ! On est tenté d'écrire ici le mot magnifique que Balzac, dans *le Médecin de campagne*, met dans la bouche du vieux soldat de Napoléon : « Ça manquait à sa parole trois fois par jour, et ça se disait des princes ! » Chaque fois que l'Empereur, oubliant ses promesses, trompa les espérances de la Bohême, il eut le cynisme de punir le mécontentement des Tchèques en faisant peser sur eux un régime odieux de terreur policière. On comprend, après de telles déceptions, quelle pouvait être parmi les Tchèques la

popularité de François-Joseph. Il était pour eux un étranger qui les dédaignait, qui leur avait fait du mal, dont ils méprisaient la conduite privée et qui exigeait d'eux, par la force, la soumission à son autorité et l'oubli de leur glorieuse histoire.

Il serait psychologiquement exagéré de se représenter François-Joseph comme un ennemi des Slaves par principe et par réflexion ; il n'était pas l'homme d'un système, mais il était à la fois faible et dur, ce qui n'est pas contradictoire, et cédait facilement aux influences du dehors. Il ne connaissait pas, dans ses États, de nationalités, mais seulement des sujets envers lesquels il ne se croyait pas obligé de tenir les engagemens qu'il avait pu prendre, dès qu'il estimait que l'intérêt de la Couronne l'autorisait à y manquer. La conception d'un empire partagé entre deux races dominantes, l'Allemande d'un côté de la Leitha et la Magyare de l'autre, est proprement hongroise. C'est le Hongrois qui a besoin d'opprimer les autres races de la Transleithanie, s'il veut garder dans l'Empire une place beaucoup plus grande que celle à laquelle son importance numérique lui donnerait droit. Ce sont les hommes d'État hongrois, et particulièrement Andrassy, qui ont fait passer cette conception dans la politique de François-Joseph; celui-ci n'a pas vu la dangereuse impasse dans laquelle ses conseillers magyars conduisaient la monarchie et la Maison de Habsbourg. C'est pour s'assurer l'appui des seuls Magyars que l'Empereur a sacrifié à leurs vengeances ces mêmes Croates et ces mêmes Serbes, ces mêmes Roumains de Transylvanie et ces mêmes Slovaques, qui avaient sauvé sa couronne, en 1849, des fureurs de la Hongrie révoltée. L'histoire dira que, durant tout ce long règne, les deux forces qui ont dominé et dirigé François-Joseph furent celles qui lui avaient porté les coups les plus durs et les plus retentissans : les Magyars, qui manquèrent détruire son trône en 1849, et les Hohenzollern, qui, en 1866, exclurent les Habsbourg des affaires allemandes.

III

L'histoire intérieure du règne de François-Joseph est éclairée et s'explique par les événemens extérieurs ; ce sont eux qui déterminent la politique de l'Empereur ; il est agi plus qu'il n'agit : « brillant second, » dira Guillaume II après la Conférence d'Algésiras, mais toujours « second » jusqu'à l'absorption

complète par le grand premier rôle pendant la guerre actuelle. En résumant les grandes phases de ces soixante-sept années si pleines d'événemens, nous chercherons seulement à montrer l'action des événemens sur François-Joseph et sa propre réaction sur les événemens.

Monté sur le trône en pleine tourmente, le 2 décembre 1848, le jeune Empereur, menacé par les Hongrois révoltés, doit son salut à l'intervention de l'armée de Paskievitch que le tsar Nicolas Ier envoie à son secours, et à l'énergique appui du ban de Croatie Jelatchitch et des Roumains de Transylvanie. La crise de 1848 a jeté dans toute l'Europe un levain d'indépendance et posé le double problème des libertés politiques et des autonomies nationales ; François-Joseph, dans son empire, rétablit un régime plus centralisateur, plus oppresseur que n'avait été le gouvernement de son oncle Ferdinand. L'Italie gémit sous la botte de Radetzki. Le régime de Schwarzenberg et d'Alexandre Bach est un retour pur et simple à l'absolutisme. L'Autriche, groupant autour d'elle les petits États allemands, apparaît à Olmütz en triomphatrice au-dessus de la Prusse humiliée. Ce fut le plus grand moment du règne de François-Joseph ; il put se croire appelé à régenter l'Allemagne, à terrasser la révolution et à imposer la loi de sa volonté souveraine à tous ses sujets, sans distinction de race ou de langage.

La crise européenne provoquée par la guerre de Crimée fut pour François-Joseph une première déconvenue ; il ne sut ni se montrer reconnaissant et rendre à la Russie l'assistance qu'il en avait reçue en 1849, ni se ranger franchement aux côtés de Napoléon III et de la reine Victoria et lier sa politique à la leur. Cavour fut plus alerte ; il revint du Congrès de Paris avec l'assurance qu'il obtiendrait, pour la libération de l'Italie, le concours de Napoléon III.

La guerre d'Italie est pour François-Joseph le commencement des déboires, mais non la fin des illusions. Dans l'émancipation voulue et poursuivie par l'Italie avec l'aide de Napoléon III, il ne vit qu'une injuste spoliation arrachée par la force des armes, qu'un amoindrissement des domaines héréditaires de sa Maison, et il ne perdit jamais l'espoir de recouvrer par une victoire les provinces perdues par une défaite. C'est là un fait d'une importance capitale dans l'histoire de la politique de François-Joseph ; nous le verrons, vieillissant,

pressé de réaliser des annexions afin de ne pas laisser à ses successeurs moins de kilomètres carrés qu'il n'en avait reçus de ses ancêtres. Le canon de Solférino eut cependant une répercussion directe sur la politique intérieure de la monarchie des Habsbourg : François-Joseph se crut obligé à des concessions libérales; il renonça au système absolutiste, renvoya le ministre Bach et entra dans la voie du gouvernement constitutionnel. C'est une grande preuve de l'imprévoyance et de l'aveuglement de François-Joseph que chaque amélioration du sort de ses sujets n'ait été amenée que par une défaite de ses armes. La « charte d'octobre » 1860, qui instituait une diète d'Empire (Reichsrath), et qui pouvait être interprétée comme un premier pas vers une Constitution fédéraliste, et même les « Lettres patentes » de février 1861, qui modifiaient la charte dans un sens absolutiste et centralisateur, étaient avant tout des moyens de se concilier l'opinion publique, non seulement dans la monarchie, mais dans toute l'Allemagne. Pendant toute la première partie de son règne, François-Joseph est obsédé par le souci des affaires allemandes et l'ambition de reprendre la tradition des Césars germaniques, arbitres de l'Allemagne, dominateurs de l'Italie. La perte de la Lombardie n'était pas seulement un amoindrissement territorial dans la péninsule, c'était encore une diminution de prestige en Allemagne que la politique impériale travailla à réparer. L'Empereur comprenait que, depuis Olmütz, un duel était engagé dans chaque capitale allemande entre l'influence de la Prusse et celle de l'Autriche. Le *junker* prussien qui, vers cette époque, arrivait aux affaires et que n'embarrassaient ni le respect des idoles vieillies ni la crainte des forces déclinantes, avait, à la diète fédérale de Francfort où il représentait le roi Guillaume, pris la mesure de son adversaire : derrière les prétentions orgueilleuses et le formalisme puéril des plénipotentiaires d'Autriche, il avait pénétré la faiblesse réelle d'un empire incapable de se régénérer et dont la force effective n'était pas en rapport avec le passé et les ambitions.

La Prusse avait l'avantage d'une forte cohésion nationale, tandis que, dans les États mêmes de François-Joseph, plusieurs peuples, notamment les Hongrois, ne désiraient pas voir l'Autriche accroître son influence en Allemagne et y triompher de ses rivaux; ils prévoyaient que leurs aspirations nationales et

libérales obtiendraient des satisfactions à la faveur de la rivalité austro-prussienne; même la défaite de l'Autriche leur semblait souhaitable, car elle l'obligerait à des concessions, tandis que sa victoire serait le signal d'un retour à l'absolutisme.

Le calcul était juste : les événemens n'allaient pas tarder à le montrer. Déjà en 1864, dans l'affaire des Duchés, l'Autriche apparaît à la remorque de la Prusse pour l'écrasement du vaillant petit peuple danois : mauvaise action et mauvaise politique, d'où Bismarck eut l'art de faire sortir le conflit qu'il cherchait, mais que le roi Guillaume, respectueux de la grande ombre impériale, n'osait provoquer. Attaqué par l'Italie au Sud, par la Prusse au Nord, François-Joseph, prévoyant sa défaite, se préoccupa d'abord d'en épargner la honte à sa Maison; il envoya l'archiduc Albert cueillir à Custozza la victoire préparée par Benedek, tandis qu'il imposait à l'infortuné Benedek le commandement de l'armée de Bohême auquel il n'était pas préparé et qu'on ne lui laissa même pas la liberté d'exercer selon ses vues. Après Sadowa, la partie était loin d'être désespérée pour l'Autriche et ses alliés; mais François-Joseph se reconnut vaincu et traita. L'Autriche fut exclue des affaires allemandes; la Confédération germanique s'organisa sans elle.

Ce fut l'effondrement de tous les grands rêves impériaux, la fin de la politique traditionnelle qui, depuis le XIIIe siècle, avait donné à la Maison de Habsbourg, avec l'Empire, la prédominance en Allemagne. François-Joseph ne se résigne pas à une telle déchéance. Toute son attention se tourne vers les événemens d'Allemagne. Il choisit pour chancelier un Saxon, le comte de Beust, et se prépare, par des concessions à l'intérieur de la monarchie, à reprendre la lutte contre la Prusse. C'est l'origine et l'explication du système dualiste inauguré par le « compromis » de 1867.

Nous touchons ici au point critique du règne. L'Empereur, pénétré du sentiment de sa responsabilité vis-à-vis de sa Maison, poursuit sa politique de revanche contre la Prusse pour la restauration de la suprématie des Habsbourg en Allemagne. Peu de temps après le traité de Prague, il fait venir Deak et lui demande un exposé des conditions hongroises; la négociation est rapidement conduite par Beust, qui ignorait tout des affaires intérieures de la monarchie, et par Deak, qui était avant tout un patriote hongrois. On a le droit de dire aujourd'hui, à la

lumière des événemens, que le « compromis » de 1867, qui a inauguré le système dualiste, a été le malheur de François-Joseph et de sa monarchie. Son intention fut honorable; après Sadowa, la politique à suivre était bien de concentrer les forces de la monarchie, d'en former un faisceau solide et résistant et de reprendre, avec toutes ses énergies, la lutte capitale pour la suprématie de l'Europe centrale. La monarchie, allégée du poids mort de la Lombardie et de la Vénétie, aurait pu, à ce moment, se reconstituer sur une base fédéraliste, tout en maintenant au pouvoir impérial une force qui serait allée en s'accroissant, et donner satisfaction aux aspirations de toutes les nationalités, et non pas seulement à celles des Magyars. La monarchie danubienne aurait pu devenir ainsi l'arbitre de l'Europe. C'est ce que la Prusse redoutait par-dessus tout et, chaque fois que François-Joseph parut sur le point d'opérer un rapprochement avec les Slaves, Bismarck intervint. François-Joseph n'a pas compris qu'en traitant en parias un tiers de ses sujets, les Slaves, et en s'appuyant sur les seuls Magyars, il se mettait à leur merci et travaillait directement à l'encontre de son but. Les Magyars n'ont jamais eu intérêt à ce que l'Autriche reprît en Allemagne un rôle prépondérant; en même temps qu'ils imposaient leurs volontés à Vienne, ils faisaient des avances à Berlin et y cherchaient une contre-assurance. C'est un Hongrois, Andrassy, qui a fait la Triple-Alliance et conduit l'Autriche en Bosnie-Herzégovine; c'est un Hongrois, Étienne Tisza, qui a provoqué la guerre actuelle, d'accord avec l'Allemagne. En se mettant à la discrétion des Hongrois en 1867, François-Joseph s'est privé des trésors de loyalisme qu'il aurait pu trouver parmi tous les peuples de son Empire; il a irrémédiablement manqué l'occasion de faire une réalité vivante de la double devise de son Empire : *Viribus unitis* et *Justitia regnorum fundamentum.*

Telle a été l'erreur capitale de François-Joseph; elle l'a amené, dans la dernière partie de son règne, à suivre une politique probablement contraire à ses sentimens et à ses intentions. En tout cas, durant les quatre années, — décisives pour l'histoire de l'Europe jusqu'à 1914, — qui vont de Sadowa à Sedan, les tendances de sa politique, conformes à ses sentimens intimes, sont nettement hostiles à la Prusse. A la Cour et dans l'aristocratie, la haine de la Prusse est intense et les Français reçoivent à Vienne l'accueil le plus amical. Chez l'Empereur, le désir

d'une revanche sur la Prusse est si vif qu'il entre en pourparlers avec Victor-Emmanuel en 1869 et lui laisse entrevoir que le Trentin pourrait être le prix de sa participation à une coalition contre la Prusse. Avec la France des négociations sont suivies activement, et l'histoire a reproché justement à Napoléon III de n'avoir pas su les faire aboutir en temps utile. L'obstacle à l'alliance projetée venait d'une part de la question romaine, qui retenait l'Italie dans l'orbite prussienne où elle évoluait depuis qu'elle y avait gagné Venise, d'autre part des tendances personnelles de Napoléon III à qui l'unité allemande sous l'hégémonie prussienne ne paraissait pas recéler un péril prochain et qui ne se sentait point d'affinités avec le caractère et la politique de l'empereur d'Autriche.

Cette histoire a été écrite, les documens publiés. Nous n'en pouvons retenir ici qu'un fait, c'est que François-Joseph et Beust souhaitèrent la victoire française et regrettèrent amèrement que les conditions dans lesquelles Bismarck eut l'art et la fourberie de faire déclarer la guerre par Napoléon III, ne leur permissent pas de prendre part aux hostilités. Sur les pensées intimes et les désirs de François-Joseph, nous sommes en mesure d'apporter un témoignage inédit qui, s'il ne modifie pas ce que l'histoire sait déjà, montre du moins les sentimens de l'Empereur sous un jour favorable. Au mois d'août 1870, tandis que la diplomatie française travaillait à obtenir l'alliance de l'Autriche intimement liée à celle de l'Italie, il y avait à l'ambassade de France à Vienne un jeune et brillant secrétaire auquel de lointaines alliances de famille avec le comte de Beust avaient créé une situation un peu privilégiée ; François-Joseph lui témoignait quelque bienveillance et le chargé d'affaires, nouvellement arrivé et peu connu à Vienne, lui confiait souvent des démarches délicates. Vers le 15 août, après nos premiers revers, arrivaient de Paris des télégrammes pressant l'ambassade d'obtenir une réponse décisive. M. de X... alla donc trouver le comte de Bellegarde, premier aide de camp qui, à peine entré, lui dit : « Voulez-vous voir l'Empereur ? — Volontiers, s'il veut me recevoir. » « Quelques instans après, — nous donnons le témoignage même de M. de X... — il me fit entrer auprès de François-Joseph. Il allait et venait dans son cabinet, le visage anxieux. En quelques mots, je lui démontrai l'urgence des secours qu'il nous faisait espérer. Il m'interrompit vivement

et s'écria : — Pourquoi avoir ainsi brusqué les choses? Vous saviez bien qu'il me fallait six semaines pour mobiliser ; l'archiduc Albert me les demande... L'Italie exige pour marcher avec nous à votre aide que vous retiriez vos troupes de Rome et l'autorisiez à y faire entrer les siennes. Il m'est impossible de marcher avec la menace de l'Italie au Sud, le péril certain au Nord et une lente mobilisation qui me laissera sans défense. — L'émotion de l'Empereur était extrême ; c'est alors que j'ai vu de grosses larmes couler de ses yeux. » La réponse du duc de Gramont est connue : « Ce n'est point alors que nous défendons notre honneur sur le Rhin que nous l'abandonnerons à Rome! »

La proclamation de Guillaume de Hohenzollern comme Empereur allemand était le coup le plus sensible qui pût blesser François-Joseph de Habsbourg. L'érection, en face de son trône, d'un autre trône impérial, groupant autour de lui tous les petits États allemands, auréolé du prestige de la victoire, était la ruine de toutes ses espérances et de toute sa politique en Allemagne. L'injure fut vivement ressentie à Vienne, et il y eut, durant les premiers mois qui suivirent le Traité de Francfort, quelque désarroi dans la politique de François-Joseph ; dans l'Europe, transformée par la victoire prussienne, il cherchait sa voie. L'idée d'une alliance entre les vaincus de Sedan et les vaincus de Sadowa était si naturelle que Bismarck la redoutait par-dessus tout. Il estimait que, dans le cas où l'Assemblée nationale restaurerait en France la monarchie de Henri V, le rapprochement se ferait tout naturellement, sous les auspices du Saint-Siège, entre les deux grandes monarchies catholiques ; c'est pourquoi il travailla de tout son pouvoir à prévenir une conjonction qui lui paraissait dangereuse pour l'hégémonie allemande et à retarder en France l'établissement d'un pouvoir stable et fort. François-Joseph, dans l'incertitude de l'avenir, prenait ses sûretés et s'abstenait de contester à l'Allemagne le fruit de ses victoires. En août 1871, Guillaume et François-Joseph, en villégiature, l'un à Gastein, l'autre à Ischl, échangeaient des visites ; Beust lui-même se laissait attirer par Bismarck à Gastein, où le Hongrois Andrassy, trahissant sa confiance, s'entendait à son insu avec Bismarck et traçait avec lui les premiers linéamens de ce qui deviendra la Triple-Alliance et la politique orientale de l'Autriche.

Le 1er novembre 1871, François-Joseph se séparait de Beust

et appelait Andrassy ; il congédiait aussi le ministre favorable à une entente avec les Tchèques, Hohenwart. C'était reconnaître les faits accomplis. Il put savourer son humiliation en se rendant en septembre 1872 à Berlin, où il passa en revue l'armée de Sadowa et de Sedan. L'entente des trois empereurs, qui date de cette entrevue, est une combinaison d'attente, une garantie de *statu quo*, tandis que se dessinent les courans nouveaux de la politique européenne. Peu à peu, on voit prédominer en Autriche les combinaisons bismarckiennes ; sous l'inspiration d'Andrassy, la politique de la monarchie se tourne vers les Balkans. Les Hongrois espèrent y gagner un accroissement d'influence, et Bismarck y cherche la consolidation du nouvel état de choses créé en Allemagne par le traité de Francfort, car une politique autrichienne qui descend le Danube vers Belgrade et les pays balkaniques, au lieu de le remonter vers Munich, favorise la Hongrie et rassure la Prusse.

Pour entraîner François-Joseph dans cette voie, ses conseillers employaient l'argument qui pouvait faire sur lui l'impression la plus forte : il avait renoncé à l'Italie, ainsi qu'en témoignait sa visite à Venise le 5 avril 1875 ; les événemens l'avaient évincé d'Allemagne ; s'il tenait à ne pas laisser à ses successeurs un empire diminué, c'est du côté des Balkans qu'il fallait qu'il se tournât. Là, de nouvelles provinces slaves, la Bosnie, l'Herzégovine, ne demandaient, lui disait-on, qu'à accueillir celui qui les délivrerait du joug turc, et ainsi serait agrandi le domaine de la Maison de Habsbourg. C'est sous cet aspect que François-Joseph comprit la politique qu'Andrassy lui fit faire durant la guerre turco-russe de 1877 et au Congrès de Berlin, d'où il rapporta le droit d'occuper et d'administrer la Bosnie et l'Herzégovine. L'Empereur aurait souhaité l'annexion immédiate, mais l'Europe qui avait, à l'instigation de Bismarck et de Beaconsfield, dépouillé la Russie victorieuse, n'osa pas garnir ouvertement les mains de l'Autriche qui n'avait pas fait la guerre. Mais, dès cette époque, la préoccupation d'achever son œuvre en annexant la Bosnie-Herzégovine hanta François-Joseph. Ce fut, à partir de 1878, l'idée directrice, l'objectif de sa politique.

IV

La Triple-Alliance est la conclusion de la crise orientale de 1877-1878 ; elle consolide l'Europe telle que l'a créée et

voulue la Prusse. François-Joseph a mordu à l'appât; il a mis la main dans l'engrenage balkanique sans s'apercevoir qu'il s'est placé, par là même, à la discrétion de l'Allemagne, sans comprendre que, pour l'Autriche, expansion au Sud égale péril au Nord. Du développement de cette situation la guerre actuelle est sortie.

Pour maintenir et accroître « l'état » de sa maison, comme l'avaient fait ses pères, François-Joseph a renoncé à un rôle moins périlleux pour lui et pour ses voisins. Une Autriche assez forte pour imposer le respect, pratiquant une politique de justice nationale et de consolidation interne, tendant à unir plutôt qu'à diviser, aurait poursuivi en paix la lente évolution qui la portait vers un régime plus démocratique, moins bureaucratique et moins féodal; elle n'aurait porté ombrage à personne et elle serait devenue, par sa sagesse autant que par sa situation géographique centrale, un élément de stabilisation et de pacification en Europe. Elle aurait trouvé ainsi la plus noble des revanches sur ses voisins du Nord dont la guerre a toujours été « l'industrie nationale. » Au contraire, une politique d'expansion dans les Balkans devait nécessairement la mettre en conflit avec la Russie et à la remorque de l'Allemagne; elle devait faire d'elle une menace pour la paix européenne. « La méthode bismarckienne, écrivions-nous ici même en 1913, n'est pas faite pour les Habsbourg; une politique de force serait néfaste à un État qui n'est qu'un État et non pas une nation (1). » La méthode bismarckienne a prévalu en Autriche avec le comte d'Æhrenthal et le comte Tisza. Le conflit a éclaté à propos de la question serbe dont l'annexion de la Bosnie ne fut qu'une phase.

Il est facile d'imaginer, d'après ce que nous avons dit, quels pouvaient être les sentimens de François-Joseph à l'égard de la Serbie. Il était très mal renseigné sur le pays et sur ses habitans; les Serbes n'ayant pas de noblesse, il n'avait sans doute jamais eu l'occasion de s'entretenir avec un Serbe. Il savait que, parmi ses titres, qu'énumère le protocole, se trouve

(1) Voyez la *Revue* du 1er février 1913 : *L'Autriche et la guerre balkanique.* Cet article, qui paraît bien modéré quand on le relit aujourd'hui, nous valut plusieurs lettres d'injures et, au regretté Francis Charmes, de la part d'un officier autrichien, une provocation en duel qui l'amusa fort, mais où il discerna cependant un signe des temps.

celui de « grand voïvode de Serbie » et qu'au XVIII[e] siècle, par le traité de Passarovitz, la partie septentrionale de la Serbie avec Belgrade avait, quelques années durant, fait partie des possessions des Habsbourg. Tous ces clans de montagnards lui paraissaient rentrer dans la mouvance naturelle de son Empire; il n'imaginait pas trouver jamais, parmi eux, un obstacle à sa volonté ni à l'expansion de ses domaines. Quand il fit occuper par ses troupes la Bosnie et l'Herzégovine, il fut surpris de la résistance que rencontrèrent ses généraux (1).

Sous son règne les Slaves furent toujours traités en parias. Au temps des Obrenovitch, qui avaient accepté la tutelle de Vienne, il n'est pas d'humiliations mesquines que la bureaucratie de la Ballplatz ne fit subir aux Serbes. A la fin, ce peuple énergique et vaillant se redressa. En 1906, un Cabinet radical, dirigé par M. Pachitch, osa pour la première fois résister ouvertement à l'arbitraire de Vienne : ni la fermeture de la frontière aux exportations serbes, ni la « mobilisation des vétérinaires (2) » ne réussirent à le faire capituler. A Vienne, la surprise et la colère furent grandes. Puis, ce fut la crise de l'annexion de la Bosnie-Herzégovine, en 1908 ; la Serbie, invoquant audacieusement un droit nouveau, le droit des peuples, se fondant sur sa parenté de race avec les Serbes de Bosnie, osa élever la voix et cette voix trouva de l'écho. Cette fois, François-Joseph ne comprit pas : les événemens sortaient du cercle de ses conceptions; mais il éprouva contre les Serbes une violente irritation; un passionné désir de mater l'audacieux petit peuple grandit en lui. En 1912, la politique autrichienne avait compté que les Turcs battraient aisément les Serbes ; ce fut le contraire qui arriva; en 1913, nouvelle surprise : les Serbes battirent les Bulgares que l'Autriche avait lancés contre eux. Non seulement la route de Salonique se fermait devant l'impérialisme autrichien, mais les victoires serbes avaient, parmi les populations jougo-slaves de l'Empire, un immense retentissement.

(1) Le comte Schouvaloff écrivait, en juillet 1882, ces lignes prophétiques : « Je ne me serais jamais imaginé que les difficultés que l'Autriche rencontre en Bosnie-Herzégovine soient aussi considérables. Le plus mauvais, dans cette cession de territoire, c'est que, dans ma profonde conviction, elle menace dans l'avenir la paix de l'Europe. C'est de là que partira un jour la fumée qui mettra le feu aux poudres. Ce sera le brandon qui décidera la question slave... »

(2) Voyez notre article du 1[er] février 1907 et, dans *l'Europe et l'Empire ottoman*, Perrin, le chapitre IX.

Tant qu'il ne s'était agi que d'opprimer des peuples slaves isolés, comme les Tchèques ou les Croates, François-Joseph l'avait fait ou laissé faire sans inquiétude. Mais s'il venait à grandir, aux portes de l'Empire, un État slave indépendant, capable un jour de chercher à délivrer ses frères du joug des Habsbourg, le scandale et le péril devenaient intolérables. Précisément, à partir de 1905, s'était développé en Croatie, jusqu'à y devenir prépondérant, le parti de la « Coalition serbo-croate, » dans lequel l'influence serbe dominait. En Bosnie-Herzégovine, malgré la pression de l'administration, malgré leur alliance avec les musulmans, les Croates-catholiques restaient une faible minorité, tandis que l'influence des Serbes-orthodoxes ne cessait de grandir. L'abominable iniquité du procès d'Agram n'arrêtait pas leurs progrès. Tous ces symptômes furent présentés à François-Joseph vieillissant comme le prélude d'un vaste mouvement de révolte contre son autorité, comme une menace à cette intégrité des États de sa Maison, dont la conservation était devenue le but de sa vie et la loi de sa politique. Il se résolut à écraser la Serbie. L'attentat de Sarajevo fut l'argument qui, habilement manié par ses conseillers, précipita une résolution déjà arrêtée en principe.

On sait le reste. Ce qu'il faut ajouter, c'est que François-Joseph est resté, jusqu'à ses derniers jours, conscient de ses actes. Sa responsabilité dans la guerre est entière. Comme Guillaume II, son complice, il a voulu de deux choses l'une : ou la complète soumission de la Serbie et l'humiliation de la Russie et de ses alliés, ou la guerre. Il était dans la logique de son caractère et de son règne que, dans ces circonstances tragiques, son mauvais conseiller fût un Hongrois : ce fut le comte Tisza. Il se trouva cependant de fidèles serviteurs de la Couronne, dont le temps n'est pas venu de révéler les noms, pour démontrer à l'Empereur que la guerre ne pouvait, en cas de défaite, aboutir qu'au démembrement de ses États, et, en cas de succès, qu'à une étroite dépendance de l'Autriche vis-à-vis de l'Allemagne : ils ne furent pas écoutés. L'histoire dira qu'ils furent sages.

Elle dira aussi que, pour le malheur de l'humanité, François-Joseph vécut trop longtemps. Certes, la responsabilité de Guillaume II est encore plus lourde que la sienne; il ressort cependant de tout ce que nous avons essayé de montrer que si

François-Joseph avait, dans le long cours de son règne, fait preuve d'un sentiment plus élevé et plus vrai de la justice que les rois doivent à tous leurs sujets, il n'aurait pas conduit l'Europe à l'épouvantable catastrophe de cette guerre. Le conflit n'aurait pas pu éclater si l'Autriche avait été, en Europe, un élément de stabilité et de paix : et c'était sa seule raison d'exister. Par là encore la responsabilité de François-Joseph est terrible. L'histoire s'arrêtera avec étonnement, avec effroi, devant la figure orgueilleuse et dure de ce souverain qui fut, à son époque, un vivant anachronisme, qui ne comprit pas son temps et qui ne fut pas compris de lui ; elle devra reconnaître en lui l'une des plus complètes incarnations, dans notre siècle, de ce principe d'autorité dont nos sociétés démocratiques ont condamné l'abus. Elle ajoutera aussitôt que cette autorité, il en a abusé et mésusé, qu'il n'a fait ni le bonheur, ni la grandeur de ses peuples et que, tout compte fait, il fut un mauvais roi.

Il est mort. Son successeur, son petit-neveu l'empereur Charles I[er], monte sur le trône à vingt-huit ans, au milieu de la plus épouvantable tourmente que les peuples de l'Europe aient jamais subie. Sa jeunesse n'a pas d'histoire et ses actes ne nous ont encore rien révélé de ses conceptions politiques. Quelles réactions provoquent dans son esprit et dans son cœur les événemens dans lesquels il devient l'un des grands acteurs? Quels sentimens fait naître en lui la mainmise de plus en plus complète des Allemands sur son Empire et sur son armée? Il est impossible de le conjecturer. On peut supposer cependant que la fierté et l'humanité d'un jeune souverain doivent être plus susceptibles que l'expérience blasée d'un octogénaire. La France sait que l'impératrice Zita, qui partage avec lui le redoutable fardeau de l'Empire, appartient à la famille des Bourbons de Parme, dans laquelle les sympathies françaises sont un noble héritage de glorieux ancêtres, que deux de ses frères se battent très bravement dans l'armée de nos magnanimes alliés belges et portent la croix de guerre française. Mais la France sait aussi que les événemens, en des temps comme ceux-ci, sont plus forts que les volontés ou les sympathies individuelles : elle attend les événemens pour juger les hommes.

René Pinon.

LA JEUNESSE

DE

MADAME DE LA POUPLINIÈRE[1]

I

UNE LIGNÉE DE COMÉDIENS SOUS LA MONARCHIE

Si jamais l'âme et la nature d'une femme s'expliquèrent par son ascendance, ce fut le cas de celle dont j'entreprends de raconter l'histoire. Ses qualités comme ses défauts, les bizarreries et les contradictions que l'on note dans son caractère, les dons comme les lacunes qu'on remarque dans son esprit, les antipathies violentes qu'elle a parfois soulevées, le charme étrange que, plus souvent, elle a exercé autour d'elle, tout cela semble être légué par ceux qui la précédèrent dans la vie et dont le sang a coulé dans ses veines. Rarement un mélange plus complexe a constitué les élémens dont se compose une personnalité humaine. On le reconnaîtra, si l'on veut, avec moi, remonter un moment jusqu'au XVIIe siècle et jeter un coup d'œil sur le petit monde singulier qui s'agitait alors dans cette zone imprécise qui sépare la bonne compagnie de la bohême et du monde interlope.

(1) Notre éminent et si regretté collaborateur, le marquis de Ségur, destinait à la *Revue* une étude qu'il avait intitulée : *Une amoureuse du temps passé, Madame de la Pouplinière*. La mort ne lui a pas laissé le temps de la terminer; mais il en avait écrit, du moins, les trois premiers chapitres, où il retrace la jeunesse de son héroïne. Nous sommes heureux de pouvoir publier ces pages savantes et brillantes, si bien dignes du talent et de la renommée de leur auteur.

De cette classe qui, sous des formes diverses, existe en tous pays et à toutes les époques, l'un des types les plus singuliers et les plus représentatifs est ce Florent Carton Dancourt (1), qui fut l'aïeul de Mme de La Pouplinière. Il était de bonne souche et comptait même quelques illustrations du côté maternel. Son père, capitaine des chasses à Fontainebleau (2), portait le titre d'écuyer ; l'*Armorial de Paris* pour l'année 1697 décrit au long ses armoiries. Il avait épousé « dame Louise de Londy » ou Londay (3) (l'orthographe de ce nom varie selon les auteurs), laquelle, issue d'une noble famille d'Angleterre, se targuait d'avoir pour ancêtre un chevalier de la Jarretière, et descendait du célèbre Guillaume Budé, l'un des savans hommes de son siècle, ambassadeur du roi François Ier auprès de Léon X.

Florent Carton Dancourt naquit à Fontainebleau le 1er novembre 1661, le même jour que le Grand Dauphin, ainsi qu'il le rappelait dans l'épître dédicatoire adressée plus tard à ce prince à l'occasion d'une de ses comédies :

Pour m'attacher à toi le ciel m'a destiné,
Dès le moment qu'au jour il ouvrit ma paupière.
Quel présage heureux d'être né
Le même jour si fortuné
Où tu vis aussi la lumière !

Du premier mariage de son père, Florent avait une sœur, son aînée de sept ans, une sœur appelée Judith qui, en l'an 1654, épousa Samuel Boutinon. C'est un nom qu'on rencontrera bientôt une seconde fois dans cette histoire. Tout ce monde était calviniste ; mais des raisons, auxquelles la politique paraît n'être pas étrangère, déterminèrent l'abjuration, et nous trouvons quelques années plus tard la famille tout entière convertie au catholicisme, même avec une certaine ferveur. Le jeune Florent fit ses études au collège Louis-le-Grand, à Paris, un collège dirigé par le Père de La Rüe, jésuite réputé en son temps, non seulement comme prédicateur de la Cour et confesseur de la Duchesse de Bourgogne, mais aussi comme poète lyrique et comme auteur dramatique à ses heures. On sait quel goût spécial professaient alors les jésuites pour ce dernier genre litté-

(1) On trouve souvent le nom écrit avec la particule : d'Ancourt ; mais l'orthographe est bien Dancourt en un seul mot, comme le prouvent toutes les signatures qu'on a du célèbre auteur dramatique.

(2) Le père de ce dernier était sénéchal de Saint-Quentin.

(3) C'était sa seconde femme. Il était veuf de Judith Léger.

raire, spécialement pour le drame biblique et pour la tragédie sacrée. Leurs élèves, tout naturellement, pour peu qu'ils eussent quelques dispositions, s'exerçaient volontiers à ce divertissement d'esprit; il en résulta parfois des œuvres plus profanes. C'est des mains des jésuites que sortirent la plupart des dramaturges du XVIIIe siècle; je citerai notamment Crébillon, Voltaire et Gresset. Dancourt ne fera pas exception à la règle. La vocation chez lui s'était révélée de bonne heure, s'il est vrai, comme on dit, qu'il ait composé à treize ans une tragédie en vers dont le héros était Melchisédec, et qui valut au jeune auteur les éloges des révérends Pères.

Quoi qu'il en soit, il est certain que, dès cet âge, on fonda sur lui, au collège, les plus belles espérances et que ses maîtres désirèrent l'engager dans leur ordre. Mais toutes les tentatives échouèrent. L'élève était laborieux et docile, brillait dans les humanités, mais ne montrait aucun penchant pour le froc. Un vif goût du plaisir et l'appel d'une nature fougueuse l'éloignèrent invinciblement de l'état monacal au sortir du collège. Il songea un moment à la carrière des armes; puis il changea d'idée, s'appliqua à l'étude du droit, se fit recevoir avocat. La chaleur, la facilité de son élocution lui promettaient un prompt succès, et sa famille se réjouissait déjà à l'idée d'un brillant avenir au barreau parisien; quand l'amour vint, qui changea tout.

Florent Dancourt avait quelque fortune. Avec la jeunesse dorée de l'époque, il courait les bals, les brelans, hantait les compagnies légères; on le voyait assez souvent au Temple, dans la société des Vendôme, ou tout au moins du Grand Prieur, et ce seul trait suffit à faire juger de sa manière de vivre. Il fréquentait également les théâtres, tantôt sur les chaises du parterre, tantôt dans l'intimité des coulisses. Ce fut ainsi qu'il rencontra, dans l'hiver de l'an 1680, aux représentations de l'Hôtel de Bourgogne, Thérèse Le Noir, une des jeunes étoiles de la troupe, qui lui tourna la tête, au point de sacrifier à cette ardente passion sa carrière, sa situation mondaine, son milieu familial.

Cette petite comédienne était, tout comme Dancourt, de lignée aristocratique; et l'histoire de ses origines n'est pas dépourvue d'intérêt. Son père, « François Le Noir, écuyer, seigneur de La Thorillière » (ainsi s'exprime son acte de mariage), né à Paris en 1626, était bon gentilhomme, « portant

d'azur à une hure de sanglier de sable accompagnée de trois glands de sinople (1). » Il avait débuté par le métier des armes, et commandait en 1638 « une compagnie de gens de pied dans le régiment de Lorraine » avec le grade de « capitaine et maréchal de camp (2). » C'est en ce temps qu'il devint amoureux de Marie Petit Jean, fille de Pierre Petit Jean, bourgeois de Paris, connu sous le nom de La Roque, acteur et directeur de la troupe du Marais. La fille était sur les planches comme le père. Malgré l'opposition des siens, qui refusèrent de signer au contrat, François voulut légitimer ses feux, et le mariage se fit le 30 avril 1658, en présence de témoins modestes, dont l'un, beau-frère de la mariée, était un simple « cuisinier traiteur (3). »

Cette union changea complètement toutes les idées, tous les goûts de La Thorillière. De capitaine il voulut se faire comédien. Mais il fallait permission du Roi. Louis XIV, imploré, fit attendre son consentement; il entendait, répondit-il, donner à l'officier « le temps de faire réflexion (4). » Et il ne céda, en effet, qu'au bout de deux ans révolus. Dans l'acte de baptême du premier enfant du ménage, daté du 10 avril 1660, La Thorillière est encore qualifié de capitaine au régiment de Lorraine. L'année suivante, le 16 avril 1661, au baptême de sa fille cadette, il est inscrit « ci-devant capitaine... » C'est donc dans l'intervalle qu'il put réaliser son vœu et monter sur la scène (5). Il ne fit que passer dans le théâtre du Marais, administré par La Roque, son beau-père ; et il entra l'année d'après dans la troupe du Palais-Royal (6), dirigée par Molière. Il y tenait habituellement les rôles de rois et ceux de paysans; cet accouplement singulier était alors d'usage, et l'usage dura plus d'un siècle. On le voit cependant aussi jouer d'autres personnages. En 1666 notamment, il donne, dans le rôle de Philinte, la réplique à Molière qui jouait *le Misanthrope*. Ce fut lui qui, deux ans après, alla trouver Louis XIV à Lille, pour obtenir que fût levée l'interdiction qui pesait sur *Tartuffe*. Il réussit dans cette importante ambassade et *Tartuffe* fut représenté environ dix-huit mois plus tard.

(1) Il semble que cette famille fut, comme les Dancourt, d'origine protestante.
(2) Dictionnaire de Jal.
(3) Ce cuisinier, Jean de La Traverse, fut plus tard comédien, sous le nom de Sévigny.
(4) *Galerie historique des acteurs du Théâtre français*, par Lemazurier.
(5) Dictionnaire de Jal.
(6) Le 10 juin 1662, d'après le Journal de La Grange.

Sans être un grand acteur, La Thorillière jouait bien, avec correction et finesse. Les contemporains lui reprochent de varier insuffisamment ses mouvemens de physionomie. Dans les momens les plus tragiques, son visage conservait, dit-on, une expression souriante, peu en rapport avec les mots qui sortaient de ses lèvres. Il tenta un instant de cumuler le métier d'auteur dramatique avec celui de comédien et composa une *Cléopâtre*, qui fut jouée une douzaine de fois et n'ajouta rien à sa gloire. C'était surtout un honnête homme, excellent camarade et de bonne compagnie. Molière l'estimait fort. La Thorillière était à ses côtés, lors de cette représentation du 17 février 1673, où Molière, brusquement frappé, passa sans transition des tréteaux au cercueil. Et quand le théâtre rouvrit après la disparition de son chef, ce fut lui qui reprit, dans *le Malade imaginaire*, le rôle d'Argan, le dernier qu'eût créé Molière. Mais il passa, le mois suivant, dans la célèbre troupe de l'Hôtel de Bourgogne, en compagnie du « beau Baron » et du couple Beauval, et y resta jusqu'à sa mort.

De son mariage étaient nés quatre enfans : un fils, Pierre de La Thorillière, qui fut un des bons acteurs de son siècle; une fille, nommée Charlotte, si belle, assurent les chroniqueurs, que, lorsqu'elle paraissait dans quelque compagnie, les autres femmes s'enfuyaient au plus vite, de peur d'être éclipsées, et qui, à quatorze ans, fut la femme de Baron, son camarade de planches; une autre fille, Marie-Madeleine, qui épousa un « bon bourgeois de Paris (1), » et vécut dans l'obscurité; enfin cette Thérèse-Marie-Anne, dont l'influence devait être si grande sur la destinée de Dancourt.

Thérèse Le Noir (ainsi la nommait-on) avait alors environ dix-sept ans. Elle était née au Palais-Royal le 17 juillet 1663, et fut baptisée, dans l'église Saint-Eustache, le 8 août suivant. Ses parrain et marraine, sur le registre paroissial, sont dénommés « Jean Baptiste Poclin (*sic*) Molière, valet de chambre du Roi, et demoiselle Marquise Thérèse de Gorlle (*sic*), femme de René du Parcq, bourgeois de Paris, » ce qui revient à dire Molière et la du Parc, bons répondans pour la future actrice. Jolie et intelligente à ravir, fort cultivée d'esprit, Thérèse Le Noir fit honneur à ce parrainage. Fillette, elle tenait le rôle de

(1) Nommé Jacques Loiseleur.

Louison dans *le Malade imaginaire*, avec le plus brillant succès. Son père raffolait d'elle; Molière l'appelait *Cadet-Mignon* et la choyait, la gâtait à l'excès. Un peu plus grande, elle débuta dans les rôles d'amoureuses, qu'elle devait conserver presque jusqu'à sa soixantième année, sans perdre sa chaleur d'accent et sa grâce juvénile (1).

Florent Dancourt, quand il la rencontra, n'avait que dix-neuf ans et demi. C'était un garçon bien planté, de taille moyenne et de jolie tournure, avec des yeux clairs et brillans, des cheveux et des sourcils bruns, une physionomie riante et une bouche spirituelle. Beau parleur au surplus, s'exprimant aisément, d'une voix chaude et prenante. L'amour naquit promptement et il fut réciproque. Tout de suite on parla mariage; mais, comme on peut le supposer, de grandes difficultés surgirent. Les parens de Dancourt n'approuvèrent guère l'alliance avec une comédienne, fût-elle la fille d'un gentilhomme; La Thorillière, de son côté, pour des raisons que l'on ignore, — jeunesse du prétendu, légèreté de son caractère ou différence des conditions, — refusa net son consentement. Sur quoi, les jeunes gens résolurent de recourir aux moyens violens.

Certain soir de mars 1680, après une représentation, profitant d'un moment où La Thorillière et Baron étaient tous les deux engagés dans un entretien animé, Dancourt enlevait Thérèse, qui ne faisait pas de façons, et l'emmenait avec lui, dit-on, dans un petit logement qu'il avait loué rue Saint-Jacques. Devant un tel scandale, toutes les oppositions tombèrent. Le 15 avril, dans l'église Saint-Merri, fut béni le mariage, en présence de La Thorillière et de Marie Petit Jean, son épouse : Mme Dancourt, « autorisée par son époux, » assistait également à la cérémonie ; seul protesta par son absence M. Dancourt, père du marié. Mais si La Thorillière céda, son chagrin n'en fut pas moins grand. La douleur, le ressentiment, l'indignation causés par le procédé de sa fille détruisirent si bien sa santé, qu'il succomba trois mois plus tard, à la date du 27 juillet (2). Cette mort inattendue, suivant de près la fugue de l'étoile du théâtre, désorganisa complètement la

(1) Elle se retira du théâtre le 19 avril 1720, avec une pension de mille livres et mourut le 11 mai 1725.

(2) La Thorillière mourut à Paris, rue du Renard Saint Sauveur. (Archives du Théâtre-Français.)

troupe de l'Hôtel de Bourgogne et provoqua bientôt la jonction des deux troupes royales.

Dancourt, par suite de son mariage, devait renoncer au barreau. Le monde nouveau dans lequel il vivait, l'influence de sa femme, son goût pour la vie libre, et même quelque peu débraillée, la conscience aussi qu'il avait de certains talens naturels propres à briller sur la scène, tout cela le poussait à franchir le fossé, à se tourner vers le théâtre. Il semble néanmoins qu'il hésita durant quelques années, qu'il employa sans doute à se former dans son nouveau métier. Il s'essaya d'abord dans les troupes de province (1). On lit dans les notes de La Grange qu'il fut admis au Théâtre-Français « à Pâques de l'an 1685 (2), » touchant « une demi-part » en qualité « d'acteur nouveau. » Sa femme que, selon la coutume du temps, on appelait « mademoiselle Dancourt, » avait joué à l'essai quatre ou cinq mois plus tôt (3), et elle fut reçue dans la troupe à la même date que son mari. Il faut noter comme un assez curieux symptôme que, plus de deux années après, dans un acte officiel du mois d'octobre 1687, Dancourt se réclamait encore du titre d' « avocat au Parlement de Paris, » d'où l'on peut inférer que ses résolutions n'étaient pas sans appel.

Comme acteur, en effet, Dancourt se voyait discuté et son succès n'était pas unanime. Dans le tragique, il échoua presque complètement; son jeu semblait froid, son débit monotone. Il se rattrapait, au contraire, dans les rôles qu'on appelait de « comique à manteau, » dans les emplois de raisonneur, comme le Philinte du *Misanthrope*. Ses détracteurs disaient de lui qu'il jouait noblement la comédie et bourgeoisement la tragédie Jamais, dans tous les cas, sur les planches d'un théâtre, il ne valut sa femme, dont la belle taille, le ravissant visage, la voix « suave et sonore, » la finesse qu'elle mettait à détailler un rôle, à exprimer les nuances d'un personnage, faisaient l'enchantement du public. Dancourt se rattrapait par d'autres qualités, non moins précieuses dans la profession théâtrale. Sa facilité de parole et sa naturelle élégance lui firent donner, à la mort de La Grange, l'emploi d' « orateur de la troupe, » sorte de régisseur

(1) Archives du Théâtre-Français.

(2) Il fut reçu dans la troupe le 24 février et débuta le 11 mai suivant.

(3) Exactement le 8 novembre 1684, dans une représentation donnée à Fontainebleau (Archives du Théâtre-Français).

chargé de parler au parterre pour lui annoncer les changemens ou implorer son indulgence, et parfois pour calmer ses susceptibilités, car les orages étaient fréquens parmi les spectateurs.

Il fut aussi lecteur pour les pièces présentées. Il lisait admirablement, faisant valoir tous les effets, par une sorte d'instinct, et sans avoir pris à l'avance connaissance des ouvrages. S'il en était ainsi pour les œuvres d'autrui, on juge de ce qu'il en fut des siennes quand il lui prit fantaisie d'être auteur. Une anecdote, qui date de cette époque, le montre un jour au château de Versailles, lisant à Louis XIV une de ses comédies. « Dancourt, lui dit le Roi, vous m'avez fait plaisir, vous communiquez parfaitement à l'auditeur vos intentions et vos idées. — Sire, repartit Dancourt, j'ai l'honneur d'être avocat. — Eh! bien, vous plaidez parfaitement vos ouvrages. » Il faisait mieux que lire, il improvisait au besoin. Un auteur amateur, un hobereau du nom de Marcoult, le pria certain jour de lire une pièce de sa façon aux comédiens du Roi. Dancourt feuilleta le manuscrit, puis il entama la lecture; l'auteur, presque à chaque scène, marquait une vive surprise : il ne reconnaissait pas son texte. La pièce reçue, les comédiens exprimèrent à Dancourt le plaisir qu'ils avaient pris aux mots plaisans dont elle était remplie : « Je crois bien, la pièce est de moi, » répondit-il sans modestie. Il l'avait, en effet, au cours de la lecture, refaite à peu près en entier. Il lui arriva plus d'une fois de renouveler ce tour de force.

Son vrai titre, toutefois, à l'attention de la postérité, n'est pas dans ces divers talens, qui meurent avec qui les possède. C'est comme auteur comique que le nom de Dancourt est digne de mémoire. Auteur, il le fut, à vrai dire, presque aussitôt que comédien. Sa première pièce, *le Notaire obligeant*, fut jouée en juin 1685, un mois après ses débuts officiels au Théâtre-Français. C'est deux ans plus tard qu'il donnait la première comédie dont le réel succès le classait en bon rang parmi les auteurs du temps, *le Chevalier à la mode* (1). Dès lors, il ne s'arrêtera plus. Sa plume féconde fournit tous les théâtres de la capitale. Il joue souvent le soir ce qu'il a terminé la veille. Soixante-dix pièces en l'espace d'une trentaine d'années, c'est le bilan de cette production incessante, dont je n'ai pas à

(1) La première représentation est du 24 octobre 1687.

apprécier ici le mérite littéraire. Cette œuvre abondante et variée, un de nos grands critiques, Jules Lemaître, lui a consacré un volume où il la juge avec sa finesse coutumière (1), et je ne puis qu'y renvoyer ceux que la question intéresse.

Je me contenterai d'indiquer qu'il ne faut pas demander à Dancourt les grands tableaux, les traits profonds d'un Molière ou d'un Beaumarchais, ni même la fine psychologie des comédies de Marivaux. Il se rapprocherait davantage du comique plus gros d'un Regnard, mais en inclinant vers la farce et en choisissant ses modèles dans des milieux moins relevés. Il nous donne un croquis léger des ridicules du jour, des caprices du moment. C'est un curieux peintre de mœurs, et volontiers de mauvaises mœurs. Si l'on en veut prendre une idée, voici, dans *le Chevalier à la mode*, le portrait qu'un des personnages trace du héros même de la pièce, le chevalier de Ville-Fontaine : « C'est un caractère d'homme tout particulier. Il a, comme je vous l'ai dit, cinq à six commerces avec autant de belles; il leur promet tour à tour de les épouser, suivant qu'il a plus ou moins d'affaires d'argent. L'une a soin de son équipage, l'autre lui fournit de quoi jouer; une autre paie les meubles de son appartement; et toutes ses maîtresses sont comme autant de fermes, qui lui font un gros revenu. »

Quelquefois, mais rarement, il s'attaque à la politique; mais, tant que vécut le Grand roi, ce fut un métier périlleux. Dancourt s'en aperçut quand il voulut faire jouer au Théâtre-Français sa pièce intitulée *le Carnaval de Venise*. On la disait d'avance hardie, pleine de malice. « Tous les princes de l'Europe ligués contre la France » y étaient, disait-on, représentés en traits burlesques et piquans. Sur cette nouvelle, Louis XIV s'émut ; il fit faire une enquête par Pontchartrain, qui mit La Reynie en mouvement. Le lieutenant de police se fit donner le manuscrit, le revisa lui-même et le corrigea de telle sorte que, lorsque enfin elle fut représentée (2), ce fut un désappointement général. La satire audacieuse, retouchée par le policier, était d'une si grande innocence que l'ouvrage tomba tout à plat.

Quoi qu'il en soit, et malgré les mécomptes, le succès de

(1) *Le théâtre de Dancourt*.
(2) Le 29 décembre 1691. La pièce ne fut jouée que quatre fois. (*Dictionnaire critique* de Jal.)

Dancourt fut éclatant parmi le gros public. La foule s'empressait à ses farces. Quelques-unes de ses comédies tinrent la scène une vingtaine de fois, chiffre très rare à cette époque. Les « délicats » goûtaient moins son talent. Racine entendant, au Palais, le sieur Brunet, libraire, qui s'égosillait à crier : « Messieurs, voici le théâtre de M. Dancourt, » se retourna, et d'un ton indigné : « Le théâtre, dis-tu ? dis donc son échafaud ! » Voltaire, dans sa correspondance, n'est guère plus bienveillant. Mais Racine ni Voltaire n'aimaient la concurrence, fût-ce au bas de l'échelle dont ils occupaient le sommet.

Louis XIV, en revanche, témoignait à Dancourt une particulière bienveillance. J'ai dit qu'il l'admettait à lui lire ses ouvrages avant qu'ils parussent sur la scène. Ces lectures avaient lieu dans le cabinet du souverain, et seule Mme de Montespan y assistait avec le Roi. Un jour qu'il y avait grand feu, incommodé par la chaleur, le lecteur perdit connaissance. Pour que l'air vînt le ranimer, Louis XIV en personne fut à la fenêtre et l'ouvrit. Les faiseurs d'*anas* s'extasient sur une autre anecdote de même genre. Dancourt présentait une requête au Roi qui sortait de la messe ; marchant à reculons et discourant avec ardeur, il arrivait au bord d'un escalier qu'il ne soupçonnait pas. Ce que voyant, Sa Majesté le retint par le bras. « Prenez garde, Dancourt, vous allez tomber ! » cria-t-il. Puis, s'adressant aux seigneurs de son entourage : « Il faut convenir, dit-il, que cet homme parle bien. » Ce fut un attendrissement général. Le Grand Dauphin, plus encore que son père, se constituait le protecteur attitré de Dancourt et permettait qu'il lui dédiât ses pièces. Entraînés par l'exemple, les grands personnages de la Cour faisaient fête à l'acteur-auteur et prisaient sa société. Il était convié fréquemment à d'élégans soupers, qu'il animait de ses saillies, de sa verve bouffonne.

Il restait, malgré tout, en marge du vrai monde, de la bonne compagnie ; et le comédien gentilhomme, comme son beau-père La Thorillière, connut bien des déboires et des humiliations. Ses camarades le jalousaient. Les annales des théâtres et les notes de police renferment les récits de nombreux démêlés dont les échos bruyans faisaient retentir les coulisses. Lors d'une querelle avec Baron, les épées sortaient du fourreau ; on dut chercher le commissaire. La soubrette d'une fameuse actrice, la demoiselle Beauval, déposait contre lui une plainte

en séduction. Il eut aussi parfois maille à partir avec des créanciers dont il dénonçait l'insolence; et il faillit assommer un huissier, qui prétendait saisir ses meubles (1). Par ailleurs, les gens de salon, tout en le recherchant, ne manquaient pas l'occasion de marquer la distance. Dans un brillant souper, comme Dancourt, un peu échauffé, plaisantait le comte de Livry, maître d'hôtel du Roi : « Dancourt, lui dit celui-ci d'un air riant, tu as été charmant jusqu'à présent; mais je t'avertis que si d'ici à la fin du souper, tu as plus d'esprit que moi, je te donnerai des coups de bâton (2). » Dancourt n'était pas lâche; il en avait donné des preuves. Le souci de sa profession fit taire cependant son orgueil; il fallut dévorer l'outrage.

Il n'est pas surprenant que, comme Collé l'assure, il ait semblé parfois dégoûté, écœuré du métier qu'il avait choisi, qu'il se soit « cent fois repenti d'avoir embrassé celui-là. » Mais ce sont choses qu'on se dit à soi-même et qu'on supporte mal sur les lèvres d'autrui. Le Père La Rüe, son ancien professeur, l'apprit un jour à ses dépens. Comme ils devisaient ensemble et que Dancourt lui rappelait ce souvenir, le jésuite l'attaqua vivement sur son état de comédien : avec l'esprit et le talent que Dieu lui avait départis, que n'en avait-il pris un autre? Dancourt releva le propos avec une rare irrévérence : « Un autre état? Mais c'est presque le vôtre. Toute la différence que j'y trouve, c'est que vous êtes comédien du Pape et que je suis comédien du Roi (3). »

Qu'on n'induise pas de ce propos que l'ancien élève des jésuites eût l'âme d'un mécréant. Il garda toujours, au contraire, fût-ce au milieu de ses plus grands désordres, une foi sincère et des habitudes religieuses. Un de ses chagrins était l'excommunication qui frappait les gens de théâtre et les suivait jusqu'à leur lit de mort. Il s'efforça vainement d'obtenir sur ce point quelques adoucissemens, en s'adressant à M. de Harlay, le premier président du Parlement de Paris. « Dancourt, répondit ce dernier, nous avons des oreilles pour vous entendre, des mains pour recevoir les aumônes que vous faites aux pauvres, mais nous n'avons pas de langue pour vous répondre. »

(1) *Les Comédiens du Roi*, par Campardon. *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres*, par le Père Niceron.
(2) *Journal historique* de Collé.
(3) *Ibidem.*

Ces préoccupations sérieuses ne furent sans doute pas étrangères à la résolution qu'il prit, au temps de Pâques de l'année 1718, de se retirer de la scène. C'est le 22 avril qu'il demanda et obtint sa retraite à l'âge de cinquante-sept ans, en plein succès et en parfaite santé. Sa femme, deux ans plus tard, imita son exemple. Quoi qu'en disent quelques mauvaises langues, il semble bien que le ménage, si l'on néglige quelques peccadilles du mari, ait vécu à peu près uni, tout au moins sans scandale (1). Au Théâtre-Français, où la chose était rare, leurs camarades les nommaient volontiers Philémon et Baucis. Tous deux se confinèrent au château de Courcelles-le-Roi, situé dans la paroisse de Beaulieu-sur-Loire, aux confins du Berri, propriété de famille des Dancourt. L'ex-comédien, redevenu hobereau, vécut ses dernières années d'une manière édifiante, « détaché des choses d'ici-bas et n'aspirant qu'aux biens célestes, » dit le Père Niceron, « dévot sombre, » interprète Voltaire. En abandonnant le théâtre, il avait retiré deux comédies en vers, acceptées aux Français, mais qu'il refusa de faire jouer et même de publier. Dans sa retraite, il ne voulut employer ses loisirs qu'à des ouvrages de dévotion, la traduction en vers des psaumes de David, une tragédie sacrée. Ces productions n'ont jamais vu le jour. Lorsqu'il sentit ses forces décliner, il se fit construire un tombeau dans la chapelle de son manoir, et il l'allait fréquemment visiter pour s'habituer à l'idée de la mort. Il s'éteignit le 6 décembre 1725, huit mois après sa femme, dans sa soixante-cinquième année.

De son mariage avec Thérèse Le Noir, Dancourt laissait deux filles, nées à quatorze mois de distance, en 1684 et en 1685 (2). L'aînée, Marie-Anne-Armande, s'appelait familièrement Manon; la cadette, Marie-Anne-Michelle, qui fut la mère de Mme de La Pouplinière, portait le surnom de Mimi. Toujours, jusqu'à leur mort, elles restèrent affublées de ces diminutifs et leurs contemporains semblent ne leur avoir point connu d'autres noms. Manon était d'une beauté rare, avec une merveilleuse chevelure, un doux visage souriant ; elle avait, assure-t-on, un rare

(1) Quelques chroniqueurs, il est vrai, attribuent pour amant à Thérèse Dancourt le duc d'Aumont, qui aurait même été le père de ses deux filles. Mais aucun probant témoignage ne vient à l'appui de cette allégation, que contredit l'affirmation d'autres contemporains.

(2) La date exacte n'est pas connue.

talent de danse (1), et on lui prédisait une brillante carrière théâtrale. Mimi, non moins charmante, était plus fine, plus vive et d'esprit plus alerte. Elle fut, dès son jeune âge, la grande favorite de son père. Il lui lisait ses pièces et tenait compte de ses avis. De ce précoce jugement, les chroniqueurs du temps rapportent le trait que voici. Dancourt, chaque fois qu'une de ses pièces tombait, se consolait de cet échec en allant souper chez Chéret, lequel tenait un cabaret fameux, à l'enseigne de *la Cornemuse*. Un jour qu'on répétait une de ses comédies, dont il escomptait le succès : « Mimi, que penses-tu de ceci ? demande-t-il à sa fille. — Ah ! mon papa, répond l'enfant, vous irez à *la Cornemuse !* » La prédiction se vérifia.

Les deux fillettes parurent en public le même jour, en 1694, à l'âge de dix et de onze ans, dans le prologue en vers d'une des pièces de leur père, *les Vendanges*, représentée au Théâtre-Français (2). Dancourt, dans ce morceau, mettait ses filles en scène ; elles présentaient la comédie à Madame, la belle-sœur du Roi. Voici comment elles s'exprimaient :

MANON

Non, ma sœur, vous avez beau faire,
Je ne veux point céder mes droits.
Je suis votre aînée, cette fois,
Et je veux parler la première.

MIMI

Bons dieux, ma sœur, que vous faites la fière,
Pour avoir plus que moi treize ou quatorze mois !
Quand une fille prétend plaire,
Ce n'est pas là pour l'ordinaire
Ce qui lui donne plus de droits.

Et, dans la suite de sa réplique, la cadette ajoutait ces mots, où éclatait assez au jour la prédilection paternelle :

Si de l'âge sur moi vous avez l'avantage,
Un peu plus de beauté m'est donnée en partage.
Je n'ai pas moins que vous d'agrément et d'esprit,
Et Madame, à ce que l'on dit,
M'aime assurément davantage...

L'année suivante, les deux sœurs se montraient encore sur

(1) *Galerie historique*, etc., par Lemazurier.
(2) *La Pouplinière et la musique de chambre au XVIII[e] siècle*, par Georges Cucuel. Dans la suite de ce récit, j'aurai à faire plus d'un emprunt à cette copieuse et consciencieuse étude.

la scène dans une autre pièce de leur père, *la Foire de Bezons*. Leur mère y jouait à côté d'elles, dans le rôle de Marianne. Mimi remplissait le rôle de Chonchette. Mais l'entrée officielle des jeunes filles dans la troupe eut lieu quatre ans plus tard, en 1699; Manon avait quinze ans et demi, et Mimi quatorze ans. Elles furent reçues le 13 janvier au Théâtre-Français, et elles débutaient le 7 mars (1). C'est grâce à l'appui du Dauphin que se fit cette admission précoce, et Dancourt, en dédiant au prince sa comédie des *Fées*, l'en remerciait publiquement :

... Tes faveurs ne me sont pas nouvelles,
Et ma jeune famille en ressent les effets.
A ce doux souvenir leurs mémoires fidèles
Le conserveront à jamais.

Malgré ces commencemens pareils, la carrière des deux sœurs devait être bien différente. Manon ne tint pas les promesses qu'avaient fait naître ses débuts. Dans les rôles qui lui furent confiés, elle ne fut ni bonne, ni mauvaise, mais médiocre, ce qui est pire. Elle ne connut ni échec ni succès, et, au bout de quelques années, à l'âge de dix-huit ans, elle se retira du théâtre pour épouser Guillaume de Fontaine, écuyer, qui exerçait l'état de commissaire de la marine (2). Elle n'aurait fait sans doute aucun bruit dans le monde sans sa liaison presque publique avec Samuel Bernard, le célèbre banquier du Roi, « le chevalier Bernard, » comme l'appellent ses contemporains. Sous le charme de sa beauté, le financier lui demeura fidèle, et lui donna le château de Passy (3), où elle mena une fastueuse existence. Manon mourut en 1740. Elle laissait cinq enfans, quatre filles et un fils, dont le père, disait-on, était Samuel Bernard. Toutes les quatre jolies, toutes les quatre galantes, les filles marquèrent plus ou moins en leur temps, et l'on trouve fréquemment leurs noms dans les chroniques du XVIIIe siècle. L'une d'elles épousa Claude Dupin, père de Dupin de Chenonceaux, qui fut l'aïeul de George Sand.

Mimi Dancourt eut une plus brillante destinée. Elle ressemblait physiquement à sa mère, avec qui elle joua souvent; elle l'égala par le talent, mais dans d'autres emplois, celui des amoureuses comiques, et surtout celui des soubrettes, où elle s'acquit

(1) Archives de la Comédie-Française.
(2) Le mariage fut célébré le 4 novembre 1702.
(3) L'acquisition eut lieu en 1720.

bientôt une grande réputation, et soutint la comparaison avec ses deux fameuses rivales, M[lle] Beauval et M[lle] Desmares. Elle avait parfois des audaces, comme le jour où, dans l'*Andrienne*, le chef-d'œuvre de Térence, elle s'avisa de substituer à la robe courte et bouffante de l'époque, une sorte de tunique étroite et drapée à l'antique, qui lui semblait, non sans raison, convenir mieux à son rôle. Cette innovation fit scandale.

Mimi Dancourt était dans tout l'éclat de sa beauté, de son talent et de sa renommée, lorsque, le 22 juin 1712, à l'âge de vingt-sept ans, elle épousa Samuel Boutinon, sieur des Hayes. Le duc d'Aumont, ambassadeur du Roi à Londres, ami des deux familles, négocia, dit-on, cette alliance (1). Certaines personnes en inférèrent qu'un aussi grand seigneur devait avoir de bonnes raisons pour s'occuper ainsi de l'avenir d'une jeune comédienne. Sans doute, la vérité est-elle beaucoup plus simple. Le fiancé, Samuel Boutinon, était le cousin germain de Mimi ; sa mère, comme je l'ai dit plus haut, était Judith Dancourt, la sœur de l'auteur dramatique. Né en 1660, il avait donc cinquante-deux ans au temps de son mariage, et il connaissait dès l'enfance celle à qui il donnait son nom et dont il subissait le charme.

Comme les Dancourt et les La Thorillière, les Boutinon étaient d'origine protestante. Le père de Samuel Boutinon, lieutenant général d'artillerie, mort en l'an 1667, avait élevé tous ses enfans dans la religion réformée ; et Samuel, s'étant vu refuser par le Roi la survivance promise de l'emploi paternel, avait quitté la France lors de la révocation de l'Édit de Nantes. Il vécut tout d'abord en Suisse, puis en Danemark, où il prit du service dans un régiment de dragons. Il abjura enfin, pour revenir dans sa patrie, mais il demeura sans emploi jusqu'à la fin de ses jours. C'est pendant cette période qu'il s'éprit de sa belle cousine. Le mariage célébré, tous deux s'établirent à Paris, où Mimi continua sa carrière dramatique, pour le plus grand bonheur des habitués du Théâtre-Français, dont elle était l'idole. A la mort de Dancourt en 1725, elle hérita le château de Courcelles-le-Roi, et le ménage s'y installa, tout en gardant, à cause des nécessités du métier, un appartement à Paris, rue Saint-Louis-au-Marais. Ce fut seulement en 1728, quand la santé de Samuel Boutinon des Hayes donna de

(1) Journal du duc de Luynes.

sérieuses inquiétudes, que sa femme décida de prendre sa retraite. Elle fit ses adieux à la scène, le 31 mars de cette même année (1), et Samuel s'éteignit au mois d'août suivant (2).

Sur la vie privée de Mimi, pendant et après son mariage, les détails font défaut. Le couple semble avoir vécu en bonne intelligence, bourgeoisement et sans aventures. Ils fréquentaient assez assidûment le château de Passy, où Manon, — Mme de Fontaine, — menait grand train grâce à Samuel Bernard ; et les enfans des deux ménages fraternisaient dans une intimité complète, sans que la vertueuse comédienne parût choquée de la liaison affichée par sa sœur. Cette tolérance paraît plus singulière, lorsque, dans sa correspondance avec son fils aîné, Charles-Louis Boutinon, connu sous le nom du chevalier d'Assay, on lit les édifians conseils qu'elle prodigue au jeune homme, alors en Italie (3). Elle meurt de peur qu'il ne s'égare, qu'il ne succombe aux tentations qui assiègent la jeunesse. Elle est surtout poursuivie par la crainte qu'il ne s'approche des sacremens trop légèrement, sans préparation suffisante : « Tranquillisez-vous, ma chère maman, lui répond gentiment son fils, sur la fréquentation des sacremens ; j'en use avec modération. Il est vrai qu'on ne saurait prendre trop de précautions pour s'en approcher dignement ; mais l'on a ici (à Rome) des grâces que vous n'avez point en France. » L'ex-pensionnaire du Théâtre-Français, on n'en saurait douter, était tant soit peu janséniste.

Pour en finir avec Mimi Dancourt, — c'est toujours sous ce nom que la désignent ses contemporains, — disons qu'elle atteignit la plus extrême vieillesse. Elle avait toujours joui d'une santé merveilleuse : « Ma mère qui a soixante et tant d'années, écrira sa fille (4), est forte et n'a jamais eu seulement mal à la tête. » Elle ne mourut qu'en 1781 (5), en entrant dans sa quatre-vingt-seizième année. Tous ses enfans, depuis longtemps, l'avaient précédée dans la tombe.

SÉGUR.

(A suivre.)

(1) Archives du Théâtre-Français. Elle reçut, suivant l'usage, une pension de mille livres.

(2) Le 27 août 1728. Il fut inhumé à Courcelles.

(3) Archives du comte de Villeneuve-Guibert.

(4) Lettre de Mme de La Pouplinière au maréchal de Richelieu. Collection de l'auteur.

(5) Le 21 mars.

A LA SUITE
DU
GOUVERNEMENT SERBE
DE NICH A SAINT-JEAN DE MEDUA

20 OCTOBRE 1915 — 14 FÉVRIER 1916

II (1)

DE LA BIÉLOUKHA A SAINT-JEAN DE MEDUA

Quatre heures durant, nous suivons dans la neige des traces de pas indicatrices de la piste qui serpente le long de la montagne; l'ascension est rapide; bientôt nous dominons plusieurs des contreforts de la chaîne du Rojai; pour trouver le col qui nous ouvrira l'accès de la vallée du Lim, nous devons atteindre le sommet du Tchakor. La vue y est merveilleuse; le soleil illumine toutes ces cimes neigeuses et fait miroiter de mille reflets d'argent les minces filets bleus qui, de toutes parts, coulent dans les vallées profondes. De ces eaux, les unes vont tomber dans la mer Adriatique, les autres iront, par des affluens du Danube, se perdre dans la Mer-Noire. Longtemps, nous nous oublions à contempler l'admirable panorama qui se développe devant nous. Dans la neige épaisse, puis à travers de grands bois de sapins, la descente est fatigante; les lacets se succè-

(1) Voyez la *Revue* du 15 décembre 1916..

dent sans que l'on ait l'impression de se rapprocher du village de Vélika dont, à nos pieds, les maisons s'espacent sur une riante colline aux bords du Lim. Il semble que jamais on n'aura fini de descendre de ces hauteurs du Tchakor; enfin, après trois heures d'une marche épuisante, le *han* de Vélika est atteint. Les caravanes viennent se ranger sur une petite prairie que le soleil a séchée. Quelques couvertures sont jetées sur l'herbe; des boîtes de conserves sont ouvertes et, après cette dure étape, on jouit d'un repos bien gagné.

Nous arrêterons-nous à Vélika, où les autorités monténégrines mettent pour la nuit quelques chaumières à notre disposition? Continuerons-nous notre route pour arriver dans la soirée encore à Andriéwitza et y trouver un gîte plus confortable? On s'informe; les renseignemens obtenus concordent; le chemin est excellent; en quatre heures au plus, on sera à Andriéwitza. On se décide donc à refuser l'hospitalité des autorités de Vélika, et, oubliant les sept heures de marche faites depuis le départ de Biéloukha, on remonte à cheval.

Par ses villages nombreux, ses collines boisées, la fertile vallée du Lim nous charme, après les régions sauvages et désertes que nous venons de traverser. Rien, autour de nous, ne nous donne l'impression de la guerre, et pourtant l'ennemi est menaçant, car, dans le lointain, le canon se fait entendre. Mais la route s'allonge, le jour tombe; il y a quatre heures déjà que nous sommes à cheval, et Andriéwitza ne se montre pas encore. Le Lim, dont nous suivons le cours, s'engouffre dans une gorge resserrée entre deux montagnes boisées. La nuit nous surprend en pleine forêt. Notre caravane n'avance plus qu'à grand'peine. Le sentier raviné, coupé par de récentes pluies torrentielles, est devenu périlleux; dans le précipice, le Lim multiplie ses sinuosités, et après que nous avons enfin, pour la première fois, aperçu dans la nuit les lumières d'Andriéwitza, il nous faut encore faire d'interminables détours pour atteindre le pont qui nous permettra d'entrer dans la ville.

A huit heures du soir, après cette journée de treize heures de marche, dont sept à pied et six à cheval, nous arrivons à la modeste, mais très propre auberge, où les autorités monténégrines ont fait préparer nos chambres. Nous avons la surprise d'y trouver de réconfortantes provisions, que les ministres alliés de Cettigné ont eu l'amicale pensée d'envoyer avec leurs souhaits

de bienvenue à leurs collègues de Serbie, diplomates errans.

Pour nos bêtes, pour nos gens comme pour nous-mêmes, une journée de repos était nécessaire. Nous hésitons d'autant moins à la prendre que nous croyons être au bout de nos aventures. Les Autrichiens, dont, à Prizrend, on nous avait fait craindre l'avance, ne menaçaient pas encore de nous couper la route; il n'y avait donc aucune utilité à hâter notre départ. Nous savions d'ailleurs qu'une bonne chaussée reliait Andriéwitza à Podgoritza, et nous comptions pouvoir faire rapidement ce trajet en automobile. Mais cette journée de repos fut singulièrement troublée par les informations que vint nous apporter le gouverneur d'Andriéwitza : des inondations avaient, en plusieurs endroits, gravement endommagé la route que nous avions à suivre: tous les ponts avaient été emportés, les automobiles ne pouvaient plus circuler; nous devions donc continuer notre voyage à cheval, et le gouverneur nous engageait à partir d'urgence. Il avait neigé la nuit précédente sur les hauteurs; si une nouvelle chute de neige se produisait avant que nous eussions franchi le col du Trehvniak, nous risquions d'être bloqués. Sur son conseil, le prince Alexis Karageorgewitch, arrivé quelques heures avant nous, était parti précipitamment avec plusieurs groupes de réfugiés serbes; il regrettait que l'état de fatigue de nos chevaux ne nous permît pas d'en faire autant.

Le lendemain, au réveil, un silence étrange pèse sur la petite ville; aucun bruit ne s'entend. La neige étouffe tous les sons; depuis plusieurs heures, elle tombe à gros flocons, et déjà elle recouvre le sol d'une couche si profonde que l'on a peine à marcher. Silencieusement, dans l'obscurité, la caravane s'organise; chacun se demande avec inquiétude ce que sera l'étape si la neige continue ainsi. Le Trehvniak, dont il va falloir faire l'ascension, à 1800 mètres, quelques mètres de moins que le Tchakor, sera-t-il accessible? On part, tout blanc déjà, et lentement on gagne la route qui, en serpentant, conduira au col. Les lacets, bien dessinés, sont encore visibles; mais bientôt, la neige, qui devient plus épaisse, les cache et recouvre les traces des caravanes qui nous précèdent. On cherche en hésitant le chemin; les bêtes se fatiguent, tombent, et, difficilement, se remettent sur pieds. Bien des chevaux tomberont qui ne pourront plus se relever, et leurs cadavres, mêlés à des cadavres de soldats et de réfugiés, jalonneront cette étape de l'exode.

Enfin nous atteignons, au sommet de la montagne, le col, étroit défilé entre deux monticules boisés. Le vent n'a amoncelé la neige que d'un côté du col; nous pouvons donc passer. Mais, à peine sommes-nous sur l'autre versant que la neige, tourbillonnant autour de nous, nous aveugle. Le froid nous glace; pendant cet instant de réelle souffrance, nous trouvons près d'un arbre, dont il mange l'écorce, un cheval noir abandonné. Cette vision émeut chacun de nous; on ne peut s'empêcher de demander ce qu'est devenu le voyageur dont la monture est ainsi perdue en pleine forêt, sous cette rafale de neige. Nous étions littéralement transis quand, par bonheur, un *han* se trouva sur le chemin. De toutes parts, le vent soufflait par les planches disjointes de l'unique et misérable pièce où nous nous serrions, mais le samovar bouillait et un verre de thé bien chaud nous rendit les forces nécessaires pour atteindre, après plusieurs heures de marche à travers la forêt, le *han* de Drendar. Deux heures plus tard, nous étions au grand *han* de Tsarévitch, notre gîte pour la nuit, gîte pittoresque, où les uns sur des lits de camp, les autres sur le plancher couvert de paille, les trois ministres d'Angleterre, d'Italie et de France s'étendaient avec leur personnel, tandis que s'abritaient dans d'autres *hans* voisins le ministre de Russie et le ministre des Affaires étrangères.

Il restait à nos caravanes deux étapes pour arriver à Podgoritza. En montant dans des carrioles attelées des petits chevaux russes que le Tsar avait depuis plusieurs mois envoyés au Monténégro pour servir au transport des vivres et des munitions, les quatre ministres alliés purent faire en quelques heures le trajet qui séparait le han de Tsarévitch de celui de Garantchichté; mais que de gués traversés, en manquant vingt fois de verser, que de secousses et de cahots endurés! Nos carrioles, pourtant, nous déposaient sains et saufs vers une heure de l'après-midi à Garantchichté-han, où nous attendaient des automobiles mis par le roi Nicolas à notre disposition. A cinq heures du soir, nous arrivions à Podgoritza.

Depuis huit jours, nous étions sans nouvelles du reste du monde; nous avions marché en ne songeant qu'à l'heure présente, ne sachant jamais où nous coucherions le soir; la caravane à surveiller, le repas à faire, le gîte à trouver, avaient été notre unique préoccupation. Nous nous efforcions dans ces

dures étapes de conserver notre bonne humeur, mais nous n'avions pas le temps de réfléchir au développement des événemens tragiques dont notre voyage n'était qu'un épisode ; nous marchions, nous échappions à l'ennemi, nous vivions, et c'en était assez. Une fois arrivés à Podgoritza, nous nous ressaisîmes ; nous eûmes hâte d'avoir des informations sur ce qui avait pu se passer depuis notre départ de Prizrend et de donner de nos nouvelles à ceux qui pensaient à nous sans se douter des difficultés que nous avions traversées.

De Cettigné, nous apprenons que le gouvernement serbe a quitté Prizrend depuis quatre jours et que le Prince héritier ainsi que M. Pachitch sont attendus d'un moment à l'autre à Scutari. Tout est donc fini ! Les armées serbes ont lutté en vain ; la retraite générale a été décidée ; le gouvernement est en fuite. Mais en quel état est l'armée? Par où se retire-t-elle? Où est le Roi ? Quels sont les projets du Régent et de son gouvernement ? Quelle est la situation des troupes alliées à Salonique ? Nous nous posons avec angoisse ces questions ; nous ne connaissons qu'un fait brutal : le désastre de la Serbie.

En attendant les instructions de nos gouvernemens, nous voyons arriver à Podgoritza les premiers groupes de réfugiés : députés et fonctionnaires serbes, médecins français, infirmières, missions sanitaires anglaises et russes, tout ce monde se retrouve dans les rues de la petite ville ; on se félicite d'être sain et sauf, on se raconte ses aventures, et c'est à qui aura le plus souffert en traversant les neiges du Tchakor et du Trehvniak. Mais tous ces réfugiés ne font que passer à Podgoritza ; ils ont hâte d'arriver à Scutari, à la mer.

Après avoir été à Cettigné remercier nos collègues et le roi Nicolas de l'accueil que nous avions trouvé depuis notre arrivée sur le territoire monténégrin, nous nous mettons à notre tour en route pour aller rejoindre le gouvernement serbe. Tandis que nos caravanes avec nos maigres bagages contournent le lac par Touzi, des automobiles nous conduisent à Plavnitza, d'où un petit bateau à vapeur nous amène à Scutari dans la soirée du 1er décembre.

***

Le gouvernement serbe y était arrivé la veille. M. Pachitch et ses collègues avaient vaillamment supporté les fatigues de

leurs longues étapes à travers la montagne albanaise; venus directement de Prizrend, par Lioumkoula, le pont du Vizir et la vallée du Drin Blanc, ils n'avaient mis que quatre jours pour faire ce dur voyage que le prince Alexandre, attendu le lendemain, parvint à faire, avec sa garde, en deux jours et demi, alors que pour l'accomplir, il ne fallut pas moins de onze journées aux officiers du grand quartier général : il est vrai que ces derniers escortaient la chaise à porteurs du vieux voïvode Poutnik. Mais si les ministres n'étaient pas trop abattus par leurs épreuves physiques, ils paraissaient en proie aux plus cruelles souffrances morales; ils parlaient avec émotion des dernières heures qu'ils avaient vécues à Prizrend au milieu de la population en panique, de l'armée en retraite; ils se rappelaient avec tristesse les manifestations de douleur auxquelles les officiers et les soldats s'étaient livrés quand ils avaient dû abandonner et détruire leurs canons, leurs armes, leurs convois et tout le matériel de guerre que les sentiers de la montagne albanaise se refusaient à laisser passer; ils se demandaient ce qui resterait d'une armée qui, après avoir combattu sans un seul jour de repos pendant près de deux mois, avait à franchir en plein hiver une région montagneuse et sauvage où elle ne pourrait se ravitailler. Le Prince héritier et ses ministres s'attendaient à voir arriver leurs soldats dans le plus complet dénuement; ils avaient hâte de les réconforter dans leur détresse.

Mais tout manquait au Gouvernement. Les approvisionnemens promis par la France et par l'Angleterre et sur lesquels ils avaient compté se trouvaient amoncelés sur les quais de Brindisi et, pour comble de malheur, ceux qui avaient été récemment débarqués à Saint-Jean de Médua étaient détruits par la flotte autrichienne au cours du bombardement du 5 décembre. Il y avait bien à Scutari même quelques ressources, mais les Albanais refusaient de s'en dessaisir, et les autorités monténégrines ne faisaient rien pour en faciliter l'acquisition aux Serbes. En l'absence du ministre de la Guerre, qui se trouvait à Salonique où il s'occupait d'achats et de fournitures, et en attendant l'état-major général, les ministres des Travaux publics, du Commerce et des Finances se constituaient en comité permanent de ravitaillement et, avec un dévouement et un courage auxquels on ne saurait trop rendre hommage,

s'efforçaient de prendre quelques dispositions pour recevoir les débris de l'armée.

La retraite s'opérait par trois voies différentes; la jonction avec les troupes alliées de Salonique étant devenue impossible par voie de terre, l'état-major général serbe n'avait pas trouvé à Prizrend d'autre moyen pour essayer de sauver l'armée que de la diriger vers la côte de l'Adriatique en la faisant passer par la montagne albanaise. Une armée marchait par Elbassan et Tyrana vers Durazzo où elle avait l'assurance de se ravitailler grâce aux envois des Alliés ; deux autres armées avaient Scutari pour but, l'une par la route qu'avaient suivie les ministres alliés, par Ipek, le Tchakor, Andriéwitza et Podgoritza, l'autre par celle qu'avait prise le Gouvernement. Cette dernière route était la plus difficile et la plus dangereuse; mais elle était la plus courte, car, dès le 3 décembre, nos détachemens d'aviateurs et d'automobilistes annonçaient en arrivant à Scutari qu'ils ne précédaient que de quelques heures les premières bandes serbes.

Les ministres attendaient anxieusement ces soldats en retraite. Le Prince héritier, pourtant, n'avait pas perdu courage; se déclarant prêt à lutter jusqu'à la dernière extrémité pour la cause que les Alliés défendaient avec la Serbie, il conservait l'espoir que les soldats qui le suivaient à Scutari partageraient sa volonté de tout faire pour reconquérir le sol national. En présence d'un si grand désastre, cette fermeté calme et réfléchie méritait l'admiration. On vivait, en effet, en pleine débâcle.

Sous l'impression de la défaite, de la retraite, de la poursuite par l'ennemi, de la traversée de la montagne albanaise, ayant tout perdu, mais ayant sauvé leur vie, officiers, soldats, civils, n'avaient plus qu'une idée, partir, se réfugier dans des pays où ils trouveraient le repos, la sécurité; et sans même savoir comment ils quitteraient Scutari, ils encombraient les consulats pour faire viser leur passeport pour la Suisse, pour l'Italie, pour la France. Au prix de mille souffrances, ils étaient arrivés à la mer qu'ils s'étaient représentée comme le salut; ils se figuraient qu'ils allaient pouvoir s'embarquer; une sorte de folie s'empara d'eux quand ils se rendirent compte que la mer n'était pas libre; qu'il n'y avait pas de bateau à Saint-Jean de Médua et qu'il était impossible de prévoir quand il en viendrait. L'obsession du bateau poussait les uns à continuer leur marche jusqu'à Durazzo et même jusqu'à Val-

lona dans l'espoir d'y trouver une occasion de s'embarquer pour l'Italie, les autres à courir vers Saint-Jean de Médua. Là, malgré tous les conseils qui leur étaient donnés, ils s'installaient sur la plage ou dans les villages environnans, attendant l'apparition du bateau sauveur; du matin au soir, des milliers de réfugiés se pressaient sur le rivage sans vouloir comprendre que si des contre-torpilleurs alliés réussissaient, en trompant la surveillance des croisières autrichiennes, à convoyer un transport de vivres jusqu'à Médua, ce petit bâtiment, en repartant, ne pourrait prendre à son bord que quelques centaines d'entre eux.

Parmi les soldats qui affluaient à Scutari, les premiers arrivés n'avaient pas trop souffert, ayant été assez bien traités par la population albanaise qui n'avait pas encore compris l'étendue du désastre de la Serbie. Mais les provisions des villageois s'étant rapidement épuisées, les soldats n'avaient plus rien trouvé sur leur chemin et, en voyant quelques-uns vendre leur fusil pour un morceau de pain, les Albanais s'étaient rendu compte qu'ils n'avaient plus rien à craindre de leurs vainqueurs; de loin d'abord et par traîtrise, puis ouvertement, soldats et réfugiés avaient été attaqués et aux tourmens de la faim et du froid, aux fatigues de la route, était encore venue s'ajouter l'inquiétude des embuscades albanaises.

Épuisés, les soldats entraient à Scutari, isolément, par petits groupes, par bandes compactes, cavaliers et fantassins pêle-mêle; parfois, un détachement conservait son allure militaire; mais nombreux étaient les hommes qui n'avaient plus d'armes. Tous paraissaient à bout de forces; véritables cadavres ambulans, ils avançaient péniblement, maigres, hâves, l'air morne, le teint terreux, l'œil éteint. Leur lamentable défilé continua pendant des journées entières sous la pluie, dans la boue. Aucune plainte ne sortait des lèvres de ces hommes qui venaient de tant souffrir; comme poussés par la fatalité, ils marchaient silencieusement; parfois, pourtant, on les entendait dire *lleba, (du pain)*; c'était le seul mot qu'ils eussent la force de prononcer. Depuis plusieurs jours, la plupart n'avaient rien mangé; et dans les cantonnemens où on les rassemblait aux environs de la ville sans un abri suffisant pour se protéger contre la pluie, la neige et le froid, le Gouvernement n'avait à leur donner qu'une maigre ration de pain.

Désespérés, les ministres suppliaient les Alliés de tout faire

pour hâter l'expédition et le débarquement à Saint-Jean de Médua des vivres accumulés à Brindisi. De jour en jour, en effet, s'épuisaient les ressources que le Gouvernement avait, malgré la crise monétaire provoquée par la dépréciation du *perper* monténégrin et du *dinar* serbe, réussi à se procurer sur place. D'autre part, le fourrage faisant défaut, les chevaux mouraient par centaines; leurs cadavres jonchaient les rues, encombraient les abords des camps. Déjà quelques cas de maladies graves étaient signalés, et, dans les conditions sanitaires défavorables où se trouvait l'armée, on pouvait craindre que les épidémies les plus redoutables ne se propageassent.

La situation devenait critique. Le 15 décembre, la ration du soldat était réduite; le 16, elle subissait une nouvelle diminution; le 17, au matin, l'Intendance ne pouvait plus donner qu'un tiers de la ration habituelle et, pour le lendemain, il ne lui restait pour ainsi dire plus rien à distribuer.

L'angoisse de la famine étreignait le Gouvernement. Quarante-six cadavres de soldats morts de faim avaient été relevés dans la nuit du 16 au 17. M. Pachitch ne pouvait dissimuler aux ministres alliés la gravité de la situation. L'armée avait tout supporté jusqu'ici; à quelles extrémités ne se laisserait-elle pas entraîner, si elle se croyait condamnée à mourir de faim? Ne serait-elle pas alors en droit de reprocher au Gouvernement de l'avoir amenée à Scutari sans avoir rien préparé pour la recevoir? Consciens de leur responsabilité, M. Pachitch et ses collègues croyaient aux pires éventualités. Réunis en permanence dans le bâtiment de la municipalité dont ils avaient, depuis leur arrivée à Scutari, fait le siège du Gouvernement, ils reconnaissaient leur impuissance et, résignés à leur sort, ils attendaient les événemens. Une fois de plus, le ministre des Travaux publics, président du Comité de ravitaillement, venait de faire connaître l'état des choses à ses collègues quand, dans le silence impressionnant qui avait suivi cet exposé, le prince Alexandre entra dans la salle du Conseil. C'était le jour anniversaire de sa fête; quelque tragiques que fussent les circonstances, les ministres ne pouvaient se dispenser de présenter au Régent leurs félicitations et leurs souhaits. Ils le firent et se turent, oppressés par la détresse de l'armée. Voulant rompre un silence qui devenait pénible, le Régent leur demanda de reprendre leur délibération. M. Drachkovitch refit alors son

douloureux exposé. Le Régent l'écouta, puis tomba dans une sombre rêverie, après avoir un instant regardé ses ministres. Ceux-ci auraient voulu trouver quelques paroles réconfortantes à dire à leur jeune prince; du regard, mutuellement, ils s'encourageaient à parler, mais ils restaient muets. Le spectre de la faim planait au-dessus d'eux. Les minutes passaient; le silence durait. Enfin, dans un effort, le Prince se leva et, sans qu'un mot fût prononcé, il sortit en saluant ses ministres qui retombèrent dans leurs fauteuils autour de la table du Conseil.

Plongés dans leurs réflexions, ils restent là accablés, mais un télégramme est apporté au président du Conseil; d'un geste indifférent, il le prend, il le lit et soudain, son visage s'éclaire; l'armée était sauvée! Un transport venait d'arriver à Saint-Jean de Médua; il apportait de Brindisi du pain de guerre, de la farine, du fourrage et une somme de deux millions de *dinars* en petite monnaie qui permettrait d'acheter sur place quelques vivres. C'était le salut, et il venait de la France.

Avec quelle émotion le prince Alexandre témoignait sa reconnaissance envers le gouvernement de la République, quand, vers la fin de la journée, j'allai lui porter mes félicitations à l'occasion de son anniversaire : « Ah! monsieur Boppe, s'écria-t-il en me voyant, quel cadeau la France m'a envoyé aujourd'hui pour ma fête; elle ne pouvait m'en faire un plus beau ni qui me rendît plus heureux!... » Et il dit l'angoisse dans laquelle il avait vécu tous ces derniers jours à la pensée que ses soldats étaient sur le point de mourir de faim... « Si, ce matin, vous aviez vu mes ministres! quelle figure ils faisaient quand, je suis entré dans la salle du Conseil!... » Mais la Providence avait permis qu'au moment où la situation était désespérée, ces vivres de France arrivassent. Heure par heure, le prince se faisait tenir au courant de leur déchargement; il avait l'assurance que l'opération serait terminée avant la nuit; des centaines d'hommes y travaillaient; rapidement tout était mis hors de la portée des canons de la flotte autrichienne, et des dispositions étaient prises pour que, dès le lendemain, une partie de la cargaison parvînt à Scutari.

Les ministres n'en restaient pas moins inquiets; car les quelques centaines de tonnes de vivres débarquées de la *Ville-de-Brindisi* n'assuraient que pour cinq ou six jours la subsistance de l'armée: la famine était donc toujours menaçante et il

était indispensable que de nouveaux transports arrivassent sans retard à Médua. Mais, de sa base de Cattaro, la flotte austro-hongroise guettait les mouvemens des navires alliés et faisait de chaque expédition de vivres vers Saint-Jean de Médua une véritable opération de guerre, car il ne suffisait pas de convoyer le transport, il fallait encore assurer sa protection pendant le déchargement. Le coup de main tenté le 17 décembre, sur l'insistance du gouvernement de la République, avait réussi; une nouvelle expédition aurait-elle le même succès ? Les risques étaient, en tout cas, si grands que le gouvernement serbe ne pouvait pas compter que son armée pût être ravitaillée d'une façon régulière au moyen d'un port d'un accès si dangereux. Et pourtant, chaque jour, affamés, de nouveaux soldats entraient à Scutari. Les attachés militaires, les médecins étrangers détachés à l'armée, s'en étonnaient. Il leur avait semblé qu'une quarantaine de mille hommes seraient à grand'peine sauvés du désastre; on en comptait 60 000, 70 000, 80 000 et sans cesse l'effectif augmentait, à la satisfaction des ministres serbes qui, connaissant le caractère de leurs compatriotes, nous disaient : « Ils viendront en plus grand nombre que vous ne vous y attendez. Avant d'être soldats, ce sont des paysans; ils savent les difficultés que rencontre une troupe nombreuse en hiver dans la montagne; ils vont donc par petits groupes; ils prennent des chemins différens; ils mettront du temps pour arriver, mais ils arriveront. Il en est qui, découragés, s'arrêteront en route et voudront rentrer chez eux, mais quand ils apprendront que le Gouvernement s'est reformé à Scutari, ils viendront... »

Dans ce troupeau humain il n'y avait plus ni ordre, ni discipline. Certains officiers craignaient que la Serbie ne fût irrémédiablement battue; ils se refusaient à croire qu'elle pût continuer la lutte et considéraient presque leur tâche comme terminée, tandis que des agens à la solde de l'Autriche parcouraient les cantonnemens, excitaient les soldats à abandonner un gouvernement qui les avait conduits à la ruine, et, en vantant les bienfaits de l'administration autrichienne en Serbie, cherchaient à les amener à rentrer dans leurs foyers où leurs familles les attendaient.

Sous l'énergique impulsion du Régent, les ministres, réconfortés d'ailleurs par les encouragemens qui leur venaient de la Quadruple Entente, s'efforçaient de reprendre l'armée en main.

Un congé était accordé au vieux voïvode Poutnik; la réorganisation de l'état-major général était préparée; mais, pour que des mesures utiles pussent être prises, il fallait la présence du ministre de la Guerre. Le titulaire de ce portefeuille séjournant à Salonique, un successeur dut lui être donné par le Cabinet. Ce fut le colonel Terzitch. Le nouveau ministre de la Guerre jouissait dans l'armée comme parmi le peuple d'une grande autorité; on l'estimait pour son honnêteté, son esprit de décision et pour les réelles qualités de commandement dont il avait fait preuve à la tête de la division de Choumadia. Le colonel Terzitch avait été personnellement désigné par le Régent au choix de ses ministres et aucune nomination ne pouvait être plus heureuse au moment où arrivait en Albanie le général de Mondesir avec l'importante mission militaire que le gouvernement de la République avait tenu à mettre à la disposition du gouvernement serbe pour la réorganisation de son armée.

En raison de l'impossibilité d'assurer d'une façon régulière le ravitaillement par Saint-Jean de Médua, cette réorganisation ne pouvait se faire dans la région de Scutari. Après d'assez longues hésitations, le Régent, l'état-major général et le Gouvernement reconnurent la nécessité du transport de l'armée sur un terrain plus favorable. Une fois ce parti pris, ils s'en rapportèrent entièrement aux Alliés pour le choix de la région et pour la préparation de toutes les mesures qu'entraînerait l'évacuation, le départ de l'armée devant être accompagné du départ du Gouvernement et de celui des nombreux fonctionnaires et des milliers de réfugiés qui avaient suivi le Gouvernement dans sa retraite. La Serbie remettait ainsi son sort entre les mains des Alliés, elle les suppliait seulement de prendre de rapides décisions.

La situation devenait en effet difficile à Scutari ; les autorités monténégrines s'accommodaient mal de la présence des Serbes à l'égard desquels les Albanais, excités par des agens autrichiens, témoignaient les plus mauvaises dispositions ; les Bulgares d'autre part avançaient sur Elbassan et menaçaient la vallée du Mati. De Durazzo, Essad pacha avertissait le Gouvernement des risques qu'il courait à Scutari ; il l'engageait à se retirer auprès de lui pendant que les communications étaient encore libres, car il craignait, si les Italiens ne venaient pas promptement à son secours, d'être obligé d'évacuer Durazzo.

Les Alliés se concertaient; sans que le lieu de la réorganisation fût choisi, le principe de l'évacuation était arrêté, mais les Serbes se préoccupaient des conditions dans lesquelles l'opération se ferait : ils hésitaient à laisser diriger par la voie de terre sur Durazzo et Vallona leur armée trop fatiguée pour faire à pied un si long voyage; ils craignaient qu'il ne mourût en route un grand nombre de leurs soldats; ils se demandaient d'ailleurs si, avant que les dernières troupes n'y fussent parvenues, Durazzo ne serait pas tombée entre les mains des Austro-Bulgares. Aussi le Gouvernement insistait-il de la manière la plus pressante pour que l'évacuation se fît par Saint-Jean de Médua et non par Durazzo et Vallona.

Tandis que les gouvernemens délibéraient, la situation à Scutari s'aggravait. Dans la ville, bombardée chaque jour par des avions autrichiens, l'existence était devenue de plus en plus difficile; les réfugiés, qui parvenaient à grand'peine à se nourrir, s'inquiétaient de l'attitude des Albanais, de l'avance des Autrichiens et des Bulgares; ils assiégeaient en foule les ministères serbes, les légations et les consulats, réclamant un moyen pour quitter Scutari et, malgré les détails navrans qui parvenaient de Saint-Jean de Médua sur les souffrances de ceux qui campaient sur le rivage en attendant vainement un bateau, chaque jour augmentait le nombre de ces malheureux. Il régnait une véritable fièvre de départ, dont les étrangers étaient atteints aussi bien que les Serbes; les dispositions que l'on voyait prendre en prévision de l'évacuation de l'armée et du transfert à l'étranger du Gouvernement contribuaient encore à augmenter l'énervement général. Plus heureux que les Serbes, les étrangers partirent les premiers.

Le 25 décembre, avec tous les Français de Serbie réfugiés à Scutari, le personnel de nos diverses missions militaires pouvait prendre place à bord d'un petit transport, la *Ville-de-Bari*, qui avait apporté des vivres à Saint-Jean de Médua; les missions sanitaires anglaise et russe avaient réussi à s'embarquer quelques jours auparavant.

Il ne restait plus avec le gouvernement serbe que les quatre ministres alliés et ceux de leurs collaborateurs qui, depuis le 20 octobre, partageaient avec une inlassable bonne humeur et le plus exemplaire dévouement les vicissitudes de leur vie errante. Ils pouvaient se demander quel allait être leur sort.

Des informations sûres représentaient les Autrichiens comme décidés à marcher sur Sculari ; on pensait qu'ils ne trouveraient pas de résistance au Monténégro ; il devenait évident que l'armée risquait d'être encerclée, si elle n'était pas rapidement évacuée. Le Gouvernement ne cessait de mettre les représentans alliés en garde contre cette éventualité. Quoi qu'il arrivât, le prince Alexandre déclarait qu'il était décidé à rester au milieu de ses soldats ; les ministres ne pouvaient qu'imiter le Régent. Les Serbes combattraient, s'ils y étaient obligés, mais, comme ils n'avaient plus de munitions, et que les armes leur faisaient presque complètement défaut, cette suprême lutte ne pouvait aboutir qu'à un désastre, à une capitulation.

Tout en craignant d'être bientôt réduit à cette extrémité, le Gouvernement continuait à préparer l'évacuation de l'armée, faisant cantonner le plus grand nombre de ses troupes autour d'Alessio pour les mettre plus à portée du ravitaillement.

Mais la décision tant attendue arrivait enfin. Sur l'initiative du gouvernement de la République, les Alliés avaient décidé que l'armée serait conduite à Bizerte et embarquée à Saint-Jean de Médua en même temps qu'à Durazzo et à Vallona. Un premier départ de quelques centaines d'hommes se faisait à Médua. L'armée serbe allait donc être sauvée, et, cette fois encore, le salut lui venait de la France.

A la nouvelle que l'évacuation était commencée, la joie la plus vive se manifesta parmi les soldats ; ils avaient au début montré une certaine répugnance à l'idée d'être transportés au delà des mers ; maintenant, ils témoignaient leur satisfaction d'aller en Tunisie, d'où ils se voyaient déjà revenus au bout de quelques mois pour reconquérir le sol national. Rassuré sur le sort de l'armée, le Gouvernement pouvait penser à son propre départ. Des dispositions étaient prises pour l'accueillir à Aix en Provence et pour hospitaliser en Corse et dans diverses régions de la France les députés, les fonctionnaires et les réfugiés.

Mais les événemens marchaient ; du Monténégro, des nouvelles pessimistes arrivaient ; les Autrichiens s'étaient emparés du mont Lovtchen, ils avaient engagé des pourparlers de paix. Scutari était menacé ; les Serbes se trouvaient en danger ; il n'y avait plus un instant à perdre pour évacuer l'armée. L'opération pourtant se faisait avec une lenteur inquiétante ; le Gouvernement ne savait même plus si ses troupes étaient conduites à

Bizerte ou, comme certaines informations le lui faisaient croire, à Corfou. Les communications télégraphiques étaient en effet interrompues et la difficulté de se tenir en contact avec les Cabinets alliés aggravait encore la situation. Il n'était plus possible de rester plus longtemps à Scutari ; on y attendait d'ailleurs d'un instant à l'autre le roi Nicolas et le corps diplomatique accrédité auprès de lui qui fuyaient devant l'Autrichien ; l'armée serbe et la foule des réfugiés étaient à la merci d'un coup de main de l'ennemi ; il fallait à tout prix précipiter l'évacuation ; dans l'intérêt de la cause serbe, le Gouvernement et le Régent étaient dans la nécessité de se rapprocher des Cabinets alliés.

Le 13 janvier, à onze heures du matin, M. Pachitch nous annonçait qu'en raison de la situation créée par la capitulation du Monténégro, le Gouvernement avait décidé de quitter dès le lendemain matin Scutari et de nous emmener avec lui à Saint-Jean de Médua, où nous serions dans la soirée prêts à nous embarquer sur le bâtiment qu'il nous priait de demander d'urgence à nos gouvernemens. Où le Gouvernement irait-il ensuite? M. Pachitch l'ignorait; il ne pouvait en effet indiquer la ville où il transférerait le siège du Gouvernement avant d'avoir appris avec précision dans quelle région les Alliés faisaient la réorganisation de l'armée.

Depuis plusieurs jours le ministre d'Italie avait reçu de son gouvernement l'autorisation de télégraphier directement au duc des Abruzzes, commandant en chef l'armée navale de l'Adriatique, s'il avait besoin d'un bâtiment de guerre. Le baron Squitti ne doutait donc pas que le bateau demandé par M. Pachitch n'arrivât en temps utile, à condition toutefois que le télégramme qu'il allait envoyer parvînt à sa destination. Le poste de T. S. F. du consulat général d'Italie, qui était le seul moyen dont nous disposions pour télégraphier, n'avait pu fonctionner depuis vingt-quatre heures, les stations de Tarente, de Bari et de Brindisi n'ayant répondu à aucun de ses appels; serait-on plus heureux aujourd'hui? Après deux heures d'essais infructueux, le télégramme fut enfin expédié. M. Pachitch en était aussitôt informé et il ne restait plus qu'à faire ses préparatifs de départ.

Nous étant toujours attendus à quitter Scutari précipitamment, chacun de nous avait des chevaux à sa disposition. Quoique Saint-Jean de Médua ne fût qu'à dix ou onze heures de marche,

on s'organisa comme pour un long voyage. Nous partions en effet le lendemain pour Médua et nous avions l'espoir de nous y embarquer le soir même si nous trouvions un bateau; dans le cas contraire, nous devrions, ainsi que les ministres serbes, retourner à Alessio pour y coucher et y rester jusqu'à ce que l'embarquement fût possible. Si l'avance des Autrichiens nous mettait en danger avant que nous fussions parvenus à nous embarquer, notre seule ressource serait d'aller à cheval jusqu'à Durazzo, et peut-être même jusqu'à Vallona. Il était donc prudent de préparer nos caravanes en vue de cette éventualité.

Jamais, depuis le début de l'exode, nous ne nous étions trouvés devant un tel inconnu; nous marchions à l'aventure.

Une fois encore, il nous fallait détruire ce qu'il restait de nos papiers et de nos chiffres.

Le 14 janvier, dès trois heures du matin, la caravane se préparait sous la surveillance de M. Briot, notre hôte dévoué; à six heures, tout était prêt; la caravane du ministre d'Angleterre passait devant notre porte; nous la suivons. Il faisait encore nuit; les rues étaient silencieuses, désertes, le bazar endormi. Dans la lumière naissante, nous longeons la forteresse; nous sommes déjà assez loin dans la campagne quand le jour est complètement levé. La route est sèche, facile; elle est très animée : des groupes, des cavaliers isolés, des piétons en grand nombre se hâtent vers Alessio et Saint-Jean de Médua. Des détachemens de cavalerie dirigés sur Durazzo nous dépassent. La plaine entre la Bojana et le Drin est monotone; le ciel est gris; les villages, rares, paraissent abandonnés; une impression générale de tristesse plane sur la région. Des vols de corbeaux tachent de noir l'horizon. Les cadavres de chevaux que, dès la sortie de Scutari nous avions fréquemment trouvés sur notre chemin, se montrent plus nombreux; par endroits, il y en a cinq, six, dix étendus les uns à côté des autres. Enlizés dans la boue, maintenant séchée, ils gonflent la route qui en est comme pavée; de ces bouffissures se dégage une odeur qui effraye nos chevaux; ils s'arrêtent; il faut un effort pour les amener à marcher sur ces cadavres. Le charnier à travers lequel nous cheminons s'accroît sous nos yeux : épuisé, le cheval d'un soldat ou d'un réfugié ralentit sa marche et tombe; aussitôt l'homme défait la charge, prend sur lui ce qu'il peut porter, abandonne le reste sur le sol ou le jette sur un char, s'il en vient à passer

un en ce moment et, sans un regard sur la bête qu'il abandonne, il continue sa marche vers la mer. Un instant le cheval reste couché, puis, comme dans un mouvement de lassitude et de désespoir, il se jette sur le côté et, quand on passe auprès de lui, on le voit la tête étendue sur le sol, l'œil éteint, la bouche haletante. Il meurt et, quelques mètres plus loin, un autre meurt comme lui. Ceux qui nous ont suivis sur cette route d'épouvante ont vu des hommes mourir. Cette tristesse nous a été épargnée, mais bien des vivans ne valaient guère mieux que des morts parmi les soldats des cantonnemens d'Alessio.

Vers une heure de l'après-midi, nous faisons une courte halte à Kakarich dans la chaumière où le colonel Givanovitch a installé l'état-major de sa division. Là, nous apprenons que le Gouvernement a passé il y a peu de temps. Partis à trois heures du matin de Scutari, M. Pachitch et ses collègues avaient l'intention de s'arrêter à Alessio; mais, la nouvelle s'étant répandue qu'un bateau était arrivé dans la matinée à Saint-Jean de Médua, ils s'étaient décidés à aller directement jusqu'à la mer, car ils supposaient que le bateau signalé était celui que le Gouvernement et les ministres alliés attendaient pour s'embarquer.

A partir de Kakarich, la route devient mauvaise; des fondrières ralentissent notre marche, et ce n'est que tard dans l'après-midi que nous apercevons de l'autre côté du Drin la forteresse d'Alessio. A quelques centaines de mètres du pont d'Alessio, nous rencontrons le médecin-major Blanc; il nous confirme que la *Ville-de-Bari* chargée de pain de guerre et de farine est arrivée dans la matinée à Saint-Jean de Medua et qu'elle doit repartir dans la soirée avec des soldats; le docteur suppose que les contre-torpilleurs italiens qui escortent ce petit transport sont destinés à embarquer le gouvernement serbe et le corps diplomatique; ce dont il est sûr, en tout cas, c'est du départ des 1 200 soldats dont il vient de passer la visite; il les a vus quitter Alessio et se mettre en route en chantant; il pense qu'ils sont maintenant en train de monter sur le bateau qui les conduit vers le salut.

Il n'y avait pas une minute à perdre ; un bateau était à Médua; il fallait aussitôt que possible arriver à la mer; la caravane se hâte. La fatigue avait déjà commencé à se faire sentir ; la pensée du bateau sur la rade nous rend des forces ; on presse les chevaux ; mais la route tourne autour de la baie et

s'allonge interminable ; bientôt d'ailleurs elle est si encombrée que nous n'avançons plus qu'avec difficulté; il faut lutter pour se frayer un passage à travers le lent et continu défilé de chars à bœufs, de voitures et de convois de chevaux ou d'ânes portant les milliers de caisses de biscuits et les sacs de farine hâtivement débarqués de la *Ville-de-Bari* et dirigés vers les cantonnemens des troupes serbes. Mais voici qu'aux convois se mêlent des soldats ; ils marchent, ils marchent en file ininterrompue ; ils ont la tête basse, la mine farouche ; leurs officiers en nous croisant nous regardent d'un air sombre ; que se passe-t-il dans ces cerveaux ? Nous ne devions le savoir qu'en arrivant à Médua : ces malheureux refaisaient dans un morne silence le chemin qu'ils avaient, dans la matinée, fait si gaiement en chantant ; ils avaient vu le bateau sauveur ; déjà ils étaient rangés sur la rive prêts pour l'embarquement, quand un contre-ordre était venu ; ce n'était plus des soldats serbes que devait prendre à son bord la *Ville-de-Bari*, mais M. Pachitch, ses ministres, quelques députés avec leur famille et le corps diplomatique. Quelle ne dut pas être la déception de ces hommes ! et comme on comprend la tristesse qu'avait pour eux l'étape du retour vers ces cantonnemens de misère qu'ils avaient cru avoir abandonnés pour toujours !

L'embarquement de l'armée devait commencer dès le lendemain. En moins de cinq semaines, elle devait être tout entière transportée à Corfou, sans un seul accident, grâce à l'activité de la flotte des Alliés et particulièrement au zèle incomparable de la marine française.

Longtemps nous marchâmes sous le regard de ces soldats, obsédante vision dont le souvenir fait mal. Mais la nuit était venue ; à l'approche de la mer, nous sentions le vent se lever, bientôt il souffla en tempête ; nous traversions un véritable grain de neige fondue, de pluie glaciale ; sous cette rafale les chevaux hésitaient ; nous avancions avec peine et dans l'obscurité, nous ne pouvions plus suivre nos gendarmes. Il fallait à chaque instant s'interpeller, s'appeler, pour s'assurer que la caravane était au complet. Subitement dans cette pluie sinistre, des lumières pointent de tous côtés. Assez près de nous sur la gauche, les feux d'un bateau ; de la terre on échangeait avec lui des signaux lumineux ; nous étions donc enfin à Saint-Jean de Médua dont nous ne distinguions pas encore les quelques

maisons. Mais les lumières qui nous entouraient nous indiquaient bien que nous nous trouvions sur cette plage funeste; leur faible éclat provenait de ces foyers autour desquels se serraient, tremblans de fièvre, les réfugiés, vieillards, femmes et enfans, qui depuis des semaines attendaient, sans abri, un bateau chaque jour promis. Nous passons, pleins de pitié, à travers ces groupes, nous guidant sur les fenêtres éclairées qui annoncent les bâtimens de la douane et du commandant du port de Médua. Mais un obstacle se dresse devant nous dans la nuit; c'est la foule des réfugiés qui se presse aux environs du point d'embarquement, cohue sans nom, hauts fonctionnaires, officiers, députés, s'efforçant de se pousser dans l'espoir d'être l'un des élus qui seront autorisés à prendre, avec le Gouvernement, passage sur la *Ville-de-Bari*.

La caravane réussit à franchir cette muraille humaine, et tandis que le lieutenant Hassan Sirdari met nos bagages à l'abri, nous gagnons la douane.

Une échelle plutôt qu'un escalier conduit au premier étage de cette baraque secouée par la tempête. Sur un étroit couloir où s'entassent, à l'abri de la pluie, ministres serbes et secrétaires de légation, trois petites portes donnent accès à de misérables pièces. Dans l'une, qui sert de bureau à la station de radio-télégraphie italienne, le ministre d'Italie s'est réfugié. L'amiral Trowbridge fait les honneurs de l'autre, recevant avec son flegmatique sourire les ministres serbes, les représentans alliés qui successivement arrivent, épuisés, glacés par les misères dont ils ont été les témoins et sans doute aussi un peu inquiets du sort qui les attend. S'embarqueront-ils réellement dans la soirée ou devront-ils passer à Saint-Jean de Médua, et dans quelles conditions, une nuit et peut-être la journée suivante? D'un mot l'amiral rassure son monde : « Le bateau partira ce soir, les ordres de l'amirauté italienne, parvenus dans la journée, par T. S. F. sont formels; mais il faudra attendre le moment propice, » et tout en donnant des instructions à ses officiers, tout en lisant les télégrammes qu'il ne cesse de recevoir, il réconforte l'un d'un verre de wisky, l'autre d'une tasse de thé. Mais la troisième pièce restait fermée. L'amiral m'y fait pénétrer avec mon collègue d'Angleterre, et, spectacle inoubliable de détresse, nous voyons accoudé sur la table de bois blanc, plongé dans ses réflexions, M. Pachitch.

Cet homme, si maître de soi, que les vicissitudes les plus diverses ont toujours trouvé ferme et droit, ne peut dominer l'émotion qui l'étreint. Il va quitter la terre serbe, emmener à l'étranger le Gouvernement, l'armée... Ses souffrances morales donnent à son masque sévère, à sa longue barbe blanche, un aspect tragique. Un instant, nous restons silencieux devant cette douleur ; mais notre entrée a fait sortir le président du Conseil de son rêve ; d'une voix éteinte, il dit ses tristesses, son angoisse devant la gravité du moment, ses appréhensions pour l'avenir : « C'est l'image de la Serbie qui va s'embarquer, » répète-t-il ; mais peu à peu les ministres serbes, abattus, déprimés, désemparés, viennent se grouper autour de M. Pachitch comme s'ils cherchaient un appui, un réconfort. L'un d'eux, en entrant, tombe frappé par tant d'émotions; on couche le malade sur le petit lit de fer qui servait de siège à quelques-uns de ses collègues ; des soins le raniment bientôt, et l'inquiétude que cet accident avait fait naître disparaît heureusement.

Maintenant la petite pièce est comble, mais aussi pleine de silence. Nous laissons M. Pachitch et ses ministres à leurs pensées. Il est huit heures. L'amiral, qui s'est retiré dans la petite maison où il s'est établi près de la douane, a l'attention d'inviter le président du Conseil et les quatre ministres alliés à partager son dîner. M. Pachitch remercie ; il n'a pas faim. Mes trois collègues se rendent avec moi à l'invitation ; le vent souffle toujours avec rage ; la pluie glaciale coupe nos visages ; il faut que de vigoureux matelots nous soutiennent pour nous faire escalader dans l'obscurité les quelques rochers sur lesquels est accrochée la baraque de l'amiral. Réconfortant dîner ! on oublie un instant les fatigues et les émotions de la journée et, tout en mangeant, on écoute les récits de l'amiral. Il dit comment la *Ville-de-Bari* et la *Ville-de-Brindisi* sont arrivées, il y a huit jours, avec leur chargement de farine et le pain de guerre pour les Serbes et les Monténégrins, et comment, en entrant dans le port, la *Ville-de-Brindisi*, ayant touché une mine, a sauté et sombré en quelques minutes. On voit encore ses mâts émerger au-dessus de l'eau dans le port, devenu, depuis les attaques de la flotte autrichienne, un véritable cimetière de navires. La *Ville-de-Brindisi* avait de nombreux passagers : infirmières américaines, volontaires monténégrins arrivant d'Amérique; beaucoup disparurent avec le bateau, d'autres se

jetèrent à l'eau ; parmi ces derniers se trouvait mon voisin de table, aide de camp de l'amiral, qui revenait de Brindisi. Il nagea longtemps, presque nu, et réussit à se maintenir jusqu'au moment où il fut repêché. Avec d'autres naufragés, vivans ou morts, il fut apporté dans la petite pièce qui nous sert maintenant de salle à manger. L'amiral, aidé de quelques hommes de cœur, frottait, frictionnait ces corps, dont la plupart restaient inanimés. Il fallait de l'alcool. Quelqu'un se souvint qu'une caisse d'eau-de-vie, destinée à quelque ambulance russe, traînait sur la rive. Vite on la cherche, on la défonce, et on frictionne avec plus de succès les malheureux rescapés. Cette eau-de-vie sauva bien des naufragés ; c'est à elle que mon voisin dut la vie. Toute la caisse y passa, moins une bouteille. « Vous la videz en ce moment, » ajouta l'amiral, en remplissant de nouveau nos verres.

Le vent continuait à hurler au dehors ; de temps en temps, un officier entrait ; il rendait compte des dispositions prises pour l'embarquement. Vers dix heures, l'amiral se leva : « C'est le moment, dit-il. Je vais maintenant accompagner à bord le gouvernement serbe et les ministres alliés ; la vedette a quinze places, voyons... » Et il compte sur ses doigts : « M. Pachitch, six ministres serbes avec deux dames, les quatre ministres d'Angleterre, de France, d'Italie et de Russie, l'officier italien du port et moi ; cela fait le compte ; allons... » Nous demandons ce que l'on fera de notre personnel, de nos bagages, et surtout de nos chiffres. L'amiral promet que tout sera embarqué.

A tâtons, sur les rochers d'abord, sur la rive, à travers un amoncellement de caisses, de sacs, dans la boue, sous la pluie, nous marchons péniblement. L'obscurité est complète. Nous voici sur un ponton ; nous sautons dans la vedette dont nous remplissons l'étroite cabine. Ministres serbes, ministres alliés sont là, serrés les uns contre les autres ; on voudrait parler, mais les paroles restent dans la gorge ; le moment est tragique : ce n'est pas le lieu des banalités. Quant à dire ce à quoi l'on pense, personne ne l'ose ; le silence convient en un pareil instant. La vedette part, emportant le gouvernement serbe et les ministres alliés. Pendant sept à huit minutes, qui ont semblé des heures, elle navigue, ballottée sur les vagues. Un choc nous fait comprendre qu'elle a accosté la *Ville-de-Bari*...

AUGUSTE BOPPE.

VISITES AU FRONT

(JUIN 1916)

II[1]

DE L'ARGONNE A REIMS

Les jours suivans, nous avons vu les autres secteurs de la forêt, chacun commandé par un brigadier faisant office de divisionnaire. L'auto nous conduisait jusqu'à quelque village, — Florent, Clain ou Les Islettes, — au fond d'une de ces vallées qui séparent les arêtes diverses de l'Argonne. Nous retrouvions partout l'épouvantable boue qui semble ne jamais sécher, l'eau des plaines ne s'évaporant guère sous l'épaisse feuillée et délayant sans pouvoir y filtrer, la glaise. On pataugeait jusqu'au premier poste où, du fond d'un souterrain, des soldats nous tendaient des casques, et l'on prenait avec joie le boyau de communication, le boueux fossé où le pied trouve enfin, sous l'eau jaune, l'appui du rondinage.

Le général D..., commandant le secteur, nous faisait l'honneur de nous conduire, avec quelques officiers de son état-major, et puis, à chaque poste où nous passions, le chef de ce quartier ou l'un de ses lieutenans. Nous finissions par être une petite troupe; on cheminait par groupes, en causant, et, sous les dehors uniformes, c'était toujours une surprise, — les officiers

(1) Voyez la *Revue* du 15 décembre 1916.

de réserve étant les plus nombreux, — de découvrir la personne originale, ancienne et véritable, celle qui, dans « le civil, » avant la métamorphose pour la guerre, apparaissait d'abord comme un individu distinct. Encore une fois, dans l'armée, on retrouvait la France et son infinie diversité. Tel capitaine, en qui l'on n'avait vu d'abord que l'arme et le grade, se révélait d'un métier et d'un monde tout voisins du vôtre. L'un nous parlait de son maître Boutmy et d'Anatole Leroy-Beaulieu; un autre, du Canada, où il a créé une grande ferme et s'est même fait naturaliser; mais à la première nouvelle de la guerre, il a rallié la France.

Parmi les hommes, une rencontre inattendue fut celle d'un ami de Basse-Bretagne, d'un pêcheur qui, je ne sais plus comment, avait passé des Fusiliers marins dans la Coloniale. Je ne l'aurais pas reconnu s'il ne m'avait fait signe. Le pauvre pêcheur d'avant la guerre, si timide alors, un peu sauvage, d'une sensibilité toute bretonne, avec cela malade, — incurablement, disaient les médecins à qui des amis l'avaient adressé... A la mobilisation, il était parti tout de même. Mais, au dépôt de Cherbourg, son mal, un ulcère à l'estomac, le terrassait à la première marche. Hôpital, opération, miraculeuse réussite. Trois mois de convalescence, et le voilà versé dans un corps qui partait pour l'Argonne. Je trouvai un homme rajeuni de vingt ans : un air de force et de calme, la figure jadis exsangue, maintenant pleine et colorée sous le hâle, une allure d'aplomb et même de fierté qui contrastait avec ce que les yeux bleu de mer avaient conservé, malgré tout, d'enfantin et de sensible. Pendant que mes compagnons visitaient les dessous d'un fortin, nous causions; je l'interrogeai sur sa croix de guerre.

« *Celui-là?* disait-il avec l'accent chantant et martelé de Tréguier, et modelant encore son français sur sa langue natale, *celui-là*, j'ai eu parce que *je suis été* de bonne volonté. Souvent qu'on en demande des hommes de bonne volonté pour aller couper du fil de fer devant les Boches! Oh! des coups comme ça, y a pas à faire tant de cas; c'est pas si *dangéreusse* que vous croyez, surtout la nuit et en hiver par temps bouché! Sûr, faut se couler comme le chat, à ras de terre... Faut pas se presser, c'est le principal. C'est comme pour aller sur le bout-dehors changer le foc par gros temps. Une fois seulement, j'ai trouvé long,

et personne pour donner la main. Y avait du Boche crevé. Plus de quinze jours qu'ils étaient là! On avait mal au cœur! Et pas moyen d'aller les enterrer : les autres tiraient sitôt qu'on approchait. Alors fallait bien que quelqu'un se propose pour aller mettre du camphre dessus, la nuit. Ah! j'ai pas été vite! J'aurais pu compter les cailloux. Au moindre bruit!... L'endroit était repéré. Enfin, j'avais *envoyé* un sac plein avec moi ; j'ai tout mis. Oui, bien sûr! du camphre : on en a exprès pour ça, et puis pour se mettre dans le nez comme du tabac. Après ça, on pouvait respirer. Le cap'taine qui voulait me proposer pour passer sous-officier! Dommage! Paraît que faut savoir écrire! Mais ça, vous savez bien, c'était seulement une corvée de propreté! »

Il le croyait vraiment. Il avait été ramper de nuit sur ces corps, sous les fusils braqués, comme il eût été patiemment nettoyer de poisson pourri la cale d'un chalutier. Il y eut une certaine histoire de combat à coups de crosse et puis de corps à corps... Les yeux qui avaient vu ces horreurs, vu tant d'hommes mourir, gardaient toute leur innocence, toute leur limpidité bleue. Celui-là, au fond, n'avait pas changé. Il était resté marin et Breton : la résistance aux influences nouvelles, c'est le trait propre à sa vieille race.

Le commandant de ce poste nous fit ses adieux à la française. Du chablis et, le verre à la main, un petit discours. Ah! le merveilleux orateur! Mince, droit, tendu, il vibrait comme un bel instrument. Avec quelle brève énergie il dit sa confiance et la volonté des hommes! Quels accens il trouva pour saluer nos Alliés, proclamer la cause et l'idéal communs! Les Anglais étaient électrisés.

Nous arrivions à la limite d'un quartier de l'Argonne, à l'extrémité du plateau qui domine la vallée de la B... Au bord de cette arête, un balcon que rien, semble-t-il, ne masquait, permettait de surveiller librement la position ennemie de l'autre côté de la vallée. Le général, après nous avoir répété qu'il serait dangereux pour chacun d'y rester plus de deux minutes, s'y était installé pour nous y recevoir tour à tour et nous expliquer la partie qui se joue là depuis si longtemps. Voici à peu près ce que nous avions sous les yeux. En face, la forêt, qui remontait d'une longue pente. Verte et riche forêt de juin, depuis

le bas jusqu'à mi-côte, tout le long de la position française que les batteries boches ne peuvent atteindre. Grise forêt de décembre par en haut, où l'ennemi reçoit de plein fouet notre tir. C'est un des paradoxes de la guerre moderne que, sur une côte, l'avantage n'est pas toujours à celui qui domine, mais souvent à celui qui se bat en montant. Tout en bas, des prés d'un vert splendide, et qui tournent avec la vallée, avec les luisans d'une petite rivière, avec une route dont une grosse bâtisse à demi détruite marque le coude. Cette ruine, c'est le Four de Paris, un des lieux célèbres de cette guerre d'Argonne, comme la Fille-Morte, les bois de la Harazée, de la Gruric. A droite de la bâtisse, sur la route blanche qui par là cesse d'être « défilée, » une tache obscure : un cheval mort, — celui d'un vaguemestre qu'une marmite allemande hier matin a broyé. Les débris de l'homme ont été recueillis ; le cheval reste là. Un peu plus loin, toujours du même côté, des traînées grises, comme de la terre retournée, évoquent un triste souvenir. . . . .
. . . .

La canonnade augmentait, tandis que le général, — si simple, placide, presque bourgeois, avec sa canne et sa houppelande bleue, — nous donnait très vite ces détails, et puis, pour ses observations personnelles, s'attardait longuement sur son dangereux belvédère. Ce jour-là, les 75 donnaient sans arrêt, sans doute pour empêcher les canons d'en face de s'en aller faire nombre devant Verdun. Depuis le matin, nous les entendions aboyer, de plus en plus bruyans, à mesure que nous approchions de la crête, — si près, enfin, que le coup vous secouait comme lorsque la foudre semble tomber et claquer à vingt pas. Une batterie tirait par-dessus nous, à quarante mètres en arrière, pendant que nous étions à ce balcon. Les Allemands, jusqu'à dix heures, n'avaient presque pas répondu, mais à la fin l'irritation venait, et les coups profonds commençaient à devenir fréquens au milieu des claires détonations françaises. Maintenant, au milieu de ces fracas, nous descendions vers la rivière. Raide et longue dégringolade par des tunnels, des couloirs obliques, en zigzags, et masqués toujours, du côté de l'ennemi, de feuillages ou de paillassons.

Quand nous atteignîmes les splendides prés verts, et puis la route au fond de la vallée, le duel était établi, continu. Sur la crête que nous venions de quitter, on entendait tomber les

lourds tonnerres allemands. Nous allions, visitant toujours des abris, des postes, des fortins, au milieu d'une population silencieuse et bleue, le long de la pente boisée dont le haut est aux mains de l'ennemi. Dans cette profondeur, entre les deux artilleries dont les coups s'entre-croisaient, la sécurité était absolue. Nous étions « sous la voûte d'acier, » et l'on sentait l'air trembler continûment. Cris perçans, éperdus, entre les fracas d'explosions, des aveugles créatures qui passent là-haut, et qui ne veulent rien que détruire et tuer. Sinistres et sifflantes vibrations que l'on entend se propager avec une lenteur qui étonne, avancer comme par saccades à travers les résistances de l'air. Le ciel n'était que grisaille uniforme : on eût dit chaque fois qu'il se fendait, qu'une puissance furieuse s'acharnait à le déchirer longuement, d'un bord à l'autre, avec le bruit progressif et craquant d'une large et forte étoffe qui s'arracherait tout droit entre deux mains vigoureuses. On sentait si bien des lignes se tracer, des fissures s'ouvrir et traverser le milieu du ciel, que l'on renversait la tête en cherchant instinctivement ce qui passait là. Ce n'étaient que des obus de 77, de 75 et de 90 (90 de montagne), mais on percevait la violence énorme de la guerre, le surhumain des forces que l'homme, aujourd'hui, déchaîne contre l'homme.

Parfois, un bref répit, un intervalle de silence, et presque aussitôt, dans l'espace un instant délivré, on recommençait d'entendre l'intarissable et confus tire-lire des alouettes, joie frissonnante, invisible, mais qui semblait remplir tout le ciel. Elles montaient des longs prés, au bord de l'eau courante, — des longs prés en fleurs où la guerre a tendu partout ses fils d'acier. Elles ignoraient la guerre. Chantant à leurs nids, au matin, au jeune été naissant, elles passaient à travers les mortelles volées.

***

Une dernière course nous a menés, à travers la région des plus grands bois, jusqu'à la dernière pente orientale de l'Argonne. Je revois de vastes ravins de forêt, que surveillent des postes de seconde ligne. Toujours la surprise de ces paysages et de ces décors de légende : huttes de glaise, de rondins et de ramées dans l'épaisseur des sous-bois, et s'en distinguant à

peine. Ces demeures semblaient avoir été là de tout temps, à la fois mystérieuses et naturelles, comme celles de quelque animal inconnu de la forêt. Au-dessous, en houles de feuillages, descendait très bas et très loin le peuple des hêtres. On ne voyait que la face qu'ils présentent au ciel, tous les grands dômes lustrés que le vent çà et là remue, ouvrant, comme en d'épaisses graminées, des profondeurs tressaillantes. On était là, semblait-il, très loin d'aujourd'hui et de tout ce qui nous obsède; on entrait dans la paix et l'indifférence des choses que l'homme n'a point faites. Les lents mouvemens de toutes ces vertes têtes fraternelles semblaient ceux d'un long rêve engourdi. Et puis, si l'on se retournait, dans le profond demi-jour, parmi les fougères et les colonnes grises de la futaie, on voyait des feux comme ceux qu'allument les bûcherons en automne, des flammes claires, jaillissantes, et des fumées. Mais de ces fumées le bleu sourd, par en bas, semblait persister, immobile, — et l'on reconnaissait, au second coup d'œil, des groupes de soldats assemblés à l'heure de la soupe. Sans doute les voix s'étaient tues à l'approche des officiers.

Plus loin, nous arrivions, comme la veille, à l'extrême bord d'un plateau; mais, cette fois, c'était la fin de l'Argonne. Sur la gauche, un dernier éperon s'avançait, enveloppant de noirceur luisante un profond repli de la forêt. A droite, elle reculait derrière nous, dans la direction de la Fille-Morte, dévastée de ce côté par un coup de mine : long cratère où le regard ne rencontrait que cendres blêmes et scories. Mais en bas, dans l'Est et le Sud-Est, la plaine bleuissait à d'infinies distances, et la vue de ce libre espace remuait plus que tout ce qu'on avait aperçu dans les bois des images de la guerre. Cette claire étendue qui s'en allait vers la Meuse, c'était un morceau de la France captive...

On se penchait pour mieux regarder, écouter. Oh! l'étrange, l'anxieux silence! Avaucourt et son bois tragique étaient à deux lieues, mais autour de Verdun les canons se taisaient ce jour-là. Rien de vivant en vue, rien seulement qui remuât. Une immense solitude. Tout en bas, des villages détruits (Varennes, Boureuil, Vauquois où l'on s'est tant battu), une toute petite portion, — et qui semblait si grande! — de la ligne de ruines qui s'allonge continûment, de la mer du Nord à la Suisse. Toujours la même désolation : des pignons debout, des

cubes ouverts qui n'enferment plus rien, des carcasses de maisons béantes et décapitées. Mais le silence et l'inanimé de ces espaces étonnaient davantage,e ffrayaient presque. On avait la sensation d'un pays mort entièrement, d'une terre que les Allemands auraient vraiment tuée. On songeait à cette idée et ce mot monstrueux des pangermanistes : *Vider un territoire* — le vider de toute sa vieille et naturelle vie humaine, comme on fauche un champ, en y passant ensuite la charrue, pour en changer la flore et la culture. Oui, ils avaient rêvé cela : conquérir une bande nouvelle de France, et puis en extirper l'humanité native.

On prenait une jumelle et l'on regardait des clochers lointains. Je ne sais pourquoi, à les voir agrandis, silencieux et si troubles, changés en fantômes prochains et comme fatidiques, l'impression de mort s'accroissait. Y avait-il encore par là de la vie française? Ce morceau de France interdit et si proche prenait des aspects de mystérieux au-delà...

Nous avons, tout de même, réveillé les Boches. Une batterie de 75 dominait. Le colonel demanda le tirsur une imperceptible raie jaune qui n'apparaissait qu'à la lunette : une tranchée que l'on savait occupée. Quatre abois successifs des bons 75, en arrière : quatre longues huées qui s'éloignent... Ensuite, rien, — on renonce à chercher la chute des obus, quand soudain, très loin, tout au ras de la terre bleuâtre, une lueur blême et comme électrique, étincelle, tout de suite accompagnée dans le même silence, de trois autres, et puis, de fumées qui s'élèvent. Le bruit des éclatemens achevait à peine de nous arriver quand une seconde bordée suivit. A une lieue de distance, les brefs et muets éclairs s'espaçaient en ligne droite, comme pour promener plus méthodiquement la mort. Alors les Boches répondirent. Le dialogue de haine s'engagea.

L'invisible vie, la vie ennemie de la plaine française venait de se révéler.

***

Le lendemain et le surlendemain, nous courions sous le front de Champagne, au long des routes d'où la vue ne s'étend que sur un champ de bataille infini. Massiges, Tahure, les

Hurlus, Suippes, Souain, Saint-Hilaire, Auberives, Mourmelon, Reims, — quels noms aujourd'hui! Depuis deux ans, ils nous hantent, associés pour toujours à nos angoisses, à nos deuils, à nos fiertés; — et le monde entier les a répétés presque chaque jour. Grave impression quand, à la croisée d'un chemin, à Suippes, à Saint-Hilaire, par exemple, le vieux poteau indicateur tournait sa flèche vers Perthes ou vers Tahure. On regardait la route qui ne servait jadis qu'à des rouliers ou des paysans champenois, portant dans leurs carrioles leurs poules aux marchés — la route blanche que ne suivent plus aujourd'hui que des colonnes silencieuses de soldats. Au sortir de l'Argonne, une de ces flèches indiquait la direction de Vouziers, le pays d'ancêtres dont je revois les portraits : graves messieurs en habits prune, dames si françaises en robes roses à paniers, serrant toutes, d'un même geste, avec le même sourire, une rose sur leur cœur.

Combien nous en avons coupé de ces grandes chaussées allongées vers le Nord, et dont on savait qu'elles n'aboutissaient plus!

De lieue en lieue, un soldat surgissait au travers du chemin, le barrant de son fusil. Il fallait montrer des permis, un certain papier rose qu'un brigadier examinait très attentivement.

Il pleuvait, et le deuxième jour, pendant des heures de suite, ce fut cette pluie raide et massive d'orage que sa violence épuise, d'habitude, en quelques minutes. Impossible, nous dit-on, d'aller jusqu'aux tranchées : la craie de Champagne se délayait sous ce déluge; dans les fossés, l'eau blanche devait monter jusqu'aux genoux. Nos soldats y étaient, pourtant, collés à cette craie, indifférens à tout, sauf aux possibles mouvemens de l'ennemi, lui barrant le reste de la France, obstinés toujours à le refouler. On regardait au loin; de leur côté, rien n'apparaissait. Ce monde inanimé fondait dans une vapeur d'eau, sous les obliques rideaux gris.

On regardait tout de même. Quelque part, tout près dans ce pays fantôme, dans cette apparente solitude, commençaient les étendues reprises à l'ennemi. Le matin du 25 septembre 1915, par un jour presque aussi voilé que celui-ci, sur un front de vingt-sept kilomètres, trois cent mille Français surgirent de cette plaine, qui, jusqu'à cette suprême minute, semblait peut-être

aussi vide, — mais les canons avaient tonné pendant soixante-douze heures. Hors de l'abri des tranchées, vague sur vague, ils s'élancèrent, paysans, ouvriers, bourgeois, pauvres et riches, nos enfans, nos frères, rués à ciel ouvert contre des fils de fer et des nappes de mitraille. Partout ils refoulèrent le mur allemand. Ils furent quelques milliers qui en crevèrent, une à une, toutes les épaisseurs et passèrent de l'autre côté; mais la trouée n'était pas assez large, et la muraille repoussée se referma derrière eux. Combien sont mêlés à cette terre que leur sacrifice a reconquise et sanctifiée pour toutes les générations de la France future!

Nous courions toujours. Enfin, la pluie cessait, mais le ciel restait noir, immobile et chargé de menaces. Sous cette voûte solennelle, on retrouvait pourtant la grâce et l'humaine beauté de ce vieux pays. La magnifique route française filait tout droit, bien jalonnée par ses grands peupliers. Quel luxe de ces routes! Elles nous rappelaient l'ancienne France, avant l'époque de la mécanique, quand sa civilisation supérieure apparaissait d'abord, comme jadis celle de Rome, à la perfection de tant de grandes voies qui la liaient comme aucun autre pays. On passait devant des clochers de tous les âges : romans, gothiques ou classiques. Je revois les tours aiguës de l'Épine : bijou flamboyant de pierre filigranée et brunie, dorée par les siècles, au milieu d'un rectangle de sages maisons, dont les quatre lignes forment tout le village. Grande surprise, en rase campagne, de voir se lever cette chose vénérable et précieuse. Et puis, de l'autre côté de Châlons, à travers les plaines qui virent la défaite d'Attila, nous remontions dans le Nord-Ouest, en nous rapprochant des lignes allemandes. Par Suippes et Saint-Hilaire-le-Grand, les belles routes continuaient sous leurs grands arbres, aussi parfaites toujours, aussi claires et bien roulantes, mais, hélas! ne reliant plus que des ruines abandonnées. Encore ces carapaces de maisons, dont le toit et le dedans manquent; ces façades où le feu a dévoré tout ce qui n'est pas l'incombustible pierre, — encore ces églises violées, éventrées sur un lit de décombres! Et dans cette désolation, toujours certains vestiges où s'atteste le vieux besoin français de style et de sobre beauté : le fronton Louis XVI d'une mairie, la corniche grecque d'un simple logis de village, les hautes cheminées Renaissance d'une grosse maison bourgeoise! Mais tous ces bourgs et hameaux étaient

vides. La mort, par endroits, avait séché jusqu'aux plantes des jardins abandonnés. A H..., où nous nous étions arrêtés pour essayer encore d'aller jusqu'aux tranchées, on nous montra le potager roussi du presbytère : les lourdes fumées du chlore allemand avaient roulé jusque là.

A traverser cette plaine immense de Champagne, on avait bien plus le sentiment de la grande guerre, de la bataille continuelle sur toute la largeur de la France, que dans les forêts d'Argonne, où la vue est confinée, où la lutte prend un caractère pittoresque et tout local. On savait qu'une partie de l'étendue visible était occupée par l'ennemi. Dans l'Est et dans l'Ouest, on pouvait suivre ses positions à perte de vue ; on se disait qu'elles se prolongeaient ainsi par delà beaucoup d'horizons, — et l'on imaginait un peu la longueur et la continuité de la ligne où deux mondes s'affrontent.

Quelques saucisses la jalonnaient, grises dans la grisaille de l'espace, et qu'on aurait prises pour des points de vapeur plus épaisse dans un ciel ennuyeux, où rien ne semblait plus devoir jamais changer. Au-dessus de la plaine où rien non plus ne remuait, elles portaient les yeux des invisibles armées, des yeux occupés, toujours, à scruter le paysage, à y épier, au loin, le moindre signe de l'adversaire, et dont chaque impression utile se communique instantanément, par le filet et puis le réseau nerveux du téléphone, au cerveau central qui enregistre, assemble tout et commande.

Le caractère du pays changeait. De sombres ondulations se levaient dans le Nord : en face de la montagne de Reims, Moronvilliers, Nogent-l'Abbesse, d'où les vues de l'ennemi s'étendent sur cette partie de la plaine. Aussi les routes se masquaient-elles de plus en plus, derrière des écrans bientôt ininterrompus de paillassons, et l'on arrivait toujours à une sentinelle qui vous empêchait de pousser au delà. Il fallait chaque fois tourner à gauche, gagner des chemins plus à l'Ouest pour atteindre enfin une certaine colline qui était notre but, car elle commande toute la Champagne, et l'on y voit se déployer, comme sur une carte, un des grands théâtres de la guerre.

***

En ce haut lieu, nous avons passé les dernières heures de la

sombre et pluvieuse journée. Nous étions là dans une niche obscure, creusée comme une aire de rapace, à l'arête d'un plateau sauvage. Pour y arriver, il avait fallu traverser des bois trempés, des fourrés et des fondrières qui rappellent l'Argonne. Mais aucune tranchée, nulle trace de la guerre. Étonnement de trouver, dans cette solitude, ce repaire caché où vivent quelques hommes. Le jour y entre par un étroit créneau, une sorte de fente horizontale, qui laisse flotter une pénombre. Une table, des cartes, un téléphone, des longues-vues, des jumelles, rien d'autre. C'est qu'il ne s'agit là, du matin au soir, que d'attentivement regarder. Regarder, interpréter surtout, découvrir et comprendre les moindres indices des activités ennemies, comme nous l'expliquait le lieutenant, chef du poste, avec le laconique enthousiasme qui distingue ces jeunes gens quand ils parlent de leurs tâches spéciales. A Sainte-Menehould, à Châlons, j'avais déjà vu ceux qui étudient les petites photographies apportées par les aviateurs, et qui reconnaissent à une imperceptible hachure, les réseaux de fil de fer, à des pointillages d'ombres portées, les poteaux télégraphiques, et par conséquent, malgré les écrans, les routes. Ici l'image ne change pas, mais elle est infinie dans son détail et vaste comme l'horizon. Et c'est toujours le même effort et la même tâche : reconnaître et traduire ce qui échapperait à des yeux ordinaires. Ce déchiffrage a ses Champollions; chaque observateur en est un dont les découvertes s'accumulent. Aujourd'hui, pour ce jeune officier à mine de professeur, que l'on plaindrait de vivre en ce réduit et cette solitude, ce morceau de France déployé est une page passionnante. Sur l'étendue qui nous paraît vide et morte, de jour en jour il voit se développer la guerre.

— Tenez, disait-il, dans le Nord, par le clocher de... qui pointe là-bas entre deux boqueteaux, tout à fait à l'horizon : voyez-vous une fumée blanche? Regardez bien, suivez-la : elle se déplace...

Il avait orienté la lunette sur le chevalet, mais on avait beau mettre au point, on ne percevait qu'une pâleur grise, celle de l'extrême lointain où la terre s'évanouit et ne se distingue plus des vides de l'espace. On essayait encore, et cette fois, dans ce champ si trouble, on croyait voir naître un minuscule et pâle flocon, et puis un autre, comme une ligne de points qui commencerait à s'écrire.

— C'est le chemin de fer de R..., expliquait-il (R... est à quinze lieues). Vous voyez dans quel sens se suivent les flocons? — de gauche à droite. C'est le train qui descend. D'habitude, il descend une fois par jour. Si les points blancs apparaissent plusieurs fois dans la journée, c'est que les transports s'activent vers le front. On conclut que l'ennemi prépare quelque chose.

Ces fumées si lointaines, ponctuant le cercle gris de la lunette, avec quelle attention nous les regardions! Bien loin en arrière de la ligne de feu, dans l'intimité du pays envahi, elles étaient quelque chose de la mystérieuse activité allemande. Cela traduisait une volonté venue du profond de l'Allemagne. Quelques points blancs, si vagues, et qui s'évanouissent tout de suite, et cela veut dire un train réglé à l'heure de Berlin, des troupes — les lourdes troupes grises — et des canons, des obus, du matériel d'Essen, acheminés en pleine France, vers la barrière que le peuple ennemi essaie de maintenir contre l'incessante poussée française.

Nous cherchions encore ces fumées : elles ne reparaissaient pas. On ne les découvre qu'en ce point de l'immense demi-cercle, où l'officier, chaque jour, à cette heure-là, les attend.

Par elles seules, à des yeux qui ne savent pas tout scruter, pendant quelques minutes, le pays s'était révélé vivant. Même aspect que de la plaine aperçue l'avant-veille, du revers oriental de l'Argonne : terre inanimée dont l'homme aurait achevé de disparaître. Mais combien plus vaste cette solitude, et par là plus émouvante! Ici ce qu'on voit de la France envahie embrasse tout l'horizon, de Bétheny près Reims, jusque par-dessus l'Argonne et presque en pays meusien, — jusqu'à ce Montfaucon qui, du dernier belvédère de la grande forêt, nous semblait déjà si loin. Et puis, par un soir d'orage, tout est plus sombre aussi. L'air, dans la direction de l'Est, a cette transparence qui souvent précède et suit les grandes chutes d'eau, et surprend dans un éclairage voilé. Les distances s'y abrègent; mais le ciel est une blême tenture d'où pendent de lourdes nuées de deuil. Des franges de pluie traînent, brouillant les hauteurs prochaines de Nogent-l'Abbesse, et puis se propagent sur les longues croupes noires de Moronvilliers.

En bas, les ruines ordinaires; plus loin, la ligne infinie des

tranchées : mince et multiple égratignure courant à travers le pays; plus loin encore, des pointes pâles de clochers dont l'observateur nous montrait les noms sur la carte, — la carte où rien n'est changé, où l'on voit les lignes ferrées continuer vers Mézières et vers Rethel, où l'on imagine toujours la circulation de la vie française. Mais pas un charroi, les routes, sans doute, étant masquées de ce côté comme les nôtres. Pas une fumée en vue, celles que l'on nous avait montrées ne se révélant que si des initiés braquent à une certaine heure une lunette sur un certain point, à l'extrême et si vague limite de la terre et du ciel. Triste et terne immensité. Silence vaste comme l'étendue. De cette France immobilisée par l'entrave, et captive depuis deux ans sous les yeux de la France vivante, un indicible et muet appel semblait monter.

Vers six heures et demie, comme on nous l'avait annoncé, quelques coups profonds commencèrent à tonner au loin. « Le canon lourd de Moronvilliers ! » dit le lieutenant. « Tous les jours à la même heure. On va leur répondre comme d'habitude, par dix coups de 240. »

Graves et lentes pulsations ; elles ajoutaient à la solennité de l'immense et sombre plaine, comme en mer par temps couvert, lorsqu'on entend, très loin, le canon d'une escadre.

Ce jour-là, Nogent-l'Abbesse, à six kilomètres de nous se taisait. Là est la batterie qui, de temps en temps, bombarde encore Reims...

***

Le lendemain matin, nous étions chez d'autres observateurs, ceux que nous avions vus voler au-dessus de l'ennemi, et qui rapportent ces étonnantes photographies où toutes les blessures que la guerre fait à la terre — tranchées et trous d'obus — se détachent mieux que tout dans le paysage, et semblent des marques indélébiles.

Sous le ciel encore chargé de pluie, la plaine et les choses s'engourdissaient. Rien de vivant que la présence des éternelles alouettes, leur allégresse invisible et partout épandue, plus étrangement significative en cette grise atonie du monde. Une grande prairie s'élargissait entre des lignes lointaines de petits bois. Près de la route, deux hangars, quelques baraque-

mens semblaient des joujoux d'enfans posés au bord d'une table verte.

Les deux chefs de poste vinrent à notre rencontre — très jeunes et minces, précis et brillans comme leurs galons : trois galons d'or et deux galons d'argent. Toujours les physionomies de finesse, de sérieux et d'énergie que nous avons si souvent rencontrées chez ces officiers de vingt et vingt-cinq ans. De ceux-ci la gravité paraissait plus habituelle et plus profonde encore. Elle s'explique peut-être, si l'on songe à leur vie : longues journées monotones devant l'immense horizon vide, et puis les heures de fièvre, les ardentes et subites tensions de l'esprit dans le danger du vol et du combat.

Nous venions voir les avions de chasse : il y en avait dix dans le même hangar, dix bêtes surprenantes, si brèves, ramassées, métalliques comme certains insectes dont le vol a la raideur et la vibration d'une balle. Mais le corps est tout oblique, depuis la grosse tête luisante et ronde où l'on cherche presque les yeux, jusqu'à la pointe de la queue qui surmonte deux ailerons perpendiculaires. Cela tient du phalène, de la libellule ; ou plutôt on songerait à ces brillans poissons volans que l'on a vus tomber, ailes ouvertes et tremblantes, sur le pont d'un navire, si par un artifice imité du mimétisme naturel, les couleurs — toujours les mêmes : jaune et vert par en haut, bleu pâle par en bas — n'étaient celles du ciel et de la terre. Étrange similitude de ces machines que l'homme fabrique — le sous-marin comme l'aéroplane — en combinant rationnellement des moyens pour une fin, et de la forme organique que la nature élabore au cours de ses âges par ses lents procédés irrationnels. Un instant on oubliait la guerre. C'est tout le mystère de la vie qui s'évoquait devant ces créatures de la pure mécanique. Pourquoi cette ressemblance ? On dirait vraiment qu'elle aspire, cette vie, comme la volonté constructive de l'homme, à des fins qui ne sont possibles que par tel dispositif ou structure, qu'elle s'y efforce en tirant parti de tout, et d'abord du hasard, en détournant parfois un organe de sa fonction primitive pour l'appliquer à l'activité désirée. Il semble, par exemple, qu'au problème que posait le désir de voir, une seule réponse parfaite fût possible, puisque, à travers des évolutions si dissemblables, l'œil du poulpe et celui de l'homme se répètent si étrangement — puisque chez certains êtres, le

cristallin détruit se reforme aux dépens d'un tissu d'origine différente. Devant ces machines qui volent et qu'on eût dites vivantes, je me rappelais l'antique et mystérieuse parole entendue jadis à Bénarès : « Dieu voulut voir, et il devint l'œil. »

Dix avions de chasse dans la pénombre d'un hangar. La répétition des lignes, des couleurs, du type achevait l'illusion. On voyait une espèce. On était là dans un repaire de prodigieux insectes. Au-dessus de leurs grêles appendices qui semblaient à peine frôler le sol, ils se suspendaient, ailes ouvertes, comme immobilisés dans leur vol.

Le jeune et grave capitaine nous démontrait les commandes et les manœuvres. Il parlait lentement avec des mots froids, exacts, — et presque sans gestes.

« Cette barre-là, que l'on tient à pleine main, c'est le gauchissement des ailes, l'appui sur l'aile droite ou la gauche, suivant le côté où on l'abaisse. Ici, la commande de direction. Ici, le palonnier au pied pour le gouvernail de profondeur. Ici, la manette des gaz qui change le régime du moteur, et qu'on manœuvre en même temps que la direction, quand on veut virer. C'est comme en auto : on réduit la vitesse pour ne pas se faire déporter par la force centrifuge. »

Il levait la main vers une longue pièce suspendue, orientée avec la même délicatesse que, dans un laboratoire de physique, certains instrumens de précision :

« La mitrailleuse : au-dessus de la tête, dans l'axe de l'avion; car on vise avec l'avion. Vous voyez : placée trop haut pour changer le chargeur; cela oblige à quitter les commandes et on s'expose en se dressant. Tout est sacrifié à la légèreté, à la vitesse. Cinquante kilos de plus, c'est vingt-cinq kilomètres de moins à l'heure. Mais nous aurons bientôt mieux que ces appareils. »

Un bruit de moteur attirait nos regards du côté de la prairie. Un avion partait; déjà on le voyait fuir : longues pattes à peine visibles traînant, oscillant sur l'herbe, et tout d'un coup le grand moustique détaché de terre, tranquille et bourdonnant là-bas dans la grisaille vide. Il s'inclina et commença de monter par grandes spires...

« Ce n'est rien; un simple essai : un appareil d'observation dont on vérifie le moteur. Le temps est trop voilé pour observer.

Mais la semaine dernière il travaillait tous les jours au-dessus des Boches. Vitesse assez médiocre, comme vous voyez...

... « La vitesse de l'avion de chasse? Ça dépend du type. Ceux-ci : cent soixante à l'heure, près du sol, cent quarante à mille mètres, cent vingt à deux mille, parce que la résistance de l'air diminuant avec la hauteur, il faut cabrer l'appareil pour le faire appuyer, ce qui freine. L'essentiel pour le combat, c'est de monter vite. On parle d'appareils qui monteront à quatre mille mètres en dix-sept minutes. On se demande comment le poumon, le foie résisteront à ces changemens de pression. Mais pour manœuvrer l'adversaire, il faut le dominer, choisir son moment et venir tomber sous sa queue, dans son angle mort où il ne peut vous atteindre. Si l'ennemi est plus vite, s'il vous poursuit, vous voyez qu'avec ce type d'appareil, il n'y a pas grand'chose à faire : la mitrailleuse ne tire qu'en avant. Quelques-uns se laissent tranquillement gagner de vitesse, et tout d'un coup font le *loop* par-dessus l'adversaire, et se retrouvent derrière lui, en position pour le mitrailler. C'est plus intéressant qu'au début où l'on courait bord à bord en échangeant des salves. Avec le Focker, le mieux c'est de virevolter, bourdonner autour. Il y en a un qui est descendu dans nos lignes, l'autre jour, parce que le Français l'avait affolé. Pour ces manœuvres-là, nous valons mieux qu'eux. La supériorité du Français, c'est le *cran* individuel...

... « Oui, une seule place. Il faut tout faire soi-même, actionner les quatre commandes, manœuvrer le Boche, tourner autour de lui, le viser, tirer, changer le chargeur... »

Nous songions à ce qu'il avait l'air d'oublier : les deux ou trois mille mètres de vide au dessous d'une telle bataille, avec le sentiment de la chute possible, presque certaine pour l'un des deux. Cette chute, ils l'ont tous vue : l'appareil tombant sur une aile, se relevant, tombant sur l'autre avec des oscillations de feuille morte, et tout d'un coup, la descente en vrille jusqu'à terre, jusqu'à l'embrasement final. Ils n'en parlent jamais.

... « C'est vrai, continua-t-il, c'est beaucoup de choses à la fois : tout le monde ne peut pas faire çà. Aussi, la sélection s'opère toute seule. Rien ne compte ici que l'aptitude. La tension, la dépense nerveuse sont énormes. Après un combat, on voit parfois un pilote ramener son appareil sans une défaillance

ou un faux mouvement, et puis s'affaisser d'épuisement en touchant la terre, ou bien se mettre à gesticuler, être pris subitement de saccades nerveuses. Il faut parfois de vraies cures de repos avant de pouvoir repartir. Mais ça vous prend étonnamment. On recommence toujours... Quand on a tâté de ça, on ne peut plus faire autre chose. »

Une passion s'était mise à remuer en lui. Quittant le ton froid, uni, du gentleman et du démonstrateur, il parlait plus vite, mais, trait significatif, en baissant la voix à mesure qu'il s'animait. Un instant, les deux mains gantées se levèrent à demi, dans le geste frémissant mais contenu de l'enthousiasme, et il ajouta :

— « Voyez-vous, ce métier-là, on en rêve ! Aucune chasse ne vaut celle-là. C'est une chose ensorcelante : ça vous tape dans la tête ! Et puis, il y a des matins, au-dessus des vapeurs, où on a l'illusion de naviguer tout seul sur une mer splendide !... »

Il se reprit tout de suite :

— « Voulez-vous voir les appareils à deux places ? »

Je le regardais ainsi que son camarade, l'observateur, et puis un autre aussi, qui étudiait une magnéto près de nous. Je pensais aux mots qu'il avait dits : « Tout le monde ne peut pas faire ça ; la sélection se fait toute seule. » Oui, ici comme partout, la guerre impose les valeurs vraies. Un seul critère : non plus une note d'examen théorique, non plus l'âge ou la longueur de l'attente, non plus l'attache à tel ou tel parti, mais l'évidente efficacité. Ces minces jeunes hommes, qui font penser à des lames de fleurets, étincelantes, souples et vigoureuses, quels exemplaires de cette race dont celui-ci venait de dire : « Le Français vaut par le *cran* individuel ! » Sûrement, la bravoure atavique est partout aux armées ; depuis vingt-sept mois, tout au long de la ligne du front, elle s'exalte en éclats quotidiens. A tous les degrés du commandement, la science, le talent abondent. Mais pour l'ensemble des vertus qui font toute la perfection virile de l'homme, celles qui signalaient le héros des âges épiques, et qui s'attestent encore en ces combats singuliers, — vigueur, vif élan d'audace, facilité d'adaptation à l'imprévu, promptitude et certitude du coup d'œil et du geste, — ceux-ci sont les meilleurs, la plus pure fleur de la France d'aujourd'hui, de cette incalculable race française qui

s'est mise à pousser, quand l'étranger parlait de son épuisement, des surgeons qui nous étonnent.

*
* *

Dernière journée. Reims. Nous ne pensions pas y aller de sitôt. Du haut de l'observatoire, où nous étions la veille, nous apercevions tout juste l'extrémité de son faubourg, Bétheny, dont les derniers jardins touchent aux lignes boches. Une avancée du plateau nous cachait la grande ville. On la voyait presque commencer : on savait qu'elle était là, derrière, — ses richesses, sa merveille française, dont un poète allemand réclamait, il y a quatre-vingts ans, la destruction, exposées depuis plus de vingt mois au libre ravage du Barbare jaloux.

C'est presque un hasard qui nous permit d'y entrer le lendemain, en allant chercher toujours des routes plus à l'Ouest. Il fallut tourner jusqu'à la chaussée d'Épernay, qui vient droit du Sud. Nous courions vite entre les grands rideaux de peupliers qui nous masquaient interminablement le paysage. Mais, un instant, de très loin, ce que nous avions tant désiré la veille nous apparut tout d'un coup : la nappe sérieuse et grise de la vieille cité d'où montait, portant haut ses deux couronnes, une majesté solitaire et religieuse.

Et déjà, c'est l'octroi, les premiers faubourgs, où les signes de la vie ancienne, cafés, chantiers, magasins déserts, affiches sur les murs, ne font qu'accroître le pressentiment de mort, — où la population ne semble plus que de quelques femmes, où des rangs et des rangs de volets sont fermés. Nous pouvions imaginer ce vide en croisant, sur la route d'Épernay, tant de voitures de déménagement qui cheminaient toutes vers le Sud. Reims qui comptait cent vingt mille âmes, il y a deux ans, et qui n'en a plus vingt mille, continue toujours de se dépeupler.

En vain, les yeux cherchent la forêt fumante des cheminées d'usines. Le canon boche s'est inspiré du principe énoncé dans le manuel boche des usages de guerre : « Ruiner l'adversaire dans toutes ses ressources matérielles et spirituelles. » Simplement déshonorer une splendeur que l'on hait parce qu'elle parle de tous les rois et tous les siècles de la France, et puis

détruire pour vingt ans l'outillage d'un concurrent industriel. La cathédrale et les manufactures. A cette double volonté de meurtre aboutissent les deux rêves allemands : l'un récent, tout moderne, celui de la *Mittel Europa* organisée pour la domination économique et la suzeraineté politique en Europe, — l'autre ancien, historique, où renaissent les prestigieux souvenirs du Saint-Empire et les vieilles jalousies contre le Royaume.

Maintenant les premières ruines : je n'avais vu que celles des villages. Lugubre étrangeté d'une telle ville où les grands canons recommencent toujours, depuis des mois, à frapper librement, et qu'ils ont aujourd'hui presque tuée. Douze mille obus sur Reims, nous disait-on. A errer par ces rues, on voit très bien la méthode et le dessein. Ils visaient certains quartiers : ceux du commerce et de la richesse, et aussi les rangs de vieux hôtels monumentaux du temps de Louis XIV et de Louis XV, ceux qui faisaient la grave et grise noblesse de la cité. Des rues entières sont mortes : chaque maison, une carapace vide, les étages effondrés, la pierre ancienne des corniches, frontons, mascarons, noircie de fumée et, çà et là, mouchetée, grêlée de blanc par les volées de shrapnells, — ou bien des pans de murs défoncés par brèches énormes. Parfois quelque vestige de la vie disparue s'accroche encore à la coquille ouverte : une cloison entière avec son papier à fleurs et ses tableaux, une étagère avec de sages pots de confitures, une lampe sur une console de cheminée, un lit dans une alcôve dont le plancher n'est pas arraché tout entier, — touchans débris de vieux nids humains dont l'intimité s'ouvre béante à la rue, comme le dedans d'un cadavre éventré. Et cela se répète alors, presque toujours, à chaque étage. On dirait qu'un couteau géant a passé tout droit dans le cadavre, sans s'occuper des articulations et des organes. Mais le plus souvent, il ne reste rien. Le feu que l'obus énorme apportait en ronflant à travers le ciel a tout dévoré. Voilà ce que l'on destinait à Paris, pour « percer la France au cœur, » comme des journaux allemands l'ont dit tout de suite, en 1914. Et le ravage eût pris des aspects de catastrophe sismique : écroulemens de maisons de sept étages, engloutics dans un sol que suffit à crever par endroits une grosse pluie d'orage. On ne concevait pas cette toute-puissance de destruction. En quelques jours, par les simples, les aveugles forces mécaniques, — rien

que masse et mouvement, — dont l'homme aujourd'hui dispose, tout un monde humain, celui qu'un peuple a développé, imprégné, au cours de tous ses siècles, de sa substance spirituelle, peut disparaître comme une fourmilière défoncée à coups de botte.

Un de leurs rois, qui chantait, au siècle dernier, la Germanie d'Arminius et les aïeux barbares, avait dit l'espérance : « Et toi aussi, Paris, tu crouleras un jour (1)! » A présent, c'est Londres qu'ils voudraient incendier par un feu jeté du ciel. Frénétique orgueil et démoniaque volonté d'un peuple ivre de sa force et de sa science, qui a rêvé de recréer le monde à son image et, pour commencer, de le détruire. L'un d'eux l'a dit à propos de la Belgique : « Celui-là a le droit de détruire, qui possède la puissance de créer. » Cette Allemagne nouvelle, qui s'est crue Dieu, c'est Lucifer. Mais Lucifer est tombé.

***

Nous arrivions à la cathédrale. Une dévastation plus consciencieuse, une solitude plus profonde qu'ailleurs l'annonçaient. Je m'attardais dans la rue du Cloître, à peine reconnaissable : j'y cherchais en vain une maison où je fus reçu jadis, celle de vieux cousins, — un frère et ses deux sœurs, — qui ne se marièrent jamais pour mieux continuer de prier, et dont toute la vie s'écoula, recluse, aux pieds de Notre-Dame. De lointains souvenirs d'enfance s'évoquaient. Notre-Dame de Reims, c'est un mot qui revenait souvent, avec ceux de Rethel, de Vouziers, de Beaurepaire, sur les lèvres d'une grand'mère, — la mère de Taine, — qui vit dans la cathédrale le sacre de Charles X, et nous en racontait inlassablement les splendeurs. Un ancêtre, peut-être fabuleux, y avait figuré comme échevin de la ville, plusieurs siècles auparavant, dans un sacre plus mémorable, celui de Charles VII, où son rôle, c'est certain, ne le cédait qu'à celui de la Pucelle. La cathédrale de Reims tenait une grande place dans les rêves de ces bons bourgeois de Rethel et de Vouziers.

Je l'avais souvent visitée. Je la reverrai toujours telle qu'elle m'apparut pour la première fois par un radieux matin de Pen-

(1) Louis Ier de Bavière

tecôte : les frontons, les tours, les diadèmes, la symphonie montante, les nombres et les cadences d'une pierre transsubstantiée où se jouent toutes les idées et tous les chants de la vie ; — en bas, dans l'ombre profonde et confuse des portails, le chœur des graves et souriantes statues, des saints et des rois qui virent passer les générations de nos rois. Et puis, quand on entrait, une immense pénombre entre des feux sacrés de rubis, de saphirs et d'améthystes, la nappe noire d'un peuple épandu sous les fûts et les arceaux jaillissans, le tiède effluve de cette vie d'aujourd'hui mêlé à l'odeur ancienne des cires et de l'encens ; et tout au loin, sous des buissons d'étoiles tremblantes, un chœur de prêtres dorés autour d'un archevêque en chape, — leurs gestes, leurs évolutions rythmés évoquant, jusqu'à la Gaule de saint Rémi, jusqu'à la Rome des catacombes, tous les temps de notre histoire et du christianisme catholique.

C'est ce jour-là, dans l'ombre qui s'épaissit après Vêpres, que, sous l'un des quatre grands piliers de la triomphante croisée centrale, je découvris ce cousin : un mince petit vieux en calotte et foulard, de mine toute chétive et si grave, blanche comme sa barbe, de toutes les années passées dans l'ombre et la macération. Je le reconnus pour avoir vu jadis son portrait de jeune homme en daguerréotype. Et puis je le cherchais un peu parmi les familiers de Notre-Dame, qui la fréquentent aux heures où la foule la délaisse, et dont l'oraison persiste comme la petite flamme solitaire du chœur.

On hésite à noter ces menus détails personnels devant la ruine nationale de Reims. Mais n'est-ce point par de tels souvenirs qu'une des grandes œuvres humaines apparaît à des Français autrement qu'aux hommes des autres peuples? Nos parens et les parens de nos parens en répétaient le nom, et beaucoup y sont venus prier. C'était un de leurs sanctuaires. Depuis les aïeux du XIIIe siècle, dont les statues des porches nous répètent les traits, la continuité des générations vient jusqu'à nous. Si elles pouvaient parler, ces statues, c'est du français qui sortirait de leurs lèvres.

***

On arrive, comme jadis, par le côté Nord, où le désastre est peu visible, tant qu'on n'approche pas des grands contreforts de

la tour. Ce fut pourtant la face la plus directement exposée au premier bombardement, mais les obus frappaient le toit dont ils incendièrent la charpente, ou bien, passant par-dessus le faîte, ils allèrent détruire l'archevêché. Surprise de retrouver, à peu près intacte, semble-t-il, devant les maisons dévastées de la place, la merveille de pierre grise, le peuple de figures humaines, divines, démoniaques dont s'anime son infinie floraison. Mais, tout de suite, un détail sinistre : des trous béans, de noires déchirures plutôt, là où les vitraux ont éclaté. Et puis, du côté de l'abside, quelque chose fait défaut, que les yeux attendaient : un peu de la toiture, du triangle de métal qui par là devrait surgir. Seul apparaît le bord de la terrasse qui le portait, — écaillé, calciné, strié de suie et de blanc livide. Dans la grande silhouette familière la disparition d'un trait qui n'attirait pas l'attention, une trace de feu qui se montre à peine, cela n'est rien, mais cela suffit à serrer le cœur. C'est comme si, retrouvant un visage aimé et ne le voyant d'abord que de profil, on y percevait une petite altération du contour. On pressent quelque affreuse plaie. On hésite à faire le mouvement qui vous découvrira toute cette figure.

Enfin, on s'y décide, et d'un seul coup, des trois porches jusqu'en haut des tours, on voit se lever tout le ravage. Un seul mot jaillit des lèvres : « sublime ! » — sublime dans l'horreur comme les grandes destructions naturelles. Une tempête de flammes a passé là, montante et rugissante. On l'imagine, on croit presque la voir, la pierre ayant gardé partout les couleurs tragiques de l'incendie : noirceurs de fumée où s'accusent, comme l'ondoiement rouge d'un brasier mal éteint, les grands reliefs et dessins du prodigieux décor. Par ce noir qui semble une ombre excessive sous ce rouge inattendu des saillies, tout s'exalte et se simplifie ; on pense aux violentes cathédrales de Hugo. L'infinie broderie végétale, le détail délicat et charmant ont disparu. Par-dessus le portail, dont les figures sont enfouies sous des sacs de terre, par-dessus les profondeurs ténébreuses des voussures, aux sommets aigus des trois gables, les trois motifs de la cathédrale s'isolent et prennent une valeur extraordinaire : le Christ triomphant, le Couronnement de la Vierge, la Crucifixion, — une Crucifixion transfigurée et comme agrandie, presque terrible par cette teinte ardente et nouvelle de la pierre écorchée. Mais au centre, Notre-Dame, dont s'in-

cline la tête modeste et couronnée, — plus haut, des deux côtés de la rose, les grands saints dressés entre les longues colonnettes ont gardé toute leur douceur bienheureuse. Le ravage est autour d'eux, leurs corps, çà et là, sont fracassés, — mais la paix et la charité de ces immortels visages demeurent, et semblent plus angéliques et souveraines.

Aux pieds de cette gloire et de cette désolation, on se penche sur des monceaux de décombres : cendres, tisons, charbons, pierraille, scories de métal fondu, où la canne en grattant remue encore de précieuses parcelles de vitraux. Voilà bien ce qui, plus que tout, ici, parle de mort. Noirs et pulvérulens débris de ce qui fut si longtemps beauté, splendeur, forme harmonique et nombreuse, et tout entière rythmée par la plus haute des idées. Après un sinistre où des victimes ont péri, souvent, à côté d'une forme plus ou moins carbonisée, on trouve aussi de petits tas noirs qui sont de la chair fondue qui a coulé.

On quitte le parvis; on tourne vers le côté Sud où la destruction est autre, — non d'incendie, mais de bombardement, dont les traces sont partout. A la place du merveilleux archevêché, rien que des entassemens de pierre écroulée, la ruine consciencieuse, à l'allemande. Par terre, entre les herbes envahissantes, nous cherchons et nous trouvons quelques éclats rouillés d'obus, une balle aplatie de shrapnell. Enfin, il faut poser les yeux sur ce flanc, aujourd'hui exposé, de la grande chose dont on sait la richesse et l'incroyable légèreté. Hélas! beaucoup de blessures, beaucoup d'encoches blanches aux statues, aux gables, aux vieux contreforts. Une fine colonnette ploie, demi-rompue comme une tendre tige. Mais devant l'anéantissement de l'archevêché, le miracle, c'est que cette face subsiste, et c'est, en somme, le miracle de toute la cathédrale. Tout ce qui l'enveloppe est détruit, chaque maison comme vidée de ses entrailles. Ce serait à croire, si l'on ne savait l'histoire du bombardement, que l'Allemand a fait comme ces Peaux-Rouges qui, pour prolonger leur plaisir et la torture de leur captif, plantaient leurs flèches aussi près de lui que possible, en évitant de le viser lui-même, en comptant sur l'accident inévitable et lentement répété, pour le blesser et peu à peu le faire mourir. Probablement, si la forme morte a pu se maintenir debout sous les obus, c'est justement par sa folle

légèreté, par tout ce qu'elle contient d'aérien et de vide : espaces embrassés par les volées d'arcs-boutans, immenses baies des verrières, où la pierre n'est qu'une sertissure; — c'est par la diversité des lignes où vient passer et se distribuer son poids, où sa matière se divise comme celle d'une dentelle en ses innombrables fils. Ce qu'on prenait pour sa fragilité a fait sa résistance.

On revient aux grands porches désolés où des sacs de terre, plus haut que sur des parapets de tranchées, s'entassent pour la défense. On évoque, on revoit presque les statues fraternelles que l'on a connues là : la Vierge de la Visitation, la modeste jeune fille dont le voile tombe en plis simples et droits, la Vierge mère gravement et classiquement drapée, aux yeux profonds, chargés de toute la tristesse et la sagesse de la vie, la vénérable sainte Élisabeth, l'ange de l'Annonciation, le mystérieux ange rieur, la reine de Saba, de grâce si sereine et robuste, le beau roi Salomon, les évêques ascétiques et doux, saint Remi, saint Nicaise, vingt autres, — chacun avec son geste de noblesse et de mesure, sa pudeur, sa finesse et son humanité. Ils ont subi l'horreur, la chute des tonnerres et la furie des flammes. Pour la première fois depuis six siècles, ils ne voient plus les matins et les soirs de Reims. Une terre amoncelée cache aujourd'hui leurs blessures, les enveloppe de paix et de silence.

On passe sous la voussure d'ombre où des légions d'anges montent en orbes glorieux comme les cercles d'élus dont rêva le Moyen Age. Et voici s'ouvrir les grands vides blêmes et nouveaux de la nef. Elle aussi, pourtant, semble à peu près intacte, au moins dans son architecture. Mais on sait que là-haut pèse la toiture effondrée, que l'eau des pluies s'accumule en ces décombres, et que, d'un jour à l'autre, la voûte peut commencer de crever, céder, peut-être, tout d'un coup. Surtout, la grande pénombre intérieure manque : à la place des rayonnantes roses, des vitraux, — azur et pourpre, — qui semblaient les pages suspendues d'un céleste et scintillant évangéliaire, la dure clarté du ciel s'inscrit dans un grillage affreux et déchiré. Un jour sans âme a chassé l'atmosphère antique, avec l'effluve laissé par les générations et leurs prières. Tout se résume d'un mot : la religion n'habite plus ici. On ne baisse plus la voix d'instinct. Le gardien nous a dit de rester couverts.

Pour un dernier adieu, on s'arrête encore devant la façade. Qu'en retrouvera-t-on, si jamais on revient? Même sensation qu'au premier instant, quand le ravage a surgi devant nous, et ce sont les mêmes mots qui nous montent aux lèvres. Ah! grande face dévastée, auguste figure aveugle! Les verrières crevées, les portails vides sont ses yeux éteints; les pans de pierre écorchée et rougie par la flamme, ses plaies et cicatrices. Elle enchantait jadis par ses sourires et ses parures, par sa jeunesse que les siècles ne pouvaient pas toucher, par toute l'innombrable floraison de sa beauté. Elle n'était qu'harmonie, louange, bienheureuse adoration. Voici que tout le pathétique l'exalte et la transfigure, — et peut-être ses profondes significations apparaissent-elles mieux, comme souvent, dans les destructions de la mort, les grandes lignes de vie, les lignes intérieures et permanentes de la créature, viennent se révéler. Mais combien fragile, sans doute, cette majesté nouvelle et saisissante! N'est-ce point celle de la forêt incendiée, quand tout va s'émietter, bientôt, sous les vents et les pluies? Ah! si par des soins infinis, en s'abstenant surtout de rien refaire, on pouvait la garder, cette sublime figure morte, quel plus émouvant témoignage pour affirmer aux générations à venir la noblesse antique de la France et le crime inexpiable de son ennemie!

André Chevrillon.

LES

EAUX-FORTES DE REMBRANDT

D'APRÈS SES CUIVRES ORIGINAUX

Il y a dans la série des portraits de Rembrandt une effigie qui le situe, mieux qu'aucune autre, dans tout l'ensemble de sa vie et de son œuvre, qui l'évoque plus véridiquement que tous ses portraits peints. C'est l'eau-forte, datée de 1648, qu'on connaît sous le titre : *Rembrandt dessinant*. A la vérité, le Maître ne dessine pas ; il grave. Car, chez Rembrandt, la gravure n'est pas seulement un dessin sur cuivre ; c'est un autre art, complet, tout particulier, ayant ses moyens d'expression en dehors des lois usuelles de la peinture, avec des buts tout différens. Il grave. La pointe en main, le feutre en tête, vêtu de cette bure brune qu'il affectionnait depuis son initiation aux mœurs évangéliques des Mennonites, il s'est assis auprès d'une étroite fenêtre, ouverte sur la campagne, et il s'observe dans un miroir. Appuyé sur sa vieille Bible, son cuivre est dissimulé sous sa main.

Qu'il est loin, l'artiste élégant, le petit-maître vêtu de velours et d'orfrois, paré de lourds colliers d'émaux et de perles en poire mêlant leur orient aux longues boucles crêpelées de sa chevelure couleur de châtaigne, et qu'il avait peint, ou gravé, plus de vingt fois auparavant, dans ces attitudes, parfois singulières, souvent théâtrales, qu'il aimait à s'attribuer ! N'étaient ses petits yeux aigus, dont le regard nous gêne, le

sillon vertical entre les deux sourcils indiquant l'observateur né, puis le pincement malicieux d'une bouche agressive, on croirait voir quelque artisan sédentaire, quelque honnête horloger, dans ce bourgeois au visage arrondi, encadré de cheveux mi-courts, coupé d'une moustache en brosse, dont le menton volontaire se double d'un bourrelet de chair.

Voilà l'homme. Voilà les dehors qu'il imposait à cette âme ardente, dont *le Bon Samaritain* et *les Disciples d'Emmaüs*, qu'il avait alors sur ses chevalets, nous disent l'étendue, la puissance, la délicatesse, toutes les qualités de son émotion créatrice. Autant le débutant paraissait trop jeune, en 1628, dans son premier portrait à l'eau-forte, évoquant un éphèbe de dix-sept ans, autant le Maître paraît, ici, marqué par une maturité précoce, qui étonne chez un homme de quarante-deux ans. Le voilà, cependant, tel qu'il faut l'évoquer devant son modèle, lorsqu'il entreprit sa magnifique eau-forte du *Portrait de Jan Six*, en 1647, et tel qu'il devait être encore quelques mois plus tard, quand il attaqua son œuvre maîtresse, cette *Pièce aux Cent Florins*, qui l'eût égalé aux plus grands maîtres, même s'il n'avait jamais peint.

Pourtant, malgré les qualités d'observation de cette étude véridique d'après lui-même, malgré la vie ardente de ces yeux d'artiste en action, ce portrait demeure incomplet par ce qu'il laisse ignorer des habitudes journalières de ce grand fureteur, dont « l'inlassable curiosité » et la passion du négoce firent un habitué de toutes les ventes publiques, puis un collectionneur et un marchand. Il nous manque cet aperçu du décor familier, qu'il nous a donné dans le portrait, à l'eau-forte, de son ami *Abraham Francen*, dans celui de *Jan Six*, et qui nous serait si précieux aujourd'hui, pour le situer dans cet intérieur de la Joden-Breedestraat, dont il avait fait un musée, et surtout un musée d'estampes.

Comme Hokousaï, qui signait « le vieillard fou de dessin, » Rembrandt eût pu se dire « le graveur assoiffé d'images. » Toutes les pièces de sa maison étaient décorées de tableaux, de marbres et d'estampes. Indépendamment des trois Raphaël, des deux Palma, d'un Giorgione et de deux Bassan qui ornaient les pièces de réception du rez-de-chaussée, et du Michel-Ange de l'atelier du Maître, on y voyait quantité de sculptures antiques. Tout ce qui avait été gravé par une main d'artiste

était réuni, là, en épreuves de choix. On y voyait Lucas, le demi-dieu de Leyde, à côté de Mantegna dont le « précieux œuvre, » au complet, opposait ses vingt-sept « Stampe » au *Livre des Proportions* de Dürer et de Jean Cousin, et aux burins et aux grands bois du maître franconien. Tout ce qu'on avait publié d'après Michel-Ange formait un gros volume à part. Dix énormes cartons pleins de dessins des principaux maîtres; des estampes persanes; un manuscrit précieux, couvert de miniatures rappelant les costumes du temps passé, se trouvaient avec une infinité de petites estampes documentaires, imprimées sur cuivre ou sur bois. L'œuvre gravé du vieux Breughel, celui de Was et celui d'Antony Tempesta; les bois de Lucas Cranach; les burins d'Israël Meckenen, d'Hubse Marten et d'Hans Brosamer; les bois d'Holbein en petit format; les portraits de Van Dyck, de Rubens, de Miérewelt et des anciens maîtres; les épreuves de Franz Floris, de Goltzius et d'Abraham Bloemaert avec l'œuvre complet de Hoemskeck, qu'il avait réunis patiemment à coups d'enchères, étaient classés dans des portefeuilles spéciaux, près de l'œuvre entier de Marc-Antoine, et des grandes pièces religieuses d'après le Titien, les trois Carrache, le Guide et l'Espagnolet.

Quantité de dessins, de Melchior Lorck, d'Hendrick van Aelst et d'autres artistes revenant du Levant, évoquaient à ses yeux la vie turque, les villes et les édifices de cet Orient légendaire qu'il imagina tout différemment. Il y avait encore de Buiteweck, de Coeck et d'autres petits maîtres, nombre d'épreuves de moindre prix, avec les pièces licencieuses du Rosso et de Giulio Bonassoni. La *Jérusalem* de Callot qu'il avait achetée autrefois à Leyde et qui lui inspira ses *Gueux* pittoresques, voisinait avec des eaux-fortes de Wenceslas Hollar dont l'amitié l'accueillera dans Londres, lors de son voyage, en 1661.

C'est ainsi qu'on entrevoit le sommaire de cette collection magnifique d'estampes, au travers de la nomenclature judiciaire de cette saisie du 25 juillet 1656, que nous avons mentionnée dans un récent article (1). Sommes-nous assez loin, dans cet élégant *cabinet de curiosités* vivement éclairé, au midi, par quatre fenêtres du premier étage, de cette « maison noirâtre

(1) Voyez la *Revue* du 1er janvier 1916.

d'un petit marchand » dont parlait, ici même, Fromentin, dans ses lettres datées de Hollande? Quelles sommes considérables! quelles heures de patience et d'émotion n'avait-il pas dépensées, pour satisfaire sa passion de la gravure et cette « inlassable curiosité, » dont l'aveu, sous la plume du tabellion enregistrant sa ruine, est l'un des plus profonds hommages que Rembrandt ait reçus de son temps! L'inlassable curiosité d'un homme, n'est-ce pas l'indice d'une activité cérébrale admirable, n'est-ce point le moteur du génie, l'aiguillon du savant, la source même de la pensée humaine?

C'est en feuilletant ses cartons d'estampes, que Rembrandt concevait, tout à coup, ses eaux-fortes demeurées schématiques, qui gardent le ressouvenir de ses consultations. Ainsi, l'une de ses pièces les plus importantes qui ne le satisfit jamais et qu'il remania deux fois, son *Jésus présenté au peuple*, est construit sur le thème et dans le décor même de l'*Ecce Homo* de Lucas de Leyde; mais sans le moindre clair-obscur, comme s'il eût voulu lutter à armes égales, par la simple vertu du trait, avec son illustre compatriote.

Son portrait de 1638 nous fournira un autre indice de son impressionnabilité en présence d'une œuvre nouvelle. C'est l'année de la visite de Van Dyck à Amsterdam. Or, ce portrait, le *Rembrandt à la toque ornée d'une plume*, est gravé, dans tout le costume, exactement comme le *Vosterman* de Van Dyck, et cet essai reste isolé dans tout l'ensemble de son œuvre.

Son autre portrait de 1639, le *Rembrandt appuyé* est encore plus typique. Cette année-là, le 9 avril, on avait vendu, à la Kaiser-Krown, toute une cargaison d'œuvres d'art, que Lucas van Uffelend avait ramenée d'Italie, au travers des embûches des Barbaresques et des Corsaires dunkerquois. Ce fut, dans Amsterdam, un événement mémorable et dans le monde des artistes un sujet de dispute esthétique entre les Italianisans, retour de Rome, et la jeune école hollandaise, qui reconnaissait Rembrandt pour son chef. Le jeune maître de trente-trois ans aurait voulu se faire adjuger la pièce capitale de cette vente, le *Balthazar Castiglione*, de notre Louvre, qui fut acquis pour 3500 florins par un certain Lopez, qui achetait, en Hollande, pour Louis XIII, quantité d'armes et de munitions. Les Italianisans durent défier Rembrandt de s'égaler jamais à ce chef-d'œuvre; car on le vit aussitôt commencer dans le même

format et la même attitude que le *Balthazar*, cet admirable portrait peint qui le représente, encore, en artiste féru d'élégance, et fait aujourd'hui l'ornement de la National Gallery. Mais il avait hâtivement griffonné un croquis du tableau qui lui échappait, et sur le même thème il avait exécuté son eau-forte du *Rembrandt appuyé* qui nous le montre dans cette attitude de tranquille audace de l'homme acceptant un défi, et sûr de vaincre, — non sans avoir lancé quelque rude boutade à ses adversaires qu'il poursuit encore d'un ironique regard, en serrant toutefois les mâchoires dans un grondement de colère dédaigneuse, que ce grand expressionniste a volontairement accusé.

C'est, évidemment, par l'image qu'il s'instruisait le mieux, et c'est aussi par l'image qu'il recevait le choc d'où jaillissait l'étincelle, qui illumine ses conceptions puissantes, apparentées, par l'effet, aux visions qu'un éclair crée dans les nuits d'orage, mais qui se composaient, dans son cerveau, de tous les élémens d'une observation directe autour de lui. D'un œil aigu, sagace et plein d'humour, il notait simplement en peintre le spectacle des rues, des champs ou des places publiques, comme une abeille laborieuse qui se hâte à cueillir les pollens. Mais lui, qui vivait constamment en esprit dans la Légende hébraïque, s'ingéniait à trouver un sens lointain à ces croquis d'hier; et tel de ses familiers qu'il avait dessiné fouillant le tréfonds de sa poche, devenait *le bon serviteur* de la Parabole, *qui rend ses comptes* (Collection Bonnat); tandis que le baptême d'un de ses enfans s'amplifiait en l'une de ses *Présentations de Jésus au Temple*, et l'arrivée chez des parens à la campagne s'illuminait de l'envol de l'*Ange quittant Tobie*.

C'est par série qu'on retrouve en ses dessins, et surtout dans ses eaux-fortes, les mêmes visages familiers, les mêmes expressions typiques. De même qu'en 1628-1632, on voit partout son père, sa mère et ses sœurs tenir les grands rôles mythologiques de la Bible et des Métamorphoses, on retrouve, dans ses eaux-fortes de 1640 à 1656, tous ses familiers de la Juiverie d'Amsterdam. Tel podagre qui figure un docteur dans le *Jésus à la Synagogue* devient un ami de Lazare dans sa petite *Résurrection;* ailleurs, il est l'un des thuriféraires de *Mardochée*, l'un des bourreaux de Jésus dans la *Descente de croix aux flambeaux*, puis encore un docteur dans le *Jésus prêchant* et dans l'autre *Dispute à la Synagogue*.

Lorsqu'il eut collectionné ces miniatures persanes, d'après lesquelles il fit quelques dessins très curieux, il voulut s'en servir pour donner un accent d'orientalisme à son eau-forte épisodique : *Abraham recevant Jéhovah et les Anges*. Il le fit avec tant de drôlerie, qu'il est impossible de ne pas sourire à la vue de ces anges barbus, déployant de petites ailes en éventail, assis à la mode asiatique autour d'un grand vizir de manuscrit persan, tandis que le jeune Ismaël, — posé par son fils Titus, — vise, de l'arc, quelque gibier pour la table du patriarche. Pendant que celui-ci s'apprête à leur laver les pieds, la vieille Sarah écoute leurs propos, dans la pénombre de l'escalier. Elle vient d'apporter ses galettes dressées dans un grand plat, sur un tapis de selle, à la porte d'un logis des Flandres, voisin des chênes de Mambré. Tout cela, plein de cette bonhomie de la Genèse, qui campe un Jéhovah familier, parfois jovial et si semblable, par ses sautes d'humeur, à quelque Haroun-al-Raschild des *Mille et une Nuits* persanes; tout cela pourtant littéralement traduit de la Bible par quelqu'un qui la lit tous les jours, l'étudie avec les Rabbins, la commente avec les Pasteurs et ne la voit que par des yeux de peintre réaliste, habitué à saisir le trait caractéristique de toute chose et à l'exprimer hardiment. Ce grand imaginatif peuplait ses compositions chimériques avec des figurans réels, pris dans son temps et dans son milieu, et de cette manière il humanisait les légendes bibliques au point de leur prêter une vie nouvelle, qu'il tirait de son cœur et de son cerveau. Il apparaît ainsi, comme un prédicant par l'image, comme un autre artisan de la *Bible des pauvres*, qui crée le lien entre le peuple et ses traditions écrites et lui fait saisir par l'image l' « humanité » des textes anciens. Le seul rite des Mennonites consistait, au temps de Rembrandt, à prier, le soir, en ces termes : « Seigneur, fais camper tes saints Anges autour de moi ! » Si c'est ainsi que le maître évoquait les génies familiers préposés à sa garde nocturne, il faut avouer qu'il y mettait une jovialité qui justifie la mauvaise humeur des sectes rigoristes d'Amsterdam.

Mais, à côté de ces commentaires évangéliques, à côté de ces actes de foi, que nous appelons *les Trois Croix*, *la Prédication de Jésus*, *les Cent Florins*, les *Descentes de Croix*, les *Résurrections de Lazare*, exécutés avec cette émotion et ce grand respect qui se devinent à l'applicatiou minutieuse de sa

technique de graveur, Rembrandt se débridait tout à coup dans quelque farce énorme, comme le *Ganymède*, *le Moine dans le blé*, le *Lit à la Française* et cette *Calypso*, où Verhaeren voit, bien à tort, un « excès de vice. » Car dans ses croquis les plus licencieux, il y a, au delà de l'ardeur fébrile des attitudes, une profondeur d'expression qui s'impose et qui laisse comme une inquiétude. Il semble qu'il soit emporté, soudain, par ce vent de folie qui souffle au temps des kermesses sur les foules des Pays-Bas et qui les cueille, au sortir du prêche, pour en faire ces ruées bestiales étudiées par Jan Steen, Jordaens ou Rubens.

Il aurait pu prendre la mer et vivre une odyssée merveilleuse, au cœur de cet Orient fabuleux, qui le hanta toute sa vie et dont on parlait constamment sur les quais d'Amsterdam, peuplés de Syriens, de Persans, de Malais et d'Arabes, au temps des grandes découvertes géographiques des Hollandais, à la recherche de cet Ophir du roi Salomon et du Pays de l'or, parmi les îles du Pacifique. Mais n'eût-il pas perdu en profondeur ce qu'il aurait gagné en exactitude et en étendue? Au lieu de courir le monde et la belle aventure des *Descobridors*, il descendit toujours plus avant vers le tréfonds de l'inexprimable, et le champ de ses découvertes est aussi vaste, en ce domaine, que celui des marins essaimés sur les mers. Pour explorer les sources mêmes du pathétique et les mystères de l'émotion, il scrutait devant un miroir ses propres expressions, son regard, ses attitudes; puis de ses recherches passionnées, il tirait l'accent inconnu du regard de son *Saint Jérôme inspiré par l'Ange*, l'angoisse inexprimable des *Pèlerins d'Emmaüs*, reconnaissant le Revenant divin.

Mais ces recherches n'allaient pas sans hésitations, ni sacrifices. Rien que pour la création du type de Jésus dans *la Pièce aux Cent Florins*, on peut décompter avec de la patience et de l'attention, sur une épreuve du premier état, jusqu'à huit ou dix variantes. Presque toutes les pièces qui ne sont pas de simples croquis, ont subi des remaniemens considérables, en dehors de ceux enregistrés par les états (1).

Parmi les calomnies les plus méprisables dont on accabla la mémoire de Rembrandt, rien n'est plus odieux que cette fable

(1) On désigne sous ce mot, en gravure, les différentes épreuves, tirées en petit nombre, en cours d'exécution, par l'artiste pour se renseigner sur la marche de son travail.

de la multiplicité des états pour satisfaire à cet esprit de lucre, qui fait le fond de la légende accréditée par ses détracteurs. Toutes ses grandes œuvres, *la Pièce aux Cent Florins*, *Jan Six*, *les Trois arbres*, *la Présentation au Temple*, la *Mort de la Vierge*, le *Docteur Fautrieus*, n'ont précisément pas d'états, alors qu'il est manifeste que ces œuvres de longue haleine, ont subi, en cours d'exécution, de nombreuses et très importantes modifications, dont il aurait pu, à bon droit, tirer parti, avant de procéder aux effaçages considérables que son souci de la perfection technique lui imposait, et dont la trace est évidente sur ces chefs-d'œuvre.

Il faut observer, ici, qu'un certain nombre de ses cuivres ont subi des retouches nombreuses, à des intervalles assez éloignés, au courant du XVIIIe siècle et même au début du siècle dernier, et que la légende de la multiplicité des états s'est aggravée avec le trafic des épreuves, tirées après ces retouches.

Il est assez curieux de noter qu'il n'existe aucun portrait du Maître à Amsterdam, où il vécut trente-six années, et qu'à Leyde, sa ville natale, il n'y a même aucune œuvre de son pinceau. C'est que la rancune des notabilités de Hollande s'exerça longtemps et systématiquement contre sa mémoire, comme elle s'était exercée de son vivant contre l'homme, qui n'avait pas plié devant certains tartuffes, qu'il avait stigmatisés trop vertement. Mais ceux qui, comme Jan Six, se défirent à la fin du XVIIe siècle des quelques œuvres de sa main qui ne représentaient aucun souvenir de famille, réalisèrent des bénéfices scandaleux sur les prix payés à Rembrandt, tout en nourrissant la légende de la dépréciation de ses œuvres, et en créant de toutes pièces, celle du mécénat dont ils l'auraient comblé. Il est d'usage de répéter qu'on trouvait à acheter des Rembrandt pour quelques stuivers à cette époque ; à la vérité, lors de la vente de Jan Six, sa grisaille de la *Prédiction de saint Jean-Baptiste* et le *Portrait de Saskia* firent 710 et 500 florins, aux enchères publiques, tandis qu'ils avaient été payés 350 florins, dans une tractation assez louche en 1656.

Une autre légende aussi tenace, à l'usage des collectionneurs, fait dire à tous les marchands que Rembrandt modifiait par des artifices d'impression et presque à chaque épreuve, l'aspect et jusqu'au sujet de ses eaux-fortes. Il est vrai qu'il existe quelques

épreuves truquées de son *Portrait avec Saskia*, sur lequel une substitution de personne fait intervenir sa mère. Mais ces épreuves ne sont-elles pas du XVIIIe siècle? Qui donc apporterait la preuve de leur attribution à Rembrandt? Seuls les marchands qui ont possédé les cuivres du maître avaient intérêt à multiplier, par ces artifices, des états obtenus à l'aide de ces sauces d'encre délavée, qui servent de trompe-l'œil sur certaines estampes anglaises modernes. Mais l'ensemble de l'œuvre gravé du maître est d'une probité qui proteste hautement contre ces truquages grossiers.

***

Comment Rembrandt avait-il été séduit par cet art si particulier de l'eau-forte, et par quelles raisons fut-il conduit à lui consacrer le meilleur de sa vie, puis à lui réserver ses plus importantes compositions?

La Hollande est un pays triste, sur lequel pèse l'obscurité de longs hivers brumeux. Comment lutter contre l'ennui de ce ciel gris qui bruine? Comment vaincre l'angoisse des longues heures de nuit, brossées de vent, sous le parcimonieux luminaire, dont on disposait, au temps de Rembrandt, dans les familles les plus aisées? On lisait; on entretenait de copieuses correspondances; puis on regardait, surtout, des estampes. L'image de petit format, se tenant bien dans la main, sous la chandelle, était longuement étudiée à la loupe, fouillée dans ses recoins à surprises, dans ces lointains aux nombreux plans grouillant de foules microscopiques, qui firent le succès des œuvres de Callot et de Stefano della Bella, puis passée de mains en mains et commentée, à la veillée, pour servir de thème à des réunions d'amis et de dilettantes. L'image est une baie ouverte sur d'autres faits, sur d'autres lieux; c'est une route offerte à l'imagination, une source de rêves plus concrétisés que dans le livre, ou par le tableau qui tient plus de place et qu'on voit si mal aux flambeaux. Pour les illettrés, si nombreux à cette époque chez les enrichis du négoce, l'image formait, avec le prêche dominical, les deux seules échappées au train-train journalier de la vie domestique.

Dans ce pays, rendu à la liberté, qui s'enrichissait largement avec une rapidité déconcertante, le commerce des estampes prit soudain une ampleur que la spéculation étendit

bien vite, hors des limites du territoire ; car les marchands s'ingénièrent à faire venir de Nancy, de Liége, d'Allemagne, de Paris et surtout de Venise et de Toscane, tout ce qui avait quelque prix et quelque valeur d'art. Les marchands de la Kalverstraat demandèrent bientôt cent florins, — mille francs de notre monnaie, — pour un Mantegna, pour *la Peste* de Marc-Antoine, et Rembrandt dut payer 1 400 florins une suite de quinze estampes de Lucas de Leyde.

C'est dans ce champ d'action, si bien préparé pour un graveur, que Rembrandt vit s'ouvrir, devant lui, l'ère de ses débuts dans l'eau-forte. A Leyde, il avait subi, dès 1628, l'entraînement des succès de son camarade, Jan Liévens, qui l'initia à la gravure. Il avait griffonné à la hâte, à vingt-deux ans, le *Portrait de sa mère* et quelques petits croquis pour répondre à la demande des acheteurs du marché-franc ; mais sans leur donner de suite et sans y attacher d'importance. Durant ses trois années d'association avec Liévens, Van Vliet et Gérard Dow, il mit très rarement sa pointe spirituelle dans les nombreuses petites pièces, signées du monogramme spécial, qui est la marque de l'atelier commun. On s'en assure en relevant, dans les pièces indiscutablement exécutées par le maître, une série de griffonnemens spéciaux, personnels à Rembrandt, qui réapparaissent au bout de sa pointe, comme ces signes graphiques qui authentifient une écriture et ne laissent aucun doute sur leur attribution (1).

Lorsque le marchand Hendrick van Uylenburg l'eut attiré dans la grande ville, Rembrandt comprit bien vite l'intérêt primordial qu'il avait à multiplier, par l'image, ses compositions les plus importantes, pour se faire apprécier des amateurs. Mais il ne voyait encore dans l'eau-forte qu'un but de publicité, et s'il exécutait entièrement leur modèle, il était rare qu'il mît la main dans ces pièces sensationnelles, par leur format et par l'effet d'ensemble, la *Descente de croix*, l'*Ecce Homo*, *le Bon Samaritain*, qu'il faisait exécuter par ses élèves et qu'il mettait au point, en quelques coups d'outil, avant leur impression. Ce n'est qu'à dater de 1639, à partir de sa grande pièce : *la Mort de la Vierge*, que Rembrandt est enfin conquis par cet art qu'il allait enrichir et transformer par des moyens à lui.

Les grandes étapes de son œuvre de graveur sont marquées

(1) Cette découverte de la pierre de touche de toutes les œuvres gravées des maîtres de l'estampe, a fait l'objet d'un travail qui paraîtra sous peu.

par quinze pièces magnifiques, toutes différentes de style et de conception, reliées entre elles par plus de deux cents eaux-fortes de moindre envergure. *La Mort de la Vierge*, eau-forte libre, presque linéaire, sans clair-obscur, est conçue comme un oratorio, avec la double irruption de l'Ange, qui vient préparer son apothéose, et celle du Pontife dont le cortège somptueux forme contraste avec le drame de l'agonie d'une pauvre femme entourée d'un groupe d'amis. *Les Trois Arbres* de 1643 sont, au contraire, une œuvre précieuse, toute en oppositions puissantes. — C'est un beau dimanche d'été; sur la plaine inondée de soleil, toute grouillante d'une foule microscopique de personnages et d'animaux, de barques et de moulins devant un lointain de ville, s'élève un beau nuage qui résiste au vent du large, tandis qu'une averse strie obliquement sa masse lumineuse et tombe en dehors du cadre. Un couple de pêcheurs et deux amoureux tapis sous un buisson, goûtent la paix dominicale, au pied d'un bouquet de trois chênes tourmentés par le vent. Le *Jan Six de 1647* est une œuvre de technique pure, un tour de force inimitable de beau métier. Recommencée deux fois sur des thèmes très différens, elle n'existe qu'en un seul état qui en fait, aujourd'hui, la pièce la plus précieuse dont s'enorgueillisse un cabinet d'amateur. Récemment, une seule de ces épreuves atteignit en vente publique la somme de 77 000 francs, sans les frais.

Les *Mendians à la porte d'une maison* préludèrent, en 1648, au cortège des gens de misère, qui vont au miracle, dans *la Pièce aux Cent Florins*. C'est ici l'œuvre capitale de Rembrandt, qui lui consacra plus d'une année, vers 1650. Malgré son étroit format, cette pièce est artistiquement supérieure à *la Ronde de nuit*, aux *Pèlerins* du Louvre, aux *Syndics* même, parce qu'elle résume en une fois toute la variété d'expressions, toutes les qualités du clair-obscur de ces divers tableaux, et qu'elle est la composition la plus importante, la plus personnelle de toute sa carrière et comme la synthèse, même, de toutes les faces de son génie. L'œuvre commente à la fois plusieurs pages des Écritures, suivant l'usage constant du maître, qui aimait à multiplier les épisodes contradictoires, dont il tirait ses plus puissans effets. Autour de Jésus prêchant en dehors des portes, auprès de la Fontaine de Béthesda, il évoque la procession des miséreux, des infirmes et des malades surgissant de l'ombre,

vers le rayonnement de son pouvoir divin ; puis, il lui oppose la bande ironique des Pharisiens et des docteurs jaloux, qu'il a inondés de lumière, pour accentuer le contraste, entre la foi candide des humbles et des simples, et la desséchante science des faux savans. L'antithèse est puissante, et son effet dramatique s'accroît encore par cette trouvaille de grand artiste et de philosophe, qui a su exprimer, sans aucune ombre, le groupe des Pharisiens, secs de cœur, « vides comme des sépulcres blanchis; » tandis qu'il a réservé toutes les caresses de sa pointe aux malades confians, au cul-de-jatte, à la paralytique étendue sur sa natte, à l'aveugle guidé par la femme infirme, au blessé brouetté sur un grabat, au chamelier arabe. « Laissez venir à moi les petits enfans, » dit Jésus en tendant les mains vers les mères confiantes qui lui amènent leurs petits; mais Pierre, les croyant importunes, écartait déjà la première en étendant la main.

Toute l'œuvre a été menée lentement, par petits fragmens souvent effacés, avec des variantes multiples, qui sont encore visibles sur les épreuves, et font de cette étroite pièce l'une de ces œuvres multiformes qui ont l'ordonnance puissamment équilibrée de nos cathédrales gothiques, dont on ne pourrait rien distraire sans détruire le chef-d'œuvre technique de leur exécution. Mais l'extrême délicatesse de ses travaux de gravure ne permettant pas d'en tirer beaucoup d'épreuves, Rembrandt voulut en exiger cent florins, — mille francs de notre monnaie actuelle, — et les collectionneurs commencèrent à murmurer contre ses prétentions, qu'ils jugeaient excessives.

C'est alors qu'il organisa cette vaste spéculation sur ses eaux-fortes, que son élève Bernard Keilh a révélée, sans la comprendre. Il faut connaître le milieu trépidant dans lequel vivait l'artiste, pour s'initier à la mentalité particulière de Rembrandt, entraîné dans un plan d'agio, par cette folie du négoce qui a tant impressionné Descartes. — Il avait assisté, en 1637, à cette Affaire des tulipes, qui créa, en peu de mois, un cours exceptionnel à des bulbes, à peu près, sans valeur. Analogue dans son plan d'ensemble à la spéculation actuelle sur les timbres-poste, elle fit monter, jusqu'à 13 000 écus, un seul oignon de *Semper Augustus*, tant que l'engouement des classes riches put soutenir cette aventure folle.

La spéculation machinée par Rembrandt avait des bases

beaucoup plus solides, puisqu'elle reposait sur la valeur intrinsèque de ses eaux-fortes, dont il possédait presque tous les cuivres, qu'il pouvait n'imprimer qu'à son gré. Mais il entreprit de racheter, à un taux élevé, toutes les pièces de sa main qui passaient en vente à Amsterdam. Il fixa lui-même la cote de certaines d'entre elles, comme la *Grande Résurrection de Lazare*, œuvre de jeunesse, qu'il taxa à 50 florins, parce qu'il l'avait rachetée, à ce prix, dans une vente publique. Puis il fit demander indirectement, — de ses deniers, par de nombreux courtiers d'Europe, avec lesquels il était en relations, — aux divers marchands d'Amsterdam, les pièces qu'il avait raréfiées dans la ville, afin d'en augmenter le cours. Pendant ce temps, il refusait obstinément la vente des épreuves de ses planches nouvelles, au-dessous du taux qu'il leur avait fixé. Mais, pour subvenir à ces opérations hasardeuses, il consacra toutes ses disponibilités, tous ses gains ; puis il s'endetta, en espérant pouvoir tenir tête à l'orage que son audace accumulait autour de lui. Enfin, il dut procéder par voie d'échanges, et il semble bien qu'il avait affrété quelques petits vaisseaux, pour transporter en Italie une partie de ses collections hollandaises et de ses œuvres personnelles.

D'autre part, il devait alimenter les demandes et la curiosité de l'étranger, en produisant le plus possible de planches nouvelles; c'est pourquoi on voit apparaître autour des pièces extrêmement précieuses comme *les Cent Florins*, ces croquis, relativement sommaires, des *Paysages à la tour*, *à la vache*, *à l'homme au lait*, *au troupeau de moutons*, *à la barque*, *aux cygnes*, *de la campagne du peseur d'or*, qui sont la menue monnaie de sa spéculation sur ses eaux-fortes.

Puis, le maître s'affirme à nouveau, dans *Jésus prêchant*, surnommé la *Petite tombe*, parce que la planche avait été donnée en garantie à Pieter de la Tombe, à propos d'un achat en commun, qu'il avait fait avec cet artiste, d'une *Samaritaine* de Giorgione, dont on doit trouver le ressouvenir dans la *Samaritaine* de Rembrandt, datée de 1658. Le *Jésus prêchant* est une œuvre puissante, largement conduite, dans un format très restreint. La couleur en est admirable et la science technique du Maître en fait une pièce du plus haut enseignement.

Le *portrait du docteur Fautrieus* est une œuvre très singulière. Le docteur était l'un de ces « philosophes » qui se

livraient aux pratiques, que les Rose-Croix d'Allemagne avaient mises à la mode chez les savans du XVIIe siècle, et que Descartes dut désavouer, au cours de l'un de ses voyages en France, lorsqu'on l'accusait d'avoir animé, par magie, une automate de jeune fille. On sait que Rembrandt fut séduit par les doctrines ésotériques de la Cabbale, et c'est peut-être l'un des mirages auxquels il assista, qui fait l'objet de cette eau-forte prestigieuse, qu'on connaît, à tort, sous le titre de *Faust*.

Puis, la série des petites planches en croquis reprend quelques mois dans l'œuvre du maître, et nous conduit à cet expédient audacieux de la transformation d'une eau-forte de son vieil ami Hercules Seghers, qui venait de mourir. Ayant acquis sa planche de l'*Ange quittant Tobie*, Rembrandt en fit une *Fuite en Égypte*, en conservant la moitié de l'œuvre de cet artiste. Vient ensuite le *Saint Jérôme au torrent*, pièce magnifique d'une qualité technique exceptionnelle.

Enfin, voici *les Trois Croix*, l'œuvre sublime et fulgurante que Rembrandt modifia par trois fois, dans des états de plus en plus puissans. C'est une vision d'Apocalypse qui résume le drame du Golgotha en des tableaux d'une émotion si poignante, qu'il semble que le souffle de l'Ange, qui inspire son *Saint Jérôme*, dans le tableau du Louvre, l'ait soutenu dans cet état de « fureur sacrée » qui lui fit sabrer violemment toute sa planche, de grandes stries désordonnées. Jamais le cataclysme des Écritures n'avait été traduit, en quelques traits, avec une telle puissance d'évocation, par des moyens plus que sommaires, d'une audace inconcevable. Sur le groupe des soldats, des Juifs et des Disciples passent, en stries noires et obliques, d'épaisses trombes cinglantes qui font se cabrer les chevaux; tandis qu'une lueur fulgurante, traversant ce déluge, tombe verticale et livide sur le Christ supplicié émergeant, à peu près seul, d'un décor fuligineux, où se devine un grouillement de larves mouillées fuyant l'horreur du cataclysme.

Puis c'est la série, si variée, des onze planches de 1654, où la *Descente de Croix aux Flambeaux* et la *Présentation au Temple* opposent leurs qualités de puissance dramatique et de somptuosité, dans deux pièces de même format, d'une variété étourdissante. La *Présentation au Temple* suggérée par le Baptême de sa petite fille Cornélia, est d'une magnificence d'autant plus imaginative, que la scène réelle du baptême dut

être sobre et morne, selon le rite observé par Hendrickje, la mère de l'enfant. C'est la revanche de l'artiste contre les platitudes d'un culte sans faste, c'est une explosion de joie visuelle, un ruissellement de gemmes, une débauche d'orfrois, d'émaux, de tissus brochés, qui disent l'allégresse d'un homme qui aime à créer de la vie réelle, plus encore que des fictions.

Mais voici l'époque de ses embarras d'argent, où apparaissent les figures des deux *Haaring*, les huissiers préposés à la garde des scellés de ses meubles. On sait la cynique aventure où sombra la richesse matérielle du Maître, qui possédait, alors, une collection de plus d'un million de notre monnaie, et qu'on ruina systématiquement, en organisant la désertion des enchères. Avant de quitter le logis de la Breedestraat, où il avait vécu dix-huit années, Rembrandt eut encore assez d'humour et d'audace pour stigmatiser, à sa façon, dans une eau-forte, le triomphe insolent de son ennemi principal. Il grava cette pièce appelée à tort, *le Phénix*, qui représente l'apothéose d'un oison déplumé, ridicule de fatuité, juché entre deux génies claironnans, au centre d'un halo lumineux, au sommet d'un monument timbré de ses armes; tandis qu'au bas des marches, gît le génial Icare aux reins brisés, aux ailes mortes. Cette allégorie, qui n'a jamais été expliquée, se comprend par l'analogie entre cette estampe et le sujet du fronton de la Chambre des Insolvables qui ligota Rembrandt. — Artus Quellin y avait sculpté *la chute d'Icare*, pour symboliser la malechance des audacieux. Ce rappel du même sujet et la date 1658 donnent la clef de cette composition vengeresse, qui est si bien conçue dans la note humoristique de Rembrandt. Mais, à dater de cet exode, le maître désabusé ne se vouera plus qu'à l'étude du nu féminin, qui est l'unique joie de la maturité des grands artistes. Sa *Négresse couchée*, sa *Baigneuse*, *la Femme à la flèche* sont des chefs-d'œuvre inimitables de science technique, de puissance et de délicatesse à la fois, dans une richesse de coloris qui s'égale à la joie picturale.

Les derniers biographes de Rembrandt nous ont apitoyés sur une demi-cécité qui l'aurait affligé vers la fin de sa carrière; ils se fondaient sur l'absence d'eaux-fortes datées, postérieurement à 1661. A la vérité, cette tristesse lui fut épargnée, puisqu'on a la preuve authentique qu'au début de 1665, il a gravé l'une de ses planches les plus délicates, ce *portrait d'An-*

tonides van der Linden, que son exécution précieuse et la date de la mort du modèle avaient fait placer chronologiquement, dans son œuvre, vers 1652. Il a fait l'objet d'une aventure des plus curieuses, qu'il est intéressant de rapporter.

A la fin de 1664, Rembrandt et son fils Titus, alors âgé de vingt-deux ans, avaient fait un petit héritage. Quelques centaines de florins revenaient au vieux peintre, qui envoya Titus à Leyde, pour prendre langue avec le notaire de la succession. Musant le long des quais, le nez aux éventaires, le jeune homme s'arrêta devant la boutique des frères Gaesbeck où il y avait quelques livres illustrés et des estampes nouvelles. Titus entra. Les librairies discutaient à haute voix, avec le fils d'Antonides van der Linden, les conditions d'une réimpression des œuvres du Docteur. L'un d'eux demanda au jeune homme s'il ne connaîtrait pas un graveur capable d'exécuter, en peu de jours, un portrait, au burin, pour le frontispice de cette édition nouvelle, dans le goût d'une gravure de Pieter Holsteyn, décorant l'édition princeps.

— Mais oui, mon père! repartit Titus.

— Certes! nous savons que Rembrandt est un illustre maître de l'eau-forte, se récrièrent les marchands. Mais a-t-il jamais gravé au burin? et serait-il vraiment capable de faire une planche semblable au modèle? Le jeune artiste examina l'estampe, déclara qu'elle était détestable et ajouta que bien certainement son père ferait, en se jouant, beaucoup mieux. Il assura que Rembrandt gravait fréquemment au burin, et qu'il avait achevé, depuis peu, une bonne femme avec une *pappotgen*, exécutée avec cet instrument classique.

Quelques critiques ont voulu reconnaître ce sujet dans la planche, inachevée, du *Dessinateur devant le modèle*. Mais il y a tout lieu de croire qu'il s'agissait, pour Titus, de la pièce dite *la Femme devant le poêle*, qui représente une ménagère appuyée sur une « pappotgen, » pleine de linge qu'elle a commencé de laver, et qui se repose un instant de son labeur, dans un sous-sol surchauffé par un poêle. Aussi s'est-elle mise à l'aise en faisant tomber sa chemise ; ce qui nous permet d'admirer un torse que Rembrandt a gravé tout entier au burin.

Titus se faisant fort de traiter pour son père, les libraires lui confièrent la commande de ce petit portrait, qui devait leur être livré dans la première quinzaine de janvier 1665 et lui remi-

rent, à titre documentaire, un portrait peint par A. van Tampel. Titus revint au Rosengracht à Amsterdam, pour fêter la Noël en famille et Rembrandt se mit aussitôt à buriner ce précieux portrait. Mais les libraires, qui attendaient une gravure froide et solennelle, refusèrent cette œuvre délicate, souple, spirituelle que le Maître avait égayée par la vue du jardin de Franeker. Se croyant dupés et s'attendant aux réclamations de l'artiste, ils firent entendre des témoins chez un notaire, et ils durent avoir gain de cause, contre le *buriniste* Rembrandt, car son œuvre ne parut pas dans leur réédition et lui resta pour compte.

Dans ce recul de cinquante lustres, l'aventure paraît plaisante en ce qu'elle nous montre la bonhomie de ce grand artiste, qui n'hésitait pas, pour aider les siens, à graver de seconde main, pour de petits libraires, un portrait qu'il aurait refusé aux grands collectionneurs assiégeant sa porte quelques années auparavant.

***

Rembrandt n'a laissé d'autre enseignement que ses œuvres. Il n'a pas codifié, comme le Vinci, la synthèse de ses acquêts dans un traité didactique. Aussi l'étude de sa technique ne peut-elle être entreprise devant ses peintures, dont l'éclat s'assourdit chaque jour, derrière cet écran d'or, toujours plus opaque, que le travail des ans a tissé entre les plus vigoureuses conceptions picturales d'il y a trois siècles et notre investigation moderne, anxieuse de connaître les élémens du grand problème de son art. Ses élèves ont recueilli quelques-unes de ses théories artistiques, mais ne les ont pas appliquées ; car il était de cette race d'artistes qui ne peuvent pas avoir de descendance, comme Michel-Ange, Shakspeare ou Beethoven. C'est seulement dans ses eaux-fortes, sur les cuivres mêmes qui nous ont été conservés, et où toute la genèse de chaque œuvre apparaît, que l'on peut suivre, dès le début, le processus de sa conception personnelle jusqu'à sa réalisation qu'il a jugée définitive.

Car elle est de lui, cette opinion qu'une œuvre d'art est achevée lorsqu'elle exprime exactement tout ce qu'il fallait dire. Mais avec sa nature impressionnable, ses sautes constantes de direction, ses brusques partis pris d'effaçages et de reconstructions, cet achèvement était si souvent remis en question qu'il

n'est pas possible de savoir par quelles phases un tableau, tel que *les Pèlerins d'Emmaüs*, a pu passer, pour devenir cette œuvre troublante qui ne livre rien de ses secrets d'exécution. En effet, un tableau n'est pas décomposable comme une estampe, dont on a les états, et qui se lit encore mieux sur le cuivre gardant les moindres traces des hésitations, des repentirs, de toutes les transformations coutumières de Rembrandt, lorsqu'il parvenait à mener à bien une œuvre très importante. « Car il esquissait beaucoup de choses, mais il en achevait très peu, » a dit son élève Bernard Keilh, en documentant Baldinucci sur les usages techniques de son maître.

Or, il existe un certain nombre de cuivres gravés de Rembrandt qui ont pu échapper aux retoucheurs du XVIIIe siècle et aux admirations si dangereuses d'un Watelet. Près de trente-cinq planches originales du maître sont suffisamment bien conservées, pour qu'on puisse en déduire tous les élémens de sa technique ; non pas, seulement, ses méthodes d'aquafortiste, mais la marche usuelle des productions de son génie. Car il est évident, pour quiconque connaît à fond les deux pièces capitales de l'œuvre évangélique de Rembrandt, *la Pièce aux Cent Florins* en gravure, et *les Pèlerins d'Emmaüs* en peinture, il est certain que ces deux œuvres jumelles, exécutées à peu près vers le même temps, ont subi l'une et l'autre les mêmes hésitations, les mêmes sacrifices, les mêmes repentirs dans l'exécution de la figure principale, celle de ce Christ, si souvent repeint dans le tableau, gravé, gratté et regravé quatre ou cinq fois sur la surface du métal.

Ce sont ces cuivres originaux du maître que j'ai eu l'honneur de présenter, en partie, le 24 juin 1916, à l'Académie des Beaux-Arts, en lui apportant des preuves matérielles de leur authenticité indiscutable, ainsi que des épreuves analogues à celles que possèdent nos grandes collections. Les preuves d'authenticité, pour être éclatantes, ne devaient pas être d'ordre artistique, mais inspirées de cet *esprit géométrique* que Pascal juge indispensable dans *l'Art de persuader;* elles sont du même genre que celles que j'avais proposées lors du vol de la Joconde pour répondre à l'émotion de certains journalistes qui publièrent qu'on reverrait, peut-être un jour, une Mona Lisa au Louvre, mais qu'il serait impossible d'avoir jamais la certitude de l'authenticité du tableau. Or, la Joconde est une peinture

entièrement craquelée. Sa surface est truitée, par places, comme une porcelaine de Chine et rien que sur le nez, on peut compter plus de trois cents craquelures, formant un labyrinthe inimitable. Toutes les photographies, portant ces craquelures concordantes, constituaient la fiche anthropométrique du chef-d'œuvre, qui devenait absolument invendable, si les grands Illustrés reproduisaient ce document. Ce qui fut fait.

Pour les cuivres de Rembrandt, il s'agissait de retrouver, sur la surface du métal, certains défauts de fonte de ce bronze ancien, mêlé de plomb, de zinc, de fer, d'arsenic et d'étain, en usage au XVIIe siècle sous le nom de « rosette » et dont les traces teintaient localement les épreuves; puis de repérer exactement tous les accidens de découpage, de planage, de morsure et d'usure de certains travaux, que révélait l'étude approfondie des épreuves tirées par le Maître. Une analyse chimique, faite à la Monnaie par l'éminent docteur Henriot, confirmait l'ancienneté du métal. Enfin, des agrandissemens photographiques, directement pris sur les cuivres, complétaient la démonstration. Désormais, nul doute n'était possible. Les planches étaient originales; mais il fallait les imprimer. Cette partie du problème qui semble la plus simple, fut d'une réelle difficulté. Ce n'est qu'en reconstituant, d'après les vieux textes, l'encre et les méthodes rembranesques d'impression, en se servant d'une presse en bois analogue à sa presse en bois des îles; puis en employant du papier du XVIIe siècle, pris aux feuilles de garde des ouvrages hollandais de ce temps, que l'identité put être obtenue entre les épreuves modernes et celles qui leur servaient de modèles à la Bibliothèque nationale.

Il restait à faire la part des retoucheurs du XVIIIe siècle et à déterminer, avec certitude, quelles étaient les pièces conservées intactes, au cours de leurs nombreuses pérégrinations. Avec beaucoup de bonheur et quelque constance, je suis même parvenu à remonter jusqu'à Rembrandt lui-même, pour établir la liste de leurs possesseurs.

Lorsque ses ennemis firent saisir tous ses biens, en 1656, l'artiste avait dû mettre en lieu sûr ses cuivres gravés, — sa principale richesse, — car ils ne figurent pas sur l'inventaire dressé à la demande de ses créanciers et ne furent pas mis en vente. Les avait-il confiés à quelques familiers? En 1679, dans l'inventaire de Clément de Jonghe, le marchand de la Kalver-

straat, qui fut son ami, et dont il avait gravé le portrait, on trouva soixante-quatorze cuivres originaux de Rembrandt, et leur liste se retrouve, entière, parmi ceux qu'on possède aujourd'hui.

Dès 1650, un noyau d'amateurs des œuvres du maître s'était déjà formé à Paris, et l'un d'eux, Michel de Marolles, avait publié, en 1666, du vivant de l'artiste, un catalogue de « 224 portraits et caprices fort curieux de Rhinbrand. » Florent Le Comte possédait, dès 1699, 418 épreuves de sa main. Plus tard, Mariette, le célèbre collectionneur, entreprit de rechercher tout l'ensemble de son œuvre gravé et quelques-uns de ses cuivres.

C'est alors que C.-H. Watelet, receveur général des Finances du Roi, membre de l'Académie française, associé honoraire de l'Académie des Beaux-Arts, qui se piquait d'être un artiste et un graveur très érudit, entreprit un voyage en Hollande, d'où il rapporta tous les cuivres de la succession de Clément de Jonghe, et quelques autres, qu'il eut le bonheur de retrouver. Il avait formé le dessein de résoudre l'ardu problème de la technique du maître; mais, comme il était imbu des traditions scolastiques de notre XVIIIe siècle français, dont les graveurs s'adonnaient surtout à l'illustration à grands tirages, il eut le sentiment erroné que la plupart des cuivres qu'il retrouva étaient usés, irrémédiablement. Ils devaient être, au contraire, de cette qualité spéciale, dont le cuivre du *Jan Six* est le prototype, tout en travaux atténués par des morsures crevées et superposées. Il crut, de bonne foi, faire œuvre pie en détruisant, sous sa molette et son burin, ces travaux délicats, qui sont la base même de la technique rembranesque, et ces chefs-d'œuvre, le *Rembrandt dessinant*, l'*Abraham Francen*, le *Docteur Fautrieus*, qu'on allait bientôt confondre avec le *Faust* de Gœthe à dater de 1798 ; puis la *Mère de Rembrandt*, la *Fuite en Égypte à la lanterne*, l'*Adoration des Bergers*, l'*Annonciation aux Bergers*, toutes ces pièces magnifiques furent définitivement perdues.

Watelet était si naïvement convaincu de son érudition technique, qu'il entreprit de donner des répliques aux pièces les plus savantes de l'œuvre de Rembrandt. Il grava un portrait de Greuze « dans le goût du portrait de Six, » puis celui de son ami, l'abbé Copette, dans l'attitude et l'arrangement du portrait de Francen. Cependant les pièces de style plus libre, les œuvres plus cursives, *Jésus au milieu des Docteurs*, le *petit Orfèvre*, les *Pèlerins d'Emmaüs*, les *Baigneurs*, la *Circoncision*

de 1654 et presque toutes les pièces importantes de cette période de l'œuvre du maître, ainsi que la *Négresse couchée*, la *Baigneuse*, furent intégralement conservées en raison du peu d'intérêt qu'elles offraient aux recherches spéciales de leur possesseur. L'incompétence de Watelet était telle qu'il put recopier totalement, d'après le cuivre qu'il possédait, cette pièce dite *L'aveugle, ou les Musiciens ambulans* que tous les catalogues attribuent, encore à Rembrandt, sans s'apercevoir que le cuivre est signé : *G. Dou*, sur la vielle de l'aveugle !!

Dans la préface de son recueil, les « *Rymbranesques*, » Watelet annonçait, en 1775, qu'il avait *terminé* la petite planche du *dessinateur devant le plâtre*, et il laissait entendre qu'il avait surpris tous les secrets de Rembrandt...

A sa mort, ses cuivres furent acquis par F. Basan, le graveur-éditeur qui avait fait de l' « Hôtel Serpente, » rue Serpente, un lieu de délices pour les amateurs d'estampes. Il avait réuni plusieurs centaines de cuivres et de bois originaux de toutes les Écoles : Callot, Dürer, Marc-Antoine, Tiepolo, Rembrandt, les Van Ostade figuraient dans ses catalogues de plus d'un millier de pièces.

Les cuivres de Rembrandt passèrent ensuite dans le fonds de l'éditeur Auguste-Jean en 1810, puis de la veuve Jean et Michel Bernard. Dès cette époque, on ne fit plus que des tirages clandestins, à l'usage des petits brocanteurs, tant l'encrassement des tailles par les vernis apparaissait sans remède. C'est ce qui les sauva. Ils sont aujourd'hui la propriété de M. Alvin-Beaumont.

Sur les 78 planches de cette collection, 32 sont à peu près sans aucune retouche, ou sans retouche grave, et dans un état de conservation digne d'en faire des pièces de grand musée, par leur valeur artistique et documentaire. Vingt-deux autres pièces sont encore intéressantes par ce qu'il en reste de la main même de Rembrandt; le reliquat des autres pièces est presque détruit, sous les retouches, l'usure, ou des essais de restauration.

Tenir un cuivre de Rembrandt dans ses mains, concevoir lentement, parmi des vérifications multiples et minutieuses, cette certitude qu'il n'a subi aucune atteinte et qu'il semble passer de ses doigts dans nos doigts, n'est-ce point pour un graveur une aubaine émouvante? Voir sortir de sa presse des

épreuves analogues à celles du Maître sur des cuivres que l'on croyait à jamais perdus et trop usés, n'est-ce point renouveler *la légende du vieillard qui fait refleurir les arbres morts*, dans un conte du vieux Japon ?

Aujourd'hui que notre musée du Louvre est à la veille d'une transformation radicale et qu'un remaniement s'impose dans la remise en place de ses trésors, ne serait-il pas opportun de suggérer la création, même à titre temporaire, d'*une salle Rembrandt*, où les dessins du maître et ses principales eaux-fortes seraient réunis à l'imposant ensemble des vingt-quatre tableaux, qui font de notre musée le plus riche du globe en œuvres du Maître des *Cent Florins*.

Je sais qu'il est question de réserver, enfin, à la gravure, l'une des salles nouvelles du monument, pour que le grand public, qui ignore les collections d'estampes de la Bibliothèque nationale, puisse avoir un aperçu des chefs-d'œuvre classiques de cet art. Des eaux-fortes de Rembrandt entreraient donc au Louvre. Mais c'est l'ensemble si riche et si varié de ses gravures et de ses dessins qui serait d'une éloquence exceptionnelle; il éclairerait aussi l'entendement des peintures du maître, qui gagneraient à être déplacées. Car n'est-ce pas l'heure de dédier à l'éminent et très actif Conservateur des Peintures cette prière de Rembrandt, qui n'a jamais été exaucée, dans aucun musée, — au Louvre moins qu'ailleurs, — et qui ne peut rester plus longtemps lettre morte : « Monsieur suspendra mes tableaux sous un jour TRÈS FORT, de *manière qu'on puisse les regarder de loin;* c'est ainsi qu'ils feront le mieux ! »

Est-ce trop d'espérer que cette grande voix d'outre-tombe soit enfin entendue dans ce musée, qui a la gloire de posséder, avec les plus beaux *portraits* du maître, le *Saint Jérôme*, la *Bethsabée*, *le bon Samaritain*, *l'Ange quittant Tobie*, les deux *Philosophes*, *les Pèlerins d'Emmaüs*, et qui se doit de leur adjoindre quelque belle épreuve des *Trois arbres*, des *Trois Croix*, du *Jan Six*, et des *Cent Florins?*

ANDRÉ-CHARLES COPPIER.

AUX ÉTATS-UNIS

PENDANT LA GUERRE

L'OPINION AMÉRICAINE ET LA FRANCE

I

LES UNIVERSITÉS

Il est toujours délicat d'écrire de l'Amérique. Volontiers elle nous reproche, à nous Français, de porter sur elle des jugemens d'ensemble qui, même lorsqu'ils sont exacts, ne le sont que pour une zone restreinte ou pour un bref moment. De fait, s'il est un pays, ou mieux un agrégat de pays, qui répugne à se laisser emprisonner dans une formule, c'est assurément celui-là. Il n'est pas seulement l'expression de la vastitude, en ce que le mot a de plus suggestif : son immensité réunit, par surcroît, tous les contrastes, à un degré dont aucune terre européenne ne saurait nous donner l'idée, — sans parler d'une infinité de nuances, perceptibles pour l'Américain, mais qui passent insoupçonnées de l'étranger. Joignez que ce pays, fait de tant d'élémens divers, souvent contradictoires, qui se compare lui-même à un amalgame en fusion, à un *melting pot*, est aussi bien la patrie par excellence du changement, — du changement rapide, instantané, total. Les vivans, ici, vont encore plus vite que les morts. Ce qui est vrai d'eux, au matin, ne l'est, pour ainsi dire, plus le soir. Et c'est l'émerveillement du voyageur qui les visite de constater, d'une année à l'autre, avec quelle puissance et quelle soudaineté cette surprenante faculté américaine de transformation s'exerce

sur les individus comme sur les choses. Le Nouveau Monde est pareillement le monde de la perpétuelle nouveauté.

Or, si, dans les conditions ordinaires, il est difficile de pénétrer la psychologie d'un peuple dont la complexité dans l'espace n'a d'égale que sa mobilité dans le temps, on devine à combien de chances d'erreur on s'expose, pour peu que l'on s'avise de vouloir démêler son état d'âme de spectateur lointain, et soi-disant désintéressé, en présence de la formidable crise qui, depuis deux ans, bouleverse l'Europe. Comme c'est, — au moins en partie, — ce que j'ai dessein de tenter dans ces pages, en tâchant d'y caractériser aussi fidèlement que possible l'attitude de l'Amérique à l'égard de la France, d'après les témoignages que j'en ai pu noter au jour le jour durant une campagne de plusieurs mois sur l'autre rive de l'Atlantique, on ne s'étonnera pas si je tiens à spécifier, tout d'abord, que ces témoignages valent uniquement pour les périodes auxquelles ils se réfèrent et pour les milieux où je me suis trouvé en position de les recueillir.

*
* *

Le hasard a permis que je fusse appelé à faire deux tournées successives de conférences aux États-Unis, l'une en 1915, l'autre en 1916. La première comportait un cours régulier d'un trimestre à l'Université de Cincinnati. A l'époque où j'avais pris l'engagement d'aller professer ce cours, j'étais, comme la plupart des Français, à mille lieues de prévoir quel effroyable cataclysme s'apprêtait à se déchaîner sur notre pays. La guerre éclata. Pas un instant je ne doutai que l'Université de Cincinnati ne s'empressât de m'accorder une sorte de moratorium moral. J'écrivis en ce sens à son président, le docteur Dabney, lui confiant que je venais de donner l'accolade du départ à mes trois fils et à mes trois gendres, que je demeurais au foyer le seul homme près de qui se pussent rallier mes filles, et que le fait de m'expatrier dans de semblables conjonctures m'apparaissait, en vérité, comme une désertion. L'avouerai-je? En lui demandant de me rendre ma liberté, j'étais intimement persuadé qu'il ne serait pas fâché, lui non plus, de recouvrer la sienne. Sur une population de cinq ou six cent mille habitans, Cincinnati en compte un bon, disons, si vous voulez, un mauvais tiers de souche germanique, si bien que le satirique anglais

Punch l'a rangée au nombre des trois dernières colonies allemandes qui subsistent sur le globe, les deux autres étant les villes, également américaines, de Saint-Louis et de Milwaukee. L'heure n'était évidemment pas indiquée pour y faire entendre, dans une chaire officielle, une voix française. Ma retraite volontaire procurait au président Dabney le moyen de sortir à son avantage d'une situation plutôt embarrassante. Et j'attendais donc sa réponse en toute tranquillité.

Elle fut exactement le contraire de ce que je m'étais imaginé. Non seulement le président Dabney ne consentait pas à me délier de mon engagement, mais il s'indignait à la seule pensée que je fusse capable d'y manquer. « Vous invoquez les circonstances présentes, » me disait-il en substance, « et vous estimez qu'elles vous font un devoir de rester. Eh bien ! j'estime, moi, qu'elles vous font un devoir encore plus impérieux de passer la mer. N'est-ce pas le moment ou jamais de montrer que déchirer les contrats n'est pas un geste français ? Tenez votre parole et venez vous battre chez nous, à votre manière. C'est renoncer à partir qui serait une désertion. » Un mois plus tard, je débarquais à Cincinnati.

Si j'ai relaté cet épisode tout personnel, c'est exclusivement, — on l'aura compris, je l'espère, — à cause de la nature peu équivoque des sentimens que, d'ores et déjà, il nous révèle chez un des membres les plus considérables du haut enseignement américain. Le docteur Dabney avait d'autant plus de mérite à parler un tel langage que, dans une occasion précédente, il avait soulevé contre lui les abois de la meute germanique pour s'être exprimé avec la même franchise dans une lettre à un publiciste anglais, de ses amis, qui s'était cru autorisé à la reproduire. Comme cette lettre traitait de pur brigandage l'annexion de l'Alsace-Lorraine, en 1871, et rejetait sur l'Allemagne toute la responsabilité de la guerre de 1914, le *Volksblatt*, un des trois ou quatre journaux en langue allemande de Cincinnati, avait proclamé son auteur indigne de continuer ses fonctions, et le Comité de l'Alliance germano-américaine avait sommé le Conseil d'administration de l'Université de pourvoir à son remplacement immédiat. L'émotion provoquée par cette affaire n'était pas encore calmée lorsque j'arrivai là-bas, et les collaborateurs du docteur Dabney conservaient des inquiétudes sur son sort.

— Songez, me disait l'un d'eux, qu'à la tête du Conseil d'administration figurent un Spiegel, un Renner, un Wolfstein, — trois noms qui sont, à eux seuls, autant de certificats d'origine.

Le docteur Dabney, en revanche, était plein de sérénité. Au premier mot que je lui touchai des nouvelles complications que risquait de lui apporter ma venue, il m'interrompit avec un haussement de ses larges épaules :

— N'ayez à mon sujet aucune crainte. Ce sont querelles d'Allemands, et j'ai derrière moi le rempart de tous les vrais Américains, des Américains sans trait d'union. Lisez plutôt.

Il me désignait, dans un numéro du *New-York Evening Post*, les lignes que voici : « Nos amis germano-américains de Cincinnati, dans leur ineffable logique, sont en train de décréter qu'un président d'Université n'aura le droit de donner son impression sur la guerre que si cette impression est favorable à l'Allemagne... Nous ne pensons pas que le docteur Dabney soit homme à se laisser troubler par les criailleries d'un *Volksblatt* et de ses abonnés; mais nous entendons d'ici les hurlemens que pousseraient les organes du même acabit, si les « gradués » de Harvard, tout écœurés qu'ils puissent être de la propagande teutonne du professeur Munsterberg, s'avisaient de vouloir le bouter hors de leur Université. On nous ressasserait, pendant des colonnes entières, que le professeur Munsterberg, lui, possède la vérité, tandis que quatre-vingt-quinze pour cent des Américains sont mis dedans par une presse sans scrupules, vendue aux Anglais ou aux Russes. » Et le docteur Dabney concluait :

— Quatre-vingt-quinze pour cent! Même si le chiffre était exagéré, vous voyez que nous avons de la marge.

*
* *

Puisque nous sommes sur le chapitre universitaire, le mieux sera peut-être de faire tout de suite leur part à celles de mes expériences qui le concernent. Il ne faudrait, d'ailleurs, pas juger d'après nos idées françaises de la place que le monde des Universités occupe dans les sphères intellectuelles de l'Amérique. Cette place est bel et bien la première. Il ne fournit pas seulement des chefs à l'État : il leur ouvre encore une des rares situations qui soient regardées comme dignes d'eux, après leur

sortie du pouvoir. L'ex-président Taft enseigne aujourd'hui le droit politique à Yale, et, lorsque M. Roosevelt quitta la Maison-Blanche, il fut d'abord question, en récompense de ses services, de le désigner pour la direction de Harvard. A plus forte raison est-ce dans le monde des Universités que se recrute l'élite pensante de la nation. Il n'y a guère d'écrivain ayant marqué dans les lettres américaines qui n'ait plus ou moins appartenu au corps enseignant. Et l'on conçoit dès lors de quel poids décisif pèse l'opinion universitaire aux États-Unis.

C'est dire aussi que l'Allemagne n'a rien négligé pour essayer de la faire pencher en sa faveur. Elle croyait y avoir beau jeu. N'avait-elle pas été vénérée, pendant près d'un demi-siècle, comme la terre sainte de la pédagogie, et l'Amérique, en particulier, ne s'était-elle pas fait une tradition superstitieuse d'acheminer vers elle, par files innombrables, des pèlerinages ininterrompus de maîtres et d'étudians pour y puiser à sa source même cet élixir de la « Kultur » dont elle s'était assuré le monopole? Puis, que de coquetteries séductrices le Kaiser n'avait-il pas déployées envers les Universités américaines, sous la forme de cadeaux princiers, frappés au coin du goût allemand le plus pur, tel, entre autres, que le musée de statues d'outre-Rhin qui s'exhibe lourdement à Harvard, ou mieux encore, tel que le livre colossal, — en bois, — bourré de vulgaires imageries, auquel la bibliothèque de Pittsburg s'est vue dans la nécessité d'affecter toute une pièce! Enfin, il ne faut pas oublier que le « professeur Knatschke, » en personne, opérait à des milliers d'exemplaires dans l'Union. Il s'était faufilé partout, obséquieux ou arrogant selon l'occurrence, et prêt à enseigner n'importe quoi, mais, de préférence, le français. Le professeur Munsterberg, à qui l'on faisait allusion tout à l'heure, incarne de la façon la plus magistrale un de ses avatars les plus encombrans.

Comment, avec de semblables atouts, l'Allemagne ne se fût-elle point flattée d'avoir promptement à sa dévotion les porte-parole attitrés de l'intellectualisme américain? Il n'était, se disait-elle, que de leur faire la leçon, comme naguère sur les bancs d'Heidelberg, de Leipzig, de Tubingue ou d'ailleurs. Et elle délégua vers eux ses docteurs les plus qualifiés, des Dernburg, des Kuehnemann, des Kuno Meyer, avec mission d'activer et de coordonner les efforts de leurs congénères déjà

installés dans la place. Mais, une fois de plus, elle avait mal calculé. Contrairement à son attente, l'Amérique de l'esprit, qu'elle s'imaginait asservie à ses disciplines, refusait de prendre le mot d'ordre auprès de ses catéchistes et s'obstinait à vouloir s'orienter par ses propres lumières dans un sens qui n'était pas précisément celui qu'elle avait espéré. Les suppôts dociles qu'elle avait escomptés se changeaient pour la plupart en adversaires. Et quels adversaires!

Il en est un à qui la France ne saurait rendre un trop éclatant hommage. Je veux parler du doyen des universitaires américains, du président émérite de Harvard, M. Charles Eliot. Les dix ou douze conférenciers français qui, au temps de la fondation Hyde, ont été conviés à se faire entendre dans la grande Université de la Nouvelle-Angleterre ont certainement gardé, comme moi, en traits ineffaçables, le souvenir de cette belle figure méditative qu'une tache violacée marbrait sans en déparer la sévère harmonie. Je me rappelle m'être laissé dire, à cette époque, que l'Amérique avait deux présidens, l'un, Eliot, à Harvard, l'autre, Roosevelt, à la Maison-Blanche; mais c'était toujours Eliot que l'on nommait le premier. J'étais encore à Cincinnati lorsqu'en mars 1915 il entra dans sa quatre-vingtième année. Je lui adressai mes vœux. Il me répondit : « En ces jours de lutte pour la justice et la liberté, il est doux de renouer avec un Français les liens d'une estime et d'une amitié réciproques. Les Américains cultivés ne doutent point que la guerre consacre le triomphe de la civilisation de l'âme sur la civilisation de la matière : elle apportera au monde la démonstration définitive que, dans le conflit des forces humaines, c'est à la force morale, c'est à la vertu des nations libres qu'appartient, en fait comme en droit, le dernier mot. » Et il terminait en se félicitant d'avoir connu l'extrême vieillesse, puisque, malgré les glaces de l'âge, elle lui laissait un reste de flamme à dépenser pour la cause du vrai et du juste, pour l'idéal de toute sa vie. C'est avec une ardeur, une fougue étonnamment juvéniles, en effet, que ce patriarche de l'éducation publique aux États-Unis se précipita, dès le début de la guerre, dans l'arène. Et, depuis, il n'a pas déposé la plume, forgeant article après article, pour éclairer son pays sur la signification véritable d'une mêlée où ne se joue pas seulement le sort de l'Europe, mais le destin même de l'humanité. Il va

de soi que les Allemands, dont il ne manque pas une occasion de dénoncer les mensonges ou de flétrir les crimes, se vengent de lui, comme ils peuvent, en feignant de ne voir dans ses écrits, d'une si haute et si ferme tenue, que les radotages incohérens d'un octogénaire tombé en enfance. Par où ils font preuve d'autant de maladresse que de dépit. Car il n'y a pas, que je sache, de citoyen plus universellement respecté dans sa patrie que le docteur Eliot. « Il a pour nous la valeur d'un principe, » me disait un de ses anciens étudians; « il est de ces hommes dont on ne craint pas d'affirmer, comme jadis, de Caton d'Utique, que la cause embrassée par eux demeurerait encore la bonne cause, même si les dieux l'abandonnaient.

Victrix causa diis placuit, sed victa Catoni.

N'eût-il pas esquissé d'autre geste, que le fait seul de se déclarer leur partisan eût encore puissamment servi auprès de l'Amérique consciente les intérêts de la France et de ses alliés. »

Du président émérite de Harvard, nous ne séparerons pas son successeur actuellement en charge. Non que M. Lowell ait, comme M. Eliot, donné carrière ouverte à ses sentimens. Les devoirs de sa fonction l'obligent à une réserve dont je ne crois pas qu'il se soit jamais départi. La consigne officielle étant la neutralité, il en pratique au moins les apparences avec une correction où le hargneux Munsterberg lui-même trouverait difficilement à reprendre, bien que, dans l'intimité, le président ne l'épargne guère, si, toutefois, le mot que je lui ai entendu prêter sur son terrible subordonné teuton a réellement été prononcé. On sait que le professeur Munsterberg enseigne, depuis longues années à Harvard, dont les étudians ne le désignent communément que sous le sobriquet peu académique de *monster bug*, « la punaise monstre. » Il y a toujours été considéré comme un agent *in partibus* de la politique allemande, et, la guerre survenant, il ne s'est pas fait faute de jeter le masque. Des milliers de propagandistes sans scrupules qui « travaillent » les États-Unis pour le compte du Kaiser, il est incontestablement celui qui s'étale avec la complaisance la plus indiscrète et la plus tranquille impudeur. Il inonde les vastes feuilles américaines de sa copie, il les abreuve de sa prose jusqu'à la satiété. La lecture de ces intempérantes dissertations, d'une saveur *sui generis*, a été le régal presque quotidien de mon exil. Leur savant

auteur était alors en train de démontrer aux Américains, avec d'irréfutables argumens à l'appui, que, sans le bienfait de la civilisation germanique, importée sur leurs bords par des légions d'émigrans, ils seraient encore les derniers des sauvages, des espèces de sous-Iroquois. Les Américains sont, à l'ordinaire, bons enfans. Habitués au foisonnement des idées abracadabrantes, dans un pays où l'excessif est fréquemment la règle et où la liberté de la presse est illimitée, doués, d'ailleurs, d'un large sens de l'humour et plus attentifs aux réalités qu'aux abstractions, il n'est généralement pas dans leurs mœurs de prendre au tragique la chose imprimée. Tout de même, qu'on les revendiquât pour des civilisés à l'allemande, pour des pupilles de la race qui avait égorgé la Belgique, brûlé Louvain, bombardé la cathédrale de Reims, torpillé la *Lusitania*, — la prétention leur sembla plutôt exorbitante. Jusques à quand tolérerait-on qu'un Munsterberg s'abritât derrière l'hospitalité américaine pour diffamer l'Amérique? Comme on posait la question au président Lowell, il aurait, paraît-il, répondu : « Harvard est la maison de la liberté, et toutes les opinions y sont chez elles, celles du professeur Munsterberg comme celles de ses collègues. Loin de m'opposer à ce qu'il les affiche, je déplorerais, au contraire, qu'il les tût. Le Kaiser n'a-t-il pas dit de lui qu'il valait une armée ? Or, il en vaut une, en effet, mais pour les Alliés. »

Que le propos soit authentique ou non, ce qui est certain, c'est qu'en cédant aux sollicitations pressantes qui l'adjuraient d'imposer silence au professeur Munsterberg, le président Lowell se fût bénévolement privé du meilleur moyen qu'il avait à sa disposition d'accroître le prestige de la France à Harvard. Nous avions déjà, dans cette citadelle de la pensée américaine, de précieuses intelligences parmi lesquelles il me suffira d'énumérer un Royce, un Grandgent, un Barrett-Wendell, un Babbitt, un Coolidge, un Robinson, un Bliss Perry, un Schofield : aujourd'hui, nous y sommes inattaquables. Nous y avons grandi de toute la diminution morale de l'Allemagne. On y goûtait naguère notre génie : on y comprend, on y exalte à présent notre âme. A la lueur des théories de M. Munsterberg et de ses pareils, les plus aveugles ont vu, comme dans une sinistre clarté d'incendie, ce qu'il adviendrait d'un univers où cette âme ne serait plus.

Il m'a été donné d'être, à Harvard, le témoin d'une scène inoubliable. C'était le 6 mai 1915. Le président du « Cercle français, » — où fréquente l'élite des étudians et dont la création est due, comme on sait, à la généreuse initiative d'un admirateur passionné de notre culture, M. James Hyde, — m'avait demandé, au nom de ses camarades, d'aller leur parler de la guerre. « Nous avons besoin, m'écrivait-il, de serrer les mains de quelqu'un qui vienne de France. » Et donc, ce soir-là, je montai de Boston vers Cambridge. Les salles du Cercle étaient complètement bondées lorsque j'y pénétrai. Toute une belle et frémissante jeunesse s'était tassée comme elle avait pu entre les murs tapissés des couleurs de l'Entente. Aux élèves s'étaient joints plusieurs de leurs maîtres, à qui me liait une longue amitié, ainsi que les deux professeurs belges dont Harvard a provisoirement hospitalisé la glorieuse infortune. Le chef du département des langues romanes, M. Grandgent, qui, bien qu'Américain très pur, a dans les veines plus d'une goutte de vieux sang de France, avait réclamé le privilège de me servir d'introducteur, en français. Et voici, textuellement, comme il s'acquitta de sa tâche : « Monsieur Le Braz n'a pas à vous être présenté; vous le connaissez tous pour l'avoir maintes fois accueilli. Mais je me dois de lui souhaiter, ce soir, une bienvenue particulière, puisque, pourtant, dans l'intervalle, il est devenu notre compatriote. Oh ! non pas que ses multiples séjours en Amérique en aient fait un Américain : c'est nous, c'est nous tous qui sommes devenus Français ! » Je cite de mémoire, mais je suis sûr d'avoir rendu chaque phrase, mot pour mot. Ce que je n'essaierai pas de rendre, en revanche, c'est l'accent énergique et net qui ponctua la dernière, ni l'indescriptible émotion, le véritable délire d'enthousiasme qu'elle souleva dans l'assistance. Français, ils l'étaient, en effet, et pour de bon, tous ces jeunes hommes rassemblés là des quatre coins des États-Unis; ils l'étaient même avec une telle chaleur de conviction, une telle frénésie, une telle intransigeance, que j'étais presque obligé de faire effort pour me hausser à leur diapason, et que le moins Français de la bande, en quelque sorte, c'était moi ! Nous ne nous séparâmes que passé minuit. Encore tinrent-ils à m'escorter jusqu'au tramway. La petite ville universitaire dormait, toutes fenêtres éteintes. Dans le tiède firmament de mai s'épanouissait une lune magnifique. Lorsque le *car* qui m'emportait

démarra, un cri prolongé de : « Vive la France ! » poussé par quelque deux cents éphèbes américains aux poitrines athlétiques, ébranla soudain la noble paix cambridgienne et, longtemps, retentit derrière moi, répercuté d'échos en échos entre les berges du Charles River. Que le professeur Munsterberg me pardonne, mais je ne pus me défendre d'un mouvement de satisfaction peu charitable, en songeant que ces acclamations, dont il entendait saluer, à deux pas de sa porte, le pays de son exécration, devaient être aussi désagréables pour ses oreilles qu'elles étaient douces pour les miennes.

Moins d'une semaine après, comme je roulais dans la direction de San Francisco, mes yeux, parcourant une gazette pro-germaine du Middle West, tombèrent sur un entrefilet intitulé : « Le scandale de Harvard. » Ma première pensée fut pour me demander si c'était par aventure à notre réunion du 6 mai qu'on faisait l'honneur d'appliquer ce terme sensationnel. Mais point. Il s'agissait d'un esclandre où elle n'avait rien à voir. « De mauvais plaisans, restés inconnus, avaient eu l'effronterie inqualifiable de profiter d'une nuit de claire lune pour badigeonner de bleu, de blanc et de rouge un des lions monumentaux qui gardent les abords du musée offert à l'Université par le Kaiser. » Cette farce de quartier Latin revêtait sous la plume de l'auteur de l'article les proportions d'un crime de lèse-majesté, capable d'amener les pires complications, et il dénonçait comme un danger public les ravages de la francophilie parmi les étudians des grandes écoles américaines.

Il n'avait pas tout à fait tort. Ces ravages sont indéniables. Le culte de la France a passé dans la plupart des universités d'outre-mer à l'état de dogme, et elles ne se contentent pas de le célébrer par de platoniques vivats ou en habillant aux couleurs françaises des lions *made in Germany*. Je ne crois pas qu'aucun de nos transatlantiques revienne de New-York sans y avoir embarqué quelque voiture d'ambulance automobile, représentant la contribution de tel ou tel collège américain au sublime labeur français. Et ces voitures ne voyagent pas seules : des équipes d'infirmiers volontaires les accompagnent, qui, pendant des mois, ont prélevé sur leur argent personnel de quoi couvrir les frais de l'expédition et, sur leurs études, le temps nécessaire pour s'y entraîner. Beaucoup, au départ, ne savent de notre langue que trois mots, les mêmes qui se répètent

d'un bout de l'Amérique à l'autre comme une formule d'incantation magique : « La belle France! » Mais, en route, sur le pont, vous assistez à des classes en plein air et en plein Océan, où des *boys* aux mines concentrées s'acharnent, vocabulaires en mains, à se rabâcher entre eux les phrases usuelles les plus indispensables. Et ce pensum auquel ils s'astreignent *in extremis* en dit peut-être plus long que tout sur la fièvre de dévouement qui les anime.

— Je veux, me confiait un de ces jeunes croisés universitaires, je veux, en soignant vos blessés, pouvoir converser avec eux. Les gestes secourables ne suffisent pas : il faut les paroles, où l'on met son cœur.

Lorsqu'ils arrivent au front, ils y trouvent, pour les accueillir, quelqu'un qui est lui-même un universitaire en rupture de ban, mon excellent ami Piatt Andrew, naguère professeur d'économie politique à Harvard, puis sous-secrétaire d'État des Finances à Washington et, présentement, inspecteur général des services ambulanciers américains dans la zone des armées françaises. C'est lui qui distribue leurs postes à ses jeunes cadets; lui qui les visite périodiquement dans leurs divers secteurs; lui qui entretient et, au besoin, avive en eux la flamme sacrée; lui qui veille à ce qu'ils soient relevés dès qu'il les sent au bout de leurs forces; lui aussi, hélas! qui a la triste mission de leur adresser le suprême adieu, au nom de leur patrie lointaine, quand les hasards de leur dangereux ministère veulent qu'ils tombent pour la nôtre. Car, de ces grands adolescens imberbes, si virils et si enfantins tout ensemble, que j'ai vus, sur le *Rochambeau* ou sur le *Niagara*, pleurer d'allégresse aux approches de la terre de France, combien y ont déjà été couchés, enveloppés dans les plis de l'étendard aux quarante-huit étoiles, et ne referont pas vivans la navigation du retour! On me permettra de m'incliner en passant devant la mémoire de l'un d'eux. Je l'avais rencontré, il y a quatre ans, au collège de Dartmouth, dans les sauvages et poétiques montagnes de New-Hampshire, alors qu'il n'était encore qu'un étudiant novice. Frappé, le matin de Noël, par un obus allemand, comme il conduisait son ambulance sur une route escarpée, exposée aux bombes, non loin du Hartmann-Weilerkopf, à travers un paysage qui devait lui rappeler par plus d'un trait son New-Hampshire natal, il dort à cette heure, côte à côte avec un officier français, tué le même matin, dans une

vallée alsacienne redevenue nôtre, dont les habitans se sont chargés de fleurir sa tombe jusqu'au jour où il sera possible de rendre ses restes à sa famille. Sur cette tombe, pour toute inscription, ces simples mots, si éloquens dans leur brièveté : « Richard Hall, un Américain qui mourut pour la France. » Que vos jeunes mânes se réjouissent, ô Dick Hall! Là-bas, dans votre collège, le casque d'acier que vous portiez quand vous fûtes atteint fait maintenant l'orgueil de vos camarades qui le conserveront à jamais comme une relique corporative, et, chose qui vous touchera plus encore, un généreux anonyme, votre compatriote, ému par votre glorieux trépas, a voulu que, pour le commémorer, une nouvelle voiture d'ambulance, à vous dédiée, gagnât le front d'Alsace, conduite par votre frère Louis. En sorte qu'après avoir donné votre vie à la France, vous continuez à la servir efficacement dans la mort.

*
* *

Comme je citais à un sculpteur de New-York l'affirmation si catégorique du professeur Grandgent, il me rétorqua :

— Eh bien! nous, les artistes américains, nous n'avons pas eu à devenir Français, pour la bonne raison que nous l'avons toujours été.

Dieu sait, cependant, si, eux aussi, l'Allemagne a tout mis en œuvre, et de longue date, pour les séduire. Un des peintres les plus remarquables de l'Amérique contemporaine, le poète du pinceau qui a le plus délicatement interprété, je pense, la magie des levers d'aube et des agonies de lumière sur le miroir immense de l'Hudson, Léon Dabo, m'a fait à cet égard de curieuses révélations qui méritent d'être connues en France.

— Voici plus d'un quart de siècle, me disait-il, que les Allemands s'efforcent d'enrayer et de détourner à leur profit le mouvement qui, depuis l'exode des Whistler, des Alexander, des Dana, des Harrison et de tant d'autres, a toujours entraîné les jeunes vocations américaines vers les foyers de l'art français. Mais, dans les dix dernières années principalement, ils avaient inauguré une campagne méthodique, pourvue de tous les moyens d'action imaginables. Le Kaiser lui-même, après avoir consulté les personnes compétentes, en avait tracé le plan. Le Dr Paul Clemen, de Bonn, était chargé d'organiser dans toutes les écoles américaines de quelque importance des cours, faits par des

professeurs *ad hoc*, sur l'art germanique, sur son histoire, sur ses aspirations. Le Dr Kuno Francke, dûment installé à Harvard, avait pour fonction de présenter aux municipalités des villes ou aux administrations des musées les dons artistiques insidieusement prodigués par Sa Majesté impériale. C'est ainsi que furent érigées la statue de Steuben, à Washington, et la fontaine de la Lorelei, à New-York. En vue d'élargir la propagande, la firme Hanfstängel, de Munich, eut ordre de répandre sur l'Amérique un déluge de photographies, de photogravures et de reproductions en couleur des plus célèbres tableaux allemands. Un des fils de la maison, Fritz Hanfstängel, vint, à cet effet, prendre ses grades à Harvard, afin de se donner les dehors d'une pseudo-naturalisation américaine, puis ouvrit à New-York, sur la Cinquième Avenue, une officine destinée à faciliter l'écoulement en grand des produits paternels.

« Entre temps, il n'était pas de politesses dont on ne comblât nos artistes, ceux surtout qui, ayant étudié sous des maîtres français, travaillaient le plus jalousement à inculquer aux États-Unis les disciplines esthétiques de la France. J'étais de ce nombre et le criais volontiers sur les toits. A ce titre, je reçus un beau matin, dans mon atelier, la visite du Dr Paul Clemen. Ancien précepteur, vous ne l'ignorez pas, du trop fameux Kronprinz, il commença par m'annoncer que son auguste élève désirait acquérir une de mes toiles. Je lui montrai celles qui pendaient aux murs. Tout en ayant l'air de les examiner, il me demanda brusquement si j'accepterais de me rendre à Berlin pour m'entretenir avec l'Empereur de deux sujets qui le préoccupaient, paraît-il, au plus haut degré, à savoir : 1° Pourquoi les Américains ne concevaient l'étude de l'art qu'en France; 2° Pourquoi les œuvres d'art allemandes ne trouvaient pas à se vendre aux États-Unis. L'occasion était belle de revoir l'Europe et d'approcher une de ses figures les plus originales : je me laissai tenter. En entrant chez Guillaume II, je me flattais, je l'avoue, que j'avais quelque chose à lui apprendre sur les conditions de l'art en Amérique. Pure illusion dont je fus promptement désabusé. On ne m'eut pas plutôt introduit dans son cabinet, que l'Empereur se faisait apporter par le *Geheimrath* Schulze un volumineux dossier dont il se mit à feuilleter les pages. « Voyons, dit-il, si mes informations sont exactes. » Elles l'étaient, je vous prie de le croire! Le dossier, outre une

liste soigneusement dressée des Américains qui fréquentaient soit à l'École des Beaux-Arts, soit aux différentes académies, Julian, Colarossi, etc., comprenait une statistique précise, et détaillée point par point, de l'argent dépensé en France, non seulement par ces jeunes gens, mais encore par les parens ou les amis qu'ils y attiraient à leur suite : frais de pension, achats de vêtemens, billets de théâtre, tout, — et même le reste, — y était calculé à un centime près. J'en demeurai abasourdi. Appelé pour fournir des éclaircissemens sur ma propre partie, c'était moi qui en recevais. Alors, quelle pouvait donc être la raison vraie pour laquelle on m'avait fait venir? Je la découvris le lendemain, en m'entendant offrir une place enviable dans l'enseignement officiel de la peinture, avec un spacieux atelier qui me serait octroyé gratuitement, si je consentais à me fixer pour un certain nombre d'années en Allemagne. Je déclinai naturellement la proposition. L'air de Berlin m'eût été irrespirable : j'ai trop la France dans le sang... Mais, — concluait Dabo, — ce qu'il faut que vous reteniez, ce qu'il faut que vous lui répétiez, à cette chère France, patrie de tout ce qui est finesse, de tout ce qui est art, de tout ce qui est beauté, c'est que, parmi mes confrères américains, il ne s'en est pas trouvé deux, je dis bien deux, pour se comporter autrement que moi, en présence d'offres identiques ou même plus avantageuses. Tous les ont refusées, sauf un, Gari Melchers, pour ne pas le nommer : encore, au bout de trois ans, en avait-il assez de leur Germanie. Et ce que je vous raconte là se passait hier : jugez de ce que ce serait aujourd'hui, après Ypres, après Reims, après Arras... Ah! les Vandales!

Les Vandales! Je n'ai pas franchi le seuil d'un atelier américain, sans entendre partout le même cri de protestation indignée contre les démolisseurs méthodiques, c'est-à-dire deux fois flétrissables, de la beauté française, de la beauté universelle.

— A nos yeux à nous, me déclarait le peintre Rosseau, ils se sont ensevelis eux-mêmes pour jamais sous les amas de pierres sacrées dont ils ont stupidement jonché votre sol. Ces gens-là pourront avoir tous les musées qu'ils voudront : l'art n'a plus rien à faire avec eux; ils ont perdu jusqu'au droit d'en invoquer le nom.

Mais le témoignage peut-être le plus émouvant de la ferveur,

en quelque sorte, farouche avec laquelle les milieux artistiques américains ont, dès le premier jour et presque sans exception, épousé la cause de la France, je l'ai recueilli à Cincinnati, au plus épais d'une atmosphère ultragermanisée, dans une ville dont un des quartiers principaux, parce que situé sur l'autre bord d'un canal désaffecté, s'intitule, pour que nul ne s'y trompe, *Over the Rhine*. J'y avais fait, au cours d'un précédent passage, la connaissance du vieux peintre Farny, le probe et sincère imagier de la vie indienne. Lorsque j'éprouvais le besoin de me décrasser la vue des horreurs allemandes érigées dans tous les jardins publics en l'honneur de je ne sais quels généraux ou quels pédagogues du véritable outre-Rhin, je montais à son lumineux cottage, perché sur la verte colline de Clifton, d'où le regard embrassait, vers le Sud, les courbes harmonieuses de l'Ohio, comparables pour la noblesse de leurs lignes à celles de la Loire en amont de Saint-Florent.

Je le trouvais, à l'ordinaire, en compagnie de son familier, M. de G..., un de nos plus aimables compatriotes, ancien sous-officier de Saumur et légitimiste impénitent, émigré aux États-Unis pour y enseigner les élégances de la haute voltige française. Farny, lui, avait eu pour maîtres d'équitation les premiers cavaliers du monde, les Peaux-Rouges, avec lesquels il avait, tout jeune, couru la sauvage aventure dans les Prairies encore intactes du Middle West et dont il avait, par la suite, voué son talent à retracer la mélancolique épopée. Tout en m'exhibant ses nouvelles toiles, il me les commentait, moitié en anglais, moitié dans un français un peu gauche, mais d'autant plus expressif. Et c'étaient de puissantes évocations des scènes du désert, telles qu'il lui avait été donné de les contempler, aux jours lointains où le désert, peuplé de ses seules tribus errantes, n'avait quasi rien abdiqué de son mystère, de sa poésie, de son parfum. Il abondait en récits d'une majesté unique sur les chefs indiens, ces « gentilshommes-nés » dont il s'enorgueillissait d'avoir partagé la tente ; il me racontait leurs actions, leurs discours, et quels longs souvenirs, mêlés de tendresse et de vénération, avaient laissés parmi eux les rapports de leurs ancêtres avec les Ixacas, autrement dit les Français. Sur quoi il était rare qu'il manquât de s'exclamer :

— Quand donc l'écrira-t-on enfin, la prestigieuse histoire de vos grands pionniers du XVIIe siècle en Amérique ? C'est en

écoutant parler d'eux chez les Sioux et les Pieds-Noirs que j'ai compris pour la première fois la profondeur de la dette que, bien avant Washington, ce pays a contractée envers la France.

Or, l'histoire qu'il avait tant appelée de ses vœux avait été, dans l'intervalle, écrite de main de maître par un Américain, universitaire de marque dont je ne me suis pas permis de mentionner ci-dessus à quel point il nous était ami, parce que son livre tout entier l'atteste avec autant d'émotion que d'éloquence et que, ce livre, *Les Français au cœur de l'Amérique*, on serait impardonnable de l'ignorer en France depuis que la traduction si alerte de Mme Boutroux l'a fait nôtre par la langue comme il l'était par son contenu. Naturellement, un de mes vifs désirs, en me retrouvant à Cincinnati, fut de connaître l'appréciation de Farny sur l'admirable monument qui venait d'être ainsi élevé par la science et la piété de M. John Finley à la mémoire de ses héros de prédilection, les Champlain, les La Salle, les Joliet, les Père Marquette. Je me réjouissais de relire avec lui quelques-unes des plus belles pages du volume et, entre toutes, celle-ci qui fait, oserai-je dire, toucher du doigt la vitalité impérissable de la grande pulsation française au cœur de l'Amérique d'aujourd'hui, non moins que de l'Amérique d'autrefois : « Grâce à la bravoure et à la foi de ses enfans, la France a conquis la vallée du Mississipi sur un passé d'un million de siècles. Bien que, nominalement, elle n'ait plus aucun droit de propriété sur son territoire, elle conserve du moins le droit de percevoir encore une sorte d'arriéré de fermage, de partager les fruits des vertus humaines dont elle l'a jadis ensemencée. Ce droit-là, jamais le temps ne pourra ni le périmer, ni l'obscurcir : il ne saurait que l'accroître. »

Grosse fut ma déception, quand, au moment de me présenter chez le vieil artiste cincinnatien, j'appris que sa porte ne s'entr'ouvrait dorénavant que pour ses proches. Il n'était plus, paraît-il, en état de recevoir. Sa santé, déjà fortement ébranlée, était encore allée en déclinant depuis la guerre qui l'avait placé dans la douloureuse alternative ou de rompre toutes attaches avec sa famille, engagée dans des alliances allemandes, ou de refréner devant elle les élans de ses ardentes sympathies françaises. Afin de ménager les seules affections qui lui restassent au crépuscule de ses jours, il avait accepté le second parti et s'était rencogné en lui-même.

— Mais, ajoutait la personne par qui je fus instruit de ces détails, vous devinez ce qu'une semblable situation doit avoir parfois d'irritant pour une nature aussi indépendante que celle de cet ancien coureur-des-bois. Elle a certainement été pour beaucoup dans l'aggravation de son mal. Lui, cependant, savez-vous de quel remède il s'est avisé? Eh bien! condamné à garder le silence pour son compte, il s'est vengé en faisant bavarder son pinceau. Son hymne à la France, qu'il lui était interdit d'exhaler en sons, il s'est mis à l'entonner en couleur. Oui, si vous pouviez glisser un coup d'œil dans la chambre où il est consigné, vous y verriez, à portée de son chevet, une toile aux trois quarts achevée, dont la composition gonflerait de joie votre cœur de Français. Les Indiens, il va sans dire, n'en sont pas absens : vous ne voudriez pas que Farny, leur peintre national en quelque manière, se rendît coupable d'une infidélité envers ces « Enfans de toujours, » comme les appelle votre Chateaubriand. Mais ils sont relégués, cette fois, à l'arrière-plan; et la figure maîtresse, celle qui remplit la scène et concentre sur elle toute l'attention, l'âme du tableau, en un mot, c'est, vous l'avez pressenti, un Français, un magnifique Français de France, Robert-René Cavelier de La Salle, une des personnifications les plus complètes de la vigueur ailée, de la souplesse éternellement jeune et du charme irrésistible de votre race, le premier missionnaire de civilisation dont les masses mouvantes du Mississipi aient reflété l'image depuis leur source jusqu'à la mer. Comme bien vous pensez, dans ce Français d'il y a deux cents ans, ce que Farny prétend incarner, c'est la France elle-même, la France de tous les temps, mais, plus spécialement, la France de la minute actuelle, si calme, si digne, sereinement souriante dans son épreuve, et communiquant à l'univers entier, muet d'admiration, la certitude qu'elle n'en peut sortir que victorieuse. Aussi a-t-il eu soin de le prendre à l'heure la plus critique de sa destinée. Pour atteindre le fleuve de ses rêves, le Père des fleuves, dont la découverte doit assurer à son pays la possession d'un monde, La Salle a commencé de descendre en barque le cours supérieur de l'Ohio, affluent du Mississipi, et, déjà, il croyait humer dans l'air l'arome des terres nouvelles, promises à son intelligente audace, quand, soudain, des rapides d'une violence inusitée ont arrêté sa navigation. Les rameurs indiens, épouvantés, ont

fait échouer la pirogue et se sont sauvés, abandonnant le grand chef blanc : ce sont eux que l'on voit fuir dans le fond du paysage, entre les arbres de la berge, cependant que La Salle, debout sur une pointe de récif, au milieu d'une nappe d'écume, ne daigne pas plus s'apercevoir de leur désertion que du mugissement des eaux à ses pieds. Son clair regard demeure fixé au loin, hors de la toile, sur les immenses espaces derrière lesquels se dérobe momentanément à lui sa conquête, et ce qui se lit dans la contraction légère de son visage, c'est moins l'impatience du but manqué que la volonté indomptable, la conviction héroïque de ne le point manquer deux fois. S'il pouvait ouvrir la bouche, on sent que ce serait pour crier : « Je l'aurai! » Et voilà qui est, n'est-ce pas? d'un symbolisme assez transparent.

Pauvre cher grand Farny! Je ne sais s'il lui aura été accordé de mettre la dernière touche à son œuvre. Du moins le geste suprême de sa main défaillante aura-t-il été pour glorifier courageusement la France, la « belle et généreuse France, » ainsi qu'il avait coutume de la qualifier dans nos causeries d'antan, une France qu'il n'aimait pas seulement avec son âme d'artiste, comme la mère des arts, mais avec toute sa conscience d'homme, comme une incomparable institutrice d'humanité.

Ce genre d'amour, il ne semble pas que l'Allemagne, malgré les ruses, sans cesse perfectionnées, de sa propagande, soit en passe de l'obtenir aux États-Unis. Cela, d'abord, ne s'achète pas sur le marché. Puis, en contraste par trop flagrant avec la générosité native qui est un des traits communs du caractère américain et du caractère français, il persiste chez les fils de la Germanie, même transplantés sous le ciel plus nuancé du Nouveau-Monde, une brutalité originelle qui perce toujours au moment psychologique, et que des sensibilités un peu fines, — comme le sont, par définition, les artistes, — ne digéreront jamais. C'est ce que m'exposait, en citant à l'appui son propre cas, un des jeunes statuaires new-yorkais les plus en vue, un sculpteur-femme, miss Hyatt, l'auteur de la superbe *Jeanne d'Arc à cheval* qui fut solennellement inaugurée, dans le courant de 1915, sur la promenade du Riverside, en face du merveilleux panorama de l'Hudson. Lorsque, il y a cinq ou six ans, le comité de dames franco-américaines qui s'était constitué

pour doter de ce monument la ville de New-York eut décidé d'en confier l'exécution à miss Hyatt, celle-ci fut fréquemment honorée dans son atelier des visites d'un expert d'art, de la maison Tiffany, qui, bien qu'Allemand de nom et de naissance, s'était fait inscrire pour une somme considérable sur la liste des premiers donateurs. Était-ce dans l'espoir d'acquérir à meilleur compte le droit de reproduction? Toujours est-il qu'il suivait avec un intérêt marqué le progrès de l'œuvre. Là-dessus, patatras! La guerre éclate; et, du coup, renversement complet d'attitude chez le quidam. Il n'est plus question de patronner l'effigie de la Pucelle, mais, plutôt, si l'on en avait moyen, de la mettre en pièces. Ne le pouvant, on s'arrange pour nuire bassement à l'artiste; on organise contre elle, à prix d'argent, une campagne souterraine, et l'on s'y prend de telle façon que, le jour de l'inauguration arrivé, pas un des grands quotidiens qui, l'avant-veille, portaient aux nues le talent de miss Hyatt ne consent à publier une image de sa Jeanne d'Arc, préparée tout exprès à leur intention par le photographe peut-être le plus réputé de New-York, miss Selby. Qu'on juge si de pareils procédés sont pour plaire dans un pays où la religion, pour ne pas dire la superstition de la femme est un article intangible du catéchisme social, que ne violerait pas même le dernier des rustres!

***

Non, ce n'est manifestement pas aux peintres ni aux sculpteurs américains qu'il faut demander une juste compréhension du « bienfait allemand. » Et c'est encore moins, si possible, aux architectes. Ah! ces architectes de là-bas! Ils sont de leur pays, certes : ils m'ont même toujours donné l'impression qu'ils en étaient plus franchement, plus allégrement et, si je puis dire, plus savoureusement que n'importe quelle autre catégorie de leurs concitoyens. Mais, grands dieux! comme ils sont aussi du nôtre! A maintes reprises, en France, j'ai entendu parler sans indulgence de l'école architecturale française; on la disait timide, arriérée, routinière, immobilisée dans les antiques formules, incapable de faire effort pour inventer des thèmes nouveaux, accommodés aux exigences de la civilisation moderne. Qu'elle mérite ou non ces reproches, je n'ai jamais, quant à moi, rencontré un de ses adeptes d'outre-Atlantique qui ne la bénît de lui avoir, en quelques années de leçons, enseigné,

avec la beauté des « Pierres de France, » la passion de tout ce qui est français.

Notez que beaucoup d'entre eux n'ont pas mis le pied chez nous. Ils nous connaissent uniquement par ceux de nos maîtres qui ont été appelés à professer dans leurs instituts. Il est vrai que le professeur d'architecture français fait prime aux États-Unis et qu'il y apporte littéralement la France avec lui en ce qu'elle a de meilleur, de plus probe, de plus entraînant et, au sens profond du mot, de plus sympathique : témoin, — pour m'en tenir aux morts, — la trace lumineuse laissée à Boston par le souvenir d'un Despradelles de qui un de ses anciens élèves m'écrivait : « Nous lui devons plus et mieux que l'apprentissage de notre métier. Il était comme une grande lyre spirituelle dont les vibrations se propageaient, nous semblait-il, dans tout notre être moral, nous communiquant un frisson d'en-haut qui nous électrisait l'âme et auquel il n'y avait qu'une dénomination qui convînt, à savoir : le frisson français. » Ce « frisson français, » il n'est pas jusqu'aux Américains d'extraction allemande qui, du jour où ils en ont été touchés, n'en ressentent immédiatement et pour la vie les effets dégermanisateurs. Voilà, du moins, ce qu'un architecte très coté sur la place de New-York, M. H***, me confessait sans détours, à sa table de famille, en présence de sa femme, de ses fils et de quelques intimes auxquels il m'avait demandé de me joindre :

— Mes parens, me disait-il, étaient, avant leur naturalisation, de purs Germains; moi-même, ma première langue a été l'allemand. De la France j'ignorais tout, sinon que nous l'avions battue en 70 et qu'elle nous en gardait une inexpiable rancune. Pourtant, lorsque j'eus décidé d'entreprendre l'étude de l'architecture, ce fut vers elle que je dus m'acheminer tout droit, puisqu'il est de tradition constante, en Amérique, qu'il n'y a proprement d'architectes que de votre École des Beaux-Arts. Mais, je vous prie de croire que je n'étais pas sans appréhension sur l'accueil qui m'y attendait, à cause de mon terrible nom tudesque, fleurant l'Allemagne à vingt pas. Quelle ne fut pas ma surprise, quel aussi mon soulagement, de le lire au débarquer, ce nom, imprimé en lettres énormes au bas d'une affiche électorale qui adjurait les bons citoyens de porter sur lui leurs suffrages! J'avais un homonyme parisien : j'étais rassuré. Moins d'une semaine après, non seulement je ne tremblais plus, mais

je me sentais *at home*, et tout un moi nouveau, mon vrai moi, que ma patrie américaine n'eût jamais suffi à faire éclore, s'épanouissait spontanément dans la vôtre. Il y a un pays au monde où ce miracle est journalier, et il n'y en a qu'un : c'est la France. On vous arrive étranger : on vous quitte possédé de vous. Et on le demeure, quoi qu'il advienne, en se refusant même à concevoir qu'on ne l'ait pas toujours été. Mes congénères, les Germano-Américains, se plaignent qu'en pensant de la sorte je renie mon sang allemand. Tant pis pour le sang allemand, si ce n'est qu'à la condition de le renoncer qu'on peut rester fidèle à un certain nombre de choses supérieures qui parlent plus haut que tous les sangs!

Et, levant son verre, il conclut :

— A la victoire française, *gentlemen!*

Ses fils crièrent d'une voix, en français :

— Vive la France!

Si tel est l'état d'esprit de l'architecte germano-américain, je ne saurais mieux caractériser celui de l'architecte américain tout court qu'en transcrivant ici une réponse typique, entendue à Saint-Louis, dans la ville dont La Salle plaça jadis le berceau sous l'invocation du plus idéaliste des rois de France et où, désormais, trône, ô sacrilège! la dynastie des Busch, rois patentés de la bière allemande. Comme je complimentais M. S*** du courage qu'il déployait en faveur de notre cause au milieu d'une population qui lui était si foncièrement hostile, quelqu'un dans l'assistance trouva bon de faire observer qu'on n'était pas architecte sans être francophile. Mais, aussi vite, M. S*** de rétorquer :

— Francophile, monsieur? Veuillez, s'il vous plaît, dire : francolâtre!

Cette francolâtrie ne va guère, on le devine, sans une dose pour le moins équivalente de germanophobie. En donnerai-je une preuve assez significative? Ceci se passait en février 1916. Un avocat de Baltimore, mon ami personnel, administrateur du club le plus important de la ville, où fréquentaient surtout des gens appartenant aux professions libérales, m'avait sollicité d'y faire une conférence sur « la guerre envisagée du point de vue français. » J'aurais là, m'écrivait-il, un auditoire de choix, composé d'hommes graves, pondérés, qui m'écouteraient peut-être sans grandes démonstrations extérieures, mais, en

revanche, avec une attention d'autant plus réfléchie. Comme toutes les opinions devaient être représentées, il comptait sur mon tact pour n'en froisser aucune. J'envoyai mon acceptation, persuadé que mon ami, qui savait mon inexpérience de sa langue, n'avait pu m'inviter à parler que dans la mienne.

Or, à la dernière minute, ne m'apprenait-il pas le plus paisiblement du monde qu'il m'avait trahi de propos délibéré! « Que voulez-vous? C'est pour la France. Et je n'avais que cette ressource. Si je vous avais laissé la faculté de vous exprimer en français, vous eussiez discouru devant des gens qui, dans une proportion de deux pour cent, n'en eussent pas saisi une syllabe. De votre anglais, quel qu'il soit, rien ne sera perdu pour eux, excepté les fautes. Allez-y donc vaillamment. » Il n'y avait d'ailleurs plus à reculer. Je songeai qu'au surplus, à ce moment même, là-bas, dans les parages de Verdun, nos soldats accomplissaient des tours de force autrement difficiles que d'improviser dans un idiome où l'on est plus que novice ; et je m'exécutai de mon mieux qui fut, j'imagine, pitoyable. Comme j'avais eu la précaution de promettre à mes auditeurs que, s'ils réussissaient à comprendre ne fût-ce que la moitié de mon jargon, je les tiendrais pour le public le plus intelligent des deux mondes, ils se comportèrent, naturellement, de façon à n'en avoir point le démenti. Mais on va voir que, dans le nombre, il y en eut à tout le moins un de sincère. Je venais à peine de clore mon laborieux *speech* sur une phrase où je faisais remarquer à l'assemblée que, si je m'étais efforcé de rendre justice à mon pays, je n'avais pas à me reprocher de l'avoir déniée à ses adversaires, puisque j'avais poussé la courtoisie à leur égard jusqu'à m'abstenir de les nommer, — quand, tout à coup, du fond de la salle, une voix les nomma, elle, sans vergogne, et en un français de bon aloi qui sonna doublement clair après mon anglais de pacotille :

— A bas les Boches!

Il faut avoir vécu dans l'exil la tragique angoisse des premières journées de Verdun pour mesurer de quel réconfort ce cri d'un soi-disant neutre me pénétra subitement toute l'âme, et avec quelle effusion de gratitude je remerciai, dès que je pus l'atteindre, le frère inconnu qui l'avait lancé.

— Un ex-Beaux-Arts, section d'architecture, fit-il joyeusement, en me déclinant sa qualité.

Il ne saurait entrer dans mon dessein de raconter ici sous combien de formes ingénieuses, — et pratiques, — les artistes des États-Unis ont témoigné de leur esprit de solidarité envers leurs camarades de France. Ce sont choses qui ont leur place indiquée d'avance dans le Livre d'or franco-américain qu'on ne manquera point, je l'espère, de publier plus tard, à l'heure de la grande liquidation, lorsqu'il s'agira d'établir le bilan de nos dettes de cœur et de payer à la vraie Amérique le tribut auquel elle a droit. Mais je puis certifier, dès à présent, que la page des architectes y sera belle. Et, dans cette page, un nom brillera d'un éclat tout particulier : celui de M. Whitney Warren. Car il en est, lui aussi, de la « section d'architecture, » le fier citoyen new-yorkais qui, sitôt la guerre déclarée, mettait sans réserve à la disposition de la France sa prodigieuse activité toujours en haleine, jamais à bout, et non pas la sienne seulement, mais celle de sa femme avec l'aide de laquelle il fondait, pour commencer, l'œuvre du « Secours National, » destinée à parer aux besoins les plus pressans des populations envahies. Je comptais bien avoir, au cours de ma longue randonnée, l'occasion de serrer chaleureusement la main à ce paladin de l'amitié française en Amérique. J'en étais d'autant plus désireux que je n'avais pas été sans surprendre chez certains de ses compatriotes, — et même des nôtres, hélas! — des ironies maladroites à l'adresse de ce qu'ils appelaient son donquichottisme exaspéré. Mais, toutes les fois que je m'enquérais de lui auprès de nos relations communes de New-York, la réponse, invariablement, était :

— Il vient de s'embarquer pour la France.

A moins qu'elle ne fût :

— Nous l'attendons incessamment aux États-Unis.

Il en arrivait à m'apparaître comme une sorte de Juif-Errant atlantique, d'éternel pèlerin de la mer chargé de faire la navette d'une rive à l'autre de l'Océan, pour maintenir le contact moral entre le pays de La Fayette et celui de Washington, entre la république des quarante-huit étoiles et celle des trois couleurs. Tel était, du reste, ou peu s'en faut, l'aspect sous lequel il devait s'offrir à ma vue dans la réalité. Ce fut, en effet, sur un pont de paquebot, lors de ma deuxième traversée de retour, que je le rencontrai enfin. J'avais distingué de prime abord, parmi les passagers de *l'Espagne*, un prome-

neur volontiers solitaire qui, n'importe où, eût commandé l'attention par sa haute taille, ses larges épaules, son front puissant; par la finesse énergique de ses traits rasés, d'une frappe de médaille romaine; par la vivacité de sa démarche, l'aisance de son port; par un air de grand seigneur artiste répandu dans son accoutrement comme dans toute sa personne. C'était lui. Je lui exprimai ma satisfaction de ce que le hasard nous eût réunis sur l'élément qui semblait être devenu le sien.

— C'est vrai, dit-il, depuis que cette abominable guerre dévaste l'ancien monde, je ne me supporte plus dans une Amérique en paix. Je n'y suis pas plutôt rentré que j'y ai tout de suite le mal de France. Je reboucle ma valise et saute dans le premier bateau. En ces deux ans, je n'ai guère vécu que sur vos transatlantiques ou chez vous.

Il s'interrompit une seconde, pour reprendre, avec une nuance de tristesse dans l'accent :

— Chez vous! J'y retourne une fois de plus par habitude, par besoin, mais, une fois de plus aussi, je me demande ce que je vais y faire. Vous êtes, entre nous, une étrange nation. Vous vous plaignez que les Américains, dans une crise où leur idéal n'est pas moins en péril que le vôtre, bornent toute leur sympathie à vous envoyer, par-dessus les immensités marines, de gentils petits signes d'encouragement, — et, lorsqu'un Américain de bonne volonté, qui a la tête saine et le cœur brave, vient vous dire : « Voilà : j'ai toujours adoré la France; il n'y a pas une parcelle de mon être que je ne sois prêt à lui consacrer; usez donc pleinement de moi dans le sens de mes aptitudes : je vous apporte, avec mon dévouement intégral, les quelques lumières que je puis avoir, » vous lui répondez, — oh! sur ce ton d'urbanité qui n'est qu'à vous : — « Mille grâces. Nous nous souviendrons de votre offre, le cas échéant, mais, jusqu'à nouvel ordre, nous n'avons pas où utiliser vos services. Peut-être, si vous repassiez... » Que de fois n'ai-je pas repassé! Et, vous voyez, je continue. J'ai bien peur que ce ne soit encore en vain. On ne voudrait pourtant pas, j'imagine, que je me contente, comme je l'ai fait pendant des mois, de répartir entre les villages éprouvés l'argent du « Secours National » ou de distribuer des cigarettes américaines aux poilus des tranchées : ce sont besognes dont le premier boy américain venu pourrait s'acquitter à la perfection, tandis qu'il en est d'autres, plus

difficiles, où j'estime que je serais l'homme de l'emploi. Pourquoi se refuse-t-on à me les confier? Ne serait-ce point parce qu'au fond vous avez, vous, Français, le préjugé tenace, la superstition indéracinable de l' « officiel? » Et certes, je suis si peu un officiel que j'en suis précisément le contraire. Mais comment ne réfléchit-on pas que, si j'en étais un, au lieu de me fatiguer les poumons à crier : Présent! à la France, je n'aurais, avec toute l'Amérique officielle, d'autre souci que de me tapir soigneusement, un doigt sur les lèvres, derrière ma neutralité? Oui, je serais un neutre, un horrible neutre!... Il est vrai qu'alors M. Wilson eût été capable de me déléguer officiellement vers vous, comme il s'en est tout récemment avisé pour ce brave colonel House, — un colonel de troupes électorales, — dont on a pu dire avec juste raison que ce n'était pas toujours une *open house* (1). Je crains fort, en effet, que ce messager taciturne n'ait parcouru l'Europe, les oreilles encore plus fermées que la bouche. A l'Allemagne, il a eu l'illusion d'avoir compris quelque chose parce qu'on s'y était donné le mot pour lui seriner au pianola le grand leit-motiv tout fait *ad usum neutrorum*. Mais à la France, Seigneur Dieu!... Il l'a traversée en sourd-muet. Lorsque je le vis à Paris, je lui demandai : « Eh bien! colonel, des résultats intéressans? — *Là-bas*, beaucoup ; ici rien. — Parlez-vous le français? — Pas un mot. — Hum! en ce cas, ça n'est pas étonnant... Mais accompagnez-moi : je vous mènerai à des Français diversement qualifiés qui vous fourniront, en anglais, tous les renseignemens souhaitables. — Impossible : j'ai rendez-vous avec M. Delcassé. — Ah! Et comment causerez-vous avec lui? Par le canal d'un interprète? — Oui, mon secrétaire. » Ainsi M. House aura transmis à M. Wilson ce que lui aura transmis un secrétaire à qui M. Delcassé se sera nécessairement gardé de faire confidence qui vaille. Si, après ça, l'Amérique ne sait pas à quoi s'en tenir sur la France!... Avouez que c'est navrant... J'entends bien qu'il y a vous autres, les conférenciers français. Encore serait-il prudent de ne vous expédier point avant qu'on vous appelle. Nous nous méfions de la marchandise offerte, *a fortiori* de la marchandise imposée. On ne nous en a que trop envoyé, de ces conférenciers à la grosse, et, qui pis est, tous

(1) *House*, maison : *open house*, maison ouverte.

revêtus de l'estampille gouvernementale. J'en ai connu un qui traitait, si j'ai bonne mémoire, de la femme, depuis les origines jusqu'à nos jours : il avait en poche une mission du Ministère de l'Agriculture à l'effet d'étudier le système du reboisement aux États-Unis! Cela n'est pas sérieux, convenez-en. Et puis, il y a les gaffeurs (vous en avez, même en France), lesquels font plus de mal en une heure que les autres, les désirables, comme nous disons, ne font de bien en six mois. Mais j'admets que vous soyez tous sans exception des hommes de tact et des orateurs de talent, il n'en reste pas moins que vos conférences se débitent en français, et qu'elles ne sont, par conséquent, intelligibles qu'à des auditoires de francisans, c'est-à-dire à une fraction infime, — d'ailleurs, gagnée d'avance, — du vaste public américain. Or, c'est ce vaste public, si honnête, mais si peu averti, qu'il faudrait atteindre ; c'est lui qu'il faudrait prémunir contre les gaz asphyxians de la propagande allemande ; c'est à lui, enfin, qu'il faudrait expliquer la France. Et quelle chance, je vous prie, avez-vous de l'éclairer, de l'émouvoir, si vous ne vous adressez à lui dans sa langue avec des mots qui aillent droit à son cerveau, des accens qui le touchent au vif du cœur? Je vous parlais des tâches indispensables où j'ai conscience que je pourrais être de quelque utilité à votre pays comme au mien : en voilà une entre vingt autres. Je ne demande qu'à m'y dévouer. Constructeur de moellons, de mon métier, je ne suis nullement un arrondisseur de phrases ; mais, je n'ai cessé de le répéter à vos dirigeans, pour combattre le virus teuton, l'heure n'est plus, en Amérique, aux fines périodes gantées de blanc, à la française ; la réserve, la discrétion, l'exquise pudeur intellectuelle ont fait leur temps : le moment est venu de manquer de goût et de foncer devant soi, carrément, à l'américaine. C'est à quoi je suis prêt. Seulement, si, à l'occasion, je réclame un coup d'épaule, je ne veux tout de même pas que les gens pour qui je paie de ma personne me répondent, comme on l'a déjà fait : « Ah! dame, débrouillez-vous! »

M. Whitney Warren n'était pas le premier de nos amis d'outre-mer à qui j'entendais formuler de semblables griefs contre nos façons d'agir, — ou de n'agir point. Mais, lui, il appartient, heureusement, par tempérament comme par réflexion, à la catégorie de ceux dont il ne sera jamais en notre pouvoir de lasser la bonne volonté ni de refroidir le zèle. Il

aime de nous jusqu'à nos verrues. Pendant que je l'écoutais égrener, d'un ton semi-indulgent, semi-bourru, le chapelet de ses légitimes doléances, je songeais *in petto* à ce que m'avait écrit, l'hiver précédent, un de mes fils, des soldats qui pataugeaient avec lui dans les boues du Nord : « Ils grognent, mais ils marchent : ça n'a pas changé depuis Napoléon. » M. Whitney Warren est un grognard américain de la grande espèce, et, quand il marche, il n'y va pas, comme on dit, par quatre chemins. Jugez plutôt :

« Je suis un dévot passionné de la France parce qu'elle m'apparaît comme la réunion et la gerbe de toutes les choses qui, dans ce monde, sont dignes d'être aimées : beauté, générosité, liberté, justice ; parce qu'elle unit la grâce et la force, le courage et la gentillesse, la patience et la fantaisie. Je suis un dévot de la France, parce que sa vertu n'est pas arrogante, parce qu'elle consent volontiers à faire oublier cette vertu par des faiblesses qui ont toujours, à quelque degré, leur charme ; parce qu'enfin elle ne sait pas ce que signifie la médiocrité et que, dans toute son histoire, elle s'est constamment montrée unique dans ses mérites comme dans ses fautes. L'essentiel, dans la vie, aussi bien pour les nations que pour les individus, est de n'être pas vulgaire. La France ne l'a jamais été, la France ne peut pas l'être... C'est pourquoi, même si la France, dans cette guerre, avait eu tort, j'aurais aveuglément épousé son parti. Comment ne l'épouserais-je pas deux fois, et les yeux largement ouverts, puisqu'elle a raison ! »

Ces lignes sont traduites d'une harangue prononcée, le 9 décembre 1915, dans les salons de l'hôtel Ritz, à New-York, par M. Whitney Warren. Et voilà comme un architecte américain « explique la France à l'Amérique. » Mais n'est-ce pas aussi une manière assez élégante et haute d'expliquer l'Amérique à la France ?

ANATOLE LE BRAZ.

(A suivre.)

LA RUSSIE DÉLIVRÉE DE L'ALCOOL

I. — COUP D'ŒIL SUR LE PASSÉ

« L'Allemagne, dit-on, a fait sans le vouloir trois bonnes choses : elle a doté l'Angleterre d'une armée, délivré la Russie de l'ivrognerie et rendu Dieu à la France. » C'est le 14/22 août 1914, que, d'un simple trait de plume, le Tsar réalisa cette réforme dont il est encore impossible d'évaluer toutes les heureuses conséquences pour l'avenir de la Russie.

— Qui a vu notre pays il y a deux ans et le verrait maintenant ne le reconnaîtrait plus, a-t-on répondu de toutes parts à nos questions sur la suppression de l'alcool. C'est le paradis après la géhenne, l'ordre après le relâchement, la liberté après la licence, la dignité individuelle des plus humbles désormais recouvrée. Alexandre II avait libéré la Russie du servage, Nicolas II lui a rendu un service plus grand encore en la délivrant de l'alcool.

L'ivrognerie du peuple russe était devenue quasi proverbiale. Qui ne connaît la fameuse épitaphe : « Passant, dans ce cimetière, il y a une tombe, dans cette tombe il y a un pope, et dans ce pope il y a de la *vodka.* » Cependant, si l'on consulte les statistiques, on constate que ce n'est pas à la Russie, mais bien à la France que revenait le triste privilège de marcher en tête des nations dans cette course à la mort qu'est l'abus de l'alcool. En effet, tandis que la consommation individuelle *en alcool pur* s'élevait en France avant la guerre à 26 litres 6/100 par an,

celle de la Russie n'était que de 3 litres 1/8, et ce pays n'arrivait que le onzième, bien loin derrière la Belgique, l'Italie et l'Allemagne, dans l'échelle comparée de la consommation de l'alcool.

A quoi donc attribuer la réputation, en partie injustifiée, de la Russie à ce sujet? Peut-être à ce que l'usage de l'eau-de-vie, sous son nom de *vodka*, s'était si bien répandu dans toutes les classes de la société russe que les étrangers avaient fini par la considérer comme une sorte de boisson nationale; peut-être aussi à ce que, dans les classes populaires, l'ivrognerie s'étalait avec une insouciance qui confinait à l'impudeur; peut-être enfin à ce que l'on avait étendu à tout l'Empire les habitudes d'intempérance localisées dans certains centres ouvriers, mais qui, en réalité, n'affectaient que très peu l'énorme masse de la population rurale.

Même dans les milieux les plus raffinés, la vodka avait sa place à la table de famille. Tout dîner russe bien ordonné se compose de deux services : le dîner proprement dit et les *zakouskis*, ou hors-d'œuvre. Ces hors-d'œuvre nombreux, succulens et variés, sont rangés sur une table à part. Avant d'aller s'asseoir autour de la table principale, les convives, munis d'une assiette et d'une fourchette, font leur choix parmi les zakouskis, qu'on a l'habitude de manger debout, et qu'avant la guerre on arrosait d'un ou de *plusieurs* petits verres de vodka. Cela constituait une sorte de rite auquel aucun Russe ne se fût avisé de manquer. Il est bien connu aussi que les vins fins et les spiritueux, de France ou d'ailleurs, jouissaient dans la haute société russe d'une faveur qui n'allait pas sans quelques inconvéniens...

Pour mauvaises qu'elles soient, ces coutumes avaient leurs quartiers de noblesse! Au temps des grands-ducs Sviatoslaf et Vladimir le Saint (à qui la population de Kieff doit son baptême) l'ivrognerie était bien portée. Le héros des légendes populaires, Illia Mourometz, avant d'entrer en lutte contre son adversaire, se vante de boire en une seule fois sept védros de bière (140 litres) et de manger sept pouds de blé (115 kilos). Dans la même épopée, Nikiticha Dobrine, à qui sa femme vient de remplir un vase d'une capacité de 20 litres, le prend d'une main et le vide d'un seul trait! Les anciens Russes regardaient l'ivresse comme la source des gais propos et de la gaillardise. « Pour le Russe, disait le proverbe, la boisson, c'est la gaieté et

sans elle il ne peut vivre. » C'est en ces termes que le prince Vladimir s'adressait aux étrangers en leur donnant raison de ce défaut des Slaves. Les boyards regardaient l'ivresse comme une chose toute naturelle et qui ne portait pas préjudice à la renommée. Dans les grands festins, le maître de maison se faisait un point d'honneur de faire boire ses hôtes jusqu'à l'ivresse, et il eût été indigne de lui de ne pas les entraîner par son exemple.

Outre la bière, les anciens Russes buvaient deux espèces de boissons fermentées, le *méod* et le *kvas* qu'on appelait *bragon*. Ces boissons contenaient peu d'alcool; aussi l'ivresse était elle alors un luxe de grand seigneur. Mais, au XVIe siècle, l'eau-de-vie fut importée d'Occident et se répandit très vite, même dans le peuple. A sa suite, l'ivrognerie augmenta dans de si effrayantes proportions qu'un écrivain allemand, Olléar, visitant Moscou au temps du tsar Michel Féodorovitch, a pu dire que les Russes s'enivraient « plus que tous les autres peuples de la terre (1). » Mais c'est au XIXe siècle que l'eau-de-vie exerça dans les classes populaires ses plus terribles ravages. D'après les chiffres que veut bien me communiquer le docteur Mendelssohn, l'éminent spécialiste, à Pétrograd, en 1910, la consommation d'alcool à 40° était de 31 litres, 4 par personne et par an ; à Moscou, de 34 l., 2. Une ville l'emportait sur toutes les autres : Rostof-sur-Don, où cette consommation atteignit 54 l., 5! Plus les endroits où l'on peut acheter ou consommer sur place sont nombreux dans un pays, plus la consommation s'y accroît. Or, en 1910, la Russie comptait plus de 111 000 de ces établissemens, *un* pour 1 442 habitans. Les boutiques de vente de l'État représentaient dans ce nombre un total de 26 556, soit *un* établissement pour 6 053 habitans.

Telle était la situation, d'après les statistiques, lorsque, sans se laisser arrêter par aucune considération financière, et envisageant seulement le bien moral de son peuple, le Tsar décréta la mesure quasi héroïque de la suppression de l'alcool.

II. — TRAKTIRS, TCHAÏNAÏAS, KAZIONKAS

Les statistiques ne disent pas tout. Il y a aussi le scandale public, la terrible contagion de l'exemple. Celui qui n'a pas

(1) D[r] Mendelssohn, *Enseignement anti-alcoolique*.

visité la Russie avant la guerre ne peut se faire une idée des scènes attristantes dont les débits d'alcool et la rue même étaient chaque jour le théâtre. Dans les quartiers populeux de Pétrograd, et en général de toutes les villes russes, on peut voir des petites boutiques, peintes de couleurs vives et surmontées d'enseignes sur lesquelles on lit : *traktir, tchaïnaïa*. C'est ce que l'argot parisien appelle des *caboulots* où le peuple, — et souvent le plus bas peuple, — se rassemble à ses heures de loisir. A travers les vitres, crasseuses et ternes, on aperçoit des tables, quelquefois nues, d'autres fois couvertes de nappes plus ou moins souillées. D'après leur dénomination, les tchaïnaïas, ou maisons de thé, n'auraient dû offrir à leur clientèle que des boissons inoffensives, mais l'alcool, beaucoup plus rémunérateur pour le débitant, s'y consommait comme au traktir. Les pires falsifications de la vodka y coulaient à flots, ruinant les familles, détruisant les santés, détraquant les cerveaux... Là, se préparait la triste clientèle des prisons et des hospices d'aliénés. Les jours de paie étaient le triomphe du traktir. Alors, le scandale débordait dans la rue, comme un flot immonde, impossible à contenir. A l'entour des usines et dans certains quartiers, le spectacle devenait véritablement poignant. L'ivresse hoquetante des hommes se mêlait à celle des femmes sous les yeux d'une gamimaille amusée ; les conversations dégénéraient en disputes, les disputes en batailles, pour aboutir enfin à l'*outchastok* (poste de police).

Mais rien n'égalait peut-être en tristesse le spectacle qu'offraient les abords des *kazionkas* ou maisons de vente de l'alcool. Là, point de tables autour desquelles on s'assemblât ; aucune excuse de jeu, de distraction ou de camaraderie : l'alcool pour l'alcool, l'ivresse dans toute sa hideur. La kazionka était toujours pleine et une foule énorme se pressait à l'entrée, attendant son tour. Et quelle foule! Des hommes, des femmes portant sur leurs vêtemens en désordre, sur leurs visages, jeunes ou vieux, tous les signes caractéristiques de leur vice; des enfans, marqués des stigmates de la dégénérescence. Les uns apportaient avec eux une bouteille, déjà remplie et vidée bien des fois; les autres, attendaient de recevoir à l'intérieur le récipient avec son contenu. Les cris, les injures, les quolibets se croisaient au-dessus de cette foule, ivre avant d'avoir bu. « Est-ce que tu te crois à la Douma que tu beugles

de la sorte? » jetait un moujik à barbe hirsute à un ouvrier qui lui répondait par un intraduisible juron. Et la foule de rire et d'applaudir! Dans l'intérieur de la kazionka, les mains avides se tendaient vers le liquide de mort. Aussitôt la bouteille reçue, on en brisait le cachet contre les murs, déjà rougis par des milliers de souillures pareilles, et l'on se précipitait au dehors. Nul n'attendait d'être chez soi pour absorber le poison. Un coup sec donné du plat de la main sur le fond de la bouteille et le liquide jaillissait pour retomber dans les gorges à glouglous pressés et bruyans. Puis on s'en retournait vendre pour quelques kopeks la bouteille vide!...

III. — LES ALCOOLIQUES APRÈS LA RÉFORME. — KHANDJON ET KHANDJISTES

Les réformes se réalisent malheureusement plus vite sur le papier que dans les âmes, où elles sont l'effet de l'éducation créatrice des bonnes habitudes. On le vit bien en Russie après la fermeture des kazionkas, et l'interdiction de vendre ou de servir des alcools, sous n'importe quelle forme, dans les traktirs, tchaïnaïas, restaurans et tous autres établissemens publics.

Afin d'établir une sorte de transition entre l'abus et l'abstinence totale, le gouvernement russe avait cru nécessaire d'accorder le monopole de la vente des vins et des alcools à quelques rares marchands, dans certaines petites villes voisines de la capitale. La résidence impériale de Péterhoff fut celle qui en profita le plus. Les buveurs de Pétrograd y organisèrent aussitôt de véritables pèlerinages. Le marchand Alexéieff, ayant obtenu le premier la permission de vendre du vin, encaissa jusqu'à 8 et 10 000 roubles *par jour!* (de 20 à 25 000 francs). Quelques mois après, il avait un concurrent, Demidoff. Dès lors, la foule se dédoubla, et le scandale fut un peu moins apparent. Mais, avec les beaux jours, les *pèlerins* devenaient de plus en plus nombreux. Chaque matin, les trains arrivant de Pétrograd amenaient à Péterhoff des centaines de voyageurs. Les fiacres ne pouvaient suffire à leur transport de la gare en ville, et on les vit traversant à pied et au galop les avenues plantées d'arbres et les rues qui conduisaient aux magasins d'Alexéieff et de Demidoff!

Bientôt à ce public qui gardait encore une certaine retenue,

s'en joignit un autre : maçons sans travail, dvornik (portiers) sans place, marchands ambulans, *locataires de coins* (1), revendeurs, etc. Au commencement du printemps de l'année 1915, les ivrognes couraient de nouveau les rues, et les gens en villégiature à Péterhoff devinrent, au début de l'été, les témoins impuissans, mais obligés d'un scandaleux dérèglement. A certaines heures, dans le Parc anglais, presque sous chaque buisson, dans chaque massif, on était exposé à voir ou à rencontrer des êtres innommables, de profession douteuse, buvant du vin à gorge que veux-tu, et s'amusant à casser les bouteilles contre le tronc des arbres. Les fossés, les champs, les sentiers, les moindres flaques d'eau étaient jonchés de ces débris.

De nouveau, il fallut sévir. Les magasins d'Alexéieff et de Demidoff furent fermés et la vente du vin et des alcools interdite sans aucune restriction.

Privés de cet ultime moyen d'ivresse, les alcooliques invétérés en cherchèrent d'autres, —et qui fussent à l'abri de la loi. L'alcool restait en vente sous plusieurs formes : alcool à brûler, eaux de toilette, vernis, etc. C'est à ces produits qu'ils demandèrent l'assouvissement de leur funeste passion. On crut empêcher cette dangereuse forme de consommation de l'alcool, en mêlant à l'esprit de bois une matière colorante, nuisible, qui le transformait en poison. Cette mesure extrême ne découragea pas les buveurs. Ils tentèrent des essais domestiques de purification de l'alcool à brûler, au moyen de choux, de concombres, que l'on y faisait infuser et qui, prétendait-on, en absorbaient les élémens nocifs. En réalité ces procédés empiriques laissaient à l'alcool ainsi modifié presque toutes ses dangereuses propriétés. La préparation obtenue prit le nom de *khandjon*, et ceux qui en usèrent furent appelés : *khandjistes*.

La vente de l'alcool à brûler ayant été sévèrement réglementée à la suite de ces abus, les khandjistes se rabattirent sur l'eau de Cologne et allèrent jusqu'à boire le vernis qui sert à polir les meubles, après l'avoir débarrassé de sa couleur. Des spécialistes louches se livrèrent à la confection de ces boissons

(1) Dans certains quartiers des grandes villes, et notamment à Pétrograd, on loue à de pauvres ouvriers *un coin de chambre;* soit quatre locataires, seuls ou en famille, par chambre. Quelquefois ces coins sont séparés les uns des autres par un rideau. Ces locataires d'un nouveau genre sont appelés *sadirjatil ongloff* (locataires de coins).

pernicieuses. Ainsi, le mal que l'on avait cru enrayer reparaissait, — partiellement, — sous une autre forme. Une fois encore il fallait sauver malgré eux les buveurs d'alcool.

Le 27 juin 1915, parut une ordonnance du Préfet de police : « Il est expressément défendu de boire de l'alcool à brûler et autres produits contenant de l'alcool et n'étant pas destinés à être bus, mais qui sont mis en vente pour d'autres usages; et aussi d'user des boissons composées avec ces produits.

« Il est également défendu de se procurer par n'importe quel moyen et de conserver chez soi des boissons préparées avec l'alcool à brûler, la laque de vernis, etc. Tout ustensile qui conservera un reste ou une odeur de ces boissons servira à prouver que le détenteur en a préparé.

« Les individus reconnus coupables d'infraction à ces ordonnances seront poursuivis judiciairement et passibles d'un emprisonnement de trois mois de forteresse ou de 3 000 roubles d'amende.

« De même, les individus trouvés dans la rue en état d'ivresse seront punis d'une amende de 100 roubles ou d'un mois de prison. »

Il était temps de sévir. Ce même jour, un nommé Wolkoff était arrêté pour avoir préparé des boissons de cette nature, et la police avait trouvé dans les rues 78 individus en état d'ivresse !

IV. — A L'OUTCHASTOK

Je suis allée rendre visite aux khandjistes dans un des ateliers spécialement installés pour occuper les loisirs forcés que leur donne la prison. C'est là-bas, loin de l'élégante rumeur de la Morskaïa et de la Newsky, dans un quartier populeux, noirci par la fumée des usines et retentissant du bruit des lourds camions qui roulent incessamment sur le pavé. Cela s'appelle : l'*outchastok*. Chaque quartier a le sien, plus ou moins fréquenté, selon le genre de sa population. Une pluie menue et froide, une vraie pluie de printemps russe ajoute à la tristesse du lieu.

Une vague odeur de goudron flotte dans l'air. Bien que la clientèle du poste ait considérablement diminué depuis la suppression de l'alcool, il ne se passe presque pas de jour où les

agens n'amènent quelque malheureux khandjiste, cueilli sur le trottoir. Tous ne sont pas d'invétérés alcooliques : la misère, l'isolement, les tristesses intimes en ont poussé plus d'un vers ce maudit khandjon dans lequel ils espéraient trouver l'oubli. Maintenant, réveillés de la mauvaise ivresse, ils s'ennuient loin de leurs travaux accoutumés, de la femme et des enfans. La loi, qui les punit, veut aussi les sauver. C'est pourquoi, dans chaque poste de police, un atelier a été improvisé pour eux. On y confectionne des bottes, des vêtemens pour l'armée. Ici, une vingtaine d'hommes, dont l'aîné n'a pas plus de trente ans, tirent l'alène ou martèlent le cuir. Ce sont de solides gaillards, larges d'épaules, bien musclés et que l'on imagine plus volontiers sous l'uniforme du soldat que sous la souquenille du prisonnier. Tous travaillent avec ardeur. Chacun d'eux est affecté à la confection d'une pièce spéciale, ce qui assure un travail plus rapide et plus parfait. De douze à quinze paires de bottes sortent ainsi journellement de leurs mains.

La présence à l'atelier n'est pas obligatoire pour les détenus. Mais il est bien rare qu'au bout de deux ou trois jours un khandjiste ne demande pas à s'associer à un travail qui fera passer plus vite les heures de sa réclusion, tout en lui rapportant un peu d'argent.

— Il faut voir, nous dit le gardien, avec quelle joie ils accueillent les jours de paie ! La plupart arrivent à réaliser un gain de 75 kopeks à 1 rouble par jour (1 fr. 50 à 2 francs). Beaucoup d'entre eux font parvenir une partie de cet argent à leur famille, se réservant seulement une petite somme pour leur sucre et leur tabac. Quelques-uns même se privent, économisant jusqu'au morceau de sucre de leur thé, afin d'envoyer davantage. Tous reconnaissent le mal que cause l'horrible boisson et se promettent bien de ne plus boire après l'expiration de leur peine. Je crois que l'outchastok en aura sauvé plus d'un.

Ainsi utilisé pour l'armée, le travail des khandjistes apporte avec lui un bénéfice double : bénéfice moral pour l'individu arraché à son vice, à sa paresse, rendu à sa dignité d'homme et devenu conscient de son utilité pour le service de la patrie ; bénéfice matériel pour la collectivité qui, plus que jamais, a besoin qu'aucune de ses forces ne soit perdue.

V. — L'EXEMPLE DE LA SUÈDE

On a versé des flots d'encre à propos des inconvéniens matériels résultant de la suppression de l'alcool : déficit budgétaire, préjudices causés aux viticulteurs, ruine des débitans..., etc. La question est, je crois, épuisée, et il est inutile d'y revenir. Toutefois, il faut reconnaître que la solution du problème est plus difficile à trouver pour la France, grand producteur de vins et de spiritueux, que pour les pays du Nord, Suède, Norvège, Danemark et Russie. Encore faut-il remarquer que la Russie est atteinte dans une certaine mesure, puisque l'oukase impérial, interdisant non seulement la consommation de l'alcool, mais encore celle du vin, paralyse complètement la vente des produits vinicoles du Caucase et de la Crimée.

De passage à Stockholm, j'ai voulu connaître l'opinion de l'éminent prohibitionniste, le docteur Bratt, créateur du *Stockholm-Systemett* ou Système de vente de l'alcool pour la ville de Stockholm.

— Je me suis beaucoup intéressé à la lutte anti-alcoolique en France, me dit le docteur Bratt, et j'en suis arrivé à cette conclusion : Tant que vous n'aurez pas coupé le lien qui unit chez vous l'alcoolisme à la question économique, il vous sera bien difficile, sinon impossible, de résoudre le problème de l'interdiction de l'alcool. L'évolution en Suède, depuis soixante ans, a été bien différente de celle qui s'est faite en France. Dès 1855, nous supprimions les bouilleurs de cru, dont le privilège a été la pierre d'achoppement contre laquelle sont venues se briser toutes les velléités de réformes. C'est évidemment par là qu'il faut commencer. La guerre actuelle vous fournit un tragique, mais irréfutable prétexte. Si vous laissez passer l'occasion, le succès de la campagne anti-alcoolique sera pour longtemps compromis. Les mesures qui ont été prises déjà sont certainement excellentes ; mais, outre qu'elles peuvent n'être que temporaires, elles constituent un simple palliatif. Or, c'est un remède qu'il vous faut. Je ne sais si la France se résignera jamais à la prohibition totale, comme la Russie, — le vin est une boisson trop populaire chez vous pour qu'on arrive à s'en passer complètement ; — mais il est désirable que vous adoptiez une réglementation ; je veux dire celle qui

paraîtra le mieux appropriée aux intérêts matériels de la France, en même temps qu'à la santé physique et morale de son peuple.

Sur ma demande, et à titre de documentation, le docteur Bratt a bien voulu me décrire l'organisation du *Stockholm-Systemett* et m'en montrer le fonctionnemeut. Ensemble, nous visitons les bureaux où une armée de jeunes femmes et de jeunes gens collectionnent des fiches, constituent des dossiers, préparent et délivrent des carnets individuels.

— Chaque Société ayant obtenu du gouvernement la monopolisation de l'alcool, m'explique le docteur Bratt, en organise et en administre la vente dans le rayon qui lui est acquis. C'est ainsi que nous avons un Système de Stockholm, un Système de Gœteborg, etc. Nul commerçant, en dehors de cette Société, n'a le droit de vendre ou d'acheter, dans les limites qui lui sont reconnues. Mais il existait entre les diverses Sociétés des zones qui échappaient à toute surveillance. En conséquence, la Société de Stockholm a demandé au Riksdag de compléter son décret du 25 septembre 1914, en décidant que désormais le domaine d'une Société soit limité par celui des Sociétés avoisinantes. Ainsi les trafiquans de l'alcool se trouveront pris dans un filet entre les mailles duquel ils ne pourront s'échapper.

« Pour assurer le contrôle de la vente, le *Stockholm-Systemett* a décrété l'adoption du *carnet à souches individuel.* Ces carnets, dont j'ai eu en mains les spécimens, sont imprimés par des machines spéciales, destinées à empêcher la fabrication en double du même numéro. Ainsi, dès le début, toute tricherie est rendue impossible. La Société délivre ce carnet sur demande et, au besoin, après enquête. Elle a le droit de le retirer en cas d'indignité ou d'abus. La quantité d'alcool autorisée est de 16 litres par trimestre et par famille.

« Tout acheteur doit présenter son carnet au dépositaire chez lequel il se pourvoit et apposer sa signature sur une feuille destinée à contrôler sa consommation trimestrielle. Cette feuille, numérotée, correspond à une fiche, également numérotée et signée une fois pour toutes, qui est conservée dans les bureaux de la Société et porte toutes les indications de nom, d'âge, d'adresse, de situation sociale, permettant une exacte et rapide identification de l'individu.

« Chaque fois qu'un carnet est retiré, la fiche numérotée est

remplacée par une carte de vacance, ce qui signifie que les employés de la Société n'ont plus le droit de vendre de l'alcool à l'ancien possesseur. Comme on agit de même en cas de mort ou de changement d'adresse, les employés ignorent la cause de retrait du carnet.

« Nombreux sont les avantages du carnet. Étant personnel, il ne peut être cédé ni prêté. En cas de conflit, il permet à la Société de prouver à quelle date l'alcool a été acheté, en quelle quantité et de quelle qualité. Il assure encore le contrôle sur les employés, qui sont tenus d'établir une exacte balance entre leur total de vente et leur dépôt. »

Pour excellent qu'il soit, ce système, accepté par la sage population suédoise, m'a semblé peu approprié à notre caractère national. Il se présente avec les mêmes apparences d'inquisition qui retardèrent jusqu'au moment des suprêmes abnégations patriotiques le vote de l'impôt sur le revenu. Mais il pourrait sans doute se prêter à des modifications qui lui enlèveraient ses allures un peu draconiennes. L'alcool étant un poison reconnu, sa vente ne saurait être libre. Voit-on des épiciers ou des droguistes vendre à leur gré la belladone, la cocaïne ou la morphine? Les pharmaciens, distributeurs patentés de ces bienfaisantes, mais dangereuses drogues, ne sont-ils pas tenus de ne les délivrer que sous certaines restrictions? Il s'agit donc surtout d'adopter le principe; les faiseurs de projets ne manqueront point.

Les objections portant sur le déficit budgétaire sont peut-être, de toutes, celles qu'il conviendrait à cette heure de reléguer au dernier plan. Outre que l'on ne peut pas sacrifier la santé physique et morale d'un peuple à sa richesse en numéraire, il est démontré que, loin d'appauvrir ce peuple, la suppression de l'alcool l'enrichit. Le sacrifice budgétaire consenti ne saurait être que momentané. Encore peut-on lui trouver des palliatifs, ainsi que l'exemple de la Russie nous le prouve.

On sait quel énorme déficit annuel la suppression de l'alcool a imposé au budget russe. Le gouvernement y a remédié en prenant plusieurs mesures, dont les principales sont : 1° la création d'impôts nouveaux, — sur les marchandises transportées par voie ferrée, sur les voyageurs et leurs bagages, sur le coton russe ; — 2° l'augmentation des impôts anciens, notamment sur les allumettes, les tubes à cigarettes, les timbres de quit-

tance. La situation nouvelle créée par la guerre et les suggestions du patriotisme ont fait que ces impôts ont été vaillamment acceptés et supportés.

— D'ailleurs, m'a dit le comte Bobrinsky, s'il est vrai que la suppression de l'alcoolisme a fait un grand trou à notre budget, il convient d'ajouter que, dans l'effroyable consommation de numéraire qu'exige la guerre, quelques millions de plus ou de moins passent absolument inaperçus...

VI. — UNE VISITE AU PROFESSEUR BEKHTIRIEFF

Le professeur Bekhtirieff, un des plus éminens psychiatres de Pétrograd, habite Kamenny. C'est une des nombreuses îles de l'embouchure de la Néva. Dès le mois de mai, « les Iles » sont un parc riant; mais, en février, la neige y efface encore les chemins. Tentée par un froid sec et ensoleillé, j'avais eu la fantaisie de partir seule et à pied. Mal renseignée, je m'égarai dans l'île. Les maisons habitées en hiver y sont rares, plus rares encore les passans. J'arrivai chez le professeur Bekhtirieff exténuée et avec une heure de retard sur mon rendez-vous. Mes explications et mes excuses aboutirent à une excellente tasse de thé, accompagnée de zakouskis, et c'est au parfum de la chaude et saine boisson que nous abordâmes la question de l'alcoolisme.

— Les avantages que nous avons retirés de la suppression de l'alcool sont tels, me dit le savant professeur, que, dût le budget en supporter des conséquences doubles, il faudrait encore s'en féliciter. En réalité, ces conséquences sont largement atténuées par une rentrée d'impôts incomparablement meilleure et par une augmentation aussi rapide qu'inespérée de l'épargne publique. Depuis qu'elles ne sont plus esclaves de la vodka, les populations rurales ont plus d'argent, elles se nourrissent mieux, s'habillent de neuf et rendent leurs demeures plus confortables. *Le bien-être est actuellement tel dans les campagnes que certains paysans refusent de vendre leurs produits agricoles :* œufs, beurre, lait, légumes, préférant les consommer eux-mêmes, ce qu'ils n'auraient eu garde de faire autrefois.

« Au point de vue mental, l'amélioration est plus sensible encore : c'est un lieu commun aujourd'hui de dire que l'alcool est le grand pourvoyeur des prisons; mais s'il nous avait fallu

une preuve de plus, la mesure de suppression prise par l'Empereur nous l'aurait fournie. Immédiatement après, on constatait une diminution considérable dans le nombre des crimes et délits. On a donné des chiffres : à Simbirsk, la moyenne des crimes diminua de 50 pour 100; de 80 pour 100 à Oriol, de 95 pour 100 à Kostroma, de 75 pour 100 à Toula, de 80 pour 100 à Rostoff sur Don, de 75 pour 100 à Odessa...

« Vous savez peut-être qu'on donne dans nos campagnes le nom de *kouliganeries* aux maraudages, menus vols, dégâts faits aux récoltes ou aux propriétés; aux rixes, tapages nocturnes, bref à tout ce qui trouble la vie des tranquilles populations rurales. Eh bien! ces sortes de méfaits, œuvre accoutumée des ivrognes, ont cessé depuis la suppression de l'alcool, à la grande satisfaction des paysans.

« A Pétrograd, de juin à août 1914, les suicides sont tombés de 76 à 18 pour les hommes et de 53 à 10 pour les femmes. Leur courbe en cette année 1914 est particulièrement intéressante à observer. Enfin, malgré les terribles épreuves de la guerre, la mentalité se relève partout et l'on voit déjà diminuer le nombre d'entrées dans les asiles d'aliénés. Si tels sont les résultats appréciables, en moins de deux ans, jugez de ce que nous pouvons attendre de l'avenir. Une population plus soucieuse des lois de l'hygiène, plus saine de corps et d'esprit, plus apte aux travaux physiques et intellectuels, une meilleure organisation de la vie domestique et par conséquent de la vie nationale, une production meilleure et plus intense, un enrichissement des classes moyennes et inférieures de la société, tels seront les résultats qui compenseront à brève échéance les sacrifices momentanément consentis. »

VII. — PARMI LES PAYSANS

Un village des environs de Novgorod. C'est jour de réquisition des chevaux. La terre est dure, l'air piquant, mais calme : une belle journée pour le plein air. Une cinquantaine d'isbas s'alignent sur deux rangs, le long de la route. Quelques-unes, peu nombreuses, se groupent autour d'une église à coupoles vertes. La ligne bleue de la forêt barre l'horizon blanc. Les paysans ont sorti les chevaux de l'écurie ou les ont amenés de loin. Maintenant, ils les font trotter sous les

yeux des experts. Les femmes regardent, debout sur le seuil des portes. Les gamins, si drôles sous la touloupe en peau de mouton, froncée à la taille, qui les fait ressembler à des outres gonflées, s'en viennent rouler presque jusque sous les pieds des chevaux, vite chassés par les rudes interjections des moujiks.

Dans la tchaïnaïa, le samovar fume. Tout à l'heure, l'examen terminé, ceux qui vinrent de loin seront heureux de trouver prête la chaude boisson. En attendant cette heure, propice pour une conversation avec les hommes, nous entreprenons une enquête auprès des femmes.

— Si on est plus heureux que les hommes ne boivent plus? Bien sûr! Ça ne peut pas se comparer. Quand un homme est plein de vodka, ce n'est plus un homme, c'est un diable. Les soirs de marché, le plus souvent, c'étaient des injures, des coups à vous faire renier votre âme!... Et les petits qui se cachaient derrière le poêle et n'osaient pas même pleurer, de peur d'être entendus!...

— Et quelle misère! Jamais un kopek... Quand la vodka y entre, sors de l'isba, car elle n'y laisse rien!

Autour de nous, un groupe s'est formé; chacune de ces femmes apporte sa pierre pour lapider le fantôme maudit de l'alcool.

— On est moins malheureux, malgré la guerre, dit l'une. Si beaucoup d'hommes ont quitté le village, c'est pour servir l'Empereur qui avait besoin d'eux. Ceux qui y restent sont devenus doux comme des enfans.

— Est-ce vrai, hasarde une autre, qu'après la guerre on leur rendra la vodka?

Un murmure de protestation s'élève :

— Alors, il vaut mieux que la guerre dure! dit une voix.

Car, pour ces femmes, il y a un mal pire que la guerre : l'alcool!

Même unanimité de réprobation autour de la table de la tchaïnaïa. La salle est chaude et embuée; les hommes versent le thé dans leur soucoupe et le boivent avec bruit, en tenant, selon leur habitude, un petit morceau de sucre dans la bouche. Entre deux gorgées, ils parlent de la guerre, des réquisitions, des nouvelles recrues qui sont parties... De la guerre à l'alcool, il n'y a qu'un pas.

— C'est vrai, tout de même, que le Russe avait deux enne-

mis : la vodka et l'Allemand. Notre petit père le Tsar a vaincu le premier; il viendra bien à bout de l'autre, n'aie pas peur.

Et aussitôt chacun de raconter les méfaits des Allemands... et de la vodka : un tel a laissé sur les tables des traktirs tout le bien péniblement amassé par son père; celui-ci a fait le malheur de sa femme et de ses enfans; cet autre s'est noyé dans l'étang un soir de marché que sa tête était chaude... Chacun s'accuse aussi soi-même, car dans ce pays russe qui a conservé sa sainte simplicité d'antan et où toutes les âmes sont plus ou moins tolstoïennes, on fait volontiers miséricorde à celui qui reconnaît son péché.

Il est bien vrai aussi que le bien-être a augmenté sous le toit des paysans. On a acheté des outils agricoles, ce qui fait espérer un meilleur rendement des récoltes. En sortant de la tchaïnaïa, un moujik à tête d'apôtre nous montre avec fierté, sous la remise de son isba, une charrue dont le soc luisant neuf n'attend plus que le dégel pour ouvrir les flancs de la terre nourricière.

— C'est l'argent de la vodka qui a payé ça! dit-il en souriant dans sa barbe broussailleuse et longue, striée de fils blancs.

VIII. — CHEZ LE COMTE BOBRINSKY : L'ÉDUCATION ANTI-ALCOOLIQUE

En entrant chez le comte Bobrinsky on est tenté d'oublier les graves préoccupations de l'heure présente, tant l'œil y est séduit par les plus belles manifestations de l'art pictural. Sur un des panneaux du salon, au milieu de tableaux d'une touche plus sombre, une femme aux chairs magnifiques resplendit. Ses épaules nues font dans le mur une trouée de lumière. Ainsi évoque-t-elle le souvenir des grands peintres de la nudité féminine : Rubens, Boucher, Le Titien. Aussitôt, le salon se peuple de toutes les belles formes que l'art réalisa... Mais, sur le mur opposé, une kermesse flamande mène sa ronde. Le débraillement de ces êtres, emportés par un plaisir exclusivement sensuel, l'attitude avilie de l'homme qui, au premier plan, éructe son ivresse, suffisent pour me ramener à l'objet de mon enquête...

Le comte Bobrinsky vient d'entrer. C'est un des plus distingués représentans de la vieille aristocratie russe. Avec beau-

coup d'autres de ses pairs, il ne dédaigne pas de s'intéresser aux questions sociales. Il doit à sa compétence d'avoir été choisi par l'Empereur comme *Président de la Commission d'abstinence*, destinée à lutter contre la vente de l'alcool.

— L'hydre Alcool a cent mille têtes, me dit le comte Bobrinsky, et la lutte n'est jamais terminée contre lui. La suppression de l'alcool a été une question d'obéissance pour notre bon et brave peuple russe. Il a cessé de boire parce que l'Empereur l'ordonnait ; mais les infâmes trafiquans de l'alcool n'ont pas renoncé à faire renaître en lui l'ancien vice. Notre Commission se propose donc un double but : 1° poursuivre la prohibition de la vente de l'alcool, qui s'exerce surtout dans les villages ; 2° faire passer dans l'âme du peuple le sens profond de la loi dont il a accepté la lettre, en ayant recours à l'éducation anti-alcoolique.

« Ce n'est pas une mince entreprise, et la ligne de comparaison à ce sujet, entre la France et la Russie, serait difficile à établir. Vous avez maintenant visité notre Empire, vous savez quelles distances séparent les villes et les villages ; vous connaissez l'insuffisance des communications, vous avez pu vous rendre compte de l'isolement hivernal de certains groupemens humains. Mais, pour qui ne connaît pas la Russie, il est presque impossible de se représenter les difficultés auxquelles on se heurte chaque fois que l'on veut établir, par l'idée, une cohésion entre tous les habitans de l'Empire. La loi, message bref et impératif, a pu les atteindre tous et s'imposer à eux ; il n'en va pas de même de notre influence, qui ne peut s'exercer que par une suggestion lente et continue. »

Tandis que le comte Bobrinsky évoque ainsi pour moi les vastes solitudes de la terre russe, je songe à ces habitans des marais de Pinsk, vrais Robinsons des marécages, qui ne connurent la déclaration de guerre que lorsque l'hiver eut rendu leurs marais accessibles aux traîneaux en les transformant en champs de glace ! Où trouver ailleurs, et en pleine Europe, un pareil exemple d'isolement ?

— Dans les villes, reprend le comte Bobrinsky, la lutte est relativement facile. Elle peut s'y exercer de mille manières, comme chez vous : par l'enseignement de la parole et de l'image, par l'école, par les réunions du soir, par les cercles et par ce que nous appelons ici les *Narodné-Dom* (maisons du peuple). Mais

dans les campagnes?... Le problème sera long et difficile à résoudre. Nous avons déjà élaboré tout un programme. L'important est de passer à la réalisation. D'abord, nous comptons faire appel à l'école; instituteurs et institutrices sont nos alliés naturels. Mais l'école n'a pas encore pénétré partout. Certains enfans sont astreints à faire chaque jour plusieurs verstes, — 12 ou 15 le plus souvent, — pour se rendre à l'école; parfois même la distance est telle qu'ils doivent y renoncer.

Et, aussitôt, je me rappelle de quel regard ému j'ai suivi, cet hiver, deux petits bonshommes de dix à onze ans qui s'en allaient, cartable au dos, à travers l'immense plaine blanche près d'une petite gare du gouvernement de Tver!

— La prédication des popes, continue le comte Bobrinsky, complétera l'enseignement de l'école. Nos prêtres trouveront là un bel apostolat humain à exercer à côté de l'apostolat religieux. Nous comptons aussi faire appel aux *Cercles de paysans* avec l'aide desquels on peut organiser des conférences et une sorte d'enseignement extra-scolaire. Déjà le zemstvo de Poltawa a commencé sa propagande anti-alcoolique dans la région et voté un budget à cet effet.

« Nous attendons beaucoup de la vulgarisation de l'enseignement musical, comme distraction saine pouvant remplacer avantageusement celle qu'offre le traktir. Vous avez pu juger du penchant naturel du paysan russe pour la musique. Ses instrumens préférés sont la *balalaïka* (1) et l'accordéon. Je suis bien sûr, ajoute en souriant le comte Bobrinsky, que nos braves soldats qui viennent de débarquer à Marseille n'ont pas oublié de les emporter avec eux et d'en régaler leurs compagnons d'armes français, puisque heureusement la musique est un langage universel. Pour 1 rouble 40 on a une balalaïka; il n'est donc pas de paysan qui ne puisse s'en procurer une ou qu'on ne puisse aider dans cet achat. Je ne crois pas qu'il y ait beaucoup de répertoires nationaux plus riches que celui des chansons russes. Presque tous nos paysans en connaissent un grand nombre et les chantent agréablement. Lorsque chaque isba aura sa balalaïka ou son accordéon, la tentation sera moins grande d'ouvrir la porte à l'alcool.

« Notez que la Russie a d'excellentes boissons hygiéniques :

(1) Instrument à cordes, assez semblable à la mandoline, mais à caisse triangulaire.

le thé d'abord, dont aucun homme, chez nous, ne peut se passer; le méod, le koumis, les eaux de fruits, notamment celle qu'on prépare avec une petite baie des marais : la kloukva, et enfin : le kvass. »

Il n'est pas de Français, je pense, qui ait visité la Russie sans goûter au moins une fois à cette boisson domestique. Elle est faite avec du pain que l'on laisse légèrement fermenter. Moins piquante que notre cidre, elle a une saveur très agréable et peut, en été, remplacer avantageusement le thé. Elle contient un infime pourcentage d'alcool, et son innocuité est absolue.

— Pour terminer, reprend le président de la Commission d'abstinence, il nous reste à parler du Journal à bon marché, des Bazars, des Musées et Expositions ambulans. Si chaque paysan de France peut lire son journal avec vingt-quatre heures à peine de retard, il n'en est pas de même en Russie. Le journal arrive lentement, difficilement et il y a des endroits où il ne pénètre jamais. Il faut donc créer des périodiques spéciaux, instructifs, amusans, à la portée des mentalités auxquelles ils s'adressent, et surtout à un prix très modique. Les bazars ambulans permettront au paysan de se pourvoir des principaux objets agricoles dont il a besoin, sans être obligé de faire un long et parfois coûteux déplacement; la ménagère y trouvera de quoi rendre la maison plus confortable ou plus plaisante.

« Enfin, nous attendons beaucoup des Musées et Expositions ambulans. Un essai a déjà été fait l'année dernière sur la Volga; et j'espère que d'autres auront lieu cette année.

« Imaginez le pittoresque de cet enseignement : sur la Volga, mère des fleuves, sur le beau Dniester aux larges eaux, un bateau glisse. Longtemps se déroulent les plaines uniformes; puis, tout à coup, une coupole verte s'arrondit à l'horizon. Au bord du fleuve, près de l'estacade, des paysannes sont rassemblées. Sevrées de distractions, chaque fois qu'un bateau est signalé, elles accourent. Cette fois, il y a sur le bateau une attraction inattendue... La nouvelle se répand vite. On arrive du village, et même de plus loin. Un homme est là, professeur, docteur ou savant, bref un apôtre. Il montre les méfaits de la vodka, les ravages du terrible khandjon, il dit les souffrances et les regrets tardifs de ceux que l'eau de Cologne a rendus aveugles et, aussi, il met en garde contre le rôdeur louche, tra-

fiquant secret de l'alcool. Il distribue des feuilles ou des brochures que le plus lettré lira aux autres ; puis, le bon grain jeté, le bateau repart sur l'eau tranquille jusqu'à ce qu'un autre village lui fasse signe du steppe ou de derrière sa haie de bouleaux. »

IX. — LA LUTTE A PÉTROGRAD. — LES *NARODNÉ-DOM*

Tandis que la voiture m'emporte vers la *Narodné-Dom* de Pétrograd, mon souvenir évoque les Maisons du Peuple de Gœteborg et d'Helsingfors ; je revois les plans et photographies de ces magnifiques Maisons du Peuple américaines avec leurs salles de bains, leurs restaurans, leurs bibliothèques où travaillent coude à coude patrons et ouvriers. Que de fois, en revenant des Conférences populaires du quartier du Temple, n'avons-nous pas senti le regret amer de voir notre Paris devancé par les pays du Nord dans l'applicalion de tant de théories sociales ! Les Maisons du Peuple sont un des remèdes les plus immédiats et les plus pratiques contre la passion de l'alcool. Tant que Paris n'aura pas les siennes, — comme les a chaque quartier de New-York, — le peuple ira chercher dans les cafés la satisfaction de ce besoin de réunion qui est, après tout, la marque de sa sociabilité. Les Narodné-Dom ne doivent pas être une création de la philanthropie, mais un établissement civique, fondé par l'État ou la Commune, comme l'École ou l'Hôtel de Ville dont elles sont le complément naturel et indispensable. Pourvoir chaque ville de sa Maison du Peuple sera un de nos grands devoirs sociaux d'après la guerre.

La voiture a longé les quais et traversé la Néva. Sur l'autre rive, la forteresse Pétropawlowsk (Saint-Pierre et Saint-Paul), aujourd'hui prison, baigne dans l'eau du fleuve le pied de ses murs percés de meurtrières et élève haut dans le ciel la flèche dorée de son église, nécropole des Tsars. Les minarets bleus de la mosquée, — réduction de la célèbre mosquée de Samarcande, — trouent de leurs longs fûts la verdure du parc Alexandre, et voici la *Narodné-Dom*. Elle a fort grand air avec son théâtre, ses jardins, ses divertissemens publics. Mais je dois dire que le public qu'on y rencontre n'est pas celui que l'on y voudrait coudoyer.

— Il n'y a rien d'étonnant à cela, me dit M. Grégorieff,

conseiller municipal et président de la Commission extra-scolaire de Pétrograd. On engage au théâtre de la Maison du Peuple Nicolas II les plus grands artistes et les places y sont trop chères pour le peuple. En été, un public spécial envahit ses jardins et il n'y est plus guère question de lutte contre l'alcool. De ce côté, on a fait fausse route et tout est à refaire.

Si je signale chez nos amis cette erreur de direction qui sera d'ailleurs certainement réparée, c'est afin de nous mettre nous-mêmes en garde et de montrer que les meilleures réalisations peuvent être faussées dans leur essence.

— Depuis des années déjà, reprend M. Grégorieff, nous avons entrepris l'éducation anti-alcoolique du peuple dans notre capitale. Mais les difficultés, pour être d'un autre ordre que celles auxquelles on se heurte dans les campagnes, ne sont pas moins grandes. Ici, nous avons affaire à la police habituée à tout suspecter, et la rassurer n'est pas une mince besogne. Il y a environ dix-huit mois, l'Hôtel de Ville de Pétrograd a organisé pour le peuple des concerts, des matinées, des cinémas, des excursions dans les usines, des expositions, etc.; jusqu'ici les permissions nécessaires à la réalisation de notre programme n'ont pu être obtenues. La Commission d'éducation extra-scolaire, dont je suis président, a organisé des cours et des conférences; la Douma les a autorisés et a voté pour les cours une allocation annuelle de 150 000 roubles; mais nous avons rencontré mille obstacles et notre projet a dû être ajourné.

« Pendant ce temps, l'Hôtel de Ville de Moscou, se fondant sur le rapport de l'Hôtel de Ville de Pétrograd, a ouvert deux *Narodné-Dom*, parfaitement organisées et qui fonctionnent déjà. Nombreuses sont à Pétrograd les associations d'ouvriers ayant pour but de s'entr'aider et de lutter contre l'alcoolisme : la police a réussi à les rendre suspectes et le gouvernement les a dissoutes.

« Après l'oukase du Tsar, le gouvernement s'est trouvé en contradiction avec lui-même. Alors, le ministre de l'Instruction publique, comte Ignatieff, a compris la nécessité de donner au peuple une éducation rationnelle. Il a permis l'ouverture de toutes les sociétés destinées à remplir ce but. La police a réussi à empêcher l'exécution de ce décret.

« Les sociétés officielles contre l'ivrognerie, comme la *Narodné-Dom*, ont été organisées vers 1899 sous l'influence du

comte Witte au moment de la monopolisation de l'alcool par l'État. Mais l'éminent homme d'État reconnut bientôt que, loin d'arrêter la marée montante de l'alcoolisme, le monopole la favorisait par la baisse de prix de l'alcool. Il prit peur, protesta au Conseil d'Empire et cessa de s'intéresser aux Sociétés, dont lui-même avait favorisé la formation. C'est ainsi que, peu à peu, la *Narodné-Dom* de Pétrograd, endettée, hypothéquée, cessa d'être un lieu de haute culture morale populaire et devint un simple établissement de plaisir.

« En revanche, il existe à Pétrograd une maison d'initiative privée, créée il y a dix-huit ans par la comtesse Panine. Là, on a véritablement travaillé à l'éducation morale du peuple et lutté contre le fléau de l'alcool. Les hommes décidés à soutenir l'idée, professeurs, instituteurs, avocats, journalistes, ont fait des conférences, puis des cours d'adultes. On a fondé des classes professionnelles, ouvert une salle à manger, une tchaïnaïa, une bibliothèque, un salon de lecture et jusqu'à un réfectoire pour les enfans pauvres. Des expositions périodiques pour l'art industriel du pays ont été organisées avec le plus grand succès. La maison de la comtesse Panine possède actuellement un observatoire astronomique et un Théâtre des idées où d'excellens artistes, dévoués à la cause populaire, prêtent gracieusement leur concours. La comtesse elle-même donne l'exemple du travail et du désintéressement. Elle dépense environ chaque année 35 000 roubles, soit, au taux normal du rouble, un peu plus de 90 000 francs. Cet établissement, le seul en réalité de Pétrograd, ne peut être comparé qu'aux *Narodné-Dom* de Moscou et un riche marchand sibérien nous a confié son projet d'en fonder un semblable à Tomsk (Sibérie). »

X. — L'ARMÉE RUSSE TEMPÉRANTE

J'ai gardé pour la fin ce paragraphe qui est de tous, j'en suis sûre, celui qui ira le plus au cœur du lecteur français. Nous nous imaginons que le soldat ne peut se passer d'alcool. Or, le monde entier le sait aujourd'hui : l'armée russe ne boit plus d'alcool. Ne croyez pas que ce soit là une formule bonne à jeter de la poudre aux yeux des naïfs. Jamais plus parfaite concordance ne se rencontra entre l'énonciation d'un fait et ce fait lui-même. Depuis un an, je vis presque constamment parmi

des officiers ou des soldats; j'ai visité les casernes, parcouru deux fronts : nulle part je n'ai rencontré sous l'uniforme le moindre signe d'ivresse, nulle part je n'ai vu la moindre trace d'alcool.

Le vin, le rhum et autres produits analogues sont réservés aux malades des hôpitaux et distribués sur ordonnance du médecin. Aussi quelle tenue, quel ordre, quelle discipline dans cette belle et vaillante armée russe!

En publiant l'oukase du mois d'août 1914, le Tsar avait surtout en vue la mobilisation. La Russie avait encore présens à la mémoire les scandaleux excès qui avaient accompagné la mobilisation lors de la guerre russo-japonaise. Des compagnies entières traînaient dans les rues, complètement ivres, suscitant des querelles, occasionnant des rixes, des mutineries et toute la séquelle obligée des conséquences de l'ivresse. En Sibérie, dans une gare, en cours de route, des soldats ivres s'étaient battus entre eux, et le sang avait coulé. On ne comptait plus les vitres cassées et les réverbères démolis. Il n'était que trop avéré aussi que le champagne des officiers n'avait pas été sans influence sur les résultats de la bataille de Moukden...

Cette fois, rien de pareil, grâce à l'énergique décision de l'Empereur. La mobilisation s'accomplit dans le plus grand calme et avec cet ordre parfait qui en assura si heureusement la rapidité. Il faisait chaud, on avait soif. Dans les stations, chaque soldat s'approchait de la fontaine, vidait son gobelet, puis remontait tranquillement prendre sa place dans son fourgon.

Le succès de cette réforme momentanée décida le Tsar à la rendre définitive.

J'ai assisté à la seconde mobilisation : celle des *ratniks*, ou appelés du second ordre. Même abstinence et mêmes résultats. Pendant des semaines, les recrues ont défilé dans les rues de Pétrograd, précédées de leurs accordéons, suivies de chariots portant leurs bagages quand l'homme ne s'en chargeait pas lui-même. Des femmes, parfois même des enfans les accompagnaient. Pas une bagarre, pas un cri. Des milliers d'hommes se sont ainsi massés sur la Newsky, en face de ma fenêtre, devant le Jardin de la Chauve-Souris où avait lieu le recrutement, sans que la circulation en ait même été troublée. Les formalités terminées, ces hommes se divisaient par petits

groupes et, toujours chantant et précédés d'un accordéon, ils se dirigeaient vers les tchaïnaïas où un verre de thé leur était servi.

Sur le front, — et je puis l'affirmer pour l'avoir vu ! — les soldats ne pensent pas plus à l'alcool que s'ils n'en avaient jamais bu. Si l'on y fait allusion, ils lèvent les épaules avec un air de profonde indifférence.

— La vodka ? On ne sait même pas pourquoi on en buvait. Peut-être pour faire passer le temps. Ici, il y a les Allemands qui nous empêchent de trouver le temps long ; et l'on a bien autre chose à faire qu'à boire...

— J'ai vu sur le front des soldats ivres, m'a dit Son Excellence le général Adamovitch, mais c'étaient des Allemands que nous avions faits prisonniers sous les murs de Lodz.

Les chefs sont enchantés et pleins de gratitude pour l'Empereur, qui, par cette mesure, a rendu la discipline plus facile, et plus étroites et plus cordiales les relations entre l'officier et le soldat.

— Nous ne sommes pas malheureux, me dit encore le général Adamovitch, même quand nous n'avons pas de vin ou de vodka à donner à nos hommes au moment du combat, car nous n'avons jamais eu besoin de les stimuler par l'alcool pour les lancer à l'attaque. Leur bravoure a toujours suffi.

C'est sur cette parole tant de fois justifiée que je terminerai le résumé de mon enquête. Je sais combien la lutte est chaude chez nous autour de la suppression de l'alcool. Je serais heureuse si l'exemple de nos Alliés, que j'ai tâché de montrer sous toutes ses faces, aidait la France à triompher du monstre.

MARYLIE MARKOVITCH.

REVUE LITTÉRAIRE

ÉMILE VERHAEREN (1)

Émile Verhaeren était né à Saint-Amand, non loin d'Anvers, au bord de l'Escaut, dans la plaine de Campine. C'est un homme de Flandre, et qui a aimé la Flandre avec un bel emportement de tendresse, avec une fidélité filiale. Il a dédié à son pays le premier recueil de ses poèmes, *Les Flamandes;* et l'un de ses derniers grands poèmes en est l'épopée, *Toute la Flandre.* Au long de sa vie et de son œuvre, s'il examine ses instincts de pensée, il en trouve l'origine, la signification, la justification, dans l'âme de la Flandre. Puis, quand la philosophie et la bonté le mènent à étendre jusqu'à l'humanité entière son rêve et son amitié, il sait d'où il part, même s'il ne sait pas où il va ; et son utopie est flamande : s'il conçoit le bonheur de l'univers, c'est le bonheur de Flandre qu'il veut multiplier et prodiguer au delà de l'horizon natal.

Le jour qu'il a été tué, il était allé parler de la Flandre malheureuse. Et il avait voulu que sa dépouille reposât dans le sol de Flandre...

Ce n'est qu'un bout de sol étroit,
Mais qui renferme encore et sa Reine et son Roi
Et l'amour condensé d'un peuple qui les aime...

(1) *Poèmes* (trois volumes); *Les Villes tentaculaires; Les Heures claires; Les Visages de la vie; Théâtre; Les Forces tumultueuses; La Multiple splendeur; Les Rythmes souverains; les Blés mouvans*; *les Ailes rouges de la guerre* (au Mercure de France); — *Les Aubes ; Petites légendes* et les cinq séries de *Toute la Flandre*, (chez Deman, à Bruxelles); *Hélène de Sparte; La Belgique sanglante* (Nouvelle Revue française) ; —*James Ensor ; Villes meurtries de Belgique* (chez Van Oest) ; — *Rembrandt* (chez Laurens).

Il dort dans ce « lambeau de patrie. » La mort n'a pas attendu qu'on pût le porter jusqu'à son village.

Saint-Amand, son village, il l'a chanté, dans *Les tendresses premières*. De grands bateaux, empanachés de voiles et de vent, passaient sur le fleuve. Il y avait, pour l'animation, le fleuve et l'usine avec son bruit, son tumulte. Par ailleurs, le village était quiet. Quiète, la maison; le jardin, beau l'été : des fleurs d'un côté, des étangs de l'autre; et de hauts peupliers, un espalier de vignes, une volière. Les gens du pays : le passeur d'eau, le maçon, le sonneur, l'échevin, le lanternier, ceux qu'on voit quotidiennement. On les connaît; et, le soir, quand les contrevens sont fermés, leurs pas dans la rue, on les reconnaît. Il y a aussi ceux dont les pas, la nuit, font peur. Et il y a, pour la sécurité, les parens. Pour la gaieté, l'émoi, pour la rivalité parfois, il y a une petite amie : seulement, elle meurt, et l'on garde son image de souvenir dans un livre de messe. Pour la fierté du village, il y a son clocher. Les jours de marché, les gens des villages voisins, les gens d'Opdorp ou de Baesrode, s'il leur chantait de vanter leurs clochers à eux par-dessus le clocher de Saint-Amand, les querelles étaient chaudes. Et le petit garçon s'y mêlait avec entrain. Mais, une nuit, le foudre tomba sur l'église; le clocher brûla, s'effondra dans le cimetière. Et ce furent trois ans, pour le relever : trois ans qu'un demi-siècle après le poète se rappelait avec chagrin, ces trois ans d'une blessure faite à son amour et à son orgueil. L'enfant qu'il était? Un « vaurien doux, » raconte-t-il ; ami des polissons, leur camarade pour marauder dans les vergers ; et batailleur ; et curieux, sans cesse à baguenauder autour des corroyeurs et forgerons, charpentiers et calfats; l'imagination tentée par les voyages et aventures que lui évoque le passage des navires. Il parle de son « enfance angoissée. » On la devine ainsi, tout à la fois tranquille d'apparence, alarmée souvent, bouleversée par des peurs étranges, par des hasards d'allure inquiétante et par une sorte de propension singulière à voir les choses tragiquement.

Verhaeren, à quatorze ans, fut mis au collège Sainte-Barbe, de Gand. C'est un collège de jésuites, qui voulaient bien qu'on fît des vers, si l'on était poète ou non, mais en latin. Verhaeren, un peu plus tard, étudie à l'université catholique de Louvain... « Louvain, je t'ai aimée avec mon cœur naïf et fervent de jeune homme que l'étude attirait vers la vie et préparait à l'art. D'autres croyances que celles que tu gardes, d'autres idées que celles que tu éclaires, d'autres émotions que celles que tu éprouves ont pu traverser et

mon torse et ma tête, sans que les liens moraux qui m'unissaient à toi fussent rompus ou même entamés. C'est que le tréfonds de mon être est encore dépendant de toi; c'est que ma conscience la plus souterraine reçoit encore — sais-je moi-même par quel soupirail? — un peu de ta lumière ; c'est qu'on ne rompt jamais entièrement avec son passé, quand ce passé a fait partie d'une âme profonde et recueillie. » Louvain, « pleine de calme, de bienveillance et de sagesse, » et qui sut montrer à toute une jeunesse les chemins « où s'engagent ceux qui laissent la trace de leurs pas dans l'histoire de leur temps!... » Verhaeren, à Louvain, sembla peut-être juriste; on le crut bientôt avocat. Mais, à Louvain, dans ces années adolescentes où l'on ne sait pas ce qu'on devient à coup sûr, il élabore, et ne le sait pas, sa poésie.

Il va écrire *les Flamandes* et *les Moines*. *Les Flamandes* sont de 1883. La Belgique, à cette époque, est sur le point de créer toute sa littérature nouvelle, abondante, originale, qu'ont illustrée les noms de Verhaeren et de Maeterlinck, et, précédemment, ceux de Van Lerberghe et de Rodenbach. Ceux-là et les autres, les plus ardens et les meilleurs, sont venus de Louvain, qui aurait pu leur donner seulement ses disciplines et qui favorisa leur génie, tout différent qu'il fût de ses tendances. Verhaeren, dans sa monographie attrayante du peintre James Ensor, note l'entrain de cette renaissance, ou naissance, littéraire et artistique. Peintres et poètes sont d'accord : l'art antérieur, non pas l'art ancien, mais l'art qui continue, ils le méprisent; la littérature contemporaine, en leur pays, ils la dénigrent comme littérature de parlementaires, disaient-ils, et de journalistes. Ils fomentent, avec un zèle très fougueux, une révolution... « Il y eut comme un tremblement des cerveaux... La belle mêlée de colères et de sarcasmes ! Les lourdes attaques et les folles dépenses ! Les fiers éclairs dont on foudroyait les esthétiques vieillies et les règles désuètes ! On s'exposait avec joie, on dardait son audace partout et l'on se reprochait sans cesse de n'avoir pas été assez violemment téméraire. Vraiment, la vie passionnée était belle, en ce temps-là! » En ce temps-là, il y avait aussi chez nous une révolte poétique : les Symbolistes préludaient alors, et quelques-uns si follement qu'ils ont failli déconsidérer une intelligente et charmante idée de la poésie : quelques-uns réussirent des poèmes parfaits, d'une fraîche et durable beauté. Nos Symbolistes et les poètes de Louvain voisinèrent; nos Symbolistes ont eu de l'influence, et marquée, sur leurs amis belges. Mais ceux-ci l'ont bien accueillie et bien supportée. Elle n'a pas

faussé leur caractère. Et, par exemple, Verhaeren, c'est merveille de voir comme il est heureusement resté lui-même et de Flandre.

Il n'y a pas de symbolisme, — si l'on veut, il n'y en a pas beaucoup, — dans son premier recueil des *Flamandes*, où il ne songe qu'à peindre de couleurs vives et chaudes la Flandre des pâturages et des kermesses, les étables tièdes et bourdonnantes de mouches, les basses-cours, laiteries et cuisines, les cabarets avec leurs grands buveurs et leurs grands mangeurs de jambons, et les danses, les chansons, les ripailles, et les filles, et l'une d'elles, une vachère, couchée parmi l'herbe d'un pré, les bras repliés, dormante au soleil; sa gorge se soulève comme remuent les blés; des rameaux pendent à ses épaules, se mêlent à ses cheveux : et elle est l'âme somnolente de la plaine. Les poèmes des *Flamandes*, ce sont des tableaux de Teniers parfois; et l'on y sent que l'auteur aimait, plus que Teniers encore, et Jordaens et Rubens.

Rubens et Jordaens, peintres d'Anvers : et, dans la Flandre où Verhaeren a pris son talent, ne négligeons pas Anvers. C'est la ville de sa joie, il le raconte, et de sa fureur juvénile : ses poèmes célèbrent ses promenades à Anvers et plus d'un exploit. Nous sommes loin de Louvain. Nous retournons à Louvain, probablement, avec *Les Moines*. « Le mysticisme et la sensualité... » dit-il. L'une est d'Anvers, et l'autre de Louvain. Que le poète des *Flamandes* passe, et rapidement, aux *Moines*, ce n'est pas chez lui le fait d'un écrivain qui cherche des sujets, un thème nouveau. *Les Flamandes* n'ont pas contenté son mysticisme : et, s'il veut déjà glorifier « toute la Flandre, » voici, après la Flandre des kermesses, la Flandre des monastères. Des moines doux et violens, les uns confinés dans leur dévotion, les autres qui siègent au chapitre comme des justiciers et qui, sous la bure aux plis droits, ont l'air de chevaliers guindés dans des armures : et tous, contemplateurs ou despotes, les humbles et les orgueilleux, tous exaltés de passion plus forte que nulle énergie. Le même poète, ailleurs, a pris pour ses héros les rudes gaillards des anciennes corporations flamandes, foulons, brasseurs et tisserands, les communiers, fauteurs d'émeute. Il admire et il chante ceux-ci et ceux-là tout pareillement; dans ceux-ci et ceux-là, il admire et chante la frénésie de l'âme flamande.

Soudain, son art se modifie. Au diptyque des *Flamandes* et des *Moines*, succède la trilogie des *Soirs*, des *Débâcles* et des *Flambeaux noirs*. Ces recueils parurent, après les *Moines*, d'année en année; puis Verhaeren les a réunis et munis de sous-titres : « I. décors

liminaires ; II. déformation morale ; et III. projection extérieure. » Si de tels mots semblent un peu énigmatiques, ils ne le sont pas tout à fait ; s'ils le sont un peu, ce n'est pas pour déplaire au poète, qui ne va plus nous peindre en clair la Flandre, ses pâtis, ses couvens, mais d'autres visions, plus fantastiques. La littérature et, en particulier, la poésie était alors énigmatique très volontiers.

Nos Symbolistes le prouvent surabondamment. Il y avait, dans leur façon d'être obscurs, de la niaiserie quelquefois ; et, en outre, le désir d'étonner le prochain. Cependant, si l'on plaidait pour eux, il ne faudrait pas oublier qu'ils avaient à réagir et qu'ils ont très utilement réagi contre la vile bassesse du réalisme et contre un certain positivisme très bête. Ils ont rêvé de sauver la littérature et la poésie, de l'arracher à de sales entours, de la mettre à l'écart et, au besoin, de l'enfermer dans un chaste secret. Puis, le réalisme et le positivisme qui allaient ensemble avaient pour conséquence de réduire à néant le mystère ou, comme on disait, le merveilleux, à quoi la poésie ne renonce pas sans dommage et qui est ce que la poésie préfère dans la réalité. Dans la réalité : car ce fut l'erreur d'un certain positivisme, de croire qu'on expulse et qu'on relègue hors de la réalité le mystère. Il est dans la réalité même ; et, pour ainsi parler, il appartient à la substance même de la réalité. Voilà ce que les Symbolistes ont bien vu ; ou, plutôt que d'aller si loin, notons qu'ils ont paru l'entrevoir. Leur idée est juste et favorisait la poésie. Or, c'est à leur idée que vient le Verhaeren des *Soirs*, des *Débâcles* et des *Flambeaux noirs*. On n'aurait pas deviné peut-être qu'il dût y venir jamais, quand il écrivait ces *Flamandes*, si dépourvues de mystère, si belles d'évidence et copiées tout droit sur la nature manifeste, et visible, et tangible. Le mysticisme des *Moines* est-il une étape de son chemin vers le mystère? A la vérité, non.

Ses biographes, M. Francis Vielé-Griffin, M. Albert Mockel, racontent qu'à l'époque des *Soirs*, des *Débâcles* et des *Flambeaux noirs*, le poète subissait une « crise ; » enfin, « cet homme nerveux, qui déjà concevait la vie avec une sorte de fièvre, venait de rencontrer la Maladie. » Et l'on remarque en effet, dans ces poèmes, une bizarre exaspération de souffrance, un goût de la torture mentale et comme un âpre désir de frissonner parmi les hallucinations les plus tourmentantes. Mais il ne résulte pas de là que le Symbolisme soit une aventure assez morbide et soit une folie ! On aurait vite fait de le supposer. Ni le Symbolisme n'est une folie, ni le symbolisme de Verhaeren. Seulement, la réalité qui nous est proche et familière, nous sommes

si accoutumés à elle qu'elle ne nous étonne plus. Le mystère qui est en elle, nous ne le voyons plus, nous avons cessé de savoir qu'il existe. Pour qu'il se révèle à nous, il faut qu'une circonstance fortuite dérange l'aspect coutumier, l'aspect usé de la réalité. Il faut que la réalité change. Ainsi, par exemple, d'un visage, et très cher, qu'il nous semble que nous découvrons, un jour, en nous apercevant qu'il a vieilli. Il faut que la réalité change, ou que changent nos yeux qui la regardent. Si je comprends ce qui est arrivé à Verhaeren, ce fut la maladie subitement qui lui modifia le spectacle quotidien. Les objets, autour de lui, étaient les mêmes, sans qu'il eût bougé ; mais il ne les regardait plus de même : ou il n'était plus le même à les regarder. N'est-ce pas ce qu'il entend par cette « déformation morale, » sous-titre de ses *Débâcles ?* et le sous-titre de ses *Flambeaux noirs*, « projection extérieure, » indique l'assurance qu'il a eue, sans doute plus tard, d'être l'auteur de la métamorphose. Mais la métamorphose l'avertit de s'étonner : et la réalité nous étonne quand nous prenons une conscience nette et nouvelle de son étrangeté authentique. C'est ainsi que Verhaeren, peintre de la réalité flamande, est allé au mystère.

Il y est allé avec son tempérament, tel que le montrent ses premiers poèmes et tel que le montrera son œuvre tout entière, fougueux, farouche, et très sensible ou sensuel, soumis et presque livré à son émoi, peu touché de métaphysique ; et son imagination lui grandit les apparences du monde, les lui embrase, les lui affole. Il est allé vers le mystère et n'y cherche pas une idée de l'inconnaissable ; mais il éprouve, devant le mystère, un poignant effroi. Il n'adore pas le mystère : il le redoute. Et ses poèmes sont le chant de son effroi. Les *Soirs*, les *Débâcles* et les *Flambeaux noirs :* poèmes de terreur. Les bruits de la campagne, cloches qui tintent, pas sur les routes, les essieux qui grincent, les meuglemens dans les étables et les prés, ces bruits de la vie calme et heureuse autrefois, deviennent le cri de douleur de la campagne. Le doux crépuscule d'été, l'agonie du jour. Les nuages, dans le ciel, sont las de leurs courses. Le moulin, qui laisse tomber ses bras, meurt. Les arbres de l'avenue ne gardent pas leur immobilité : ils cheminent, pèlerins d'épouvante. Le marais luit ; le soir défaillant y jette

L'éclair de son épée et l'or de son armure,
Qui vont flottant au flot, flottans et vains,
A peine encor frôlés par la splendeur diurne,
Mais lentement baisés par la lèvre nocturne
De la lune, pieuse et douce, aux mains d'argent.

La fantasmagorie se développe et se multiplie dans le paysage, où les Nombres mènent leur danse, où défilent les dieux sinistres et aux yeux de loups, et où passe l'Amour avec son cortège de lions enchaînés, et où se traînent les funérailles de la lune. Que cette vision soit incohérente, absurde, le poète ne le nie pas : il le dit et il le proclame. Et il proclame que la simple raison, mise en contact avec tout le mystère d'ici-bas, se heurte à l'absurdité. Il a trouvé, pour mettre en lumière sa doctrine ou, mieux, sa vive impression, les images les plus saisissantes, neuves et belles, un luxe prodigieux de couleurs, de lueurs, des musiques verbales qu'on n'avait pas encore entendues, un art qui rappelle celui de Rembrandt.

Les *Soirs*, les *Débâcles* et les *Flambeaux noirs* sont une trilogie de douleur et qui aboutit à la conclusion, mal résignée, mais forcenée, du désespoir :

... Sois ton bourreau toi-même,
N'abandonne l'amour de te martyriser
A personne, jamais. Donne ton seul baiser
Au désespoir!

Ces poèmes sont un cauchemar. Soudainement, au cours du recueil suivant, *Les Apparus dans mes chemins*, où continuent d'abord les splendides hallucinations, le cauchemar se dissipe. Et, tout comme un coup de vent chasse les nuées d'orage, c'est, dans le ciel du songe, un coup fortuit : c'est un miraculeux saint Georges qui intervient, — « en bel ambassadeur — du pays blanc, illuminé de marbres — où, dans les parcs, au bord des mers, sur l'arbre — de la Bonté, suavement croît la douceur. » Les épouvantes sont en fuite, le paysage s'apaise, les objets retournent à leur place, reprennent leur pose anodine. Il y a du soleil sur la plaine ; il y a de la sérénité dans l'air.

C'est une accalmie ? Elle se plonge dans l'œuvre de Verhaeren, illumine beaucoup de ses poèmes, illumine bien joliment ses *Heures claires :*

Voici la maison douce et son pignon léger,
Et le jardin et le verger.
Voici le banc sous les pommiers
D'où s'effeuille le printemps blanc,
A pétales frôlans et lents.
Voici des vols de lumineux ramiers
Planant, ainsi que des présages,
Dans le ciel clair du paysage...

Non pas que désormais le poète renonce à chercher, dans la nature et la réalité, plus loin que les aimables et faciles apparences. Il y devinera des emblèmes encore; mais non plus des signes d'effroi: des images ou des indices de pensée, images et indices qu'il a interprétés le plus parfaitement, il me semble, en quelques poèmes de ses *Villages illusoires*.

Depuis *les Flamandes*, et même depuis *les Flambeaux noirs*, il a modifié sa forme poétique. Premièrement, il écrivait en vers réguliers. Il y a d'honnêtes sonnets, dans *les Flamandes*. Mais, chez nous, les Symbolistes, qui prétendaient apporter une esthétique nouvelle, créaient aussi une technique du vers : ils inventaient le vers libre. Et ils ont écrit, de cette façon, des poèmes admirables ou affreux : le vers étant libre, chacun le traite comme il veut, chacun le traite comme il peut. Verhaeren profita de l'aubaine, pour se débarrasser d'abord de maintes règles importunes, touchant la rime notamment, et l'hiatus, et la césure. Il ne craignit d'assembler des vers de toutes les dimensions, et qui ne forment pas des strophes. Mais, à la différence d'autres poètes, il scande ses vers et il les scande fortement. Ses laisses poétiques sont libres, comme les fables de La Fontaine, en ce qui concerne l'arrangement des vers plus ou moins longs, et ne sont plus libres que par la rime souvent réduite à l'assonance. Quelquefois pourtant un vers s'allonge à quatorze syllabes. Mais Verhaeren sait toujours le nombre des syllabes qu'il réunit, tandis que tels de ses émules essayent de donner à leurs vers une harmonie où le nombre des syllabes n'est quasi pour rien. Divers et hardi, son rythme, en somme, provient de l'ancienne métrique. Et c'est au rythme, beaucoup plus qu'à la sonorité verbale, qu'il demande la qualité poétique de son ouvrage. Par l'accent des rudes consonnes, et par des allitérations, et par un choix de mots qui martèlent énergiquement les temps de la phrase, il accuse le rythme, lui donne la plus insistante allure, et une vigueur impérieuse, et comme un battement que rien n'arrête, un battement de cloche une fois mise en branle.

On verra le symbolisme de Verhaeren et l'art qu'il s'est élaboré, dans les plus beaux poèmes des *Villages illusoires* et, par exemple, dans ce poème du Passeur d'eau... Je ne puis le citer d'un bout à l'autre. Et c'est dommage : les poèmes de Verhaeren sont ainsi faits qu'on n'en détache point aisément un passage. On n'en détache pas le « beau vers, » ou le morceau finement travaillé. Son travail n'est pas de ciselure. Ses poèmes valent surtout par l'invention et ensuite par le mouvement. Un large mouvement lyrique, très puissant, et qui

emporte pêle-mêle, avec un entrain superbe, mille beautés et quelques tares. Au détail de l'œuvre, on observe, disons-le tout bonnement, des fautes et des pauvretés de langage, les néologismes les plus fâcheux et, bien souvent, l'inconvénient de tant de fougue, promptitude et fatras du vocabulaire, une syntaxe de hasard. Les beautés, par leur abondance et par leur déploiement rapide, couvrent tout cela et le voilent...

Le passeur d'eau, les mains aux rames,
A contre-flot, depuis longtemps,
Luttait, un roseau vert entre les dents.
Mais celle, hélas! qui le hélait
Au delà des vagues, là-bas,
Toujours plus loin, par au delà des vagues,
Parmi les brumes reculait...

Casse une rame. La voix qui hèle est plus implorante. De la seule rame qui reste, le passeur d'eau redouble d'énergie. Le gouvernail casse. Le passeur d'eau, « comme quelqu'un d'airain, dans la tempête, » bat les flots et, de la rame unique, les secoue; il a les yeux fixés au loin, d'où vient l'appel. Et la rame dernière casse; le courant la chasse comme une paille vers la mer...

Le passeur d'eau, les bras tombans,
S'affaissa morne, sur son banc,
Les reins rompus de vains efforts.
Un choc heurta sa barque, à la dérive ;
Il regarda, derrière lui, la rive :
Il n'avait pas quitté le bord...

Et c'est la ruine de son ardeur...

Mais le tenace et vieux passeur
Garda tout de même, pour Dieu sait quand,
Le roseau vert entre ses dents.

Qu'on ne s'avise pas de traduire cette allégorie comme un rébus. A peine convient même à une telle image le nom d'allégorie; non plus qu'à l'image du Fossoyeur, qui enterre les cercueils blancs de ses douleurs, les cercueils rouges de ses crimes et, sur tout son passé de misère, plante des croix; non plus qu'à l'image des Pêcheurs qui, dans l'eau vague, jettent leurs filets, ramènent du hasard, pêchent obstinément du hasard, et négligent de regarder au firmament les étoiles; et non plus qu'à l'image des Cordiers, qui allongent le chanvre où glissent les reflets de la lumière et qui semblent tirer à eux les

horizons. Ce ne sont pas des allégories : ce sont des emblèmes du songe que la réalité contient — ou suggère, qui sait ?

La réalité est pleine de songe. Et elle est pleine de souffrance. Le poète, qui l'a examinée, sentie et même endurée, y prend le songe; mais, la souffrance, il ne va point la négliger. Le passeur d'eau, le fossoyeur, et les pêcheurs, et les cordiers sont des symboles, sont aussi des hommes qui souffrent. Peu à peu, l'art et la pensée de Verhaeren s'enrichiront d'un nouveau souci, moral et social. Le poète des *Villages illusoires* devient le poète des *Campagnes hallucinées* et des *Villes tentaculaires*. Hallucinées, les campagnes : ce sont les villes, dont l'attrait les fascine et qui, de leurs tentacules, auront bientôt fait de les vider. Les villages abandonnés, les fermes délaissées, le « cadavre des vieux labours; » et, dans les villes, foule et vacarme; et, sur les routes qui vont des villages aux villes, la horde des buveurs de pluie, lécheurs de vent, fumeurs de brume; aux champs, demeurés seuls, des fous qui vaticinent la mort du sol !... Ce problème des campagnes désertées n'est pas d'hier : et il a troublé Virgile. Mais, lui, Verhaeren n'aboutit guère à des Géorgiques. Sa conclusion? Lisez *les Aubes*, drame mêlé de prose et de vers, mêlé d'idées qui un instant se dessinent et de fumées où les idées se perdent. Parmi ces fumées, on aperçoit une terrible mêlée des appétits, des instincts et des résistances; on aperçoit des heurts, des écroulemens, autant de mort que de naissance, autant de soir que de matin : pourtant, c'est l'aube, difficile et sombre, mais l'aube.

Cette aube s'éclaire, dans les poèmes plus récens de Verhaeren, dans *Les forces tumultueuses* dans *La multiple splendeur*, dans *Les rythmes souverains* et dans *Les blés mouvans*. On y voit se dégager lentement, et avec un dur effort, et puis avec une joie magnifique, une nouvelle confiance. Le poète a épié l'immense aventure de la vie : tant de « forces tumultueuses » l'ont surpris, l'ont heurté, blessé. Il a eu d'abord la velléité de s'éloigner d'elles, de se confiner à l'écart. Mais elles le tentent, le prennent...

L'âpre réalité, formidable et suprême,
Distille une assez rouge et tonique liqueur
Pour s'en griser la tête et s'en brûler le cœur.

Il maudissait les villes, où se déchaînent plus terriblement les forces tumultueuses : et il les aime par-dessus les campagnes...

Vous existez en moi, fleuves, forêts et monts,
Et vous encor, mais vous surtout, villes puissantes.

Où je sens s'exalter les cris les plus profonds,
D'âge en âge, sur la terre retentissante.

Les villes; et, dans les villes, tout ce qui est son effarement d'autrefois, le remuement, la fièvre, la folie de sempiternelle activité : et cette activité tendue vers quoi? vers l'avenir. Aucun autre mot n'est permis, pour désigner cette incertitude. Mais alors, détestez-vous l'avenir ?

Futur, vous m'exaltez comme autrefois mon Dieu!

Le poète des *Flambeaux noirs* et des symboles d'orgueil farouche a quitté sa retraite. Il devient, de la plus belle manière, le poète de la réalité moderne, la plus moderne et, croyait-on, la plus rebelle à toute poésie, le poète de la vie industrielle. D'autres se plaignent de la vapeur et de l'électricité, se plaignent des cheminées d'usines qui déshonorent les paysages. Lui, chante et l'usine, et la banque, et tout le train de nos cités. Il chante la frénésie universelle, la force humaine, les masses qui se meuvent : il chante aussi l'erreur, où la force humaine se montre comme dans les sursauts de la vérité. L'erreur et la vérité ensemble font la très confuse doctrine de l'époque. Et l'on jugera l'époque sur ses lendemains : il faut l'aider et, pour l'aider, il faut l'aimer, tandis que retentit « l'orage amoncelé des montantes idées. » Voilà, en somme, l'ampleur de cette poésie : et son imprudence !

Verhaeren croyait l'humanité prochainement destinée à des félicités qu'il annonçait. Et il sentait battre « des cœurs d'hommes nouveaux dans le vieil univers. » Et il sentait germer, dans 'âme de l'Europe, un rêve de justice. Et il considérait que la guerre était à jamais close, était une calamité des « vieux empires : » lorsque la guerre a éclaté.

Il avait épanoui jusqu'à l'humanité entière son cœur et sa pensée. Entre tous les peuples, il préférait le peuple de Flandre; mais il ne haïssait aucun peuple : et même il augurait que toutes les nations seraient un jour réunies dans une fraternité franche. Entre les nations qui n'étaient pas la sienne, il distinguait, pour lui accorder amour et déférence, la France, qu'il voyait semeuse, — et imprudente comme lui, — semeuse des idées qui préparaient le plus vivement l'avenir : la France, — et l'Allemagne ! — Car il comptait sur la science : la science crée l'industrie, met en valeur toutes les forces tumultueuses, les multiplie et les discipline, et ainsi prépare l'avenir; et il avait accepté que l'Allemagne fût la patrie de la science. L'Allemagne envahit la

Belgique ; et la Flandre est saccagée. De la merveille flamande, il n'y a plus que des décombres.

Ce que fut alors la douleur de Verhaeren, on le saura en lisant sa *Belgique sanglante*, livre de haine, et de haine déconcertée : l'auteur ne s'attendait pas qu'il dût crier sa haine ; mais il la crie. Il était « un vivant pacifique : » et il crie la guerre. La Flandre était « un damier dont le seigle, le froment, l'avoine, le lin, le trèfle occupent les différentes cases : » elle est la dévastation. Ses petites fermes, portes et volets peints en vert, toits rouges et pignons blancs : ruines. Nieuport, Dixmude et Ypres, « chères petites villes, si belles, silencieuses et peintes : » ruines. Les églises, palais du bon Dieu : ruines. Et tout le rêve de bonheur que la Flandre avait l'air de réaliser comme une parabole offerte au monde : ruine plus déplorable que toutes les autres. Il y a, dans le sentiment de Verhaeren, le chagrin double de voir en décombres sa patrie, et en décombres tout son évangile.

Son évangile était de labeur fécond dans la paix de l'univers. Et, par le crime de l'Allemagne, tout labeur est de guerre ; l'industrie fabrique la guerre ; et la science, la guerre.

Ce n'est plus le grand cri d'amour miraculeux
Que les peuples jadis se renvoyaient entre eux ;
C'est le cri d'aujourd'hui,
Que fait courir, immensément, de plaine en plaine.
La haine !

Ce cri de haine emplit tout le recueil de poèmes récens que Verhaeren a publié peu de jours avant de mourir *Les Ailes rouges de la Guerre* : beau livre, et qui par sa désolation rappelle *Les flambeaux noirs*, mais la souffrance du poète ici s'étend à l'ampleur de toute une patrie ; et qui rappelle aussi *les Aubes*, car il laisse entrevoir au milieu du désastre les lueurs de bonne espérance. Ces tragiques poèmes closent une œuvre elle-même tragique, pathétique jusqu'en ses apaisemens, et qu'ont tourmentée de perpétuelles catastrophes d'idées, avant la catastrophe de la guerre et avant l'accident qui termine atrocement la vie du poète : œuvre imparfaite, mais si hardie, neuve, extraordinaire, si pleine de méditation passionnée, si fervente, si chaude et si brûlante de génie !

ANDRÉ BEAUNIER.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Aux approches de Noël, de ce Noël dont le retour émeut l'âme à la fois farouche et sentimentale de l'Allemagne, troublée profondément, en sa misère présente, au souvenir des jours heureux, le chancelier de l'Empire, M. de Bethmann-Hollweg, a laissé tomber sur le monde désolé une parole qui, sincère et honnête, eût pu être grande : la paix. Mais, prononcée avec l'accent qu'il y a mis, précédée d'avertissemens et accompagnée de gloses qui rendent impossible de l'entendre, elle ne saurait être ni honnête, ni sincère; elle est d'avance condamnée à demeurer vaine; méprisable, comme un mensonge et comme une profanation, car jamais il n'a été dit : « Paix sur la terre aux hommes de mauvaise volonté, » aux hommes de mauvaise conscience et de mauvais desseins. Ainsi que celui qui, de ville en ville, fuyait la malédiction, ils s'en vont répétant : « La paix! » et ce n'est point la paix. Ce n'est encore qu'une manœuvre de guerre, une de plus; un mouvement combiné de la stratégie allemande et de la diplomatie allemande, qui ont, il faut le reconnaître, cette force qu'elles adhèrent et en quelque sorte collent l'une à l'autre, se servent et se complètent réciproquement. Qu'on se rappelle d'abord les précédens, la préparation lointaine, les déclarations antérieures de M. de Bethmann-Hollweg, ses discours du mois d'août et du mois de décembre 1915, du mois d'avril et du mois de juillet 1916; les discours de M. Scheidemann et des autres chefs de parti, désignés, par un consentement tacite, pour être tout ensemble les hommes de confiance des groupes auprès du chancelier et les hommes de confiance du chancelier auprès des groupes; les conférences officieuses, et du reste arrêtées net, sur « les buts de guerre » de l'Allemagne; d'autres conférences, organisées soi-disant en réponse

et en apparente opposition à celles-là, par les pangermanistes et les agrariens; les harangues personnelles de l'Empereur ; les interviews et les ordres du jour, tantôt truculens et crevant les cieux, tantôt humanitaires et trempés de larmes, du kronprinz Frédéric-Guillaume, des rois de Saxe et de Wurtemberg, du roi et du prince héritier de Bavière, qui, plus importans que le commun de leurs confédérés, parlent plus volontiers et qu'on fait parler davantage. L'astuce et la patience allemandes, qui ont préparé la guerre pendant quarante-cinq ans, préparent la paix depuis trois ans bientôt, depuis le premier jour de la guerre. Pas un instant, de ses bureaux ou du grand quartier général, la Chancellerie ne s'est lassée d'épier l'occasion. Elle a cru la saisir après chaque victoire, et elle a alors, d'un bout de l'univers à l'autre bout, agité vigoureusement tout son système de grelots; dans les périodes moins heureuses, elle a fait le muet ou le mort, jusqu'à ce que les affaires militaires se rétablissent ; et le ton, selon les cas, s'est haussé ou baissé, comme se sont haussées et baissées les prétentions; mais il n'est pas arrivé que l'Allemagne n'émît pas ou n'eût pas de prétentions, que les plus modestes ne fussent pas encore excessives, et qu'elles n'aient pas oscillé simplement entre l'odieux et l'inacceptable. Montrons-le mieux, en insistant un peu sur les discours de M. de Bethmann-Hollweg, puisque aussi bien c'est lui qui représente dans l'Empire le personnage autorisé et responsable.

Au mois d'avril 1916, avant la triomphante offensive de Broussiloff, le chancelier ne se tourne vers l'Orient que pour s'écrier : « Après de pareils ébranlemens, l'histoire ne connaît plus le *statu quo ante*. Non, la Russie ne doit pas pouvoir encore une fois faire avancer ses armées contre la frontière non protégée de la Prusse orientale. » Et quand, à cette date, il se retourne vers nous, il nous le signifie en termes péremptoires : « Personne ne croira que nous abandonnerons, à l'Occident, le territoire arrosé du sang de notre peuple sans avoir pris des garanties réelles. Là non plus, le destin ne retourne plus en arrière. » De même, le 9 décembre 1915 : « Nous avons remporté d'énormes succès et enlevé à nos ennemis leurs espoirs, les uns après les autres. Après avoir volé de victoire en victoire, nous ne céderons rien de ce que nous avons conquis. » Et, déjà, le 18 août : « Non, cette immense guerre ne restaurera pas l'ancienne situation. Une Europe nouvelle doit surgir et la politique anglaise de l'équilibre des Puissances doit disparaître. » Passent le dernier printemps et le dernier été. L'offensive de Broussiloff couvre

à nouveau la Bukovine, ronge ou menace la Galicie ; la vague moscovite, enflée en tempête, revient battre la haute muraille des Carpathes ; l'offensive autrichienne des archiducs est franchement brisée par Cadorna, à sa descente du Trentin ; l'offensive du Kronprinz allemand sous Verdun n'avance plus et commence à fléchir ; l'offensive franco-anglaise sur la Somme se dessine. Une à une, les colonies allemandes, comme des branches qui cassent, se sont détachées ou ont été arrachées du tronc : « la carte de guerre, » dès que c'est une carte complète, devient de moins en moins avantageuse. L'Allemagne, économiquement, physiologiquement, l'Allemagne, grande mangeuse, sent la gêne, et sans doute plus, et peut-être bien pis. Aussi le chancelier, à la fin de juillet 1916, ne craint-il pas de paraître beaucoup plus coulant. Il se fait insinuant, pressant, caressant presque. Il interroge notre gouvernement. Le gouvernement français « pense-t-il sérieusement pouvoir atteindre son idéal dans une guerre d'extermination ? » Ce sont les heures grises et mélancoliques où le Kronprinz, attendri, pleure dans les journaux américains. La Roumanie ne s'est pas encore déclarée, mais on prévoit et on redoute son intervention. Deux mois durant, septembre et octobre, le chancelier de l'Empire ne dit plus rien, du moins ne dit plus rien de la paix. Il ne fait que vitupérer, ce qui n'est pas dans sa fonction, ni dans son caractère, ni dans ses habitudes. En novembre, les passages des Alpes transylvaines sont forcés par Falkenhayn ; la Valachie est envahie ; l'armée roumaine se replie de ligne en ligne, lentement au début, puis précipitamment ; au commencement de décembre, Bucarest est prise. M. de Bethmann-Hollweg recouvre la voix ; et cette voix, aussitôt grossie, amplifiée, multipliée par les mille voix de la tribune et de la presse, est tout un orchestre.

Dans cette musique infernale, trois parties distinctes. Au dedans, le tonnerre ; c'est le vieux dieu allemand, c'est Wotan, ce sont tous les héros étincelans, éclatans et souvent discordans du Walhalla wagnérien, qui, chacun sur son instrument, jouent l'air national : *l'Allemagne au-dessus de tout*. A l'étranger, chez les belligérans, c'est la Sibylle qui parle sans parler, propose des énigmes, donne à deviner des oracles ambigus, et, par tradition, tend des pièges ; chez les neutres, c'est la Sirène, qui se fait engageante, offre son buste et cache sa croupe hérissée d'arêtes. On a procédé selon le protocole. Chaque matin, à onze heures, M. Zimmermann, qui est l'homme aimable et spirituel du gouvernement impérial, a coutume de réunir les directeurs des journaux de la capitale et les représentans à Berlin des

journaux de province, et, à ceux-ci comme à ceux-là, il distribue leur rôle : un tel fera le matamore, et un tel le gracieux. Malheur à qui s'écarterait si peu que ce fût du programme minutieusement et ministériellement tracé : on lui couperait sans pitié les oreilles, c'est-à-dire les informations dont seule la Chancellerie dispose. Dans un chœur aussi bien réglé, tous les artistes ouvrent la bouche au signal et chantent à la baguette. Il serait dommage de les écouter sans les voir. Donc, regardons-les et instruisons nous.

La note de M. de Bethmann-Hollweg et sa communication au Reichstag sont du mardi 12 décembre. Or, dès le 28 novembre, les deux journaux nationaux-libéraux, les *Leipziger Neueste Nachrichten* et les *Münchner Neueste Nachrichten*, attaquaient brusquement l'ouverture. La feuille de Leipzig n'y allait pas d'une main molle. Elle attribuait la Valachie à l'Autriche, le versant occidental des Vosges, Longwy et Briey à l'Allemagne ; et la semaine suivante, le 6 novembre, elle fixait les « points secondaires. » Anvers serait un port allemand ; l'état-major déterminerait ce qu'il conviendrait de garder de la Belgique pour qu'elle ne puisse plus servir de tête de pont à l'Angleterre. Le reste de la Belgique et de la France constituerait encore un gage suffisant pour rentrer en possession des colonies allemandes, arrondies du Congo. Pour que le peuple allemand ne risquât plus d'être affamé, on prélèverait en Russie de vastes territoires agricoles. Et, pour ne pas s'encombrer de questions de races, il conviendrait d'expulser autant que possible la population des pays annexés. La feuille de Munich appuyait et renchérissait. Le pire malheur, pour l'Allemagne, serait une paix indécise. Il lui fallait se couvrir contre l'agression russe par la constitution d'un État polonais et par l'annexion de la Courlande, de la Lithuanie, du gouvernement de Suwalki au moins jusqu'au Niémen. Contre l'agression française, dans l'Ouest, le Luxembourg allait devenir un État confédéré. L'Allemagne peut se suffire à elle-même et résister à un blocus, sauf pour le fer ; il est donc pour elle d'un intérêt vital de conserver le bassin de Briey. Le reste du sol français occupé constitue un gage que les Français devront racheter d'une façon ou de l'autre (et dans cette phrase se retrouve l'unisson de la Wilhelmstrasse).

Le 30 novembre, le 1er et le 7 décembre, c'est le tour de la *Kölnische Volkszeitung (Gazette populaire de Cologne)*, organe catholique, que n'anime guère qu'une fureur fort peu chrétienne. Pour l'existence de l'Allemagne, une paix sans annexions est inadmissible. Premièrement, l'Allemagne se fera restituer ses colonies, agrandies

grâce aux gages que représentent les territoires du Nord de la France. Mais ces gages sont assez précieux pour qu'on puisse exiger en outre une indemnité de guerre et la cession de certaines portions du sol français. L'état major allemand, du point de vue militaire, exigera des rectifications de frontière ; et, du point de vue économique, à tout prix, l'Allemagne, qui veut du fer, a besoin du bassin de Briey ; elle l'exigera donc aussi. Mais, du triple point de vue militaire, économique et politique, il est essentiel pour elle que la Belgique soit placée sous sa dépendance. En particulier, il lui faut les ports, Anvers, Zeebrugge et Ostende ; et comme on ne peut savoir si l'Angleterre n'utiliserait pas encore quelque autre point de la côte belge, le plus sûr est, par précaution, d'occuper cette côte tout entière.

La vieille *Gazette de Cologne*, la Gazette tout court, *Kölnische Zeitung* (numéro du 2 décembre), tient, sous une autre forme, le même langage. Les colonies allemandes seront restituées et agrandies. L'Allemagne protégera toutes les petites nationalités qui lui prouveront leur dévouement, mais « cela ne veut naturellement pas dire qu'elle travaillera à ressusciter la Belgique, la Serbie et la Roumanie qui lui ont été hostiles. » La Belgique restera économiquement et militairement sous la main de l'Allemagne. Du territoire français, on incorporera le bassin de Briey. Le plus piquant est que la *Gazette* prend des mines ingénues, affecte une prudente réserve : « Tant que la guerre n'est pas finie, dit-elle, toute discussion des conditions de la paix reste plus ou moins hypothétique ; le chancelier a eu raison de ne vouloir jamais préciser. » Elle ajoute ensuite pudiquement : « Nous ne savons pas ce que le gouvernement pense de notre programme. » « Notre programme » est admirable, et étonne en Allemagne même où l'on connaît les belles relations de la *Gazette de Cologne*. La *Gazette de la Croix* demande : « Devons-nous considérer cet ensemble de conditions de paix comme le reflet de la pensée du Gouvernement? » A quoi il n'est répondu rien de clair, mais la question n'attendait pas de réponse, et, comme l'autre, la *Gazette de la Croix* fait le jeu.

Dans l'intraitable *Deutsche Tageszeitung*, M. de Reventlow se borne à répéter pour la centième fois que la possession de la côte belge est une condition *sine qua non* de la paix, afin de menacer l'Angleterre et de s'assurer la liberté des mers. Dans la *Gazette de Voss*, le professeur Schäfer estime que l'acquisition de Briey est une nécessité économique pour l'Allemagne ; mais qu'il serait également désirable de prendre Belfort, le versant occidental des Vosges, Toul, Verdun, un port sur les côtes de la Manche, et quelque autre chose

par surcroît. La *Gazette du Rhin et de Westphalie* affirme : « Notre ennemi est dans l'Ouest ; 90 p. 100 des Allemands sont persuadés à bon droit qu'il faut régler définitivement leur compte à l'Angleterre et à la France. Nous tenons notre épée plongée dans le ventre de l'adversaire ; il nous faut ou l'anéantir ou nous réconcilier avec lui. Une réconciliation avec l'Angleterre et la France est impossible ; pas de négociations, mais l'écrasement de ces deux peuples, et la voie ouverte jusqu'à la mer. Le vainqueur n'abandonne rien de ce qu'il a que contre compensation, et 5 milliards ne nous suffiront pas. C'est sur la France que nous nous dédommagerons ; chaque mètre carré de sol français que nous conquerrons désormais nous appartiendra. Quant à la Belgique, il va de soi qu'il nous faut Anvers et la côte belge. »

Voilà les morceaux destinés à la consommation intérieure; il s'agit de rehausser ou de maintenir l'esprit public en Allemagne à un niveau assez élevé pour que l'on puisse, le cas échéant, proposer la paix allemande, une paix *ehrenvoll*, ce qui signifie non pas une paix honorable, mais une paix « pleine d'honneur, » — l'honneur, encore une fois, étant entendu d'une certaine façon. Les plus sages, les plus raisonnables, parlent d'annexer seulement le bassin de Briey; c'est le minimum; il n'y a pas de maximum; et quant à rendre l'Alsace-Lorraine, personne n'y songe, ou l'on n'y songe que pour refuser. Mais, pour le dehors, on lance par les fenêtres d'autres morceaux, dans l'espérance qu'il se rencontre quelque passant qui les happe. Il en est de plus durs, il en est de plus tendres, mais tous en somme sont conformes au type donné. On dit aux uns : « Que les neutres se mêlent de leurs affaires, ou s'ils s'avisent de se mêler des nôtres, que ce soit dans le sens de nos intérêts et de nos désirs. Quiconque nous proposera sa médiation, devra partir de l'acceptation expresse de cet axiome que la victoire nous appartient et ne saurait plus nous échapper. » Le comte Reventlow et M. Georges Bernhard repoussent nominativement la médiation américaine, que M. Scheidemann avait invoquée, cependant que M. de Bethmann-Hollweg en personne, dans une interview accordée au journaliste américain Hale, concilie la contradiction en annonçant que l'Allemagne, « quoique sûre de la victoire et disposée à lutter jusqu'au bout, n'en est pas moins à tout instant prête à négocier la paix. » Chez les neutres eux-mêmes, l'Allemagne affecte des airs de victime. Elle n'a pas voulu la guerre. On l'y a coutrainte, tout un monde d'ennemis s'est conjuré contre elle. Maintenant encore, ou victorieuse, ou ayant fait la preuve qu'elle ne pouvait être vaincue, elle consent à

offrir la paix. Elle, qu'on a eu l'injustice de prétendre accabler au nom du droit violé, d'essayer de mettre au ban de la civilisation, de rayer de l'humanité, elle ne demande qu'à entrer, pour la guider, dans la future société des nations. Mais le chef-d'œuvre de toute cette préparation de théâtre, c'est d'avoir réussi à faire travailler, outre l'Allemagne et les neutres, l'opinion chez les belligérans, jusque dans les États de la Quadruple-Entente. Aux environs du jour où le chancelier allait se présenter devant le Reichstag avec son dernier « chiffon de papier, » certaines démarches étaient faites çà et là, certaines conversations étaient échangées, certaines motions étaient votées, certains partis étalaient aux regards les marques d'un don de divination étrange. « Nous devons, a fait observer, à ce sujet, le *Giornale d'Italia*, féliciter les députés socialistes de la preuve d'exquise sensibilité qu'ils viennent de nous donner ; comme certains animaux pour le tremblement de terre, eux et nos neutralistes, ils disposent évidemment d'un sixième sens qui leur permet d'annoncer à l'avance les décisions de l'Empire allemand, et de pressentir à distance, dans l'espace et dans le temps, les mouvemens sismiques du gouvernement de Berlin. » A Berlin même, le 11 décembre, les journaux redisent une fois de plus, pour le dedans et pour le dehors, ce qu'ils ont dit tant de fois depuis trois semaines ; dans l'intervalle, la mobilisation civile a été décrétée ; tous les silencieux, Hindenburg, Mackensen, Ludendorff, Grœner, se sont répandus en effusions aussi concordantes qu'inaccoutumées ; une fois de plus, eux aussi, ils ont, à la face de l'univers, célébré la puissance allemande, la constance allemande, la victoire allemande et, comme de juste, l'invincibilité allemande. La scène est dressée, l'affiche posée, le décor en place, la troupe au complet, la salle faite, claque et cabale, parce qu'il faut qu'il y ait même des mécontens, — *oportet hæreses esse* ; — la préparation est achevée ; nous arrivons ici à l'exécution.

Le Reichstag avait été ajourné à long terme : subitement on le rappelle. Qu'est-ce à dire ? Qu'y a-t-il ? Un mot magique circule d'autant plus fort qu'on feint de le retenir : la paix. Autour de lui s'agrègent et se cristallisent toutes les douleurs et toutes les aspirations de la foule. Elle assiège, anxieuse, haletante, les portes du palais, empli pour elle d'un mystère sacré. Des gens de cour, des fonctionnaires, des officiers en uniforme ont pris d'assaut les galeries, s'entassent sur l'estrade même où se tiennent à l'ordinaire les membres du Conseil fédéral. L'attente se prolonge, les nerfs se tendent, on s'interroge ; enfin, M. de Bethmann-Hollweg paraît, il demande la

parole. Il commence par un dithyrambe à la gloire de l'Allemagne en armes. La Roumanie, la Transylvanie, l'Orient, la Somme et le Carso défilent, et les batailles qui sont gagnées, et le ravitaillement qui est assuré. « Une direction géniale et des œuvres d'héroïsme inouïes, dit solennellement le chancelier, ont *créé des faits de bronze.* » Mais le cœur de l'Empereur, ce cœur intimement moral et religieux, souffre depuis plus de deux ans pour son peuple et pour tous les peuples. « C'est pourquoi Sa Majesté, en plein accord avec ses alliés, a pris la décision de proposer aux Puissances ennemies d'entrer en négociations de paix. » Derechef, au long de plusieurs paragraphes, M. de Bethmann-Hollweg verse en une série de sophismes historiques et philosophiques, panachés de rodomontades ; et ce serait toute la substance de ses déclarations, si, vers la fin, il n'eût glissé, incidemment et comme sans conviction, une vague promesse : « Les propositions de paix que les Puissances alliées apporteront dans ces négociations... » *Apporteront*, au futur. N'est-ce pas souligner que, quant à présent, elles n'apportent qu'une intention d'apporter ? Et nous ne leur demandons pas plus, puisque nous ne leur demandons même pas cela ; mais prenons bien ce qu'elles ont dit pour ce qu'elles ont dit, et non pour ce qu'elles diront. D'autant que ce que le chancelier ne nous a pas dit, de la tribune du Reichstag, il ne nous l'a pas non plus fait dire.

Ce sont les Puissances chargées de la défense des intérêts allemands dans les pays ennemis qu'il a priées de transmettre sa note. Elles l'ont en effet transmise à ce titre, sans annexe, sans supplément, sans commentaire, comme on s'acquitte d'une commission par une simple lettre d'envoi. Mais, au bout de trois ou quatre jours, M. le président Wilson, — pure coïncidence, il a grand soin d'en témoigner, — saisit officiellement tous les gouvernemens, belligérans et neutres, d'une autre note de son cru. Il jure qu'elle est de lui-même, de lui seul ; que l'inspiration est de lui, la rédaction de lui ; il revendique un droit d'antériorité, nie toute collusion ; et on peut l'en croire : c'est son esprit et c'est son style. Dégagée des circonlocutions inutiles qui sont le fond de la diplomatie classique, et des considérations, mi-humanitaires, mi-utilitaires, où elle s'attarde et se délaie un peu, la note américaine « suggère » (M. Wilson s'accroche à ce verbe) qu'« une occasion rapprochée soit recherchée pour demander à toutes les nations actuellement en guerre une déclaration publique de leurs vues respectives, quant aux conditions auxquelles la guerre pourrait être terminée et aux arrangemens qui seraient considérés comme satisfaisans en tant que constituant des garanties contre le

retour ou le déchaînement d'un conflit similaire dans l'avenir, de façon à pouvoir comparer ensemble en toute franchise leurs déclarations. » Cette traduction est bien lourde : il suffit qu'elle soit fidèle. M. Wilson est las d'en être « réduit à des conjectures, » de ne pas mieux savoir « pour quel objet concret le conflit a été engagé. » Il en est las comme homme et comme président des États-Unis; mais ceux-là qui l'ont engagé, c'est auprès d'eux qu'il lui convient de se renseigner. S'il peut le leur faire confesser, nous serons tout les premiers fort aises de l'apprendre. « Un sondage, » dit-il; sa note ne vise pas au delà. Pour nous, qui ne sommes ni ténèbres ni abîme, il ne sera pas difficile de nous sonder. Nos buts de guerre sont lumineux : des réparations, des restitutions, des garanties. Aveugle qui ne les voit point. Ennemi de lui-même, et de son pays, et de tous les pays, de tous les hommes nés ou à naître, qui s'interposerait entre nous et ces « buts de guerre, » lesquels ne sont que les fondemens nécessaires d'une paix durable. Ennemi de la paix, qui hâterait une paix bâclée et boiteuse. Le président Wilson en est très convaincu; et c'est pourquoi, insiste-t-il, « il ne propose pas la paix, il n'offre même pas une médiation. »

Il n'y a donc pas, de la part des États-Unis, ombre de médiation s'il n'y a, de la part de l'Allemagne, qu'ombre de propositions de paix. Personne, en réalité, ne nous offre rien que de nous offrir, ou, pour être plus exact encore, l'Allemagne ne nous fait offrir que de demander. Notre conduite est par là même toute tracée. Là où il n'y a rien, le Roi, l'Empereur lui-même perd ses droits, et son chancelier perd son temps. Quand on n'est en présence de rien, ne disons pas qu'on l'écarte par une fin de non-recevoir; car il n'y a pas lieu de recevoir ni d'écarter ce qui n'existe pas. Tout ce qu'on peut faire, c'est d'attendre que l'on soit mis en présence de quelque chose. C'est là, si j'ose employer cette image familière, comme l'amorce d'un entretien téléphonique : « Nous écoutons. — Mais non, parlez. — Pardon, c'est vous qui avez appelé. » Coupons tout de suite la communication. Si l'on tient à « causer, » on nous rappellera.

Nous, nous ne bougerons pas, parce que la paix que nous voulons, ce n'est pas la paix allemande, c'est la nôtre et que l'heure ne nous en paraît pas encore venue. Il n'est, pour nous décider en pareille matière, que de nous représenter nettement notre situation et celle de l'ennemi. A l'acte du chancelier, il y a naturellement des prétextes et des raisons. Comme prétextes, nous apercevons, sans peine, tous ceux qu'il a énumérés : l'Allemagne victorieuse,

invincible, forte de tant de territoires conquis et de quatre royaumes abattus, tendue pour un suprême et exécrable effort, résolue à de surhumaines et inhumaines horreurs. Laissons pour compte à M. de Bethmann-Hollweg la piété de son Empereur et sa compassion envers le genre humain, qui ne sont que dérision. Un bon prétexte, c'est peut-être aussi le nouveau règne en Autriche-Hongrie où la paix serait, aux mains de Charles Ier-Charles IV, un magnifique cadeau de joyeux avènement; où, de plus, elle lui permettrait, pourvu qu'il en soit temps encore, de desserrer l'étreinte et de s'évader de l'emprise allemande. Et voici les raisons, ou plutôt la grande raison, en laquelle elles se résument toutes. C'est la situation réelle, la vraie situation économique et politique de l'Empire allemand et des autres États de la Quadruple-Alliance. De cette situation, nous ne savons pas tout, mais il y a tout de même des choses que nous savons. Nous savons que la gêne s'est accrue jusqu'à atteindre la misère ; que, pour les plus riches, c'est devenu un problème de vivre; et que les prix qu'on publie sont purement théoriques, puisque les denrées manquent et qu'on n'en peut trouver à n'importe quel prix. Seulement, pour avoir cru trop vite que l'Allemagne souffrait de la faim, quand ce n'était pas vrai, maintenant que c'est vrai, nous ne le croyons plus assez. Nous savons que l'opinion s'affaisse ou s'irrite, et que la mobilisation civile est ainsi, contre des révoltes éventuelles, une sorte d'état de siège renforcé, qui place tout le peuple allemand, hommes et femmes, sous le régime de la dictature intense. Militairement même, nous savons que, s'il est certain que l'Allemagne occupe de vastes territoires, et foule aux pieds quatre petits États, il ne l'est pas moins que les quatre grands États de la Quadruple-Entente sont debout, dans des conditions qui supportent la comparaison avec celles de 'Europe centrale. La politique de l'Allemagne et de l'Autriche en Pologne est le signe visible que la question des effectifs se pose instamment pour elles. Leur supériorité en matériel, artillerie et munitions, s'est atténuée, s'efface, tend à se renverser. Quant à la guerre sous-marine et à la guerre aérienne, dont l'Allemagne agite l'épouvantail, elle aura beau les exaspérer, l'une ne produira jamais plus que des effets étroitement localisés, et jamais l'autre ne rétablira, entre la Quadruple-Alliance et la Quadruple-Entente, l'équilibre des privations, de l'usure et du dépérissement. Au total, nous savons que l'Allemagne n'est pas encore à bout de souffle, mais, l'oreille collée à sa poitrine dans le corps à corps où nous sommes engagés, nous entendons les premiers râles : ce n'est pas le moment de lâcher ni de

nous relâcher. Attention ! nous crie-t-on, l'Allemand va se faire féroce. Quoi donc ? Peut-il se faire Allemand et demi?

Mais si nous nous trompons, si l'heure est venue où l'Allemagne se sent obligée de consentir à la seule paix possible, celle qui fera que le sacrifice de toute une génération aura servi du moins à en libérer d'autres, et que nos enfans ne vivront pas la vie précaire et semée d'alarmes que nous avons vécue; nous ne disons pas : si elle se repent, si elle s'humilie, mais si elle avoue, si elle reconnaît l'échec de sa criminelle aventure, qu'elle le dise; après avoir offert de parler, qu'elle parle. Tout ce que nous avons à dire, c'est que les rôles ne sauraient être intervertis, et qu'on ne nous fera pas faire figure de demandeurs. On ne nous traînera pas à la paix en vaincus et en supplians. Nous avons mis au jeu trop de nous-mêmes, pour que nous puissions chercher la paix ailleurs que dans la victoire, et les ministres de tous les États de l'Entente partagent trop ce sentiment pour ne pas l'avoir, chacun à sa manière, parfaitement rendu : le président du Conseil russe et le ministre des Affaires étrangères à la Douma d'Empire, avant même que M. de Bethmann-Hollweg eût envoyé sa note, et pour couper court aux machinations de paix séparée ; M. Lloyd George, soutenu par M. Asquith, à la Chambre des Communes; M. Aristide Briand, chez nous, à la Chambre et au Sénat; M. Sonnino, à la Chambre italienne, dans un discours qui mérite de demeurer comme un modèle, et, ce qui vaudrait mieux, d'être pris pour règle. Leur réponse écrite ne peut sûrement pas dévier d'une ligne de leurs premières déclarations : les quatre Puissances se tairont, écouteront, parleront toutes ensemble. Tant qu'on ne fait que les inviter à une conversation *in generalibus*, elles n'ont qu'à passer : si des précisions suivent, elles se concerteront et, toutes ensemble, exprimeront, dans un document commun, une résolution sur le fond de laquelle elles sont préalablement et invariablement d'accord. Là encore, il y aura unité d'action sur un front unique. La manœuvre diplomatique allemande, comme la manœuvre stratégique, est manquée.

Notre nouvelle victoire, sous Verdun, est arrivée, même à cet égard, merveilleusement à point : riposte incontestable, devant nos alliés et devant les neutres, aux succès de Mackensen et de Falkenhayn en Valachie. Que nous ayons, sur dix kilomètres de front, regagné trois kilomètres de profondeur, ramenant nos lignes à 1 500 mètres, par endroits, des points par où elles passaient avant le 21 février; que nous ayons fait 11 000 prisonniers et enlevé au Kronprinz 115 canons, 44 obusiers, plus de 100 mitrailleuses ; que nous ayons

donné à la ville un peu plus d'air et que nous soyons redescendus dans la plaine vers Bezonvaux ; ces résultats ne sont pas négligeables en eux-mêmes ; ils ne le sont pas à Verdun ; ils ne le sont pas pour la France; mais bien plus : dans la circonstance, l'événement prend, pour l'Entente tout entière, une valeur considérable. Le général Mangin n'a rien dit de trop, dans son ordre du jour, en disant à ses soldats : « Aux hypocrites ouvertures de l'Allemagne, la France a répondu par la gueule de vos canons et par la pointe de vos baïonnettes. Vous avez été les bons ambassadeurs de la République : elle vous remercie. »

Comme s'il n'eût fallu que ce coup de pouce pour rétablir la balance du Destin, il semble qu'en Roumanie la situation se raffermisse et se stabilise. En Macédoine, elle est stagnante. En Grèce, elle reste obscure et trouble. Si près de la minute où tombera dans l'histoire la troisième année, et où montera vers l'histoire la quatrième année de cette série fatale, mais si grande que la pareille ne s'était jamais vue, lorsqu'on se recueille, les motifs d'espérer, de croire et d'agir l'emportent infiniment sur ceux d'hésiter et de douter. Pourtant, nous ne mesurerons bien notre force que si nous mesurons aussi notre faiblesse. Le point faible de l'Entente, en face de l'Empire allemand, maître de l'Europe centrale et disposant d'elle comme de l'Allemagne même, n'est ni dans l'armée, ni dans la nation, ni désormais dans le commandement : il est dans le gouvernement. Qui que ce soit, et quel qu'il soit, mais un gouvernement. Le meilleur est celui qui existe, à la condition qu'il gouverne. Tout changement de personnes étant un désordre, il s'agit, non d'en changer, mais de les changer. Ce ne sont plus les partis qu'il faut servir et satisfaire, ce ne sont plus nos amis qu'il faut aimer, c'est la patrie.

CHARLES BENOIST.

Le Directeur-Gérant,

RENÉ DOUMIC.

ndus
ables
ur la
pour
ngin
lats:
par
Vous
vous

ir la
affer-
elle
dans
qua-
e ne
, de
uter.
rons
pire
e de
ésor-
ne ce
celui
per-
les
e ne